SOMMAIRE

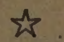
DU NUMERO 14 (SEPTEMBRE-OCTOBRE 1947)

NOTE DE LA REDACTION

Notre revue continue à se développer favorablement. Nous ne sommes plus bien loin des 4.000 abonnés; il s'agit de les atteindre et de les dépasser rapidement.

Les groupes d'Amis de la Pensée *ont largement contribué à ces résultats heureux. Certains ont déjà organisé des conférences avec succès. Tous ont cherché à faire mieux connaître* la Pensée *dans leur région, notamment à l'occasion de toutes les réunions où peuvent se trouver des abonnés et lecteurs éventuels. Nous sommes prêts à envoyer aux groupes locaux tous les numéros de* la Pensée *qu'ils voudront bien diffuser, en leur assurant la remise d'usage sur la vente.*

Cette forme de propagande, qui réussit fort bien, doit être généralisée. Nous voudrions qu'à toutes les conférences organisées à travers la France par l'Union nationale des Intellectuels, l'Union rationaliste, l'Union française universitaire, les syndicats de l'enseignement et toutes les autres associations culturelles progressistes, les assistants trouvent à l'entrée de la salle une table où leur serait présentée notre revue : nous comptons sur le dévouement des Amis de la Pensée *pour s'entendre à ce sujet avec les diverses organisations, dont le concours cordial nous est toujours assuré.*



Nos lecteurs retrouveront avec plaisir, dans le prochain numéro, les Réflexions d'un vieil artiste *de Francis Jourdain. Nous comptons aussi y reprendre la rubrique* la Voix de nos lecteurs.

Le premier numéro de 1948 sera consacré en grande partie à commémorer le centenaire de la Révolution de 48. Nous attirons d'avance sur lui l'attention de tous ceux qui participeront aux cérémonies, conférences et réunions prévues pour ce centenaire.

LE JEUDI 13 NOVEMBRE 1947 à 20 heures 30

A LA SORBONNE (AMPHITHÉATRE RICHELIEU)

SOUS LE PATRONAGE

du Centre national de la Recherche scientifique et

DES GROUPES D'AMIS de LA PENSÉE

HENRI LEFEBVRE

fera une Conférence sur

“ L'APPORT DU MARXISME A L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE”

TEMOIGNAGE

(29 MARS 1940)

par JEAN-RICHARD BLOCH

Nous publions ci-dessous le texte inédit du témoignage apporté par Jean-Richard Bloch, le 29 mars 1940, devant le troisième tribunal militaire de Paris, en faveur de quarante-quatre députés communistes accusés d'avoir, en demandant, le 1er octobre 1939, la convocation des Chambres, voulu « persuader qu'au moment où la France venait d'être contrainte à la guerre, une cessation prochaine des hostilités était possible, grâce à une initiative diplomatique de l'Union soviétique, dont la puissance pouvait, d'après eux, permettre la réalisation d'une politique de sécurité collective, susceptible d'assurer la paix et de sauvegarder l'indépendance de la France » (texte de l'acte d'accusation) (1). Ce qui, sous le gouvernement Daladier, était considéré comme une trahison.

En même temps que nous rendons ainsi hommage au grand écrivain disparu, nous espérons faire réfléchir bon nombre de Français qui s'étaient, il y a huit ans, laissé prendre à des campagnes ineptes de calomnies : en jugeant avec quelque recul de quel côté étaient alors la trahison et l'aveuglement, de quel côté la lucidité et le sens national, ils seront sans doute mieux armés pour résister aux nouvelles attaques d'une propagande qui ne sait guère renouveler ses méthodes et qui nous prêche aujourd'hui la résignation à l'impérialisme du dollar comme on nous prêchait en 1938 la résignation à Hitler.

C'est au triple point de vue de Français, d'ancien combattant et d'écrivain que je me présente à cette barre. Et non pas « quoique », mais « parce que ».

Le témoin résume la situation de sa famille (alsacienne depuis des siècles, ayant servi, ayant souffert dans toutes les guerres, depuis celles de Napoléon Ier) ; ses propres états de service, etc... Aujourd'hui, toute la jeune génération de sa famille est aux armées.

Ces faits augmentent, je pense, le droit que j'ai de venir parler devant une cour militaire. Ils accroissent le sens profond que j'ai de mes responsabilités quand je viens témoigner pour les hommes qui sont là et qu'on a osé qualifier de traîtres.

... Au mois d'octobre 1938, après Munich, j'ai écrit une lettre au secrétaire

---

(1) Voir l'ouvrage de Jean FONTEYNE, avocat à la cour d'appel de Bruxelles : *le Procès des quarante-quatre*, Anvers, éditions Renneboog, 1940. Rappelons qu'après Marcel Cachin et Daniel Renoult, Paul Langevin, Henri Wallon et René Maublanc avaient déposé avec Jean-Richard Bloch à la barre des témoins.

général du Parti communiste. Ecrivain indépendant, non affilié à aucun parti politique, qu'avais-je à dire à Maurice Thorez ? Ceci : qu'au cours de la crise terrible qui venait de prendre fin, de tous les partis, de tous les groupements politiques en France, le Parti communiste était le seul à avoir suivi une ligne française et défendu à la fois la cause de la France et celle de l'humanité. Je n'ai pu ni voulu résister au désir d'exprimer au secrétaire général du Parti communiste ma reconnaissance et mon admiration, et je n'ai rien à retirer de cette lettre, je n'ai pas un mot aujourd'hui à y changer.



Quelle avait été la position politique du Parti communiste à l'égard des problèmes extérieurs ?

La France a cinq frontières essentielles. Sur les Pyrénées, la politique traditionnelle de ses meilleurs rois ainsi que des plus grands ministres de la monarchie, de la République et du dix-neuvième siècle a été d'éviter la constitution d'un « axe » Madrid-Rome, qui eût solidarisé, dans une même menace, nos voisins du sud et ceux du sud-est. La naissance d'une République en Espagne et les élections de Front populaire au début de l'année 1936 écartaient ce danger et donnaient la possibilité de constituer un « axe » Madrid-Paris qui, s'ajoutant aux liens diplomatiques qui unissaient la France à la Tchécoslovaquie, à l'U. R. S. S., à la Petite-Entente et même à la Pologne, nous délivrait de toute inquiétude pyrénéenne et méditerranéenne, nous affermissait contre ceux qui proclamaient leur haine à notre égard, les puissances fascistes.

Lorsqu'a éclaté la révolte de Franco, préparée à Rome et à Berlin, monnayée, équipée et soutenue par l'Italie fasciste et le Reich nazi, le Parti communiste français a réclamé une politique de salut national. S'il avait été écouté, nous n'en serions pas où nous en sommes ; nous pouvons facilement imaginer les conséquences d'une défaite franquiste pour les régimes qui jouaient là une carte si importante pour eux.

A l'égard de l'Italie fasciste, le Parti communiste a toujours agi en faveur d'une politique qui privât le régime mussolinien de ses succès extérieurs, le dépouillât de son prestige et, par conséquent, de ses moyens de consolidation intérieure.

Sur la frontière du Rhin, je trouve le Parti communiste au premier rang de ceux qui luttent pour établir une solidarité avec les ouvriers et les paysans allemands. Ceux-ci ne sont point, par eux-mêmes, plus belliqueux, plus bellicistes qu'aucune autre population ouvrière et paysanne du monde. Les communistes ont toujours combattu la politique de soutien aux partis conservateurs allemands, aux hobereaux, aux junkers, aux généraux, aux financiers et grands industriels, lesquels n'ont jamais cessé d'être et restent les partis de la revanche, du pangermanisme, de l'impérialisme, et qui ont finalement aplani les voies à cette monstruosité qu'est le national-socialisme. Par crainte du peuple et haine du prolétariat, les conservateurs et le capitalisme français

ont au contraire favorisé plus ou moins sourdement Hitler et ont préparé son arrivée au pouvoir.

Mais comme les communistes n'ignorent pas que la capacité d'action politique des paysans et des ouvriers allemands n'est pas suffisante pour opposer une résistance victorieuse à leurs adversaires intérieurs, le Parti communiste a toujours préconisé en outre, — et conformément à une tradition constante, elle aussi, de la politique française, — le resserrement de nos liens avec le grand contrepoids oriental de l'Allemagne, avec l'U. R. S. S. Il a vainement réclamé qu'un contenu substantiel fût donné au Pacte franco-soviétique, signé par M. Laval à Moscou, que tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis lors ont volontairement laissé en sommeil.

Reste notre grande frontière océanique. Ici, un autre voisin, l'Angleterre. Je suis de ces Français qui ont un goût profond pour la culture britannique, pour sa littérature, pour son art et beaucoup de ses formes de pensée. Je suis convaincu qu'une entente et même une union étroite entre la France et l'Angleterre forment les conditions préalables et nécessaires à la constitution d'une Europe nouvelle.

Sur ce point, il faut s'expliquer sans réticences. Il y a l'Angleterre que nous respectons et que nous aimons, mère d'une civilisation magnifique. Mais il y a une Angleterre tortueuse, qui a été cause de bien des malheurs pour les peuples européens. Et pour ne considérer que les années qui s'écoulent depuis l'armistice du 11 novembre 1918, je ne serai démenti par aucun de vous, Messieurs, si je dis que cette Angleterre-là l'a emporté sur l'autre et nous a entraînés, de proche en proche, dans la situation inextricable où nous nous débattons.

Au lieu de vouloir sincèrement la paix de l'Europe et de travailler à la naissance d'une société de peuples juste et viable, les politiciens à courte vue qui se sont succédé sans interruption, depuis Lloyd George jusqu'à M. Chamberlain, sans en omettre M. Ramsay Mac Donald ou M. Baldwin, ont poursuivi obstinément la vieille entreprise détestable de la « balance of powers », du soi-disant « équilibre européen ». Elle s'est traduite, cette entreprise, dès les négociations de Versailles, par un abandon de l'Entente cordiale au profit de la « pauvre Allemagne » vaincue ; plus tard, par l'appui évident donné à Franco contre la République espagnole (soupçonnée d'éventuelles sympathies pour la France) ; par l'indifférence au sort de l'Autriche ; par une hostilité à peine déguisée contre une Tchécoslovaquie coupable d'être à la fois l'alliée de Paris et celle de Moscou. Sans même parler du refus opposé précédemment par le cabinet de Londres à toutes mesures utiles contre les coups de force de Hitler (réarmement, occupation de la Rhénanie, etc.).

.. ..

Or, la politique du Parti communiste français a toujours été : entente étroite avec le peuple, avec la démocratie véritable en Grande-Bretagne, et méfiance de la politique égoïste, purement mercantile, d'ailleurs maladroite, des gouvernements de Londres, fidèles au vieux thème « diviser pour régner ».

.. ..

☆

Comme l'a dit justement le président du Conseil, la France n'a pas d'ambitions territoriales. Géographiquement et à l'égard de ses frontières, elle est sur la défensive. Mais s'imaginerait-on une politique intérieure qui se bornerait, elle aussi, à une attitude passive et de défensive inerte ? Elle serait bien tiède ; elle montrerait bien peu d'exigences. Il y a deux façons d'être patriote comme il y a deux façons d'être franciscain : la moyenne et la stricte. Ce que j'ai apprécié, dans l'attitude du Parti communiste, c'est que sur le plan intérieur il n'a cessé de se montrer insatisfait et de passer à l'offensive, donnant à la vie publique le stimulant qu'elle réclame.

La France est rongée par des fléaux, la tuberculose, le taudis, l'alcoolisme, la dénatalité, etc... L'ensemble de toutes ces causes fait perdre à la nation, chaque année, autant de vies humaines qu'une grande guerre, charge son budget d'assistance autant que fait l'entretien de son armée, enfin nous prive d'une foule d'éléments jeunes qui modifieraient heureusement le climat de notre pays.

A la tête de ceux qui ont engagé le combat contre les fléaux intérieurs sont les hommes du Parti dont les représentants se trouvent assis en accusés sur ces bancs. Et accusés de trahison !

Comme je l'écrivais encore dans ma lettre au secrétaire général du Parti communiste, j'aimais et j'aime trouver dans ce parti des hommes aussi ambitieux pour la France que je le suis moi-même. Leur plan de conquête ne se dessine pas sur la carte géographique des Etats, mais sur la carte démographique et dans les statistiques. Il n'est pas un de nous qui, fût-ce comme touriste, n'ait parcouru les nombreux départements du Sud et du Sud-Ouest de la France, présentant leurs champs en jachère, leurs fermes ruinées, leurs villages abandonnés. La France est devenue à elle-même sa première colonie. Elle est à repeupler ; elle est, démographiquement, à régénérer. Les hommes qui sont ici et leurs camarades de parti se sont attelés à cette tâche immense. Comme administrateurs de municipalités, comme membres des conseils généraux, comme membres du Parlement, ils animent l'équipe des hommes courageux et infatigables qui ont entrepris de restaurer la santé de la France.

La lutte contre la maladie ne va pas sans la lutte pour la dignité humaine. Il y a des conquêtes qui ne s'inscrivent même pas sur les planches de statistiques et qu'aucun chiffre n'exprime ; ce sont les conquêtes de la culture et pour la culture, de la dignité et pour la dignité. C'est encore un domaine où il semble que la devise du Parti communiste soit : « Il n'y a rien de fait tant qu'il y a quelque chose à faire. » Et c'est là son impérialisme !

☆

Toutes ces considérations nationales sont d'un grand poids. Elles demandent pourtant à être dépassées, et les événements actuels doivent être remis dans le cadre de l'histoire générale du monde.

Il n'échappe à personne que cette guerre-ci n'est pas seulement une guerre

entre Etats, n'est pas seulement une guerre entre coalitions, mais une guerre entre deux systèmes de pensée. Elle est la forme prise aujourd'hui par une de ces révolutions spirituelles périodiques, qui sont en réalité des « involutions », c'est-à-dire des crises au cours desquelles certains groupes humains et certaines sociétés humaines s'aperçoivent que les valeurs sur lesquelles reposaient leurs estimations des buts de la vie sont devenues inefficaces et où elles en entreprennent la revision fondamentale. C'est à ce moment qu'on voit les sociétés accepter bien des épreuves plutôt que de continuer à supporter un état de malaise, à la longue intolérable pour l'esprit.

Profitant de l'espèce de pause, — nullement mystérieuse, — que les opérations militaires subissent, j'ai été attiré par la comparaison de la crise actuelle avec d'autres crises du passé. C'est ainsi que j'ai relu récemment maints ouvrages concernant le grand examen de conscience auquel l'humanité a procédé au huitième siècle de l'existence de Rome, au cinquième siècle après Périclès et Phidias, trois siècles après la mort d'Alexandre et l'écroulement de son empire.

Sous l'Empire romain régnait un système qui réduisait au désespoir plus de la moitié de ses habitants, puisque l'esclavage était établi sans aucune contrepartie de protection pour la personne humaine. En outre, la femme, elle aussi, représentait dans le monde antique un élément terriblement abandonné et malheureux. Quelques philosophes cultivaient et propageaient des notions plus élevées. Mais cela restait sans action efficace sur la terrible machine administrative de l'Empire et sur la société païenne en décadence.

Seul, dans un coin de l'Asie Mineure, un petit peuple « à la nuque raide » avait fait de la justice son mot d'ordre et sa religion. Lui seul n'acceptait pas la grande injustice sociale. Mais il gardait cette libération pour son usage personnel. N'importe, l'idée de justice renfermée dans la brûlante Judée devait découler de là et conquérir le monde. Mais il lui fallait pour cela quelque chose de comparable à ce qu'est, dans la téléphonie sans fil, l'« onde porteuse » à l'égard de l'onde musicale. Cette onde porteuse allait être l'idée que le christianisme a ajoutée à l'idée juive de justice, comme son complément indispensable : la compassion, l'amour.

Cette époque nous présente un personnage singulier, petit homme chétif, maladif, épileptique, dont on suit les voyages secrets à Ephèse, à Corinthe, à Thessalonique, à Olympie, à Philippes, etc... Dans chacune de ces villes, il visite les petites « cellules » illégales qui y travaillaient à leurs risques et périls. Ces cellules se trouvaient généralement dans les faubourgs les plus pauvres et se recrutaient parmi les artisans, les esclaves, les femmes, parfois quelques intellectuels et quelques membres de communautés juives. L'action de ce propagandiste était illégale, elle aussi. Il correspond activement, de loin, avec ses camarades, ses frères des petites « ecclesiae », qui le consultent sur des points de dialectique. Ses voyages l'amènent à Rome, où nous perdons brusquement sa trace, vers l'année 64 de notre ère. Selon toute vraisemblance, il y a été arrêté et obscurément exécuté, au fond d'une prison, sans que cette mort eût attiré l'attention d'aucun des brillants et superbes Romains qui tenaient le haut du pavé dans la Ville impériale de ces années-là.

Les lettres secrètes que ce petit homme énergique écrivait, les « tracts » qu'il adressait forment aujourd'hui ce qu'on appelle les « Epitres » et font partie du Nouveau Testament. Quant à l'homme lui-même, la plus haute coupole de la plus grande église de la plus grande ville d'Europe porte son nom. Et c'est saint Paul.

Je ne manquerai pas de respect envers le tribunal qui m'écoute si j'émets devant lui l'idée que le monde où nous vivons aujourd'hui n'est pas dominé par l'idée de justice. Personne ne me démentira non plus si je dis que l'amour du prochain n'y règne pas en maître. Les prêtres qui viendront témoigner à cette barre pour tel ou tel des inculpés ne sauraient être d'un autre avis.

Eh bien ! je dis, Messieurs, que si l'on cherche aujourd'hui quels sont les hommes, quel est le groupement d'hommes, qui se sont proposé pour but, vingt siècles après la grande tentative du christianisme, d'en reprendre les principes et de les faire aboutir par d'autres moyens, capables de plus d'efficacité, ces hommes, je les trouve là, assis sur les bancs des inculpés et soumis à votre jugement. Comme leurs prédécesseurs, ils ont fait, eux aussi, le sacrifice de leur repos, de leur bien-être à leur idéal. Eux aussi, ils essayent de promouvoir une société de justice et de fraternité.



Et quels sont-ils ? D'où sortent-ils ? Regardez-les, Messieurs, ce sont des ouvriers français, des paysans français, des artisans, de petits fonctionnaires. Tous ensemble et tels qu'ils sont là, ils représentent vraiment le visage même de la France.

Un journaliste qui a assisté aux deux premières audiences de ce procès a écrit, dans une pensée qu'il voulait malveillante, qu'ils ressemblaient à d'honnêtes petits bourgeois français, prêts à jouer une partie de belote. Laissons tomber l'intention sarcastique ; il reste, dans ce propos, l'impression de consanguinité profonde que ces hommes font à tous ceux qui les regardent. J'ai le privilège d'en connaître quelques-uns plus particulièrement et je tâcherai de dire, de ceux-là, ce que je sais d'eux.

Ici, le témoin s'étend sur la biographie, l'activité, le rôle d'un certain nombre d'inculpés, nommément : le docteur *Georges Lévy*, de Lyon, le vrai médecin des pauvres, apôtre de la fraternité agissante, et pour lequel il espère que le président Herriot, qui le connaît bien, tiendra à honneur de venir apporter son témoignage ; *Lucien Midol*, un « millionnaire », dit-il, au sens où l'on emploie ce mot pour les pilotes de l'aviation commerciale lorsqu'ils ont couvert un million de kilomètres ; mais Midol, comme cheminot, a couvert plusieurs millions de kilomètres sur ses locomotives, technicien modèle et délégué aimé de tous ses camarades ; *Barel*, orgueil du corps des instituteurs des Alpes-Maritimes, « héros » de l'ancienne guerre, lui aussi, mutilé, quatre blessures, chevalier de la Légion d'honneur, lieutenant d'alpins ; *Costes*, métallurgiste, fils de métallurgiste, que la commission de l'air de la Chambre a jugé digne d'aller remplir pour elle, à l'étranger, les missions les plus délicates ; *Bonte*, qui commandait une compagnie sur le front de Champagne, au 41e R. I., en janvier 1916, lorsque son bataillon fut attaqué inopinément par les Allemands aux lance-flammes, arme nouvelle, terrible, inconnue jusqu'à ce jour, mais contre laquelle les assaillis, quoique surpris, et malgré des pertes très lourdes, résistèrent obstinément jusqu'à la dernière cartouche ; le témoin peut parler de ce combat en connaissance de cause, puisque lui-même, relevant à peine de sa seconde blessure de guerre, a été dirigé avec un renfort sur ce même régiment, peu de jours plus tard, et a recueilli sur place le souvenir tout frais de cet atroce

combat; *Joanny Berlioz,* issu d'une famille de paysans, professeur, deux fois blessé, croix de guerre, qui a rempli à la Chambre des députés un rôle considérable dans toutes les questions concernant les finances, l'enseignement, les beaux-arts, à qui on doit la réorganisation des théâtres lyriques de Paris, l'organisation du Musée des arts et traditions populaires du Trocadéro, un essai d'organisation de la musique populaire en France, qui a été un des principaux artisans des fêtes du tricentenaire de Racine, des fêtes du 150e anniversaire de la Révolution française, de l'organisation de la Recherche scientifique, et dont le rôle comme administrateur municipal est bien connu; *Ambroise Croizat,* fils d'ouvriers, ouvrier lui-même, s'étant formé par sa propre énergie et qui, depuis douze ans, a été chargé par tous les métallurgistes de France de leur secrétariat général, c'est-à-dire qu'il incarne la confiance et l'amitié de 800.000 ouvriers français; *Waldeck Rochet,* le petit berger de la Saône-et-Loire, fils de sabotier, qui s'est donné lui aussi sa culture à force d'énergie et qui a été dans sa région l'âme de la lutte antifasciste, jusqu'au moment où il est devenu, à la Chambre, l'un des représentants écoutés des paysans français; *Fajon,* enfin, le plus jeune d'eux tous, actuellement soldat, instituteur de premier ordre, etc...



L'heure qui s'avance m'oblige à résumer en quelques mots les pensées par lesquelles je désirais clore ce témoignage. Ces pensées, les voici :

Vous avez, Messieurs, à juger un procès politique. C'est une chose très grave qu'un procès politique ; et ses conséquences risquent d'être beaucoup plus graves encore.

J'entendais parler librement, autour de moi, dans le prétoire, au cours de la première audience de ce procès et pendant que vous vous étiez retirés pour rédiger les termes d'un jugement, des avocats dont aucun n'était intéressé directement dans cette cause, quelques-uns considérables par le talent et la notoriété, et presque tous d'opinions vivement opposées à celles des inculpés. Ils ne cachaient pas leurs sentiments : « Ce procès est une grande erreur ; le huis clos, s'il est ordonné, en fera une grande faute ; ce n'est rien de moins qu'une nouvelle affaire Dreyfus qui commence : quoi qu'il arrive, le parti qu'on veut frapper en tirera tous les bénéfices. » Et ils étaient loin de s'en réjouir !

Je n'ai pas qualité pour me permettre à votre égard la moindre objurgation. Souffrez seulement que je sois pour un instant l'interprète, ici, de la voix publique.

Un procès politique se plaide toujours dans des circonstances agitées et dans une ambiance passionnelle. Celle-ci, aujourd'hui, est puissante. La situation générale de l'Europe est confuse. Celle des esprits ne l'est pas moins. La conjoncture diplomatique, la conjoncture stratégique présentent des difficultés qu'il est vain de cacher. C'est une pente naturelle que de chercher un dérivatif au trouble des esprits et un bouc émissaire aux inquiétudes. On veut désigner aux passions un responsable contre lequel elles puissent se déchaîner. Le communisme, c'est le pelé, le galeux d'où vient tout le mal.

Je souhaiterais que la presse française jouisse de la même liberté que la presse anglaise et puisse publier des textes aussi courageux que ceux qu'on peut lire couramment outre-Manche. Et si les témoins avaient le droit d'apporter des notes à la barre, il m'aurait plu de vous donner connaissance

de certains articles de Wells, ou de Bernard Shaw, par exemple, qui ne sont pas des écrivains méprisables, et qui n'hésitent pas à chercher ailleurs que dans le communisme les responsables des difficultés dans lesquelles nous nous trouvons.

Il m'aurait plu de vous indiquer, à propos d'événements récents dont le Nord de l'Europe a été le théâtre, comment certaines campagnes de presse ont été engagées et quels liens précaires elles ont avec la vérité des faits.

J'aurais voulu aussi vous avertir du danger qu'il y a à couper la France en deux par une répression aveugle et généralisée, comme celle qui s'exerce aujourd'hui un peu partout dans le pays.

... Messieurs, je me permets de vous demander de prêter attentivement l'oreille, non aux passions, mais à « l'histoire vraie », qui n'est pas celle des journaux, qui n'est pas celle des propagandes ; nous pouvons déjà nous en faire une idée ; c'est en son nom que je suis convaincu que vous voudrez rendre votre jugement.

TROIS LETTRES

(AOUT - SEPTEMBRE 1940)

par JEAN-RICHARD BLOCH

Voici trois lettres que j'ai reçues de Jean-Richard Bloch, au début e l'occupation nazie, en août et septembre 1940. *Nous avions quitté 'aris presque en même temps, vers la mi-juin, et il avait réussi non ans peine à gagner sa maison de campagne de la Mérigote, aux envions de Poitiers. Je pense que ces lettres, où se montrent à la fois historien, le militant, le patriote, sont des documents utiles et doivent tre mises sous les yeux de nos lecteurs. En évoquant de façon saisisante l'atmosphère de ces semaines troubles, que certains ont intérêt ujourd'hui à nous faire oublier, elles opposent à l'affolement et au désesoir que bien des Français connurent alors, la froide lucidité, la hauteur e vues et la volonté claire de celui qui écrivait, dès le* 3 *août* 1940 : *Il faut entamer la lutte sans retard.* » — René MAUBLANC.

La Mérigote, ce 3 août 1940.

Mon cher ami,

Je vous vois avec plaisir dans un état d'esprit confiant et philosophique. e dois vous dire qu'il y a, dans le déroulement si rapide et si évident des aits, quelque chose qui, en accusant le caractère schématique, les transforme n une espèce de sketch exemplaire où une intelligence prévenue puise des atisfactions d'un ordre peut-être amer, à coup sûr non négligeable. Il y a le ces confirmations qui m'ont véritablement fait pousser des hurlements le Sioux..., tant elles illuminaient les événements, tant elles valaient, par ellesnêmes, des centaines d'heures de discussion et de dialectique. Ainsi la constiution du ministère du 17 juin, que j'ai apprise au cours de mon odyssée j'ai pu constater l'accueil — plutôt frais — qui lui a été réservé par le public, lutôt bourgeois pourtant, de la salle à manger du meilleur hôtel du Blanc ù je prenais mon déjeuner, ce jour-là, tout étonné moi-même de me retrouver levant une nappe blanche) ; ainsi l'entrée de M. Belin dans le cabinet ; ainsi 'aveu répété par le gouvernement de la responsabilité de la France dans la léclaration de guerre, aveu qui fait si bien l'affaire de l'Axe ; ainsi la préparation méthodique de la guerre contre l'Angleterre ; ainsi les deux gros bcès de fixation de la colère nationale et populaire, l'un étant le racisme, 'autre les poursuites contre les « responsables » ; ainsi le zèle axial, si touhant, de notre radiodiffusion nationale, etc.

Tout cela comporte naturellement de gros périls. Une partie de l'opinion ublique, sa partie la plus molle, se laissera pénétrer. Mais l'autre partie se lurcira d'autant... Déjà les lettres que nous recevons de Paris laissent voir

que la propagande de la « presse allemande d'expression française » (lisez vous ces feuilles, telles la **Gerbe**, de MM. Alphonse de Chateaubriant e Bernard Fay, les **Dernières Nouvelles de Paris**, la **France au travail**, **Paris Soir** « série spéciale », le **Matin** ?) porte ses fruits et qu'il se répand parm ceux qui sont restés à Paris, un esprit de sarcasme et de mépris « contre le imbéciles et les lâches qui ont foutu leur camp, victimes du bourrage d crâne antinazi », etc, etc. C'est ainsi qu'on divise les grands problèmes e mille petits problèmes immédiats et anodins, et que la force de rupture d la masse se perd en filets de tout repos. Mais voire ! La masse ne se laisser pas faire, j'imagine...

On aura beau essayer de confier l'instauration du « nouvel ordre » e France au Comité des Forges, à la Banque de l'Indochine, aux Eaux de Châ teldon et autres lieux, à l'Action française, à la Confédération générale d patronat français et à sa nouvelle succursale du 211, rue Lafayette, au plu brillant des inspecteurs des finances orthodoxes, etc., on ne sauvera pas tou ce qu'on espère encore sauver de l'ancienne structure du pays. Celle-ci, s'étan harakirisée par haine du présent, crainte de l'avenir et amour des sauveur étrangers, doit abandonner l'illusion de renaître de ses cendres, comme l légendaire Phénix. On ne peut manger son gâteau et l'avoir encore. Ceu qui ont préféré la défaite et l'invasion à la défense d'un pays — le leur ! — qui comprenait parmi ses traditions 89, dans son bagage les lois sociales dans sa composition quelques millions d'ouvriers d'industrie, ceux-là devron payer au Sauveur le prix, tout le prix que celui-ci exigera... Une cliente d la libraire qui a sa boutique près de mon logis parisien disait à celle-ci, pa plus tard que la semaine avant l'exode : « Plutôt Hitler, et toucher me coupons ! » Elle a Hitler ; quant à ses coupons !...

C'est le moment de rappeler les immortels propos tenus, en 1937, dan une réunion publique, par MM. Luc Lévêque et Coquillaud, députés « natio- naux » de mon département : « Et si des troubles semblables à ceux qu désolent l'Espagne venaient à se produire dans notre pays, nous n'hésite- rions pas à faire appel à l'admirable armée allemande. » Je mentionnera aussi le témoignage de Maurois qui tenait du préfet d'un grand départemen industriel de l'Est, en août 1936, que si le gouvernement français avait fai mine de soutenir la république espagnole, « les officiers de réserve de so département, la jeunesse bourgeoise, les grands industriels auraient été e personne chercher les troupes hitlériennes ».

... Je puis être neutre devant le crime, mais entre le peuple français e les criminels, je cesse d'être neutre !

Que faire, me demanderez-vous alors ? Je crois comme vous que les mois prochains débroussailleront un peu la situation. On va voir ce que donnera la campagne militaire de l'Axe contre la Grande-Bretagne, campagne don le retard à s'engager est dû probablement à l'organisation de la 5e colonne et aux préparatifs de la décomposition intérieure, sur lesquelles Hitler doi compter plus encore que sur la puissance de choc de ses parachutistes. (Tou dépend de la résistance politique et sociale de la bourgeoisie anglaise. S ses cadres décident, comme les nôtres, de craquer, toutes les armées d monde qu'elle aura équipées ne serviront de rien.) On va voir ce que va donner le grand procès des responsabilités que Vichy annonce dans cin jours, avec une hâte visible. On va voir ce que vont être le grand Part unique, auquel travaille M. Déat, s'il faut en croire la **Gerbe**, et la grande Constitution Pétain, à laquelle collaborerait Paul Boncour, à en croire la

adio allemande! (A en croire la radio anglaise, par contre, les deux ermanophiles les plus actifs à Paris, en ce moment, seraient MM. Bergery t Doriot.) Enfin, on va voir ce que va penser de tout cela la grande masse lu peuple français, quand les démobilisés seront rentrés chez eux, les évacués leur foyer et les ouvriers à leur lieu de travail. Au fond, les criminels et es lâches qui ont préféré ouvrir la France à l'envahisseur jusqu'au ventre lutôt que de supporter l'idée d'une république à tendances socialisantes uront involontairement accéléré l'évolution et nous auront fait faire l'éco-omie d'un demi-siècle d'histoire. Va sans dire que ce serait une grande rreur de croire maintenant qu'il suffit de rester assis pour cueillir les fruits le leur faux calcul. Une lutte gigantesque commence, pour éviter que les ésultats n'en soient détournés, accaparés. Peut-être n'y parviendrons-nous as tout de suite, ni même de notre vivant. Il n'en faut pas moins entamer a lutte sans retard.

Je vais rester quelque temps ici, du moins jusqu'à ce que des informations ne soient arrivées, précisant les conditions que je pourrais trouver à Paris, tant donné la vague raciste qui déferle. Notre ami Vauquelin (1), avec ui j'ai gardé le contact pendant son séjour à Toulouse (l'ami La Tour (2) était auprès de lui, l'a précédé à Paris où ils sont tous deux à présent), doit ne donner ses impressions à ce sujet. Pour le moment, je fais comme vous, e taille mes arbres (ils en avaient besoin!) et je me suis remis à ma traduc-ion du second **Faust**; ma femme ayant eu l'héroïsme de m'apporter, pendant e long voyage de seize jours sur les routes, une lourde serviette de manus-crits que j'espérais charger sur une voiture, si nous en avions trouvé une, 'ai pu réenchaîner ce travail et un autre aussi. Je lis beaucoup : Descartes, '**Iliade**, **Gil Blas**, Lawrence, Isaïe, de bons compagnons, comme vous voyez. La maison est archipleine : vingt-quatre personnes, dont deux bébés, cinq illettes, quatre jeunes gens ; mais la solitude et la campagne n'en sont pas noins absolues. L'enclos est très à l'écart des chemins fréquentés, je n'en uis pas sorti depuis l'apparition des « occupants » ; je n'en ai pas vu un eul encore. Beaucoup de correspondance — avec Vildrac, Paulhan, Gan-illon, le professeur Vauquelin, Cohen, bien d'autres encore, dont R. R. (3), oujours à Vézelay — et nos enfants au Chili, qui se rongent d'angoisse et le chagrin... Francis (4) m'a envoyé des lettres bien chagrines : je ne lui écris pas autant que je le voudrais et je me le reproche. Mais j'ai pincé un gros méchant rhume, moi aussi, qui m'a esquinté pendant quinze jours.

Bien cordialement à vous.

Jrb.

☆

23 août 40.

Mon cher ami,

Votre bonne lettre m'est arrivée correctement en deux (ou trois) jours. Je l'ai lue avec plaisir. Il y a deux mois aujourd'hui que l'armistice a été

(1) Il s'agit du professeur Langevin.
(2) C'est-à-dire Henri Wallon.
(3) Romain Rolland.
(4) Francis Jourdain.

signé. Il semble que la foudre ait pris depuis lors une allure plus pédestre. N'en tirons pas de conséquences excessives ni prématurées, elles risqueraient de se voir démenties par les faits d'un moment à l'autre ; tirons-en toutefois des conclusions raisonnables. Nous n'avons « pas de répliques au deux », mais il est possible, il est probable que nous aurons de nouveau notre mot à dire « au trois », si les petits poissons ne nous ont pas mangés d'ici là.

Quant à ce chapitre-là, j'apprends que la censure de l'occupant s'organise à Paris ; voici les consignes reçues par les maisons d'édition : elles gardent provisoirement la responsabilité des ouvrages qu'elles mettent sur le marché pour tout ce qui est philosophie, sciences, etc. ; en ce qui concerne l'histoire et la politique, il faut passer par le visa allemand. Dès maintenant, les livres d'auteurs juifs doivent être retirés et éliminés. Les ouvrages de Maurois et ceux de Romains ont été enlevés de la vente, aux maisons mères, mais on les trouve encore chez les libraires — même en devanture. D'autre part, j'apprends que des camions sont venus déménager toute la précieuse et inestimable et irremplaçable bibliothèque historique et philosophique de l'école sise en face du domicile de notre ami P. Vauquelin... (1)

Vous avez pu entendre Vichy nous objurguer à la patience concernant l'arrêt des correspondances entre « les deux France ». Cette note énigmatique me confirme dans la conviction que la mesure en question n'est pas exceptionnelle et temporaire. On a cru, dans les premières heures, qu'elle avait pour motif la sauvegarde de secrets militaires. Ce n'est pas improbable. Un officier démobilisé qui essayait vainement d'obtenir un laissez-passer de la kommandantur locale assurait l'autre jour qu'il s'agissait de représailles pour notre occupation en Rhénanie après l'autre guerre ; cela non plus n'est pas impossible. D'aucuns affirment enfin que ce sont là des contrecoups des bagarres de Wiesbaden ; toutes ces raisons ont pour elles de la vraisemblance. Je penche pour une interprétation plus sérieuse.

Vous n'avez pas été sans remarquer que la fameuse ligne de démarcation coïncide à peu de choses près avec le tracé que donnait certaine carte publiée par Ce Soir, après Munich, et qu'un journaliste américain avait recueillie parmi le matériel de propagande répandu dans le pays des Sudètes (ce placard, agrandi, a fait ensuite l'objet d'un affichage par les soins du Comité mondial, je crois). En une série de cartes saisonnières couvrant les années 37 à 42, la propagande nazie traçait les étapes de la conquête de l'Europe par le Reich et l'Italie. L'année 41 ou 42 voyait le partage de la France entre Berlin et Rome, et la frontière commune des deux Etats était **celle-là même que l'armistice a imposée au gouvernement de Bordeaux.**

Si maintenant vous voulez bien vous souvenir de différents petits faits, vous vous rendrez compte, mon cher ami, que je ne cède pas à un accès de fièvre chaude quand je ne puis me défaire de l'idée qu'il ne s'agit pas pour Hitler d'une occupation temporaire d'ordre stratégique, ou destinée à une coercition armisticielle, mais bien des fondements d'un ordre de faits nouveau et, dans la pensée des maîtres de l'heure, définitif. Enumérons-en quelques-uns.

Ce fut d'abord, dans les premiers jours, une déclaration « rassurante » du ministre de l'Intérieur d'alors, le sieur Pomaret, informant les Français inquiets que cette ligne n'était peut-être pas immuable dans sa rigueur et qu'il n'était pas exclu qu'elle pût être améliorée au moment de la signature

(1) L'école rabbinique de Paris.

de la paix ! Quand je lus ces mots, dans la **France** et la **Petite Gironde**, je crus rêver. Presque dans le même temps, le général espagnol commandant sur la frontière basque offrit au général des premières unités allemandes qui parvinrent sur la Bidassoa un banquet au cours duquel il salua le Reich, le Führer, leurs victoires, et but à l'avenir commun de leurs deux pays « unis par une frontière commune ». Déjà, je commençai de dérêver. Survinrent l'heure uniforme, la monnaie commune (sur la base d'un taux de change arbitraire et fixe), l'installation de techniciens allemands dans nos usines ; puis la fermeture de la frontière aux échanges postaux, puis sa clôture aux voyageurs, à l'exception de quelques catégories déterminées, en tout cas toutes exclues de la « zone Nord A » de l'occupation (au nord de la Somme et de l'Aisne, à l'est de la ligne Vouziers-Saint-Dizier, etc., zone apparemment réservée à une colonisation allemande ; sinon à quoi rimerait l'inclusion de la bande Est ? Les Flandres eussent suffi, s'il ne s'était agi que de ne pas gêner des mouvements d'armées).

Un des derniers actes dans cette direction a été la nomination de M. Abetz comme « ministre plénipotentiaire et ambassadeur extraordinaire ». Mais attention ! Auprès de qui a-t-il été accrédité ? Auprès du gouvernement français, c'est-à-dire, jusqu'à nouvel ordre, celui de Vichy ? Non pas ; le droit international ne le permet pas ; l'armistice n'est pas plus la paix que la mobilisation n'est la guerre ; ou plutôt il l'est bien moins que l'autre ne l'est. Des relations diplomatiques normales, par ministres, ambassadeurs, etc., n'existent qu'entre puissances en état de paix réciproque, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, après signature d'un traité de paix en bonne et due forme. Or Berlin nomme un ambassadeur ; et non à Vichy, mais à Paris. Et légalement non pas en France ! De fait, son titre exact, pudiquement dissimulé, escamoté par la presse française, est : « ministre plénipotentiaire et ambassadeur extraordinaire auprès des autorités d'occupation à Paris ». Ce titre et cette fonction ne sont pas moins extraordinaires que ladite ambassade... C'est que, dès à présent, pour le Führer, la France légale, la France officielle, la France diplomatique n'est plus à Vichy ; que Vichy et son gouvernement ne sont plus la France, ne sont plus rien ; que les autorités d'occupation à Paris tiennent la place du gauleiter quelconque qui seul incarnera — aux yeux de Berlin tout au moins — la fiction France, la fiction diplomatique d'une puissance française.

Cette hypothèse explique le ton désinvolte, méprisant des radios allemande, italienne, parisienne, les injures grossières de la presse de Paris, à l'égard des fantoches de Vichy... Le gouvernement hitlérien se propose probablement de dissocier peu à peu les deux France l'une de l'autre, de leur faire prendre des directions divergentes, des habitudes différentes — sur le plan des lois comme des règlements, de l'approvisionnement, du genre de vie, de la culture, de l'épuration raciale, des mœurs — le ventre des occupés étant manifestement favorisé par rapport à celui des « Français libres ». On ne brusquera rien, on ne fracassera pas l'air par des déclarations propres à éveiller le soupçon, l'inquiétude, la susceptibilité nationale ; on se flatte d'accoutumer les deux France à se penser séparées...

Voilà, mon ami, le sketch tel que je me le représente et dont les gens de Vichy ont plus ou moins nettement connaissance. Ils s'épuisent en bassesses pour se faire juger dignes de ce rôle de gauleiter. Mais Berlin leur refuse obstinément le retour à Paris que Laval se faisait fort de réaliser en quelques jours.

Ils en ont connaissance, dis-je : Déat n'écrivait-il pas, il y a quatre ou cinq jours, que les autorités occupantes se trouveraient bien de faire un peu confiance aux autorités administratives françaises, qui les soulageraient volontiers et loyalement dans leur tâche écrasante, et de s'inspirer par exemple des méthodes qui ont si bien réussi à la France, en Indochine auprès des mandarins, au Maroc avec les caïds ? Voui, monsieur. En noir sur blanc que c'était écrit. Dans l'Œuvre. Voire, dirait Panurge ; et patience...

Ce que je peux attraper de la presse de Paris au hasard des raids que les uns et les autres font d'ici vers la ville aux fins d'approvisionnement, me permet de dresser la liste des plumes qui se sont données à l'occupant. On y rencontre Titayna (elle en remet, celle-là !), La Fouchardière (dénouement sordide et normal de cette carrière d'anarcho de brasserie ; lui aussi, il en rajoute ; et je te mange de l'Anglais, et je te bouffe du juif !), Trintzius, Marcel Berger, Abel Bonnard, Fay, Chateaubriant cela va sans dire, Montandon (en des dissertations imbuvables et pâteuses sur la morale porcine des juifs, résultat de leur indice sanguin, etc.)...

Si vous vous intéressez à l'état sanitaire de la capitale (1), je vous dirai qu'anormalement bon, le mois dernier, il a subitement empiré, et que beaucoup qui se promenaient prématurément, ont dû se faire réhospitaliser ; d'autres ont gagné la campagne...

Par ailleurs, l'existence est, ici, remarquablement silencieuse, inaccidentée et comme en suspens...

Bien des amitiés à vous et aux vôtres, mon cher ami.

Jrb.



12 septembre 40.

Mon cher ami,

Vous envisagez, vous aussi, l'hypothèse d'une rupture de l'armistice ou du moins de l'aggravation considérable de ses clauses. La radio (une certaine radio) l'a laissé prévoir, et je la crois possible, voire probable. Déjà 120 agents de l'occupant seraient installés à la préfecture des Bouches-du-Rhône. Que ledit occupant désire étendre sa censure à toutes les correspondances sortant de Pétanie, comme il l'exercera sur toutes celles qui sortiront de l'Abetzland, le jour (qu'on ne voit pas luire) où permission sera rendue à trente millions de Français de communiquer avec l'extérieur, il n'en faut pas douter. La prétention, que des informations américaines (divulguées par la radio d'Ankara) lui attribuent, de se faire allouer 58 ou 60 % des stocks existant en Pétanie et des importations que ledit Etat espère recevoir de feu l'Empire et des Amériques, va dans le même sens.

Les remaniements successifs du cabinet de Vichy trahissent l'angoisse et les contradictions où se débat ce gouvernement marionnette. Le rattachement de l'Education nationale à l'administration pénitentiaire et la nomination d'un macrobite à la tête du secrétariat de la jeunesse, de la famille et de

(1) Jean-Richard Bloch emploie ici les formules couramment usitées dans la correspondance depuis les décrets Daladier de 1939 pour parler des communistes traqués par la police.

l'Instruction publique sont les espèces de joyeusetés dont nous sommes réduits à nous amuser, faute de mieux.

Cependant, la partie décisive semble bien engagée dans le ciel de Londres comme dans le ciel de Berlin, en attendant des opérations vraiment décisives. La radio Ferdonnet s'engorge de fureur, et celle de Rome vient à la rescousse avec ses glapissements chacaliens, parlant l'une et l'autre d'un écrasement matériel et physique de l'Angleterre sous les bombes. Voire. Même la transformation d'une cité de huit millions d'habitants en un **no man's land** et un champ de ruines, du type Lens ou Arras dans l'ancienne guerre, ne se réalisera pas en quelques heures. Et Londres, malgré son importance, ne résume pas la Grande-Bretagne...

... En ce qui concerne la « zone Nord A » de l'occupation — celle qui est **absolument** interdite à tout retour de réfugiés, celle où les agents du Reich ont absolument remplacé nos cheminots pour l'exploitation des voies ferrées — des renseignements divers m'apprennent que les riverains eux-mêmes de la Somme n'ont pas le droit de traverser le fleuve vers sa rive droite, et qu'on dit couramment, là-bas, que cette ligne est la frontière du futur « Protectorat des Flandres ». Il est à présumer que la ligne Vouziers-Genève ponctue de même la frontière occidentale de quelque futur « Protectorat de Lorraine-Franche-Comté », les douze ou quinze départements en question étant réservés à la colonisation allemande, et les quelques millions de réfugiés de cette région devant perdre à jamais l'espoir de réintégrer leur pays. Je ne crois pas me tromper de beaucoup en interprétant ainsi les indications fragmentaires, mais toutes convergentes, qui filtrent sur les intentions du vainqueur. Quant au reste de l'Abetzland, une fois prélevés les territoires du « Protectorat breton » et ceux que l'Espagne et l'Italie revendiquent, il est probable qu'ils ne reviendront pas à la mère-patrie, dans la pensée berchtesgadienne, mais formeront un « Protectorat français » central.

Combien de Français ont réalisé les conséquences de l'appel au sauveur et le véritable prix qu'on leur fera payer le « nouvel ordre » français, l'assassinat de la République et l'asservissement tant désiré de la classe ouvrière ? Bien peu, si j'en crois mes sondages. Nos malheureux compatriotes en sont encore en général aux réactions de mauvaise humeur élémentaire à propos de beurre et de draps de lit, à propos des réquisitions de la Wehrmacht et des tracasseries policières sur le plan local. A vrai dire, ces réactions se font vives, la violence propre au tempérament national s'y fait jour, à la surprise et à l'inquiétude de l'occupant, peu habitué à ces sortes de mouvements passionnels. Des épisodes significatifs, à Bordeaux, en gare d'Angoulême, dans une « queue » à Poitiers, sur une place de Parthenay, peuvent servir d'illustrations à cette naissance d'un embryon d'esprit nouveau, qui prépare des étonnements, d'ici peu.

Cependant l'occupant s'occupe. L'expurgation méthodique des bibliothèques a commencé (celles des écoles normales d'ici ont déjà eu lieu), sur listes secrètes mais soigneusement établies, comportant jusqu'aux indications des éditions et de leurs différentes dates. A Paris, la manière forte a succédé, à l'égard des militants d'un ancien parti d'extrême-gauche, aux coquetteries par lesquelles on avait essayé d'amadouer ledit ex-parti, en juillet. Manière très forte même. Les lieux de repos où on les envoie se refaire à loisir de leurs fatigues étant devenus insuffisants, on a dû en établir de nouveaux.

Au surplus, l'éviction systématique des fonctionnaires non-aryens a commencé dans les administrations « françaises » centrales de l'Abetzland. Une

des victimes, homme de grande valeur, que vous connaissez et qui me touche de près, m'écrit : « X... s'était employé à fond pour me garder, mais il a dû, le visage vert d'émotion, me dire qu'il se trouvait bien malgré lui et **dans mon propre intérêt** obligé de revenir sur les promesses qu'il m'avait faites. Le racisme devient quelque chose de sérieux dans ce qui touche au gouvernement de la zone d'ici... Mais, à part ce qui touche les fonctionnaires, je ne crois pas que la propagande considérable qui s'étale dans les journaux et la radio trouve un écho sérieux. Le Français moyen n'est pas du tout sensible à cette campagne. »

Sur ce dernier point, mainte confirmation. En particulier, échec complet, catastrophique, de la vente de la presse parisienne, aussi bien ici que dans une grande ville comme Bordeaux. J'ai là-dessus des témoignages incontestables.

Drieu La Rochelle et José Germain viennent de rejoindre l'équipe de Chateaubriant, à la **Gerbe**, et Henri Jeanson vient de lancer un quotidien à Paris, où Anouilh, Mac Orlan, etc. donnent leur collaboration. Deux numéros ont déjà paru ; j'en ai vu un, où le racisme ne semblait tenir aucune place, non plus que les aboiements politiques.

Entre autres lettres qui me sont venues, une longue, affectueuse, de Duhamel, mais totalement et radicalement désespérée... Vous seriez bien aimable de me donner l'adresse de Cogniot et de lui donner la mienne.

Je relis Spinoza, j'essaie de faire coller avec Marx ; difficile et passionnant. Voici quelques poèmes de Gœthe traduits pour me délasser de l'austère labeur sur le second **Faust.** Il y a du piquant — un peu très mélancolique et âpre — à traduire du Gœthe tandis que, dans la vallée que domine ma fenêtre, se succèdent les trains de troupe nazis... Les impressions que donnent les soldats occupants sont de plus en plus encourageantes.

Nos amitiés à vous deux et aux deux jolies fillettes.

Jrb.

SUR LA FORMATION DE JEAN-RICHARD BLOCH DANS LES ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

par MARCEL COHEN

Comment s'est formé ce vaste esprit, cet artiste supérieur, ce beau caractère, il appartient à un compagnon dont la vie s'est accolée à la sienne depuis les quinze ans d'en dire uniment quelque chose à tous ceux que sa mort a privés soudainement d'une telle présence.

Jean-Richard Bloch est né en 1884, dans la bourgeoisie parisienne, le second de trois fils; une sœur née après lui est morte au berceau et a manqué à son enfance. Le père, Richard Bloch, était l'un des nombreux enfants d'un petit tailleur d'Auxerre; au sortir du lycée, déjà admis au concours de l'Ecole polytechnique, il s'engageait en 1870 pour faire la guerre dans les mobiles, avec un de ses frères qui est mort des fatigues de la campagne; il est devenu, dans le service d'exploitation de la Compagnie d'Orléans, un ingénieur de marque et un économiste. La mère, Louise Lévy, fille d'un autre ingénieur, était d'esprit varié, adonnée à la musique et à la lecture.

C'était l'époque où la bourgeoisie libérale avait encore bonne conscience. Une partie importante des cadres communiait, à travers les confessions catholique, protestante et juive, dans un spiritualisme tolérant, plus ou moins hérité de Victor Cousin ; le positivisme était resté d'influence restreinte, le marxisme était ignoré. Le républicanisme sincère allait souvent jusqu'au désir de justice fiscale et d'instruction plus étendue : beau temps du radicalisme. Le patriotisme était fervent, ponctué en sourdine de l'idée de « revanche ».

En 1894, crise de l'affaire Dreyfus. Cassures multiples. La virulence de l'antisémitisme. Au lycée même, les camps opposés, les injures, les rixes. Dans les familles, faille entre les générations. Jean-Richard Bloch, disons-le tout de suite, a été des jeunes qui se sont détachés de la religion et qui, d'autre part, sont allés au socialisme : attitude sentimentale d'abord, dégoût et refus de la prépotence de la richesse acquise, désir de justice et de bien-être pour les exploités ; puis sentiment plus ou moins net, éclairé une fois ou l'autre par la lecture du *Manifeste communiste,* que la bourgeoisie n'était plus classe montante, mais décadente et incapable désormais de porter le fardeau de la civilisation.



Un petit Parisien maigre et agile, le cou entouré d'un épais foulard par les soins d'une mère inquiète. De grand yeux veloutés, d'une puissance de vision

remarquable (il en est question dans *Sur un cargo*). Un nez bien dessiné, d'une exceptionnelle faculté olfactive : cet être humain avait comme un sens de plus que les autres (voir les *Chasses de Renaut*). Et puis l'« insatiable curiosité de l'enfant d'éléphant », avec cette particularité que le futur auteur des *Essais pour mieux comprendre mon temps* devait participer aux choses pour bien les pénétrer; badaud de Paris donc, volontairement, passionnément, celui qui un jour se levait à la première heure pour aller voir passer le premier train mis en circulation sur la ligne n° 1 du métro.

Dans la famille, enfant affectueux, voulant donner et prendre, spécialement sensible aux rebuffades ou aux incompréhensions. C'est là qu'il a commencé à former un caractère qu'on aurait tort de croire égal : sa politesse minutieuse, sa bienveillance naturelle, au « préjugé favorable » devant tout être et toute vie, étaient le couvercle de bouillonnements proches de l'explosion, de dégoûts des autres et de lui-même, de désirs fougueux de communions irréalisables, des fantômes — des réalités — de l'imagination créatrice.

Au lycée, élève docile, acceptant toute la pâture offerte ; se classant dans les « bons », non dans les prodiges ; très réceptif et même enthousiaste lorsque le professeur se trouvait être un pédagogue passionné de sa tâche et attentif aux personnes des enfants; d'autre part, surmontant, pour l'amour de l'étude, ses répugnances hérissées en face de certains cuistres. Il a pris de fortes notions des langues anciennes, de l'allemand, de l'histoire, des sciences de la nature et a retrouvé plus tard ces notions de base lorsqu'il portait sa curiosité sur les livres de toutes matières. Lorsqu'un sujet de français, donnée innocemment fournie, déclenchait sa jeune puissance de réflexion et d'expression, il apparaissait hors de pair : c'est ainsi qu'il a eu un premier prix de Concours général et qu'une fois qu'il avait traité en dialogue un certain sujet de dissertation, on voyait le candide professeur de rhétorique qui régalait ses élèves aux veilles de vacances d'une nouvelle d'Octave Feuillet lire à la classe le devoir de l'élève Bloch avec un sourire gourmand et un pétillement des yeux.

L'adolescent a reçu le complément d'instruction sportive propre à son milieu, à Paris et en vacances : marcheur sans fatigue, très bon grimpeur, cycliste, bon cavalier, escrimeur exercé, rapide au tennis. Son « éducation artistique » se complétait. Les musées de Paris le nourrissaient. Ayant appris les rudiments, il a eu un professeur de piano qui était un artiste, et s'est passionné. Il faut savoir, si on veut comprendre son œuvre, la place de la musique dans sa vie : il n'a cessé de se jouer du piano pendant des heures que lorsque le phonographe et la radio lui ont donné cette nouvelle possibilité de pouvoir réfléchir ou même écrire en écoutant. Les grands concerts, Lamoureux et Colonne, ont occupé la majeure partie des dimanches de sa jeunesse. Et puis il a eu les tourments et la force d'une virilité puissante, tyrannique, mais dont sa puissance de créateur a su n'être pas tyrannisée. Et puis il a connu l'amitié, le compagnonnage de celui qu'on voit presque toute la journée, avec qui on marche et marche des heures, avec qui on échange ses confidences — sans toutefois remuer toute la boue; qui écoute la lecture des premières œuvres écrites — sans toujours comprendre le tréfonds, mais constamment attentif et confiant, capable d'un mot qui relance ou éperonne.

L'enfant de Paris aspirait à la bonne nature : le petit lac du parc Monceau avec sa colonnade à l'antique lui offrait pendant des heures le spectacle des sarcelles plongeuses, qu'il s'attachait à dessiner. Des vacances lui donnaient la Seine, ses méandres et son air frais aux abords de la Normandie, d'autres

fois la mer, les montagnes. Mais les communications avec la campagne restaient des excursions, le contact n'était pas intime.

Il lisait beaucoup, naturellement. Quelles ont été les principales résonances de tempérament? Pendant des années, Alfred de Musset a été beaucoup pour lui; on le verra bien quand paraîtront certaines de ses œuvres dramatiques de jeunesse. Puis il s'est baigné dans le monde de Kipling.

Il n'a pas écrit énormément dans cette première période : des vers de forme classique ; de premiers essais de nouvelles. Surtout, il a pris l'habitude dès lors d'écrire ses « cahiers », sa chronique de vie et de pensée, de son écriture encore assez petite, nette, élégante.

Le lycée s'est prolongé pour lui, après le baccalauréat de philosophie, d'une rhétorique supérieure sans joie. Et, à dix-huit ans, il partait pour un an de service militaire à Rouen. Il a vu là des paysans au régiment, non pas chez eux, ni de très près ; le peloton des dispensés était assez isolé, très universitaire et littéraire ; il s'y rencontrait plus d'un jeune bourgeois dont le nom a été connu depuis dans l'érudition, la politique, la littérature, et le soldat d'alors a eu l'occasion d'enrichir son esprit à divers contacts, de milieux parisiens qu'il ne connaissait pas encore. Son « correspondant » à Rouen était un de ses cousins, homme simple, bien implanté dans la vie normande, qui lui a appris mainte chose.



Jean-Richard Bloch à la Sorbonne; quatre années pleines (1903-1907). Il a dû renoncer à la licence ès lettres qui lui a été barrée par des notes rédhibitoires en français, heureux résultat de l'incompréhension du célèbre Gazier, auteur, entre autres choses, d'un choix des fables de La Fontaine rangées par ordre de difficulté. Résultat heureux, car l'étudiant s'est tourné vers l'histoire et la géographie, qui fournissaient un enseignement substantiel. Après la licence, il a entrepris un travail de diplôme d'études supérieures sur l'*Annoblissement en France au temps de François Ier*, qui devait paraître en livre vingt-huit ans après, sans qu'il ait eu à en changer une ligne; pour le préparer il s'astreignait à lire les documents d'archives dans la difficile écriture du temps. Par ailleurs, il suivait les cours de Ch. Seignobos, ce travailleur probe, vraiment instruit et humain, avec qui il a gardé des rapports amicaux. Il faisait beaucoup de géographie physique, au laboratoire et sur le terrain, ce qui lui donnait une nouvelle assise d'esprit avec les précisions de la géologie. Le programme de l'agrégation comportait une question sur l'Italie au XVIe siècle ; Jean-Richard Bloch avait déjà voyagé un peu en Allemagne et en Angleterre, il avait maintenant une raison d'aller au Sud, et faisait un séjour à Florence. Après quoi, il a enlevé brillamment le titre d'agrégé. Plusieurs années après, alors que déjà ses premières œuvres se jouaient et s'imprimaient, il pensait encore à une thèse de doctorat qui aurait été une étude sur l'influence de l'Océan dans une province de l'Ouest. D'autres écrivains ont passé par l'Université, qui sont devenus seulement romanciers : Jean-Richard Bloch est resté, aussi, historien, l'historien du monde contemporain, et on sait combien ses connaissances laborieusement acquises et entretenues ajoutaient de solidité aux vues étonnamment pénétrantes de ses *Commentaires*.

La vie politique de l'étudiant? Sans avoir le temps de militer beaucoup, il était en contact avec le Parti socialiste unifié ; il s'exaltait au moment des événements de 1905 en Russie. Les amitiés ? Notre binôme devenait trinôme,

avec Maurice Cahen, un de ses cousins, proche ami pour lui; c'était une nature sentimentale, qui reportait aux temps romantiques. (Devenu un germaniste très apprécié, il est mort prématurément.) D'autres ont été liés avec Jean-Richard Bloch, qui pourront raconter leurs souvenirs. Mais il y a quelque chose à dire sur des disparus, qui ont eu une influence sur lui.

C'étaient nos aînés, en partie nos maîtres, des professeurs de l'enseignement supérieur, non confinés dans leur enseignement, ni dans leur science, ni dans la classe bourgeoise.

Il y avait affection réciproque entre Jean-Richard Bloch et son oncle Sylvain Lévi, indianiste, professeur au Collège de France ; homme très varié, connaissant l'Extrême-Orient en philologue historien et pour y avoir voyagé, dont la bicyclette attendait les prochaines vacances entre deux rayonnages de livres chinois. Nous fréquentions son salon, dont devra parler l'histoire de ce temps : parmi les œuvres d'art d'Asie et les livres, il recevait tous les lundis soir des amis et amis d'amis, professeurs, explorateurs, étudiants, mais aussi écrivains, acteurs, hommes et femmes variés ; atmosphère de cordialité gaie, avec une sorte de tension d'intelligence et d'art. Sylvain Lévi n'a jamais bien apprécié l'œuvre de son neveu, mais il l'a toujours bien aimé.

Dans son salon, chaque fois, il y avait Antoine Meillet, toujours debout : c'est ainsi qu'il avait appris à dominer une menace de tuberculose. Ce grand linguiste était aussi un voyageur à pied infatigable. Il ne manquait pas un concert, se jouait du Bach avant de faire de la grammaire comparée, voyait toutes les expositions de tableaux et lisait quasi tout. Il a toujours suivi avec compréhension l'œuvre de Jean-Richard Bloch.

Nous étions encore reçus chez Lucien Lévy-Bruhl, philosophe et sociologue, ami de Jaurès, ami de divers artistes, qui se voulait entouré de jeunes ; assidu des concerts aussi; c'est lui qui, au piano, nous a initiés à la musique de Wagner.

Une autre chose importante : en dehors du monde savant officiel, en dehors de l'atmosphère parisienne. Un hasard de voyage, dans les Pyrénées, avait mis la citadine famille Richard Bloch face à face avec une famille terrienne de propriétaires berrichons. Le père, magistrat tôt retraité, ancien étudiant boulevardier des années 60, familier de George Sand à Nohant; la mère, élevée dans un château de la région de Châteauroux, qui méditait l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau lorsqu'elle attendait la naissance de sa fille; cette fille, esprit supérieur, qui devait, sans s'être mariée, disparaître trop tôt, mais non sans avoir rayonné dans un cercle restreint; tous trois liseurs au point d'avoir acquis en quelque sorte comme compagnons familiers des écrivains de toute époque et de tout pays; férus aussi de musique et de peinture. A travers eux, Jean-Richard Bloch a eu une intimité avec la campagne française et avec une profonde culture qui reportait jusqu'aux origines de la vie de l'esprit dans nos provinces. Dans ce milieu, il a été accueilli et salué comme un artiste au début d'une grande mission. S'il avait été intoxiqué par l'esprit universitaire, là il aurait pu s'en dégager.



Les *Œuvres complètes* montreront ce que Jean-Richard Bloch a pu commencer, a pu achever pendant le temps qu'il arrachait à l'étude, dans les moments où la préoccupation ou la fatigue ne faisait pas refluer le flot d'une création difficile, et où il pouvait composer à la suite. Jamais il n'a été l'homme

qui aligne des pages n'importe quand; l'enfantement a toujours été pour lui chose grave, ardue; il était son critique impitoyable; ses manuscrits en font foi, où sur les grandes pages des ratures énergiques suppriment des lignes et des lignes de son écriture dès cette période grande, mouvementée dans la régularité, fulgurante.

Depuis l'été 1905, sa fiancée, d'Elbeuf, où elle vivait dans sa famille, suivait son travail: la confiance qu'elle avait conçue d'emblée en lui et en son œuvre étayait ce que son manque total de prétention lui permettait d'assurance.

A vingt-trois ans, en octobre 1907, agrégé frais émoulu et jeune marié, Jean-Richard Bloch s'en allait enseigner l'histoire au lycée de Lons-le-Saunier. Une première année de mariage n'est pas une étape négligeable dans l'apprentissage d'un homme et dans la formation de son caractère définitif. Ni non plus une première année d'enseignement. Notre curieux de tout, citadin émancipé, cherchait encore d'autres expériences ; c'est ainsi que, pour la première fois, il avait un chien, dont il tentait de scruter l'obscure intelligence — plus tard, il devait observer les chats (voir le voyage de *Sybilla* en France). Cette année-là, a été écrite la plus grande partie de *l'Inquiète,* qui devait être montée par Antoine, dans les spectacles de jeunes auteurs, au début de 1911.

L'année suivante, le professeur recevait la récompense des bons agrégés, une nomination dans un lycée de ville de Faculté : c'était Poitiers, où il devait s'implanter, et où il devait s'enrichir de nouvelles expériences.

Sa première fille naissait en août 1909, et il est difficile de mesurer tout ce que ses enfants ont été pour lui.

Après deux années d'enseignement, qui ont laissé des traces profondes dans l'esprit de maints élèves, Jean-Richard Bloch renonçait à poursuivre une double vie intellectuelle ; la rentrée de 1910 s'est faite sans lui. Mais il ne quittait pas Poitiers pour autant. Il avait trouvé à louer, avant de l'acheter, une petite maison des environs immédiats, assise sur une falaise dominant la vallée du Clain, au lieudit la Mérigote. L'enclos comprend une partie de plateau, où se trouve le grand potager, la descente abrupte du côteau et la partie basse (voir la chasse aux lapins des *Chasses de Renaut*) avec un pré au bord de l'eau. Là, Jean-Richard Bloch avait un cabinet de travail tranquille, face à un horizon dégagé et harmonieux, encadré à droite par la ligne Paris-Bordeaux (le fils du chemin de fer, l'auteur de *Locomotives* ne pouvait trouver mieux), à gauche par la riche frondaison d'un parc voisin.

Avec le jardinier, participant lui-même un peu aux travaux, il a appris les choses de la culture maraîchère et des plantations d'arbres ; avec les fermiers voisins, les choses de la culture des champs — et le langage des gens de la campagne.

Devenu d'abord secrétaire d'une section, bientôt secrétaire de la Fédération socialiste de la Vienne, il se formait à la propagande et à l'organisation politique.

Désireux d'entrer en contact avec le public et avec ses confrères en littérature, mais répugnant à solliciter les éditeurs et les directeurs, Jean-Richard Bloch a eu l'heureuse idée de lancer lui-même une modeste feuille, *l'Effort,* depuis *l'Effort libre,* « revue de civilisation révolutionnaire », imprimée par une coopérative de sympathiques typographes de Nevers. Là, il a commencé, en 1910, à publier ses études critiques, ses contes, avec des contributions de quelques

amis de Paris et de Poitiers et des études, ainsi que des dessins, d'un nouveau compagnon, le peintre Gaston Thiesson, artiste vigoureux, mort jeune et injustement oublié, par qui Jean-Richard Bloch a appris ce qu'est le métier de peintre.

L'Effort a été un phare, captant de ses rayons les admirations, les sympathies, les amitiés. Bientôt, le jeune écrivain se trouvait lié avec Romain Rolland, avec Vildrac, Duhamel, d'autres encore. Bientôt *Lévy* devait s'imprimer dans la *Nouvelle Revue française.* Le créateur littéraire, qui reste toujours dans une partie de son être un solitaire, a besoin au moins à certains moments de la société de ses semblables et émules, en proie comme lui à une possession, et juges comme ne peuvent pas l'être les autres mortels.



Arrêtons-nous au moment où l'homme de vingt-sept ans commençait à écrire *Et Cie.*

J'ajouterai seulement que, grâce à des amis vivants et proches, il s'adjoignait à ce moment un nouvel ami d'esprit, mort dans le lointain Nouveau monde, Walt Whitman ; le choc reçu lui faisait commencer une série de poèmes.

De dégagement en engagement, de refus en enthousiasme, s'attachant, s'enrichissant, se développant, le petit Parisien bourgeois est devenu le militant mêlé aux paysans et ouvriers; ce garçon qui sentait qu'il devait écrire, et non pas seulement apprendre et enseigner, est devenu l'artiste maître de son métier, essayiste, romancier, auteur dramatique, poète.

S'efforçant toujours pour être un meilleur homme et un meilleur écrivain, jamais pour parvenir, exempt de toute pensée basse, donnant par la force, la beauté et la grandeur qu'il y avait en lui plus qu'il ne recevait, il ne devait jamais se démentir ni se renoncer, et toujours il s'est élargi.

Ayant acquis constamment par les spectacles du monde et les présences humaines, sans cesse en renouvellement, si on voulait suivre sa formation entière, c'est toute son œuvre qu'il faudrait invoquer, et jusqu'à sa mort même qu'il faudrait poursuivre.

JEAN-RICHARD BLOCH

par ANDRÉ WURMSER

Quel mot a perdu son meilleur exemple, dans mon dictionnaire intérieur : le mot *courtoisie*? Le mot *gentillesse*?

Ou le mot : *fraternité*?

Que de fois la porte se referma sur sa voix qui dictait! J'ai rouvert la porte. Est-ce qu'il n'y a plus personne? Pourtant, ces livres sont sa voix qui continue de parler, de dire les mêmes choses, de poser les mêmes questions, de suggérer la même réponse, de plus en plus précise, de mieux en mieux cernée, mais enfin : la même réponse. Jean-Richard Bloch, tel qu'en lui-même, sans cesse, le changea l'actualité.

Il y avait si peu de marge entre sa conversation et ses écrits! Il était si peu « dévoué à son Art » (quand ç'aurait été si commode!). Il était né manieur d'idées, plus encore que manieur de formes. Surtout, il était né à son heure, pour être cet homme qu'il fut, ce témoin passionné, impitoyable. Stendhal écrivait pour un public à venir : c'est jouer sur le velours, et pour un Stendhal qui gagne, combien d'éternalistes perdent leur temps! Jean-Richard, lui, écrivait *au jour le jour*. C'est pourquoi il est assuré de durer, reflet lucide du monde, pythie qui lit dans le présent comme d'autres, sans risques, prédisent l'avenir.

« *Et il a tout dit !* s'étonnait-il, jeune homme, lorsqu'un dramaturge bourgeois publiait, vivant encore, son œuvre complète. *Avoir tout dit ! Ne trouvez-vous pas cet état d'esprit monstrueux ? Etre un écrivain, exprimer les aspects multiples du monde, vivre au milieu d'êtres vivants, et poser sa plume, un beau jour : Ça y est, je n'ai plus rien à dire. Il n'y a plus rien pour moi dans l'univers et dans les hommes.* »

Si j'étais un brin plus finaliste, je soutiendrais que Paul Hervieu n'a, pendant un demi-siècle, écrit tant de solennelles bêtises — au reste fort représentatives — que pour donner à Jean-Richard Bloch l'occasion de définir magnifiquement l'écrivain : celui qui exprime les aspects multiples du monde — (et s'il en néglige un, il n'est pas tout à fait un écrivain, à plus forte raison s'il n'exprime *que* les apparences multiples), — celui qui vit au milieu d'êtres vivants — qui vit de leur vie, avec tout ce que cela comporte de devoirs et de fraternité —, celui pour qui *il y a toujours quelque chose,* non dans les livres, mais dans l'univers changeant et dans les hommes en marche.

L'écrivain croit qu'il peut opter entre l'orgueil et la soumission. Vivre sa statue ou vivre parmi les vivants. L'orgueil le fait choisir entre ces aspects multiples et contradictoires du monde, le pousse à en dégager les éléments d'une vérité qui sera sa vérité — éléments qui lui permettront de recomposer un univers, volontairement limité, par une littérature volontairement abstraite. De même en lui : je retiens ceci qui me semble le plus conforme à l'image de moi que je voudrais la plus ressemblante, ou du moins la plus flatteuse, ou pour tout dire : la plus littéraire.

Ainsi parle l'orgueil, qui contient sa lourde part de gauche modestie, puisque c'est beaucoup de soi et beaucoup du monde que l'écrivain rejette, et qu'ainsi il se situe lui-même, avec son univers de tous les jours, au-dessous de je ne sais quelle planète d'ivoire, seule où se puissent s'épanouir de l'Art (avec un A majuscule) les jolies petites fleurs de papier.

Ou bien soumission. Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Rien de ce qui est de mon temps, de mon pays, de cette journée (que j'aime parce que jamais je ne la verrai deux fois). Il n'est pas deux Jean-Richard Bloch, dont l'un serait Juif, et Français, et bourgeois, et poète, et né en telle année, à tel endroit, et dont l'autre, quintessence de celui-là, serait un docte écrivain, classique — je veux dire : inactuel. Il n'y a qu'un seul Jean-Richard Bloch : J.-R. B., le plus discret des écrivains et le plus curieux des hommes, qui jamais ne traça entre l'homme et la littérature cette ligne de démarcation qui permet à d'autres d'être impudiques ou de mépriser l'expérience humaine.

Cette soumission comporte bien son poids d'orgueil, puisqu'elle se refuse à rien rejeter qui n'ait été d'abord pressé comme un fruit. L'œuvre sera faite de toutes les démarches de l'homme; elle transcrira les détours, et les retours, et les croisières — sur un cargo, dans un avion, à la tribune, au parterre, à Moscou.

Il n'a rien renié, rien refusé, et rien de ce qu'il fut ni de ce qu'il vécut ne lui fut inutile. Il ne laissa inutilisé rien de sa vie, ni de la vie des siens — les hommes. Et ce fut cependant un écrivain plein de pudeur, de courtoisie, de gentillesse.

Se serait-il appelé Durand qu'il n'aurait pas écrit *Et Cie*... Non qu'il ait déposé en faveur des Juifs, ni contre eux. Mais déposé en tant que Juif, puisqu'il était Bloch et qu'il connaissait certaines gens, comme il n'était pas donné à un autre de les connaître. A cela servit son expérience de Juif, et de Juif français, et de Juif français né bourgeois, et de bourgeois juif et français, né écrivain.

Que faudrait-il pour transformer *Lévy* en histoire antisémite? Seulement que le sang n'y batte pas. Mais le témoignage de cet homme qui vit au milieu d'êtres vivants ne peut pas être antisémite, ni philosémite, parce que la réalité n'est ni l'un ni l'autre et qu'il est attentif à la réalité et à elle seule. Incapable de l'infléchir, de la transposer, de peser sur elle, sinon en aidant les hommes à la mieux comprendre. Il n'est pas un découvreur, un inventeur, un créateur — ou du moins ne met-il pas là son ambition. Ses essais, il les intitule : *Essais pour mieux comprendre mon temps*. Ses récits de voyages, il les groupe sous ce titre modeste : *A la découverte du monde connu*. Il est de son devoir de témoigner. Et de supporter, le premier, et honnêtement, les conséquences de ce dont il porte témoignage.

André Gide fait un voyage au Congo, en revient et passe à un autre exercice. J.-R. B. fait le voyage de Rufisque et il n'est plus au retour capable de redevenir celui qu'il était avant que ses yeux n'eussent vu le monde connu, mal connu, et volontairement oublié par André Gide.

Nulle littérature n'est plus opposée à celle d'André Gide que l'œuvre de Jean-Richard Bloch — constante dans son espoir, fidèle dans son déroulement, faite pour les hommes et non pour l'Homme, née d'une expérience personnelle et dénuée de tout exhibitionnisme, toujours engagée et par là même jamais disponible, toujours grave, faute d'être jamais gratuite. De quel acte gratuit J.-R. B. eût-il été capable, dans ce monde connu qui était le sien, dans ce temps méconnu qui était le sien? L'acte qu'il commet ou qu'il va commettre

e modifie — ou modifie le monde sous ses yeux, et par là même perd toute ;ratuité. Il est tout aussi bon psychologue qu'un autre et je vois peu de omans plus justes, plus vastes et de plus de résonances que *Et Cie*... Mais ucun Simler ne lui cache l'industrie. Aucun arbre ne lui cache la forêt. Aucun nouvement d'humeur, aucune réaction personnelle (je veux dire d'ambition ersonnelle ou de rancœur personnelle) ne le détournera jamais de sa mission, ui est, vivant parmi des vivants, d'exprimer, pour les rendre plus compréhen-ibles, les aspects multiples du monde — d'un monde qui ne se laisse pas couper n tranches comme le melon de Bernardin de Saint-Pierre, ni réduire à je ne ais quel choix entre le zéro et l'infini.

Il a pris le monde par des tas de bouts, et chaque fois le fil l'a conduit, omme à suivre n'importe quel ruisseau du même versant le voyageur aboutit u même fleuve, à ce confluent de toutes ses pensées — son Parti, qu'il traite lu théâtre ou d'une réunion publique, ou d'un bateau, ou de l'Orient, ou d'un mpereur romantique, ou d'une trahison sordide, ou de l'Espagne, ou d'une lanseuse. Parce qu'il ne place pas son honneur d'intellectuel à penser, serait-ce ur ce petit point-ci, différemment de ceux qui pensent juste, de ceux à qui a pensée et toutes ses expériences donnent raison, les imbéciles l'ont dit « enrégimenté ». Bien sûr, il aurait pu, pressentant où le conduirait cette ques-ion, ne pas la poser. Mais puisque le monde est là, le monde connu, le monde le mon temps, que je veux essayer de comprendre, n'ayant pas d'autre mission, omment pourrais-je me taire? Me taire, c'est déjà accepter le renoncement de Joseph Simler, la lapidation et la veulerie de Lévy, le colonialisme, Hitler, 'Espagne, Munich. On n'est pas des chefs de rayon qui, au politique ou à 'esthète, répondons : « Voyez rayon Chambre ou rayon dictionnaire, deux étages au-dessous. » On est des écrivains, mis au monde au milieu d'êtres vivants pour exprimer les aspects multiples de l'univers — c'est-à-dire des machines à répondre aux questions que le monde leur pose. De leur mieux. Les yeux ouverts. Et le reste est littérature. Ratuture.

Et je ne sais, alors, si rien peut être écrit à la louange du Parti communiste qui égale le simple récit, à travers les textes, de l'évolution de J.-R. B.

A aucun moment, il n'est en contradiction, lui essayiste et esthète, lui dramaturge et lyrique, lui dont l'honnêteté est égale à la curiosité, avec la doctrine du Parti. Ni en 1910, ni en 1920, ni en 1930. Son œuvre n'a pas à être expurgée. Et l'œuvre conduit à l'homme, le conduit lui-même, le ramène à son idéal de jeune homme, toujours plus près de l'U. R. S. S. et du Parti communiste, toujours plus près de la réalité. Il ne le fait pas exprès. Il a tout à y perdre. Ce n'est pas idée préconçue. Toute son œuvre repense le marxisme, sans y penser. Voudriez-vous qu'un homme qui relit, en l'an de grâce 1910, le théâtre de M. Paul Hervieu souhaitât seulement un peu moins de pompiérisme dans la construction dramatique? Et si *son* théâtre aspire à un public nouveau qui ne saurait naître que d'une société nouvelle, que voulez-vous qu'il y fasse? Qu'il se résigne? Ils sont bien assez nombreux sans lui à se résigner, à entrer à l'Académie, et qui n'en pensent pas moins, bien sûr. (Il faut avouer que ce serait difficile...)

Et ce qu'il a vu en Afrique et en Russie, de son cargo, de son avion ou de la tribune d'une réunion publique, est-ce sur l'ordre de quelqu'un qu'il l'a trouvé conforme au tableau que peint, de la réalité, un parti politique? Voudriez-vous qu'il confondît, parce qu'il fut socialiste, l'esprit critique et l'esprit de contradiction?

Sans doute, il aurait préféré ne pas voir ce qui était devant ses yeux (je veux dire : qu'autre chose fût devant ses yeux que cette réalité-là). On dirait, quand il est question de lutte de classes, que la vigie, le poète, l'écrivain inventent malicieusement le monde qu'ils regardent, probablement pour faire enrager celui à qui ils le décrivent. Ne pas donner la réponse, c'est comme ne pas poser la question. Si vous nous parliez d'autre chose, on serait en droit de penser que la fortune des Simler ne saurait être mieux employée qu'à payer une édition de luxe de Bernard Quesnay. On serait en droit de penser qu'un écrivain peut bien ne prendre l'Union soviétique qu'avec des pincettes.

Mais Jean-Richard Bloch, décidément, était impitoyable.



Sans pitié pour lui-même. La raison n'a pas à prendre pitié. « Le cœur, dit Vigny, n'est que l'écho du chant qui résonne là-haut, sous les voûtes divines de la tête! »

Que ce soit agréable ou que cela ne le soit pas, c'est une autre histoire.

Il est deux éléments majeurs dans l'œuvre de Jean-Richard Bloch, deux éléments qui se complètent et se contredisent, qui expliquent sa fidélité et son enthousiasme et jusqu'à ses échecs qui sont des annonciations. L'un est sa concordance étroite avec son temps et l'autre l'opposition — la révolte de cet homme bon, de ce poète lyrique contre ce temps passionnant et abominable. Sa génération est sortie de l'Affaire, à l'aurore de la République, au temps de Péguy et quand tout un chacun ne se croyait pas tenu de se dire socialiste, génération noble, encore toute enlisée dans un idéalisme fumeux. Et, littérairement, toute alanguie, toute rêveuse...

Le long de l'œuvre de Jean-Richard, l'adieu au lyrisme reprend comme le cri d'une sentinelle. Ce qu'il croit être le salut à l'Orient — l'adieu à l'Orient, son jardin sur l'Oronte, hors du temps et des cartes, *la Nuit kurde* — n'est en réalité que l'adieu déchirant d'un écrivain lucide à la poésie qu'il eût préférée, à la peinture de chevalet, à la musique symphonique, à tout ce dont il était en droit de rêver, avant que le monde ne le convainquît d'un autre devoir.

Et tout le d'annunzisme de ce temps-là n'a pas disparu quand paraît *Sybilla,* qui rappelle Ida Rubinstein et entraîne à sa suite des Simler et des hommes de lettres. *Sybilla,* œuvre plus hybride et plus démodée que d'autres plus anciennes. Pourquoi? Parce que le génie n'est pas un sujet de roman? Evidemment, non. Peut-être parce que la question était posée trop tôt et avant même que la réponse ne pût être, par l'un des nôtres, formulée. C'est le malheur de Jean-Richard Bloch d'avoir eu plusieurs fois raison trop tôt.

Et qu'est-ce que *le Dernier Empereur,* sinon un adieu de plus à des rêveries inutiles? Il y a du Charles d'Autriche dans ce prince soudain tiré au trône. Mais surtout des idées généreusement générales, avec de ces personnages de grande fresque qu'un sentiment populaire n'anime pas assez pour qu'ils perdent leur raideur de robot. Mais que signifient ces adieux, sinon que Jean-Richard ne se laisse pas détourner de son chemin?

Et pourtant, le monde dont nous rêvons, *c'est celui où Jean-Richard Bloch écrira* la Nuit kurde *sans remords,* un monde où la joie de vivre et la joie d'écrire ne seront plus suspectes, ne pourront plus correspondre à quelque honteux désir d'évasion, parce qu'il n'y aura plus de raison de s'évader, parce que le devoir sera accompli, parce que la poésie sera réintégrée dans ses droits.

Mais la route que Jean-Richard a choisie porte déjà les plus belles récompenses. Non, il n'est ni découvreur, ni créateur, mais « *le plus battu des chemins recèle, à l'usage de qui veut bien ouvrir les yeux, une mine intarissable d'étonnements et d'émotions* ».



Il eut des détracteurs de plusieurs sortes, mais tous étaient également irrités par cette offensante manie qu'il avait, lui, Jean-Richard Bloch, d'ouvrir les yeux sur ce monde connu dont il est si vulgaire de parler — ô Banque d'Indochine! — et sur notre temps dont il semblerait, ma parole, qu'il pourrait comporter je ne sais quel ferment qui l'appellerait à différer des temps antérieurs.

C'est ce réalisme-là qui les mettait hors d'eux, qui fit qu'au lendemain de la mort de Jean-Richard, ils ont tout au plus tiré leur chapeau au confrère — je veux dire au directeur de journal.

Homme de son temps qui ouvrait les yeux sur le monde, et pas du tout sur l'arrière-monde : autant dire *communiste*. Et cela suffisait bien à ce qu'on le décriât, dût la haine atténuer l'éclat de la littérature française dans le monde.

D'autres ont fait la petite bouche devant les grandes œuvres, et il est vrai que ces fresques n'ont pas toutes le caractère de perfection glacée à quoi le professeur Libellule reconnaît les œuvres classiques. Il est bien vrai que *Naissance d'une cité* n'est pas *Bérénice* et que *Toulon,* avec ses gros traits et ses couleurs mal portées, a l'air d'un mauvais tirage d'image d'Epinal, par surcroît éditée en faveur de l'amiral de Laborde. Il n'en reste pas moins qué *Naissance d'une cité* et *Toulon* annoncent que Carnaval est mort et que certain théâtre a fait son temps, et non seulement le théâtre pour nouveaux riches des boulevards béats de psychologie, mais aussi le théâtre constipé, élucubré par un snob pour trois autres.

C'est de la même façon qu'avec une apparence de raison des gens choqués par les statues contestables du canal Moskowa-Volga, ou les peintures de la galerie Tretiakov, versaient un pleur sur les bâtiments Le Corbusier du premier plan quinquennal et les statues futuristes de 1920. Que d'autres s'imaginent Jean-Richard capable de ne pas poser la question; on lui répondit à Moscou : « *Recul esthétique, camarade Bloch, soit : mais progrès dialectique.* » (1) Peut-être même soupèse-t-il cette réponse avec quelque lenteur, peut-être en disserte-t-il trop longuement. Des esprits plus futiles s'en croient plus légers. Mais à la question qui se pose, il a répondu.

Ainsi du théâtre de J.-R. B., du généreux Jean-Richard Bloch qui, à l'encontre de tant de miniaturistes à grandes marges, dispensait les idées et les formes avec une hardiesse sans pareille. Soudain, dans ce roman pathétique, bariolé, exaltant et délirant qu'est *la Nuit kurde,* le lecteur stupéfait voit s'entrecroiser, selon un dessin nouveau, les rêves, les pensées et les paroles de Saad et de Mirzô. Le romancier a négligemment jeté entre deux personnages de rêve et le lecteur une loupe monstrueusement grossissante, proustienne; tout le monologue intérieur est enclos dans ces quatre pages, Joyce et d'autres. Mais J.-R. B. ne s'attarde pas. Ce n'est qu'un adieu à l'Orient, avant le retour au monde réel, qui le hante.

Son réalisme, son rationalisme le condamnent à ne jamais se détacher de l'œuvre, apparemment trop actuelle, qu'il vient de créer. Rien de plus durable que l'actualité, si du moins elle est appréhendée dans son mouvement même.

---

(1) J.-R. Bloch : *Moscou-Paris.* Editions Raisons d'être, 1947, p. 154.

C'est pourquoi les Simler passent avec tant d'aisance de *Et Cie* à *Sybilla.* Ils étaient une famille, une fabrique — réels. Il n'appartient pas à Jean-Richard Bloch de les pouvoir supprimer.

Bien sûr, Saad, Mirzô...



Il n'a donc rien renié, rien refusé, pas même la route pénible et dangereuse où marchaient — et sa grandeur est d'avoir tout de suite compris qu'ils marchaient devant lui — des hommes dont la plupart avaient été rendus incapables de comprendre ses livres. A quel point Jean-Richard Bloch était, lui pourtant si didactique parfois, peu pédagogue, peu magister, à quel point il apprenait sans cesse et sans jamais se croire le droit d'enseigner, toute son œuvre en témoigne. Il ne va pas au peuple. Il n'apporte pas ses conseils à la classe ouvrière, et moins encore ses flatteries : il lui fait confiance, raisonnablement, parce que tels sont le monde et le siècle.

La nature imite l'Art et même le mélodrame. Quel dernier tableau pour la grande fresque de *la Vie de Jean-Richard* j'ai applaudi quelques jours avant sa mort! Nous étions réunis à quelques-uns, journalistes et écrivains, autour des dirigeants du Parti communiste. Jean-Richard se leva. Il parlait comme un livre, comme un livre de Jean-Richard Bloch, qui ressemble tant à une conversation qu'on ne sait plus bien si l'idée vient de lui ou de vous. Il dit des choses que nous savions et d'autres qu'il avait attendu ce soir-là pour dire publiquement. Il salua, lui, grand écrivain, qui avait choisi non la porte étroite, mais le bon chemin, ses maîtres, les maîtres de sa vie *présente* d'écrivain. Et ce n'étaient pas des écrivains ses aînés — car la littérature n'avait plus rien à apporter à sa littérature. Ceux qu'il qualifiait de maîtres, de maîtres à penser, de maîtres à écrire, c'étaient les dirigeants ouvriers de son Parti, les héritiers du monde connu, les accoucheurs de l'avenir.



La plus dure épreuve, pour l'œuvre et pour l'amitié, c'est cette relecture à laquelle presque personne ne s'astreint, sous le prétexte qu'il est trop tôt ou qu'on sait encore trop bien. Ce qui vient de me surprendre davantage, c'est à quel point le plus ancien et le plus récent de Jean-Richard Bloch vivent avec une égale intensité, comme le souvenir de sa voix dans mon oreille, et comme si les problèmes dont il a débattu, du théâtre à la politique, et de la philosophie à l'art, n'avaient jamais cessé de se poser dans les termes mêmes auxquels il les a réduits.

C'est là l'étonnante leçon d'un écrivain qui ne laisse rien d'indifférent, parce que rien de son temps ne le laissait indifférent lui-même — d'un écrivain qui jamais ne cessa d'être exactement au point où il convenait d'être (un peu en avance, parfois) et qui loin d'échapper à son temps, ou de lui crier : « Suspends ton vol! », vola avec lui, au même rythme que lui, de Jaurès à Lénine, et de Lénine à Staline, des vieux Simler aux plus jeunes, de Saint-Nazaire à Rufisque, de la Mérigote à Moscou.

La vie qui nous est faite — et nous n'en accepterions pas d'autre — nous verra perdre tour à tour les meilleurs des nôtres, morts à la tâche, comme Vaillant-Couturier, qui lui aussi rêvait de poésie et lui aussi aurait pu « réussir », ou comme Jean-Richard, morts aussi de chagrins dont il ne sera rien dit,

parce que, dans l'immense malheur du monde, les meilleurs gardent la pudeur du malheur personnel. Cette vie ne laisse pas place à l'affirmation de l'amitié. A l'amitié, si, et à mieux encore : à cette *camaraderie* — dire que Balzac souriait du néologisme! — qui est à l'amitié ce que la communauté de pensée est à la similitude des sentiments. Mais non à son affirmation. Nous gardons pour nous joies et peines et jusqu'à cette sympathie qui pourtant règle si largement nos démarches : si nous n'avions tant d'admiration et parfaitement justifiée pour les hommes communistes, serions-nous si ardemment communistes? L'exemple est partout autour de nous, générateur d'humilité et d'enthousiasme. Et chacun dit à tous combien il respecte, combien il aime, combien il admire le grand camarade absent. Mais qu'il revienne et nul ne lui dira rien. Ce n'est point sur des tréteaux que se joue le sort du monde, *et le grain ne mourra point*. Ainsi va notre camaraderie, silencieuse et sans récompense, connue comme le monde et inconnue comme lui, comprise et incomprise comme notre temps — comme votre temps, Jean-Richard.

Quant au malheur, c'est de toute éternité qu'il est impartageable. Si bien que la mort d'un ami, qui peut-être ne s'est pas su à ce point votre ami, est sans compensation dans le passé, sans consolation dans l'avenir — sinon que chacun sait son chagrin multiplié par un nombre inconnu de camarades affligés et que c'est une toute autre gloire, toute nouvelle et juste, où l'homme et l'œuvre, le témoin et le témoignage ne sont plus l'un de l'autre distincts, qui s'allume au cœur des survivants.

LE PROFESSEUR ABEL SALAZAR

par MARCEL PRENANT

Dans son numéro 11, la *Pensée* a annoncé à ses lecteurs la mort du grand démocrate que fut Abel Salazar et leur a donné le récit émouvant de ses obsèques. Elle a dit les manifestations populaires qui, de Lisbonne à Porto, accueillirent partout la voiture funéraire escortée et surveillée par la police fasciste; l'incident dramatique du cimetière, où la sœur du disparu souffleta publiquement et chassa le servile doyen de la Faculté de médecine; le puissant rassemblement de 50.000 admirateurs et l'arrestation du professeur Ruy Luis Gomes, coupable d'avoir rendu hommage à son collègue. Mais peut-être n'est-il pas trop tard pour rappeler qui fut Abel Salazar.

Deux savants symbolisaient, aux yeux du monde, l'histologie portugaise. L'un d'eux était Abel Salazar, professeur à la Faculté de médecine de Porto jusqu'en 1935. Dans des conditions très dures, malgré de terribles difficultés financières et grâce à des économies « acrobatiques » (le mot est de lui), il avait réussi à fonder, à cette Faculté, un Institut d'histologie qui en était le seul centre actif et qui avait été consacré par décret en 1925. Il y avait fait, d'abord, d'importantes recherches sur l'ovaire des mammifères et sur la structure des glomérules rénaux. Ses élèves et lui avaient mis au point toute une série de réactifs histologiques nouveaux à base de tannin et les avaient employés à révéler dans les cellules des structures encore inconnues, comme celle qu'il a nommée appareil para-golgien. Ils avaient découvert aussi et étudié un phénomène curieux, la « réaction-choc » de l'hémoglobine, dont la compréhension mène à des problèmes complexes de physico-chimie. L'œuvre était en bonne voie, et l'école d'Abel Salazar largement et justement réputée dans le monde savant.

Mais la dictature clérico-fasciste de son homonyme, l'autre Salazar, ne lui pardonnait pas ses opinions. Elle avait accumulé devant lui tous les obstacles, essayé toutes les brimades. Pendant une maladie qui l'avait éloigné de son laboratoire, on avait saccagé celui-ci, pillé ou détruit le matériel, dispersé les manuscrits, les livres, les préparations. En 1933-1934, Abel Salazar avait dû s'exiler en France. Après son retour, il fut révoqué de ses fonctions, le 5 juin 1935, avec trente-deux autres universitaires, et ce fut un affreux chagrin pour cet homme à la foi scientifique ardente de voir son Institut effondré du même coup. J'ai sous les yeux, dans la revue *Medicina,* revue éditée par l'Association des étudiants en médecine de Lisbonne, un article où il dresse, en quelque sorte, l'acte de décès de son œuvre. Il y rappelle le travail fourni en quelques années,

évoque les difficultés vaincues, l'indifférence complète ou même l'hostilité de la Faculté qu'il illustrait, montre en des photographies saisissantes les dévastations subies du fait des barbares, et conclut par ces lignes pleines d'amertume et de peine contenue :

> En résumé, l'Institut défunt, pendant ses dix années d'existence, n'a réalisé une grande œuvre, ni par la quantité, ni par la qualité. Ses résultats n'ont pas dépassé une honnête moyenne; mais, en compensation, ils sont originaux et ont mérité d'être cités dans les traités scientifiques les plus cotés. Puisse le défunt reposer en paix, pour n'être tourmenté ni par les bruits de gloire, ni par les misères d'une honteuse pauvreté.

Mais un homme comme Abel Salazar ne saurait se décourager de façon durable. Privé de toutes ressources, puisqu'on a pris la précaution de lui interdire tout travail professionnel pendant trois ans, il gagne sa vie péniblement en faisant de la peinture. Quand il croit pouvoir, à nouveau, aspirer à la recherche scientifique, il adresse une demande au recteur de l'Université de Porto, et en reçoit la réponse suivante, datée du 24 janvier 1939 :

> En réponse à votre demande, sans date, par laquelle vous sollicitiez l'autorisation d'entreprendre certaines recherches bibliographiques dans la bibliothèque de l'Université, j'ai l'honneur de vous informer que cette autorisation doit être demandée à Son Excellence le ministre de l'Education nationale, étant donné que l'arrêté ministériel du 4 novembre 1935 vous interdit de fréquenter les laboratoires et autres annexes de l'Université.

Pour ses recherches bibliographiques, Abel Salazar devait donc faire le voyage de Lisbonne. Plus tard, il tente de demander l'autorisation d'utiliser son ancien Institut d'histologie, mais le conseil de la Faculté de médecine le lui refuse, à l'unanimité moins deux voix. Enfin, il est autorisé à travailler dans une pièce de la Faculté de pharmacie, mais à ses propres frais et sans aucune subvention, tandis qu'on lui refuse systématiquement tout visa pour des voyages d'étude à l'étranger. C'est dans ces conditions pénibles qu'Abel Salazar a publié encore de beaux travaux sur ses techniques au tannin et sur l'appareil para-golgien.

Peu de jours avant sa mort, vers le moment même (30 novembre 1946) où se tenait à Lisbonne une conférence du Mouvement d'unité démocratique, je recevais d'Abel Salazar une lettre qu'il faut publier ci-après, à la fois pour satisfaire au vœu de son auteur, et parce qu'elle retrace, mieux que nul ne pourrait le faire, le calvaire d'un savant portugais dans le calvaire de son pays. Lorsqu'en 1933-1934, Abel Salazar était à Paris, il avait pris part au congrès international que l'on avait alors organisé pour tenter de faire l'unité du corps enseignant contre le fascisme et la guerre, et il nous avait été précieux par son expérience. Aujourd'hui, de façon posthume, il nous adresse un nouvel avertissement quant au nouveau fascisme et à la nouvelle guerre qui se prépare.

Mais, depuis sa lettre et sa mort, la dictature portugaise a fait un pas de plus dans l'odieux, par une autre fournée massive d'intellectuels, révoqués ou emprisonnés il y a quelques semaines. Parmi eux figure le second savant histologiste, auquel fait allusion le début de cet article :

Celestino da Costa, professeur à l'Université de Lisbonne. Ce n'est pourtant pas un révolutionnaire, et l'on m'assure qu'il a des sentiments monarchistes; mais cela même est insupportable à la dictature.

Au mois d'avril dernier, je rencontrais Celestino da Costa au congrès des anatomistes à Paris. Il ne me dit pas un mot du Portugal, mais la conversation nous amena à constater que dix ans de dictature franquiste en Espagne n'avaient rien laissé subsister de la prestigieuse école d'histologie du système nerveux que Ramon y Cajal avait fondée à Madrid et que lui et ses élèves avaient rendue illustre dans le monde. Tous sont morts, exilés, emprisonnés, dispersés. Voici que l'histologie portugaise disparaît à son tour, da Costa après Salazar. Le Portugal avait un troisième grand biologiste, le botaniste Quintanilha, professeur à l'Université de Coïmbre, célèbre par ses recherches sur la sexualité des plantes inférieures : révoqué en 1935, en même temps qu'Abel Salazar et que le professeur Rodrigues Lapa, de la Faculté des lettres de Lisbonne, Quintanilha s'exila quelques années, puis, retourné au Portugal, fut envoyé en résidence forcée au Mozambique.

Quintanilha, da Costa, Salazar : il n'y a plus de biologie portugaise, et sans doute n'y aura-t-il bientôt plus de science portugaise. Comme en Espagne, comme en Grèce, elle sera toute remplacée par la théologie, sur les ordres et pour le profit de la réaction internationale. A moins que l'union des démocrates, à laquelle a tant travaillé Abel Salazar, ne puisse rendre au peuple portugais, avec une existence normale, la liberté de pensée et la fierté intellectuelle !

En ses dernières années, loin d'être politiquement abattu, Abel Salazar avait pris parti plus nettement que jamais et s'était fait entendre du peuple avec une force accrue. Il était populaire jusque chez les humbles, ceux qui, de Lisbonne à Porto, devaient se recueillir en masse le jour de ses obsèques. Sa vie a été une longue et incessante lutte pour la science et pour le bien du peuple, qu'il ne séparait pas l'un de l'autre. Aussi, nous unissons-nous à la nation portugaise pour rendre à ce grand savant un dernier et fervent hommage.

UNE LETTRE DU PROFESSEUR SALAZAR

(NOVEMBRE 1946)

La situation au Portugal devient de plus en plus étouffante. La dictature catholique-fasciste de Salazar, terriblement hypocrite et camouflée en « Paradis », est devenue, avec la victoire des Alliés, plus féroce et plus camouflée. Le dictateur cherche à couvrir d'une façade démocratique une situation de plus en plus violente. Mieux, il en profite : il s'est servi comme guet-apens du mouvement qu'on appelle des « élections libres » (!), et il a déclenché contre le M.U.D. (Mouvement d'unité démocratique) un sourd combat dans l'ombre.

Plusieurs intellectuels sont déjà en exil : le mathématicien Sinceto Monteiro et l'historien Jaym Cortezàs, au Brésil ; l'écrivain Agostino da Silva et Judith Cortezàs, en Uruguay ; le botaniste Quintanilha, en Afrique, etc. Récemment, on a emprisonné le jeune mathématicien Ruy Luis Gomès, le physicien Mario Silva, professeur à l'Université de Coïmbre; l'ancien ministre de la Guerre de la République Helder Ribeiro, combattant de la Grande Guerre ; Domingo Pereira, ancien président du Conseil de la République ; plusieurs médecins et avocats, des étudiants. Ceci à Porto, car à Lisbonne on ne sait pas ce qui se passe.

La Gestapo portugaise est maintenant tout puissante. L'ancienne revue germanophile — ou mieux allemande, puisqu'elle appartenait aux Allemands — *Espera,* paraît à nouveau sous le nom *A Naçào,* subventionnée par la même organisation allemande d'autrefois, qui a seulement changé de nom, et avec autorisation du ministère des Finances.

On parle d'un accord entre le Portugal et l'Angleterre pour la remise des bases. Il se passe en ce moment quelque chose de très confus. On dit que l'Angleterre veut s'appuyer contre la France — à cause de sa liaison possible avec la Russie — sur les dictatures de Franco et de Salazar. On s'explique alors les bases demandées au Portugal. On dit aussi que l'Angleterre veut ici une armée de plusieurs centaines de milliers d'hommes. Quoi qu'il en soit, il semble vrai, d'après ce qu'on entend ici au Portugal des Anglais eux-mêmes, qu'ils ont peur de la Russie et qu'ils veulent faire de la péninsule une base contre la Russie et, peut-être, contre la France.

Quant à moi, voici ce qui m'est arrivé, après mon exil à Paris en 1934. Je le raconte seulement à titre d'exemple de ce qui s'est passé au Portugal. En rentrant de mon exil à Paris, je suis révoqué. Même l'entrée à l'Université m'est interdite. Pendant trois années, il m'est défendu de travailler *à n'importe quoi,* même comme travail professionnel. Je fais alors de la peinture, des expositions, etc.

Après trois ans, le droit au travail scientifique (ce travail seulement) m'est restitué : on me permet de continuer mes travaux scientifiques, mais sans traitement et absolument « camouflé ». C'est-à-dire que je travaille dans un laboratoire de recherches appartenant à l'*Instituto para alta Cultura,* installé à la Faculté de pharmacie, mais comme travailleur « caché », sans existence officielle. L'entrée à la Faculté de médecine continue à m'être défendue et je ne peux pas même utiliser la bibliothèque. Après le mouvement du M.U.D., on a supprimé les crédits du laboratoire où je travaille, sans supprimer le laboratoire, qui s'appelle « Centre d'études microscopiques ». Le Centre continue donc à exister, mais sans avoir ni personnel ni crédits. En même temps, on me défend de sortir du pays : je n'ai pas obtenu l'autorisation d'aller en Angleterre, en Amérique ni en Suisse. Je vous raconte cela parce que c'est un cas typique des procédés de la dictature portugaise, mais il y a plusieurs cas de ce genre.

Le camp de concentration de Tarrapal continue à exister ; et cependant le dictateur annonce dans des discours récents qu'il n'y a au Portugal ni exilés, ni persécutions politiques et qu'il y a ici autant de liberté que « dans la libre Angleterre ». Ce qui se passe au Portugal est un des plus fantastiques bluffs de l'histoire. La misère augmente. Le niveau général de vie baisse de plus en plus. Le peuple meurt de faim. Dans la province de Douro, il n'y a plus de pain. Tout le monde étouffe. Le dictateur s'entoure de mitrailleuses.

L'Eglise, d'accord avec l'Angleterre, protège le dictateur avec un cynisme incroyable : « ... Puisque le dictateur nous donne tout ce que nous voulons... », déclarent ici même les Anglais. En fait, pour se sauver, le dictateur a pratiquement vendu le pays aux Anglais : c'est une des raisons pour lesquelles le peuple meurt de faim.

Le service d'espionnage anglais, aidé par la Gestapo portugaise, cherche partout à découvrir une organisation révolutionnaire liée à la Russie. C'est une obsession : ils ont une peur horrible de cette prétendue « organisation ».

Voilà, cher ami, la situation du Portugal : on étouffe ! Nous voulons nous rapprocher de la France, mais impossible ! L'Angleterre est de plus en plus liée à Franco, à l'aide de l'Eglise, contre la France, et elle veut le Portugal comme base.

Il serait excellent que la presse française dévoilât un peu cette terrible situation, d'autant plus terrible que la propagande continue à dire que le Portugal, c'est le Paradis.

MONGE
GÉOMÈTRE ET JACOBIN

par JACQUES CHAPELON

II (1)

Le Jacobin

En 1789, Monge apparaît comme un homme aux intérêts et aux activités multiples. Il est dévoué à ses amis, bienveillant pour les jeunes. Il est devenu un personnage considérable dans les milieux scientifiques. Ses amis les plus illustres sont Laplace, Lagrange, Condorcet, Berthollet, Lavoisier. Le monde savant de l'époque était tout à l'émerveillement de la découverte scientifique du monde. Les savants étaient convaincus que les méthodes scientifiques sont la gloire du génie de l'homme, qu'elles permettront une connaissance illimitée de la nature, qu'elles assureront le triomphe de la raison et le bonheur de l'humanité. En un mot, ils étaient matérialistes et épris des lumières. Tout cela convenait admirablement aux sentiments de Monge qui, une fois de plus, se trouvait en complète harmonie avec son environnement. Puis Monge, en contact avec de nombreux industriels, connaît bien leurs préoccupations et leurs désirs, et cela d'autant plus qu'il est un des leurs. Monge était donc mûr pour la Révolution.

A vrai dire, il ne semble pas que Monge ait jamais acquis une doctrine politique précise. Il s'enthousiasma de l'aurore de la Révolution parce qu'il y vit la création d'un ordre de choses où l'éclosion des talents serait favorisée, parce qu'il avait le cœur généreux et qu'il voulait le bonheur de l'humanité, parce qu'il aimait le progrès et aussi, sans doute, parce que ses intérêts de classe l'y portaient. Il aimera passionnément et sincèrement la Révolution et la République. Il leur restera fidèle jusqu'à la mort, car, au travers de Napoléon, c'est encore la République et la Révolution qu'il admirera. C'est bien ainsi que ses intimes l'ont connu. On en jugera en se souvenant que bien plus tard, après Waterloo, quand tout ce qui donnait un sens à sa vie parut détruit, son esprit se flétrit et ses amis, voulant tenter de ranimer sa pensée obscurcie, estimèrent que le mieux était de chanter la *Marseillaise* en sa présence. Mais il ne réagit point et, tel qu'ils le connaissaient, il leur fallut se résigner à admettre que la vie mentale de Monge était achevée.

Mais, aux grands jours de la Révolution, quelle ardente passion l'étreignait ! Quel zèle d'une éternelle jeunesse! Quel enthousiasme irrésistible! Et comme l'on comprend bien les chaudes et fermes affections qui l'entourèrent !

En vrai Jacobin et Montagnard, Monge brûlait de ce patriotisme ardent qui n'apparaît qu'aux heures épiques de notre histoire, la Terreur, la Commune, les Maquis. Il se dévoua passionnément à la France, non pas seulement parce qu'elle est notre terre natale, mais aussi parce qu'elle est le lieu sacré où s'élaborent les révolutions qui doivent donner aux hommes le progrès et le bonheur.

---

(1) Voir *la Pensée*, n° 13 (juillet-août 1947), pages 23 à 30.



Un tel homme ne pouvait qu'être profondément ému par la prise de la Bastille, cette première lueur de l'ère de la liberté. Il s'affilia à la société des Jacobins, dont il devait devenir vice-président pendant deux décades, quelque temps avant Thermidor. Il eut l'honneur d'encourir la véhémente hostilité des Girondins. Mais il eut la prédilection des grands républicains du Comité de salut public robespierriste. Ils avaient confiance en son patriotisme. Ils appréciaient son ardente activité.

Un décret du 8 mai 1790 de l'Assemblée constituante avait décidé la création d'un système de mesures établi sur des bases scientifiques. L'exécution en avait été confiée à l'Académie des sciences. Monge, Borda, Condorcet, Lagrange et Laplace furent chargés d'étudier le projet. Plus tard, dans les travaux de réalisations, Monge et Meusnier eurent à mesurer les bases de triangulation. Monge fit fabriquer les règles en platine et en cuivre. En août 1793, l'Académie des sciences fut dissoute et Monge fit partie de la nouvelle commission des poids et mesures. On sait que cette première tentative de rationalisation et de normalisation aboutit au système métrique.

Monge fit aussi partie de la commission de réforme du calendrier qui aboutit à l'établissement du calendrier révolutionnaire. Mais cette deuxième réforme eut moins de succès que la première, et la rationalisation du calendrier est un problème qui n'a pas encore été résolu.

En avril 1792, la guerre avait éclaté. En juillet, la patrie avait été déclarée en danger. Le 10 août, la Commune insurrectionnelle de Paris s'empara des Tuileries et détruisit la royauté. L'Assemblée législative légalisa immédiatement cet acte de la force révolutionnaire et désigna un conseil exécutif provisoire, c'est-à-dire un gouvernement, qui fut choisi hors de l'Assemblée, sans doute pour complaire au mythe de la séparation des pouvoirs. Comme ministre de la Marine, Condorcet proposa son ami Monge en raison de son patriotisme et de sa connaissance des milieux maritimes. Monge fut élu et accepta. Il devait démissionner une première fois le 12 février 1793. Réélu par la Convention, il démissionna définitivement le 8 avril.

On ne saurait dire que son ministère eut un grand éclat. L'ancien régime avait laissé la marine dans un état pitoyable. Monge s'efforça d'augmenter les constructions et les armements. Mais il se heurta à toutes sortes de difficultés. Beaucoup d'officiers de marine avaient déserté et le civisme de ceux qui étaient restés n'était pas sûr. Les équipages n'avaient pas confiance dans leurs chefs et la discipline s'en ressentait. Mais la désagrégation de l'appareil hiérarchique et les manœuvres contre-révolutionnaires amenèrent de l'inertie, de l'insubordination et des suspicions qui freinèrent continuellement les efforts de Monge. Monge n'avait pas les moyens d'action nécessaires et le ministre était trop loin pour avoir une action personnelle.

L'événement le plus remarquable de cette période fut la mort du roi. Le Conseil exécutif n'avait pas de président permanent. Chaque ministre prenait la présidence à tour de rôle, de semaine en semaine. Il advint que Monge se trouva président le 21 janvier 1793. Comme tel, il eut à prendre les dispositions nécessaires pour assurer l'exécution du roi déchu. Le Conseil assista à cet événement au ministère de la Marine. Cet incident administratif lui valut l'implacable rancune des royalistes. Ils le firent destituer de son fauteuil d'académicien en 1816 et le poursuivirent de leur animosité par delà sa mort.

Le Conseil exécutif était dominé par les Girondins. Roland démissionna

après la mort du roi, mais les intrigues girondines animées par Mme Roland (1) rendirent le ministère impossible à Monge. Humilié et dégoûté par les vexations girondines, il déclara que, plutôt que de rester à la tête de son ministère, il préférerait en être le premier commis et il se retira définitivement.



Le Comité de salut public, organisé au début d'avril 1793, fut réorganisé en juillet. Il devint alors le célèbre Comité de salut public robespierriste qui a, dans l'histoire, la gloire d'avoir organisé la victoire et sauvé la République. Ses membres étaient Robespierre, Saint-Just, Couthon, Billaud-Varenne, Collot d'Herbois, Barère, Robert Lindet, Jeanbon Saint-André et d'autres encore. En août, il s'adjoignit les conventionnels Lazare Carnot et Prieur (de la Côte-d'Or), deux anciens élèves de l'école de Mézières, officiers du génie et hommes de science. Carnot avait quarante ans en 1793. Il se réserva l'organisation des armées et l'élaboration des plans de campagne. Prieur, neveu de Guyton-Morvau, avait trente ans. Il se chargea des fabrications de guerre. Le rôle considérable de Carnot est bien connu. Celui de Prieur ne le céda en rien en grandeur.

Prieur était un homme de science, un physicien et un esprit éclairé. Il avait compris l'importance des sciences dans la destinée des nations. Cette importance était alors généralement méconnue et les succès scientifiques des révolutionnaires français étonnèrent l'Europe. L'activité scientifique militaire du Comité de salut public, dit Arago, « arracha des éloges aux ennemis mêmes qu'elle arrêta ».

Conseillé par Prieur, le Comité de salut public groupa autour de lui une brillante pléiade comprenant certains des savants les plus éminents de l'époque : Monge, Berthollet, Vandermonde, Fourcroy, Guyton-Morvau, Hassenfratz, Vauquelin, Arbogast et d'autres. Ces savants furent les conseillers du Comité de salut public qui les chargea de l'organisation de la production massive d'armes

---

(1) Voici, pris dans le *Moniteur* du 19 novembre 1793, un jugement sur Mme Roland : « La femme Roland, philosophe à petits billets, reine d'un moment, entourée d'écrivains mercenaires à qui elle donnait des soupers, distribuait des faveurs, des places, de l'argent, fut un monstre sous tous les rapports. »

Voici un jugement de Mme Roland sur Monge : « Condorcet parla de Monge parce qu'il l'avait vu résoudre des problèmes de géométrie à l'Académie des sciences, et Monge fut élu ministre de la Marine. C'est une espèce d'original, qui ferait bien des singeries à la manière des ours que j'ai vu jouer dans les fossés de la ville de Berne : on n'est pas plus lourdement Pasquin et moins fait pour être plaisant. Autrefois tailleur de pierre à Mézières où l'abbé Bossut l'encouragea et lui fit commencer l'étude des mathématiques, il s'est avancé à force de travail et avait cessé de voir son bienfaiteur dès qu'il avait espéré de devenir son égal. Bonhomme au demeurant, ou sachant en acquérir la réputation dans un petit cercle dont les plus malins personnages ne se seraient pas amusés à faire voir qu'il n'était qu'épais et borné. Mais, enfin, il passait pour honnête homme, ami de la Révolution, et l'on était si las des traîtres, si embarrassé de trouver des gens capables, que l'on commençait par s'accommoder de ceux qui n'étaient pas sûrs. Je n'ai pas besoin de parler de son ministère ; le triste état de notre marine ne prouve que trop aujourd'hui son ineptie et sa nullité, etc. »

Un grand ami de Monge, Pache, fut ministre de la Guerre au Conseil exécutif provisoire et, par suite un collègue de Monge. Il n'est pas plus épargné que son ami : « Lorsque Pache devint ministre, il fut le régulateur de Monge, son admirateur et son ami, qui n'eut plus d'opinion que la sienne et la recevait comme l'inspiration divine : c'est ainsi qu'il s'est maratisé et que cet homme, qui eût dû avoir son genre de bonté, s'est rendu fauteur de la doctrine la plus atroce... »

et de poudres. Grâce à leur science, à leur génie organisateur et à leur énergie, la France allait devenir, selon l'expression de Barère,

> un vaste atelier où chacun travaille pour la République, et aux frontières, une place forte immense, hérissée d'armes et couverte d'enfants de la Liberté qui brûlent d'en devenir les héros.

A la fin de 1793, Monge et Hassenfratz avaient déjà mis sur pied la production de mille fusils par jour à Paris. Mais les deux grands ingénieurs travaillant pour le Comité furent Monge et Berthollet. Ils organisèrent la production de l'acier en France. En septembre 1793, Monge, Berthollet et Vandermonde furent chargés de rédiger un traité pratique de la fabrication de l'acier de forge et de cémentation. En octobre, on publia l'*Avis aux ouvriers en fer sur la fabrication de l'acier puddlé*. Plus tard, en 1794, Monge publia sa *Description de l'art de fabriquer des canons*. Ces deux ouvrages sont à l'origine de la production intensive de l'acier en France.

Monge créa 13 fonderies de canons en bronze produisant 7.000 pièces par an, 26 fonderies de canons de fonte produisant 13.000 pièces par an, des fabriques de bombes, d'obus, de boulets, 19 fabriques d'armes blanches et 182 ateliers de réparations. Il substitua le moulage en sable au moulage en terre. Il fit établir un atelier de vérification des pièces d'artillerie et de leurs projectiles.

Monge fut chargé en septembre 1793 de faire des études sur la production artificielle du salpêtre. Il conçut l'idée de le recueillir dans les écuries, les caves, les bâtiments abandonnés. Des instructions simples et claires apprirent à chacun à le reconnaître, à le rassembler et à le raffiner. Sous l'influence de Monge, la récolte du salpêtre devint générale et la production du salpêtre en France fut multipliée par dix-sept. En décembre 1793, de concert avec Berthollet et Hassenfratz, Monge reçut la mission d'organiser la production intensive de la poudre de guerre. On transforma des moulins à farine en moulins de trituration de poudre à canon. La poudrerie de Grenelle fut organisée en avril 1794 par Monge, Berthollet et Guyton-Morvau. Monge installa un atelier de raffinage du salpêtre dans les bâtiments et dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés : ce fut la grande raffinerie de l'Unité, ainsi nommée parce que la section de l'Unité avait transformé l'église en temple de la Raison.

Monge, Berthollet, Fourcroy et Guyton-Morvau étudièrent l'utilisation des aérostats comme moyen d'observation pour les armées. Leurs travaux aboutirent à la création d'un corps d'aérostiers militaires qui eut un rôle apprécié à la bataille de Fleurus, en juin 1794.

Enfin, Monge est l'initiateur des méthodes scientifiques appliquées à l'industrie. Il introduisit des procédés d'automaticité dans la production et eut nettement l'idée, si moderne pour nous, de l'organisation scientifique du travail.



Il n'était pas suffisant d'améliorer le matériel : il fallait perfectionner le personnel. Le Comité de salut public décida de créer un enseignement en vue de la Défense nationale. On se décida pour un enseignement *révolutionnaire :* il faut entendre par là un enseignement intensif, rapide et efficace. Chaque district envoya deux ouvriers intelligents pour apprendre à Paris, théoriquement et pratiquement, la fabrication des canons, du salpêtre et de la poudre. Huit cents élèves furent ainsi rassemblés à Paris. Chaque cours comportait huit leçons et chacune d'elles s'ouvrait et se terminait par les cris de : « Vive la République ! Mort aux tyrans ! » Monge faisait le cours sur les canons, Hassenfratz sur les fusils, Fourcroy sur le salpêtre, Guyton-Morvau sur la poudre. Les cours avaient lieu le matin. L'après-midi, on visitait les fonderies et les

ateliers de salpêtre. Les élèves participaient à la fabrication. Le soir, ils rédigeaient les leçons du jour dans leurs casernements. Ils s'essayaient à imaginer des perfectionnements. La fin des cours fut couronnée par une magnifique fête patriotique dédiée à la gloire de l'énergie révolutionnaire. Cette série de cours contient tous les caractères de la pédagogie révolutionnaire : intensité et efficacité de l'enseignement, lien étroit entre le théorique et le pratique et participation active des élèves. On retrouvera ces caractères dans l'enseignement des écoles normales, des écoles centrales et de l'Ecole polytechnique.

L'activité de Monge ingénieur fut infatigable. Le jour, il était dans les ateliers ou les fonderies de canons où il passait jusqu'à douze heures consécutives, insensible au surmenage. La nuit, il rédigeait des instructions. Cette magnifique activité fut brisée par Thermidor. Le Comité de salut public robespierriste avait transformé la France en une nation consacrant la totalité de son activité à la défense de la liberté et de l'indépendance en temps de guerre, à la protection de l'indépendance politique et économique en temps de paix. La renaissance industrielle et économique de la France, sa prospérité sous le Consulat, ordinairement attribuées à l'ordre introduit par un dictateur, sont en réalité dues à la grande œuvre des Jacobins et, plus précisément, à la science et à l'énergie du groupe des savants patriotes d'où émerge la grande figure de Monge le Jacobin.

Les thermidoriens ne laissèrent subsister de l'œuvre de leurs prédécesseurs que ce qui leur parut capable de servir leurs intérêts de classe. Le 22 septembre 1794, Monge fut éloigné de Paris : on lui confia une mission d'enquête dans diverses fonderies et exploitations minières de province. Il ne revint à Paris qu'en novembre, au moment où les thermidoriens supprimaient les ateliers de Monge : ils voulaient éloigner de Paris les éléments prolétariens dont la vitalité révolutionnaire les inquiétait ; on préférait les répartir dans les départements. Le rôle de Monge comme grand organisateur et ingénieur d'armements et de poudres était terminé et il allait reprendre son activité d'éducateur.



L'enseigneur

Vers la fin de 1793, on songea à créer une école d'ingénieurs nationaux. Monge voulait qu'on y donnât un enseignement scientifique utilisable par tous les ingénieurs d'architecture militaire, civile et hydraulique. Sur un rapport de Barère, la Convention décréta, le 11 mars 1794, que l'on créerait une école unique où un pareil enseignement serait donné. Une commission des travaux publics fut constituée. Une de ses attributions était l'établissement d'une *Ecole centrale des travaux publics*. Cette commission comprenait Monge, Prieur, Fourcroy, Lamblardie, Berthollet, Chaptal, Vauquelin, Hassenfratz et Guyton-Morvau. Les trois premiers rédigèrent la loi fondamentale du 28 septembre 1794 instituant l'Ecole centrale des travaux publics qui, réorganisée un an plus tard, le 1er septembre 1795, devait devenir l'*Ecole polytechnique*.

L'idée de doter le meilleur de la jeunesse de France d'une formation scientifique, sans préoccupation marquée de spécialisation professionnelle, est de Monge. La nouvelle école était destinée aux futurs ingénieurs des ponts et chaussées et des mines, ingénieurs militaires, ingénieurs géographes, ingénieurs constructeurs de la marine. C'était une école civile et, si elle devait préparer des ingénieurs militaires, il n'entra jamais dans les vues de Monge qu'elle pût devenir une école militaire, ou même qu'elle pût être soumise au régime militaire. La méthode d'enseignement, dit Fourcroy sous l'influence de Monge dans

son rapport de 1794, sera de faire exécuter et pratiquer par les élèves les leçons qu'on leur donnera :

Les élèves seront distribués dans des salles particulières où ils exécuteront les opérations de la géométrie descriptive que leurs instituteurs leur auront enseignées dans les salles communes ; ils répèteront de même, dans des laboratoires particuliers, les principales opérations de chimie et ils s'accoutumeront à trouver la plus grande simplicité dans les procédés et la plus grande perfection dans les produits.

Les élèves devaient, en sortant de l'école,

soit être employés par le gouvernement aux travaux de la République, s'ils en sont jugés capables, soit reporter dans leurs foyers l'instruction qu'ils auront puisée à Paris et y prodiguer, en quelque sorte, les connaissances vraiment utiles.

Ainsi l'Ecole centrale des travaux publics n'avait pas seulement pour but de former des ingénieurs, mais aussi « de rétablir l'enseignement des sciences exactes » et de répandre les lumières dans la population. Cette école, dit encore Prieur,

sera digne du peuple auquel elle est consacrée, elle sera sans modèle en Europe; elle satisfera doublement et aux besoins de la République et à l'instruction générale que le peuple réclame depuis cinq ans ; elle répandra, de proche en proche, et dans toute la République, le goût si avantageux de l'étude des sciences exactes, et c'est un des plus puissants moyens de faire marcher, d'un pas égal, le perfectionnement des arts utiles et celui de la raison humaine.

Parlant bien plus tard de cette méthode d'enseignement, Charles Dupin dira que l'on avait voulu « descendre des conceptions abstraites de la plus haute théorie jusqu'aux applications immédiates des procédés manuels de nos arts ». Ainsi, le principe fondamental de l'enseignement était le passage continuel de la théorie à la pratique : l'opposition de nature entre la science pure et la science appliquée était niée. C'est là ce qui a été l'originalité profonde de l'Ecole polytechnique à ses débuts et la source de son extraordinaire réussite. Elle a bien été l'école sans modèle dont parlait Fourcroy. Cent ans après sa fondation, le mathématicien Félix Klein pouvait encore écrire que cette combinaison de la science technique et des mathématiques lui avait permis de donner « toute une série d'admirables traités classiques qui sont encore le fondement des études mathématiques en Allemagne ».

Cette idée de garder un contact permanent avec la réalité, cette tendance à envisager la science non point sous l'aspect de la connaissance contemplative, qui est un point de vue de métaphysicien, mais sous celui de l'acte réussi, qui est un point de vue d'ingénieur réalisateur, cette idée devait faire son chemin. Elle est une des sources de la théorie de la connaissance de la philosophie matérialiste dialectique. Marx, en révolutionnant la philosophie, la fera triompher, et Engels avec lui, puis Lénine.



En France, et en dépit de la désastreuse réforme de Napoléon, l'Ecole polytechnique conserva, au cours du XIXe siècle, l'influence des idées de Monge, tandis qu'au dehors la division du travail scientifique s'accentuait. Auguste Comte voulait même établir des barrières étanches et définitives entre les différentes sciences, idée fausse complètement étrangère aux fondateurs de l'Ecole polytechnique. Aujourd'hui, ces cloisons sont rompues, de même qu'est brisée la séparation entre la science pure et la science appliquée. Puis, à la fin du XIXe siècle, un mouvement antiscientifique s'est développé. La science est devenue un objet de dérision. On a mis en doute sa valeur. On l'a niée. On a parlé de sa faillite. On a prôné les vieilles mystiques. Des philosophies crépusculaires,

s'échelonnant du bergsonisme au dolorisme et à l'existentialisme, sont nées, contribuant à rendre le climat de plus en plus inquiétant. En fait, il s'agissait moins d'opposer les sciences aux mystiques que de briser l'élan vers des progrès dont une soi-disant élite avait une terreur intéressée. Telle est la véritable cause de ce mépris de la science, de cette abdication de la raison qui a sévi en France et auxquels nous devons l'état arriéré de notre équipement industriel et notre dépendance, on pourrait dire notre servitude, à l'égard de l'étranger qui nous impose ses brevets et ses licences. Mais la France n'a rien perdu de sa puissance créatrice. Il n'est pour la revivifier que de se détourner des apôtres des philosophies du désespoir. Le maréchal Staline déclarait l'an passé que le pays le plus fort est celui où la recherche scientifique est le plus forte. Monge et Prieur avaient déjà compris le rôle de la science dans la vie des peuples. Précisant qu'on n'avait pas voulu fonder seulement une école d'ingénieurs lorsque l'on créa l'Ecole polytechnique, Monge a dit :

> On avait eu un but bien plus vaste et plus élevé, celui de stimuler le génie français prêt à s'endormir et de rappeler l'attention vers les sciences, de ranimer l'amour de leur étude et de rendre à la France un éclat non moins solide et non moins brillant que celui des armées.

Ce programme plein de sagesse n'a pas seulement un intérêt historique.

Dans les débuts de l'Ecole polytechnique, tous étaient dévoués à l'étude des sciences. Professeurs et élèves communiaient dans la joie, les uns d'apprendre et les autres d'enseigner. Tous croyaient au progrès par les sciences et la raison. Beaucoup d'élèves connurent dès leur séjour à l'Ecole les joies de la recherche. Et, dominant cette magnifique activité, il y avait la puissante personnalité de Monge. C'était un animateur incomparable. Il était partout, levant les difficultés, prenant la parole et tenant ses auditeurs sous le charme de son imagination enthousiaste. Et cependant il n'était pas un impeccable discoureur. Parfois, sa parole traînaillait. Puis son débit s'accélérait soudain, comme s'il avait eu une illumination intérieure. Il devenait volubile, à tel point que les mots lui manquaient pour achever sa phrase, qu'il terminait par une mimique. Mais, alors que tant d'orateurs et même d'acteurs fatiguent l'attention de leur auditoire par une pléthore de gestes insignifiants, tout geste de Monge avait un sens. Ses mains découpaient dans l'espace les formes géométriques et lorsque sa pensée devenait indicible, ses élèves voyaient ce qu'il ne savait dire. Aussi, en 1809, lorsque des rhumatismes limitèrent la dextérité de ses mouvements, Monge renonça à enseigner : « Mes mains débiles, dit-il dans sa dernière leçon, mes mains débiles ne m'obéissent plus avec la promptitude nécessaire. » Son physique n'était pas attrayant. Son nez était épaté, ses lèvres grosses, ses sourcils épais. Mais dès qu'il parlait, il ne restait plus que le charme ravissant de sa belle intelligence. Ses élèves l'aimaient et le respectaient parce qu'il se donnait à eux avec simplicité et parce qu'il les aimait. « Mes jeunes gens, disait-il, sont capables de tout ce qui est beau. »

Les élèves avaient été admis à la suite d'examens sur un programme très sommaire. On avait surtout recherché les candidats intelligents et réceptifs, pouvant justifier qu'ils avaient constamment manifesté « l'amour de la liberté et de l'égalité et la haine des tyrans ». Les quatre cents élèves ainsi recrutés devaient entrer à l'Ecole le 30 novembre 1794 pour être répartis en trois années d'études. Cela créa un problème d'organisation difficile à résoudre. L'ingéniosité de Monge, les procédés de l'enseignement révolutionnaire et l'enthousiasme général triomphèrent de tous les obstacles. Mais, à la veille de l'ouverture solennelle des cours, l'insurrection prolétarienne de Prairial éclata le 20 mai 1795. Monge, dénoncé par son portier comme hébertiste et partisan de la loi agraire, s'enfuit dans la forêt de Bondy. Partisan de la loi agraire ! L'accusation était grave. Préconiser la loi agraire, c'était demander que les libertés des propriétaires fonciers fussent limitées. C'était donc être un ennemi

de la liberté, ce qui entraînait la peine de mort. Car, pour les thermidoriens, le mot liberté signifiait avant tout la liberté de l'argent et non pas celle des personnes. Quant aux élèves de l'Ecole, ils avaient pris parti pour la Convention. L'ouverture de l'Ecole centrale des travaux publics eut donc lieu le 24 mai en l'absence de Monge. Ses amis, son gendre le conventionnel Marey, et son futur gendre le conventionnel Eschassériaux intervinrent auprès du Comité de sûreté générale qui décréta le 22 juillet 1795 que Monge serait laissé en liberté provisoire. Monge reparut à l'Ecole dès le 26 juillet.

Un peu plus tard, le 4 octobre 1795, une autre émeute éclata, royaliste celle-là, l'émeute de Vendémiaire. Elle fut brisée par les canonniers de Bonaparte. Mais quelques élèves s'étaient égarés dans les rangs des royalistes. Ce fut Monge, le tailleur de pierre maratisé, qui, généreusement et paternellement, réussit à épargner à ceux qu'il appelait ses enfants la répression.



Ce n'est pas le lieu de suivre l'Ecole polytechnique dans tous ses avatars au travers des cascades de réorganisations qui lui furent infligées pendant cent cinquante ans. On se bornera à signaler la plus grave, celle de Napoléon : elle changea complètement le caractère de l'Ecole polytechnique. Si l'œuvre de cet homme extraordinaire fut souvent géniale, s'il parvint à endormir le peuple français dans l'ivresse des victoires, toute cette grandeur n'atrophia pas l'esprit critique des jeunes polytechniciens. Ceux-ci avaient été conquis aux idées républicaines. Il était fatal qu'un conflit éclatât entre les élèves et Napoléon. Ils refusèrent de s'associer à une cérémonie en faveur de la Légion d'honneur, car ils sentaient, dit Arago, que « la croix donnée sans enquête et sans contrôle serait en bien des cas la récompense de la charlatanerie et non du vrai mérite ». Ils refusèrent de joindre leurs félicitations aux « plates adulations des corps constitués » quand Bonaparte se transforma en empereur. C'était là plus qu'il n'en fallait pour irriter Napoléon. Il décida de briser ce dangereux esprit de libre examen. Mais il avait une idée plus profonde et plus grave. Il voulait que les assises de son régime fussent les familles fortunées de l'empire. Il voulait réserver les emplois de l'Etat à leurs enfants. La durée des études était de trois ans : elle fut réduite à deux ans, parce que l'empereur avait besoin d'officiers plus que d'ingénieurs et il militarisa l'Ecole. Les élèves recevaient l'enseignement gratuitement et une indemnité pour leur entretien: ils durent payer pension, ce qui éliminait les fils de familles pauvres et introduisait le privilège de la fortune. Les élèves étaient libres, ils participaient avec ardeur à la vie sociale et politique, ce qui leur donnait des vertus civiques : ils furent casernés. Un illustre élève de Monge, Charles Dupin, est sévère dans ses appréciations des réformes impériales :

> En vous bornant étroitement aux classes opulentes, dit-il, vous excluez les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population ; vous vous réduisez au centième des talents supérieurs qu'avec le même nombre d'élèves choisis vous eussiez tirés de la foule et donnés à la patrie; vous excluez ces quatre-vingt-dix-neuf centièmes en qui l'aiguillon terrible de la nécessité a centuplé l'amour du travail et donné l'énergie qui porte aux grandes choses.

Monge fut profondément ému par cette réforme funeste. Il intervint plusieurs fois auprès de l'empereur. Mais la volonté du maître resta inébranlable. L'Ecole polytechnique resta casernée et elle ne devait plus cesser de l'être.



A côté de l'Ecole centrale des travaux publics, on créa l'enseignement des *écoles normales,* un enseignement rapide et éphémère qui ne devait durer que

quatre mois. Le 1er janvier 1795, quinze cents citoyens furent réunis à Paris pour recevoir une instruction intensive qui leur permît, une fois rentrés dans les départements, de devenir les éducateurs des citoyens avides de lumières. Les meilleurs savants contemporains y enseignèrent : Monge, Berthollet, Laplace, Lagrange, Daubenton, Haüy et bien d'autres, car on avait voulu que les enseigneurs fussent d'authentiques savants, ce qui était une idée toute nouvelle. Puis, en réaction contre les méthodes d'avant la Révolution, où les maîtres lisaient leur enseignement, on exigea des professeurs l'engagement de ne pas le faire, et même de ne pas réciter des leçons apprises par cœur, car la leçon préparée, mais permettant des improvisations subordonnées aux réactions de l'auditoire, permet seule d'établir l'unité intellectuelle, seule raison d'être d'un enseignement oral à l'époque de l'imprimerie. Des séances de discussion avaient lieu où les élèves interrogeaient les professeurs. Les cours furent sténographiés, imprimés, distribués à profusion dans les départements et même à l'étranger par les soins des consuls de la République. Un des plus illustres élèves des écoles normales fut le célèbre mathématicien Joseph Fourier. L'influence des écoles normales fut considérable, car les leçons qui y furent données devinrent la base de l'enseignement des *écoles centrales*, c'est-à-dire des écoles d'enseignement secondaire de la République. Ces écoles centrales devaient elles-mêmes disparaître quand Napoléon réorganisa l'enseignement en France sur le mode autoritaire qui avait sa prédilection.



Le courtisan

Le rôle véritablement révolutionnaire de Monge s'était terminé à Thermidor. Mais, par deux fois, le Directoire exécutif lui confia une mission en Italie.

Il y fut d'abord envoyé en mai 1796, avec son ami Berthollet, pour participer à une mission chargée de rassembler des monuments d'art et de science dans les pays conquis, afin d'en faire bénéficier les musées et les bibliothèques de la République. C'est alors que se noua la célèbre amitié de Monge et de Berthollet avec Bonaparte qu'ils avaient rejoint à Milan. Pour Monge, l'invasion d'un pays étranger par les armées de la République était un acte de libération des peuples et Bonaparte était le magnifique agent d'exécution du mouvement révolutionnaire universel. Sous le couvert du culte de la liberté et de l'égalité, un transfert affectif s'opéra dans le cœur de Monge. Il reporta sur la personne du libérateur son amour pour la République et la Révolution. Il ne douta pas un instant qu'en aimant Bonaparte, c'était toujours la République qu'il aimait. Cette admiration dépourvue d'esprit critique devait le mener loin ! Dans les sables d'Egypte, il saura expliquer les illusions des mirages, mais il sera lui-même et pendant vingt ans la victime du mirage qui lui faisait voir la Révolution sous Bonaparte et la République sous Napoléon.

De cette époque, il reste quelques lettres de Monge qui montrent des aspects touchants de sa ferveur révolutionnaire. Il rêvait, écrit-il, d'un « état de choses glorieux à la République française, utile à l'humanité et favorable au perfectionnement de l'esprit humain ». Il fit planter un arbre de la Liberté dans sa salle à manger, un arbre qui traversait le plancher et dont le feuillage « formait un dais à l'ombre duquel dînaient les républicains », un arbre que chacun arrosait tous les matins et au sommet duquel on plaça une pique surmontée d'un bonnet de la Liberté. Il fêta le 14 juillet 1797, « anniversaire de la conception de la République ». Puis, « le 10 août, jour de sa nativité, Berthollet et quelques autres bons patriotes étaient de la partie », et les hymnes patriotiques furent chantés « très religieusement ».

L'ardeur républicaine de Monge s'exaltait d'autant plus que les risques d'une réaction royaliste s'aggravaient. Bonaparte partageait ces craintes. Les événements de Fructidor (4 septembre 1797) calmèrent ces préoccupations. Mais les échanges d'idées entre les deux hommes faisaient apparaître encore davantage Bonaparte comme le défenseur de la République.

Après la signature du traité de paix de Campo-Formio, le 17 octobre 1797, Monge et Berthier furent chargés par Bonaparte de porter la grande nouvelle au Directoire. Les deux émissaires furent reçus en pompe solennelle le 31 octobre. Dans son discours, Monge fustigea les deux grands ennemis de l'humanité, qui sont l'ignorance et la superstition. Puis il fut nommé directeur de l'Ecole polytechnique et s'empressa d'aller planter un arbre de la Liberté dans la cour des laboratoires. Bonaparte, invité à la cérémonie, ne vint pas : il avait déjà sans doute autre chose en tête que d'aller planter des arbres de la Liberté.

Le 31 janvier 1798, Monge reçut une seconde mission en Italie. Il n'en devait revenir que par un détour en Egypte. C'était une mission politique cette fois. Il ne s'agissait de rien de moins que de détruire le gouvernement papal et de lui substituer un gouvernement républicain. Monge se mit en route plein d'enthousiasme, mais la chance ne le favorisa pas, car le 15 février, une semaine avant son arrivée, la révolution avait éclaté à Rome sans l'attendre. Il dut se borner à faire proclamer la République le 20 mars et à la doter d'une Constitution. La jeune république romaine ne vécut pas neuf mois, mais quand elle disparut, Monge était sous d'autres cieux.

En ce début d'année 1798, Bonaparte préparait l'expédition d'Egypte. La décision fut prise en mars. Bonaparte demanda à Monge de l'accompagner, et comme toujours triompha de ses hésitations. Monge s'embarqua avec Desaix, le 26 mai, à Civita Vecchia et, après diverses péripéties, rejoignit Bonaparte devant Malte le 9 juin. Il retrouva là son ami Berthollet et un groupe de savants, de polytechniciens et d'élèves de l'Ecole polytechnique. Sur le navire, Bonaparte était entouré d'une sorte de cour où Monge était le grand favori, comme ami du général et président de la Commission des arts et des sciences. Monge parvint à se tirer sans trop de mal de l'aventure égyptienne, non sans avoir échappé à divers dangers, dont la dysenterie qu'il contracta devant Saint-Jean-d'Acre. Pendant toute la campagne, il vécut dans l'intimité de Bonaparte, en ami souple et familier, mais déjà en courtisan admiratif. On sait quelle en fut la fin : Bonaparte, accompagné de Monge et Berthollet et de quelques autres, abandonna l'armée d'Egypte le 24 août 1799, échappa à la surveillance de la flotte britannique et tous arrivèrent sains et saufs à Paris le 15 octobre.



Trois semaines après, le 9 novembre, ce fut le célèbre 18 Brumaire, conséquence logique de l'œuvre des thermidoriens. Monge approuva. Dès lors, la vie de Monge sera intimement liée à l'évolution de la carrière de Bonaparte. Cela a quelque chose de déconcertant chez ce républicain incontestablement sincère. Mais, si l'on y réfléchit bien, la conviction républicaine de Monge et son élan révolutionnaire procèdent de mouvements affectifs et du sentiment des intérêts de sa classe. Cet entraîneur d'hommes dans le domaine des sciences et de la technique a été entraîné par ses émotions et l'évolution générale de sa classe. A cette époque, la bourgeoisie est la classe ascendante, elle représente le progrès, elle lutte pour acquérir les libertés indispensables à son développement. Bonaparte et Napoléon, l'Empire et sa puissance étaient la consécration matérielle définitive de la victoire de cette classe, l'assurance que son pouvoir était dès lors mis hors de contestation. C'est pourquoi il n'a pas manqué de républicains sincères, non seulement pour accepter le régime napoléonien, mais

encore pour le soutenir avec un loyalisme certain, sans s'embarrasser des contradictions idéologiques que cela impliquait. D'autres sont restés à l'écart, oubliés dans quelque retraite, dignes, silencieux et réservés. Ceux-ci ont notre estime, mais Monge n'était pas parmi eux, ce qui n'ajoute rien à sa gloire. Il faut se résigner à voir en Gaspard Monge un éminent et candide échantillon de sa classe. Il en possède les qualités et les défauts, mais aussi la grandeur, car il rentre bien dans cette catégorie d'hommes dont parle Karl Marx, capables de montrer « ce que l'activité des hommes peut créer », et d'accomplir « des merveilles dépassant de beaucoup les pyramides d'Egypte, les aqueducs romains et les cathédrales gothiques ».

Le premier ministère du Consulat comprenait Laplace, mais non pas Monge. Bonaparte avait sans doute estimé qu'il ne faut pas abuser des meilleures choses et qu'un mathématicien était suffisant. Monge fut nommé sénateur. Il quitta ses fonctions d'examinateur de la marine et de directeur de l'Ecole polytechnique, mais y conserva un enseignement de géométrie descriptive, tout en abandonnant son traitement pour le bénéfice des élèves pauvres. Pendant son absence, Mme Monge avait acquis un bien national rue de Bellechasse. Il s'y installa.

En 1805, Monge est nommé sénateur de Liége. Sa sénatorerie était une sorte de proconsulat s'étendant sur trois départements. Il fait son entrée en grande pompe. Il est reçu par des généraux, l'évêque et le préfet. Le curé le conduit à l'église et les cloches sonnent sur son passage.

En 1806, il devient président du Sénat conservateur. Son gendre Marey est nommé chambellan de l'empereur. Quand Monge écrit à son auguste maître, il ne manque pas de s'affirmer le très humble et très fidèle sujet de Sa Majesté impériale et royale.

En 1807, il reçoit une dotation de cent mille francs et achète un château. En 1808, il est fait comte de Péluse, en souvenir de Péluse en Egypte ; il a armoiries et livrée. Napoléon le gratifie d'un majorat de biens fonciers en Westphalie : un domaine avec moulin à eau, des bergeries, une dîme, des rentes foncières, le tout évalué à deux cent mille francs. Du grand Monge, du tailleur de pierre maratisé, il ne reste plus qu'un figurant du cortège napoléonien, un dignitaire chamarré, un gros propriétaire foncier et un aristocrate de parade.

Puis l'empereur lui offre deux cent mille francs pour acheter une résidence près de Saint-Cloud, mais Monge refuse.

En 1809, il tombe malade de rhumatismes et abandonne son enseignement à l'Ecole polytechnique. Son élève Arago lui succède.

En 1812, le désastre de la Grande Armée l'accable. Il a une hémorragie cérébrale.

En 1814, l'empereur ordonne la levée en masse dans les pays menacés par l'ennemi. A Liége et à Namur, Monge s'efforce de galvaniser les énergies, mais sans succès : la patrie napoléonienne n'était pas la patrie jacobine. Et Monge est saisi d'un sentiment inattendu chez un ancien Jacobin, la crainte du peuple. Car, dit-il, « avant d'armer les peuples, il faut être bien sûr de leur dévouement... » Nous avons apprécié toute la portée de ce propos amer en 1940 et en 1944.

Le 18 janvier 1815, il abandonne Liége. Le 5 février, il est à Paris. Craignant l'invasion et les représailles royalistes, il est pris de panique et brûle tous ses papiers politiques. Il part pour Bourges le 29 mars. Le Sénat vote la déchéance impériale le 1er avril. La signature de Berthollet figure sur l'acte, mais non celle de Monge. Puis Monge revient à Paris, mais trouve sa maison occupée par les Prussiens.

Pendant les Cent Jours, Carnot, ministre de l'Intérieur, lui demande son aide, comme jadis aux grands jours du Comité de salut public. Monge est fait pair de France. Mais les temps et les hommes ont changé !

Après Waterloo, Napoléon et lui rêvent d'un départ pour l'Amérique. L'imagination de Monge s'enflamme, il accompagnera son dieu. Napoléon commencera une carrière scientifique. Monge le mettra au courant de l'état des sciences. Ils étudieront la physique du globe. Ils parcourront tout le continent, du Canada au cap Horn... Mais, le 4 juillet, Monge doit se réfugier chez Arago. Puis l'ancien Jacobin trouve un asile chez un ancien émigré. Le 24 juillet, il est proscrit. Une ordonnance royale du 21 mai 1816 l'exclut de l'Académie des sciences. L'Ecole polytechnique est licenciée.

Gaspard Monge ne put supporter les malheurs de la patrie, la destruction de tout ce qui lui était cher. Le désespoir l'accabla et il s'éteignit le 18 juillet 1818 dans les ténèbres de la pensée.

Le gouvernement de Louis XVIII interdit aux élèves de l'Ecole polytechnique d'assister à ses funérailles, prétendant que ce serait une manifestation révolutionnaire. Mais, à leur prochain jour de sortie, ils allèrent en corps défiler devant les restes de celui qui les avait aimés. Ils dressèrent sur sa tombe une branche de chêne ornée d'une couronne de lauriers.

Il ne restait plus de Gaspard Monge, géomètre et Jacobin, qu'une grande œuvre scientifique et patriotique et son souvenir impérissable dans la mémoire des mathématiciens et des patriotes : c'est bien la forme d'immortalité qu'il eût aimée.

HUMANISME ET MATÉRIALISME DANS LA PENSÉE DE KARL MARX

par Henri DENIS

Une querelle est aujourd'hui ouverte, qui porte sur les relations de l'humanisme avec le matérialisme marxiste.

D'un côté, certains ne croient pouvoir affirmer leur humanisme qu'en rejetant le matérialisme : c'est le cas de Jean-Paul Sartre (1) ; c'est le cas aussi d'André Malraux, que la diffusion de la pensée marxiste effraie et qui se demande si l'« homme est mort » (2). Il est vrai qu'à laisser faire Malraux et ses amis les amateurs de pouvoir personnel, tout ce qui fait la dignité de l'homme serait bientôt mort !

En sens contraire, de nombreux ouvrages et articles récents tendent à mettre en lumière le caractère humaniste de la pensée de Marx, en s'appuyant sur ses écrits de jeunesse. Citons le livre de Luc Somerhausen sur l'*Humanisme agissant de Karl Marx* (3), ainsi que les articles de Maximilien Rubel dans la *Revue socialiste* (4). Mais il ne semble pas que la tâche entreprise par ces auteurs soit toujours menée à bien de façon satisfaisante. On s'étonnera, par exemple, de voir Luc Somerhausen parler de Marx comme d'un « individualiste » (5), et Maximilien Rubel qualifier sa pensée d' « éthique », et même d' « utopique » (6). De tels adjectifs apparaissent bien peu compatibles avec le point de vue du matérialisme historique ; à les employer, on risque de renforcer l'opinion assez répandue, selon laquelle les œuvres de Marx se répartiraient en deux groupes bien distincts : d'une part, les écrits de jeunesse, qui refléteraient un point de vue exclusivement humaniste, et, d'autre part, les œuvres de la maturité, où se traduirait un point de vue contraire, parce que matérialiste (7).

---

(1) *L'Existentialisme est un humanisme,* Nagel, 1946, p. 65.
(2) Conférence du 4 novembre 1946 à la Sorbonne.
(3) Richard Masse, Paris, 1946.
(4) « Marx, lecteur », novembre 1946. — « Un inédit de Marx : le travail aliéné », février 1947.
(5) *Op. cit.*, p. 43.
(6) *Op. cit.,* février 1947, p. 154.
(7) C'était déjà là ce qui était soutenu par des commentateurs tels que Albert Lévy, lorsqu'il écrivait, parlant de la transformation qui se serait produite dans la pensée de Marx à partir surtout de *Misère de la philosophie :* « Le rôle du prolétariat et le rôle de la pensée sont maintenant renversés : au début, le prolétariat était un moyen, un organe, un outil au service de l'idée communiste ; maintenant, l'idée elle-même n'est plus que l'expression théorique du mouvement, une projection de la réalité dans la conscience, un épiphénomène... Marx a repris à son compte la formule hegelienne : le réel seul est rationnel ; mais cette formule, au lieu de sanctifier le passé, sanctifie chez lui la Révolution immanente. La société future n'est pas justifiée comme plus humaine, plus harmonieuse que la société présente : il faut y tendre parce qu'elle est le résultat fatal de l'action des forces actuelles ; le droit n'est plus que l'expression du fait dans les consciences. C'est cet abandon de l'idéal moral et cette apologie de la nécessité qui caractérisent à première vue ce qu'on appelle depuis Marx le passage du socialisme utopique au socialisme scientifique. » (*La Philosophie de Feuerbach et son influence sur la littérature allemande,* Alcan, 1904, p. 284 et 299.)

Le problème étant ainsi posé, interrogeons les textes eux-mêmes. Ils nous révèleront tout d'abord que le point de vue du matérialisme et le point de vue de l'humanisme sont présents dès l'origine dans la doctrine propre de Marx, et qu'ils ne vont jamais l'un sans l'autre. Ils nous montreront, par ailleurs, que c'est le matérialisme qui donne à l'humanisme de Marx son caractère spécifique et l'oppose radicalement aux conceptions irrationnelles qui ont alimenté les régimes fascistes.

☆

Dans la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Marx nous indique lui-même que le point de départ de sa doctrine personnelle se trouve dans le travail qu'il entreprit contre la philosophie du droit de Hegel. Le résultat de ce travail, nous dit-il, fut de le convaincre

que les rapports juridiques, ainsi que les formes de l'Etat, ne peuvent s'expliquer ni par eux-mêmes ni par la soi-disant évolution générale de l'esprit humain ; qu'ils prennent leurs racines plutôt dans les conditions d'existence matérielles..., que l'anatomie de la société est à chercher dans l'économie politique (1).

La *Critique de la philosophie du droit de Hegel* fut rédigée par Marx de mars à septembre 1843 (2). C'est donc dans cette période qu'il faut placer la date de naissance du matérialisme historique.

Si nous en voulions une preuve supplémentaire, il nous suffirait de relire la lettre que Marx écrivait à Ruge en septembre 1843 :

Rien ne nous empêche donc, écrivait-il à son correspondant, de rattacher notre critique à la critique de la politique, à la prise de parti en politique, donc à des luttes *réelles* et de l'y identifier. Nous ne nous présentons pas au monde en doctrinaires avec un principe nouveau : voici la vérité, c'est ici qu'il faut tomber à genoux. Nous développons au monde des principes nouveaux que nous tirons des principes du monde. Nous ne lui disons pas : renonce à tes luttes, ce sont des niaiseries, nous allons te crier le vrai mot d'ordre du combat. Nous lui montrons simplement pourquoi il lutte en réalité, et la conscience de cela est quelque chose qu'il est *contraint* d'acquérir, même s'il ne le veut pas (3).

Dès ce moment, Marx est donc bien en possession de la conception matérialiste de l'histoire. Or, c'est seulement l'année suivante, en 1844, qu'il rédige les fameux manuscrits « économico-philosophiques », où nous le voyons revendiquer « l'appropriation réelle de l'être humain par et pour l'homme » (4), ainsi que les carnets dans lesquels il expose ses conceptions humanistes en des termes que Maximilien Rubel croit pouvoir comparer au langage des auteurs mystiques (5). Il apparaît donc bien impossible de dire que Marx est passé de l'humanisme au matérialisme.

Et cette impossibilité ne fait que se confirmer lorsqu'on examine les écrits ultérieurs de Marx. On y voit en effet que toujours humanisme et matérialisme sont étroitement liés.

Bien souvent, des représentants qualifiés de la pensée marxiste ont insisté sur le fait que le point de vue matérialiste, tel qu'il est compris par Marx, n'implique aucunement la négation de l'efficacité et de la liberté propres à

(1) *Contribution à la critique de l'économie politique*. Edition Giard, 1928, p. 4.
(2) Cf. A. Cornu : *la Jeunesse de Karl Marx*, Alcan, 1934, p. 249.
(3) Cf. *Œuvres philosophiques*, tome V. Costes, 1937, p. 209.
(4) *Œuvres philosophiques*, tome VI. Costes, 1937, p. 22.
(5) *Revue socialiste*, novembre 1946, p. 538.

l'action humaine ; nous nous bornerons donc à rappeler quelques textes fondamentaux.

L'*Idéologie allemande,* rédigée par Marx et Engels en 1845, constitue le premier exposé d'ensemble de la conception matérialiste de l'histoire, et le plus développé. Nous y lisons, par exemple :

Les hommes sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées..., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives (1).

ou encore :

Le développement différent de la vie matérielle dépend chaque fois, cela va de soi, des besoins déjà développés, et la production comme la satisfaction de ces besoins sont elles-mêmes un processus historique qui ne se rencontre ni chez une brebis ni chez un chien... (2)

Et, résumant sa conception en tête de l'une de ses plus grandes œuvres historiques, Marx dira :

Les hommes font leur propre histoire ; cependant, ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé (3).

Affirmer l'efficacité originale de l'action humaine, c'est évidemment poser que l'homme est doué de liberté ; ce mot reviendra souvent sous la plume de Marx et d'Engels. Mais il ne suffit pas de dire que le matérialisme historique reconnaît la liberté humaine. Il faut encore insister sur le fait qu'un de ses apports fondamentaux consiste à démontrer que l'homme devient *de plus en plus libre.*

La liberté, écrit Engels, consiste donc en cette souveraineté sur nous-mêmes et sur le monde extérieur, fondée sur la connaissance des lois nécessaires de la nature : elle est ainsi nécessairement un produit de l'évolution historique. Les premiers hommes qui se différencièrent du règne animal étaient en tout point essentiel aussi peu libres que les animaux eux-mêmes ; mais tout progrès dans la civilisation fut un pas vers la liberté (4).

Le point de vue humaniste n'est donc jamais absent du matérialisme marxiste. Mais la réciproque est également vraie, ce qu'on a peut-être moins fréquemment dit : lorsqu'il expose son idéal humain, Marx ne perd jamais de vue la théorie matérialiste.

Il faut avoir soin d'observer, en effet, que les développements des manuscrits « économico-philosophiques » de 1844 sont conduits d'un bout à l'autre suivant la méthode matérialiste, qui rattache strictement les idées aux faits qui les conditionnent.

---

(1) *Œuvres philosophiques,* tome VI. Costes, 1937, p. 157.
(2) *Id.,* p. 232.
(3) *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte.* Editions sociales, 1945, p. 7.
(4) *Anti-Dühring,* tome I. Costes, 1931, p. 171. Le matérialisme marxiste, en affirmant la liberté de l'homme, affirme la spécificité de son comportement. Il ne peut donc conduire, comme le craint André Malraux (« Les noyers de l'Altenburg », dans *Scènes choisies,* Gallimard, 1946) à faire des individus qui appartiennent à des époques différentes des êtres absolument étrangers les uns aux autres. Marx n'a-t-il pas montré que l'art grec demeure un modèle pour les hommes de tous les temps, de même que la sincérité et la spontanéité de l'enfant sont des modèles pour l'homme fait ? (Cf. *Contribution à une critique de l'économie politique.* Giard, 1928, p. 352.)

Marx montre d'abord comment l'économie politique anglaise

doit être considérée comme un produit de la véritable énergie et du réel mouvement de la propriété privée, comme un produit de l'industrie moderne (1).

Puis il montre comment l'impossibilité où l'homme se trouve, en régime capitaliste, d'exercer ses facultés proprement humaines, conduit au communisme.

Tous les sens physiques et intellectuels ont donc été remplacés par la simple aliénation de tous ces sens, le sens de l'*avoir*. L'être humain devait être réduit à cet état de pauvreté absolue pour pouvoir donner naissance à toute sa richesse intérieure (2).

On le voit donc assez clairement, la source de la revendication humaniste de Marx, ce n'est pas une abstraction, une idée de l'homme, c'est la souffrance bien réelle des hommes d'une époque déterminée, mutilés par certaines conditions déterminées de la vie sociale.

Certes, à partir de cette revendication de la restitution de l'homme à lui-même, Marx nous ouvre des perspectives en quelque sorte illimitées de progrès humain. Mais cela n'autorise aucunement à faire de lui un utopiste ou un prophète, comme on l'a voulu parfois (3). Car, dès cette époque, il a nettement affirmé que

la théorie n'est jamais réalisée dans un peuple que dans la mesure où elle est la réalisation des besoins de ce peuple (4)

et il a déjà désigné la catégorie sociale dont les besoins jouent, chez les peuples modernes, le rôle de moteur de l'histoire : le prolétariat (5). Bientôt, dans l'*Idéologie allemande*, il affirmera que

l'existence d'idées révolutionnaires à une époque déterminée présuppose déjà l'existence d'une classe révolutionnaire (6).

Enfin, il ne faut pas oublier que Marx, en même temps qu'il développait ses conceptions humanistes, élaborait une nouvelle théorie de la connaissance, le matérialisme dialectique qu'il exposait dès le début de 1845 dans les fameuses *Thèses sur Feuerbach* :

La question de savoir si la pensée humaine peut aboutir à une vérité objective n'est pas une question théorique, mais une question pratique. C'est dans la pratique qu'il faut que l'homme prouve la vérité, c'est-à-dire la réalité, la puissance, l'en-deçà de sa pensée (7).

L'humanisme, cette fois, n'apparaît plus seulement lié aux conditions d'aliénation de la présente existence humaine, mais encore à l'action même qui doit nous en libérer, à l'action révolutionnaire. L'homme est désormais appelé à faire la preuve de ce qu'il est par ce qu'il réalise.

---

(1) *Œuvres philosophiques*, tome VI, p. 12.
(2) *Œuvres philosophiques*, tome VI, p. 30.
(3) Cf. par exemple G. Fessard : *le Dialogue catholique-communiste est-il possible ?* Grasset, 1937, p. 211 et s.), et H.-Ch. Desroches : « Du marxisme comme humanisme prophétique ». *Economie et humanisme*, mai-juin 1946.
(4) *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1843 ; *Œuvres philosophiques*, tome I, p. 98.
(5) *Id.*, p. 105.
(6) *Œuvres philosophiques*, tome VI, p. 194.
(7) Cf. Friedrich Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Editions sociales, 1945, p. 45.

☆

Mais il ne suffit pas de montrer que matérialisme et humanisme coexistent dans la pensée de Marx. Il faut encore dégager le lien qui les unit et constater que c'est le matérialisme dialectique qui a permis à l'auteur du *Capital* de fonder un humanisme nouveau, entièrement original, qu'il nomme lui-même « humanisme réaliste » (1).

Un humanisme fut peut-être conçu dès le moyen âge par quelques penseurs ; mais, en fait, sa diffusion fut empêchée par la prépondérance de la pensée théologique ; c'est un spécialiste aussi averti que Jacques Maritain qui nous le déclare en ces termes :

Disons que ces connaissances avant tout théologiques suffisaient au moyen âge. Elles enveloppaient une psychologie très forte, mais non pas au sens moderne du mot : c'est du point de vue de Dieu que toutes choses y étaient regardées. Les mystères naturels de l'homme n'étaient pas scrutés pour eux-mêmes par une connaissance scientifique et expérimentale. Bref, le moyen âge a été tout le contraire d'une époque réflexe ; une sorte de crainte ou de pudeur métaphysique, et aussi un souci prédominant de voir les choses et de contempler l'être, et de prendre les mesures du monde, retenaient le regard de l'homme médiéval détourné de soi-même (2).

Il faudrait ajouter que cette prépondérance de la pensée théologique s'explique elle-même par l'ensemble des conditions sociales. Comment l'homme oserait-il se regarder lui-même en un temps où le servage réduit à une semi-animalité le plus grand nombre des individus et où ne se montrent pas encore les conditions qui permettraient de les libérer ?

Pour une raison analogue, la tentative humaniste de la Renaissance aboutit à un échec, au moins relatif. Le travailleur, en effet, n'échappe progressivement à l'emprise du seigneur que pour tomber sous la coupe du marchand ; la conscience confuse des exigences de la libération de l'homme ne peut encore donner naissance qu'aux utopies de More et de Campanella.

Enfin, à mesure que le développement du capitalisme sépare de plus en plus complètement le travailleur des moyens de production et du produit, l'homme plein de substance de Rabelais et d'Erasme se transforme en l'individu abstrait de Locke et Rousseau.

L'essor de l'individualisme aux XVIIe et XVIIIe siècles va de pair avec la diffusion des philosophies mécanicistes. Le spiritualisme mécaniciste de Malebranche donne naissance à la physiocratie, qui nie de façon radicale, au nom de l'ordre providentiel, toute possibilité pour l'homme d'exercer une action efficace sur les conditions de sa vie sociale.

Quant au matérialisme mécaniciste d'Helvétius et de Diderot, s'il aspire à une transformation de l'homme, il ne conçoit pas d'autre moyen pour la réaliser que l'éducation des individus.

Hegel vient alors et, dans son désir de ruiner le point de vue abstrait de l'individualisme, il fait évanouir l'homme en face de l'idée, elle-même incarnée en l'Etat. La réaction ne se fait pas attendre : Feuerbach entreprend une critique radicale de l'idéalisme et de la religion ; il pense ainsi rendre l'homme à lui-même.

Telles sont les données sur lesquelles Marx est appelé à réfléchir. Cet huma-

(1) La *Sainte Famille,* avant-propos. *Œuvres philosophiques,* tome II. Costes, 1927, p. 9.
(2) *Humanisme intégral.* Aubier, 1936, p. 18.

nisme qui se cherche encore, son génie va enfin le fonder sur des bases solides, dont la principale, croyons-nous, est la conception matérialiste de l'histoire.

C'est, en effet, par cette conception que Marx se distingue de Feuerbach, et le dépasse, ainsi qu'il le déclare lui-même, car, dit-il,

dans la mesure où Feuerbach est matérialiste, l'histoire ne se rencontre pas chez lui, et dans la mesure où il prend l'histoire en considération, il n'est pas matérialiste (1).

L'humanisme de Feuerbach, tout entier fondé sur la critique de la religion, aboutissait en fin de compte, comme l'a bien montré Engels (2), à l'édification d'une véritable religion nouvelle, la religion de l'homme. Mais la faiblesse de cet humanisme éclatait lorsqu'il s'agissait d'en déterminer les applications pratiques. *Homo homini deus,* disait Feuerbach ; mais tantôt il semblait indiquer que ce culte rendu par l'homme à lui-même devait se dérouler dans les sphères idéales de l'amitié pure, et tantôt, au contraire, sur le plan de l'instinct :

L'amour sexuel, dit Engels, devient, en fin de compte, chez Feuerbach, l'une des formes les plus élevées, sinon la plus élevée, de l'exercice de sa nouvelle religion (3).

L'homme de Feuerbach oscille de l'ange à la bête sans que l'on sache où véritablement le situer.

Or, Marx prend, de ce point de vue, le contrepied de son maître. Il affirme tout d'abord que la critique de la religion n'est pas le véritable point de vue auquel il faut se placer pour comprendre l'aliénation humaine, mais qu'au contraire il faut trouver une explication de l'aliénation religieuse, en même temps que de toute forme d'aliénation.

Quand ma propre activité ne m'appartient pas, écrit-il, quand elle est une activité étrangère, forcée, à qui appartient-elle ? A un autre que moi. Quel est cet être ? Les dieux ? Il est vrai que, dans les premiers temps, la production essentielle comme, par exemple, la construction des temples, etc., en Egypte, aux Indes, au Mexique, était au service des dieux et le produit appartenait également aux dieux. Mais jamais les dieux n'étaient à eux seuls les maîtres du travail. La nature, d'ailleurs, non plus. Et ce serait une étrange contradiction, vraiment, si l'homme qui se soumet de plus en plus la nature par son travail, et qui, grâce aux prodiges de l'industrie, rend superflus les prodiges des dieux, renonçait, pour l'amour de ces puissances, à la joie de produire et à la jouissance du produit.

L'être étranger, à qui appartient le travail et le produit de celui-ci, et au service duquel se trouvent le travail et la jouissance du produit du travail, ne peut être que l'homme, l'homme seul.

Quand le produit du travail n'appartient pas au travailleur, quand ce produit est pour lui une force étrangère, c'est que le produit appartient à un autre que l'ouvrier. Quand son activité lui est une torture, elle doit être la jouissance et la joie vitale d'un autre. Ce ne sont pas les dieux, ce n'est pas la nature, c'est l'homme seul qui est capable d'être cette puissance étrangère qui opprime l'homme (4).

On le voit, c'est en considérant l'homme comme réalité sensible, sans doute, mais aussi comme producteur, c'est-à-dire dominateur de la nature par le travail, que Marx pense découvrir le secret de l'aliénation. Il ne peut alors que rejeter l'idée de faire de l'homme un dieu, un absolu. Il sait, en effet, que les rapports des hommes entre eux, la connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes, sont commandés

---

(1) *Idéologie allemande. Œuvres philosophiques,* tome VI, p. 164.

(2) *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande.* Editions sociales, 1945.

(3) *Op. cit.,* p. 22.

(4) « Manuscrits économico-philosophiques », traduction Rubel, *Revue socialiste,* février 1947, p. 164.

par les conditions matérielles et sociales, que l'homme, par conséquent, ne s'atteint jamais que de façon relative, encore que de façon bien réelle.

Certains ont reproché à Marx d'avoir refusé de suivre Feuerbach sur le chemin de son humanisme transcendantal (1) ; on ne peut douter, aujourd'hui, qu'au contraire ce fut là son grand mérite, si l'on envisage les prolongements qui ont été donnés à la « religion de l'homme ».

L'un des plus grands disciples de Feuerbach est, en effet, Richard Wagner (2). L'artiste s'empare des critiques que le philosophe adressait à la raison et, sur cette base, construit sa réhabilitation du mythe (3) ; il s'empare également de la conception de l'homme divin et la fait passer dans son œuvre. Ainsi que le montre Albert Lévy :

> A la fois nature et Dieu, païen et chrétien, forme d'argile et harmonie musicale, fils de Prométhée et fils de Beethoven, l'artiste qui vivait en Wagner croyait avoir trouvé son frère dans l'homme de Feuerbach... (4) Siegfried, c'est l'homme-dieu, la personnification de la nature-amour, de la force pacifique et la réintégration de l'or aliéné dans le Rhin, qui met fin au divorce du ciel et de la terre, c'est le symbole de cette restitution à l'humanité de son essence, qui doit assurer, selon le philosophe, le triomphe de l'amour sur l'égoïsme... (5)

Mais l'influence de Feuerbach ne s'arrête pas à Wagner ; car c'est des mains de celui-ci que Frédéric Nietzsche reçoit l'opuscule sur l'*Etat et la religion* que le musicien a composé en vue de l'éducation du roi de Bavière, et qui, selon les meilleurs commentateurs, a exercé une influence décisive sur l'auteur de *Zarathoustra* (6).

Avec Nietzsche, la critique de la religion se transforme en une véritable jalousie de Dieu, en une rage chez le penseur de n'être pas lui-même un dieu :

> Que je vous révèle tout mon cœur, ô mes amis, s'écrie-t-il ; s'il existait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas un dieu (7) ?

Mais chez Nietzsche aussi, nous trouvons cette oscillation constante qui existait chez Feuerbach. Car, à maintes reprises, le poète philosophe manifeste sa volonté de ramener l'homme au plan de l'animalité ; ainsi, par exemple, lorsqu'il interprète les rapports primitifs entre les hommes sur le modèle décrit par Espinas pour les sociétés animales (8), ce que précisément Engels se garde bien de faire dans son ouvrage sur l'*Origine de la famille* (9).

Tandis que pour Marx l'homme doit être réalisé, pour Nietzsche il doit être « dépassé » ; mais on ne sait jamais s'il doit être dépassé par en haut ou par en bas.

En niant que le bonheur soit la fin de l'action humaine (10), en lui substituant la recherche de la vie et de la puissance voulues pour elles-mêmes, Nietzsche nie le caractère propre de l'activité de l'homme, tourne le dos à l'humanisme. Mais le motif en est qu'il a d'abord voulu rompre avec la raison, et nier en

---

(1) Cf. par exemple Nicolas Berdiaeff : *Problème du communisme*. Desclée de Brouwer, 1933, p. 37.
(2) Cf. Albert Lévy : la *Philosophie de Feuerbach*, 2e partie, chap. IX.
(3) *Op. cit.*, p. 468.
(4) *Id.*, p. 473.
(5) *Id.*, p. 485.
(6) Cf. Daniel Halévy : *Nietzsche*, p. 80.
(7) *Ainsi parlait Zarathoustra*. Trad. Albert, p. 116.
(8) Cf. Ch. Andler : *Nietzsche, sa vie et sa pensée*. Bossard, t. IV, p. 427.
(9) L'*Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*. Ed. Costes, 1946, p. 20.
(10) Andler, *op. cit.*, p. 420.

particulier que l'histoire de l'homme soit une œuvre de raison, ce que précisément nul n'a plus fortement affirmé que Karl Marx.

Nietzsche veut se débarrasser de la « toile d'araignée de la raison » (1) ; il fait appel au mythe, il en arrive à se faire une véritable « mentalité prélogique », déclare Charles Andler (2). Mais alors il répudie l'existence de toute loi dans l'histoire de l'humanité ; il n'y a plus pour lui « que des faits d'une absolue contingence » (3) ; et il feint de croire que

celui qui a appris à courber l'échine et à incliner la tête devant la « puissance de l'histoire », celui-là aura un geste approbateur et mécanique devant toute espèce de puissance, que ce soit un gouvernement, ou l'opinion publique, ou encore le plus grand nombre (4).

On sait à quels résultats concrets a conduit cette conception de l'homme lorsque les régimes fascistes ont entrepris de la mettre en application. Et, pourtant, c'est une conception analogue que l'existentialisme tend à répandre aujourd'hui parmi nous.

Comme le faisait Nietzsche, Sartre part de la négation de Dieu et prétend installer l'homme à sa place, comme une réalité transcendante :

Dostoïevsky avait écrit : « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis. » C'est là le point de départ de l'existentialisme (5).

L'homme est constamment hors de lui-même, c'est en se projetant et en se perdant hors de lui qu'il fait exister l'homme et, d'autre part, c'est en poursuivant des buts transcendants qu'il peut exister; l'homme étant ce dépassement et ne saisissant les objets que par rapport à ce dépassement, est au cœur, au centre de ce dépassement (6).

Sous prétexte de mieux affirmer la liberté « totale » de l'homme, l'existentialisme repousse toute idée d'une causalité dans le domaine des phénomènes humains (7). Il refuse donc à la raison la qualité de guide et de soutien de l'activité humaine :

L'existentialiste, dit Sartre, ne pensera pas non plus que l'homme peut trouver un secours dans un signe donné, sur terre, qui l'orientera ; car il pense que l'homme déchiffre lui-même le signe comme il lui plaît (8).

L'homme déchiffre le signe, ou le monde, comme il lui plaît. Y a-t-il affirmation plus antihumaniste que celle-là ? Si chaque « sujet » est absolument libre d'interpréter le monde à sa fantaisie, c'est bien alors que disparaît toute commune mesure entre les hommes, c'est alors que leur est enlevée toute possibilité de se reconnaître les uns les autres ; mais c'est alors aussi que l'homme se perd, car, ainsi que Marx l'a bien montré, il ne peut se trouver lui-même que dans la communauté de ses semblables.

Et, d'autre part, s'il n'y a rien dans le monde à quoi la raison humaine puisse s'accrocher, comment l'homme ne s'abandonnerait-il pas à la « volonté de puissance » ? Si l'on admet que le fascisme, une fois établi, puisse devenir

---

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 234.
(2) *Op. cit.*, p. 411.
(3) Cf. ANDLER, *op. cit.*, tome V, p. 311.
(4) *Deuxième Intempestive*, traduction Albert, p. 217.
(5) L'*Existentialisme est un humanisme*, p. 36.
(6) *Id.*, p. 92.
(7) *Id.*, p. 138.
(8) *Id.*, p. 38.

la « vérité humaine » (1), comment éviterait-on de lui donner, par avance, une sorte d'adhésion ?

La première condition d'un humanisme valable, c'est la reconnaissance de la valeur de la raison et, par conséquent, des lois qui gouvernent la nature tout entière, y compris l'homme lui-même. Le matérialisme marxiste ne fait pas autre chose lorsqu'il affirme, en même temps que la liberté de l'homme, la causalité historique. Et il ne voit point là de difficulté puisque, dans la conception dialectique, la raison est à la fois un pouvoir de connaissance et un pouvoir d'action, indissolublement liés et s'exerçant simultanément.

Certes, l'homme n'est pas un dieu. A chaque étape de son évolution historique, il ne peut prétendre à rien d'autre qu'à résoudre les problèmes qui lui sont posés par sa propre situation. Mais toute étape franchie ouvre de nouveaux horizons, vers lesquels l'homme qui s'appuie fermement sur la raison avance d'un pas autrement assuré que le disciple de la liberté « totale ».

(1) L'*Existentialisme est un humanisme*, p. 54.

FORÊT ET HABITAT

par ALBERT SOBOUL

La campagne française se présente comme une succession harmonieuse de terres cultivées et d'étendues boisées ; champs et bois se pénètrent intimement, et leurs multiples combinaisons forment la variété infinie de nos terroirs. Loin d'être deux mondes étrangers et hostiles, la forêt et l'étendue cultivée, dès l'antiquité la plus haute, ont été associées pour façonner un genre de vie original. La forêt, dès les temps néolithiques, à travers tous les siècles historiques et jusqu'à l'époque contemporaine, a constitué non un élément de résistance à l'activité humaine, mais bien un des facteurs essentiels de l'économie rurale. Aussi, son influence est-elle grande sur le dessin de nos terroirs, la structure de l'habitat rural et le plan de nos villages, comme sur la forme et la constitution de l'habitation elle-même. C'est de ces deux points de vue que nous étudierons rapidement les rapports de la forêt et de la maison.



On ne saurait mésestimer l'importance de la forêt dans l'ancienne vie rurale. L'homme, lorsqu'il commença à cultiver les champs et à vivre de la terre, ne cessa pas pour autant de demander à la forêt de nombreuses ressources. Sans parler de la chasse qui pendant longtemps fournit la seule viande consommée par l'homme, la forêt, sur de nombreux points, se présentait au paysan comme le complément indispensable de l'économie agricole.

Au moyen âge, tout un monde de petites gens vit dans la forêt et par elle : chasseurs, charbonniers, forgerons, chercheurs de miel, faiseurs de cendres pour la fabrication du verre. Aux villages des clairières ou des lisières, la forêt offrait avant tout son bois, matériau bien plus nécessaire à la vie rurale d'autrefois qu'à celle d'aujourd'hui, puisque le paysan en usait pour la construction de sa maison, son chauffage et son éclairage, la confection de ses outils. Le chêne fournit la charpente des habitations; l'orme, l'armature des chars et des roues; le bouleau servait à la vannerie, le châtaignier à la tonnellerie.

L'agriculture primitive, bien loin d'être l'ennemie de la forêt, réclamait impérieusement son concours. Pour engraisser la terre, en une époque où le fumier était encore peu abondant et mal utilisé, le paysan demandait à la forêt les éléments fertilisants. Le procédé le plus courant consistait à gagner sur la forêt quelques champs temporaires qui donnaient trois ou quatre ans de récoltes : c'est l'*essartage* ou *écobuage*. Les champs profitaient ainsi du long repos de la terre et surtout du brûlis des branchages des arbres abattus; la cendre de bois fut le premier engrais employé. Au bout de quelques années, la fertilité de la terre s'épuisant, le paysan abandonnait son champ et déplaçait sa zone de culture. Ce procédé, très répandu au moyen âge, persista jusqu'au XVIIIe siècle et à la révolution agricole. On en note encore des survivances dans des régions d'économie archaïque : les *sartages* se pratiquent toujours dans les Ardennes, les *issarts* dans les Cévennes vivaroises.

Mais le principal rôle de la forêt, dans l'économie agricole primitive, était de fournir aux troupeaux leurs terrains de pâture. Les clairières cultivées, qu'elles fussent naturelles ou qu'elles eussent été conquises par défrichement, étaient trop précieuses pour être abandonnées à la dépaissance des troupeaux. Le paysan livrait la forêt au bétail qui y trouvait un excellent pacage où abondent herbes, pousses, feuilles, faînes et glands. L'élevage des porcs en particulier ne se faisait qu'en forêt, coutume qui survit encore en Corse; Olivier de Serres n'affirmait-il pas que « la plus délicate viande de pourceaux est faite du gland» ? La chèvre, le mouton, mais à un degré moindre, vivaient aussi en grande partie de la forêt. Quant au gros bétail, il trouvait plus difficilement sa nourriture dans les sous-bois; mais, avant l'introduction des prairies naturelles, les pacages n'arrivant pas à fournir le foin nécessaire, on utilisait la feuille des arbres.

Cette utilisation intense soudait l'association du village et de la forêt, de même qu'elle liait entre elles les diverses communautés villageoises riveraines d'une même forêt. Dans l'ancienne structure agraire de la France, la forêt apparaît donc comme une indispensable ressource, comme le complément nécessaire de l'économie rurale. Elle entrait comme un élément fondamental dans la composition de la campagne française.

Ce trait essentiel est parfaitement illustré encore de nos jours par le dessin de nos terroirs et le plan de nos villages. Les défrichements ont eu sur le paysage rural une influence décisive, ils ont souvent déterminé les divers types de peuplement, si bien que les anciens modes de défrichement et la répartition de l'habitat présentent encore actuellement d'étroits rapports. Deux grands types de paysage rural se partagent la France : le paysage bocager dans les régions de l'Ouest, le paysage nu et découvert dans les pays du bassin parisien et de la France de l'Est. Ces deux types de paysage correspondent à deux modes de colonisation primitive, de défrichement, par suite à deux types d'habitat.

La façade océanique de la France, domaine par excellence de la forêt de feuillus, se caractérise par l'habitat dispersé. Les communautés rurales sont composées de maisons disséminées sur un vaste terroir, entourées de leurs champs, sans que le chef-lieu religieux ou administratif de la paroisse ou de la commune ait réussi à grouper autour de lui une agglomération. Dans ces régions, le défrichement n'a pas été l'œuvre d'une collectivité, mais l'entreprise d'individus isolés. Chaque cultivateur a attaqué la forêt pour son propre compte, y a ouvert sa clairière et, au milieu de son défrichement, a édifié son habitation. Cette colonisation individualiste, sans doute entreprise dès le néolithique, s'est poursuivie jusqu'à notre époque : vers la fin du XIXe siècle, des défricheurs bretons installaient ainsi dans la lande boisée des exploitations isolées. Ce type de défrichement et de peuplement a entraîné la disparition quasi-totale de la forêt, bien que ces régions soient éminemment favorables à la végétation forestière par la douceur et l'humidité de leur climat. Le département de la Manche, pays d'habitat dispersé par excellence, a le taux de boisement le plus faible, 3 %, alors que le taux moyen pour l'ensemble de la France est de 18 %. Si la forêt a disparu, ou presque, ces pays n'en restent pas moins des pays d'arbres. L'homme a détruit la forêt, mais il a créé un paysage nouveau, le bocage. Les rideaux d'arbres et les haies qui entourent chaque champ et tissent comme un immense treillage, ne sont pas les résidus de l'ancienne forêt disparue, mais le résultat d'une œuvre humaine de longue haleine. Si le paysan a replanté arbres et haies et construit ainsi un nouveau paysage rural, c'est évidemment pour

enclore ses champs, par souci de posséder un domaine bien délimité, le plus souvent d'un seul tenant. Mais c'est aussi pour suppléer aux ressources de la forêt détruite : les haies fournissent bois pour le chauffage, feuille pour la litière ou la nourriture du bétail. Le bocage, trait essentiel du paysage et de l'habitat, s'est ainsi intégré à l'économie agricole.

Opposé au paysage bocager de l'Ouest, le paysage nu et découvert de la France de l'Est. Ici, la campagne déroule ses champs contigus, sans haies, aux arbres rares, paysage de *champagne, campagne* ou *plaine* suivant les terminologies régionales. Le défrichement forestier a été l'œuvre d'une collectivité et a entraîné le groupement de l'habitat. Le village se dresse au centre du défrichement, les forêts sont refoulées à la périphérie de la clairière cultivée. Des nécessités de l'œuvre collective, du groupement étroit des habitations en une seule aglgomération découlent des habitudes communautaires traditionnelles, dont certaines ont résisté aux bouleversements de la révolution agricole : division du terroir en trois soles, assolement triennal forcé, vaine pâture obligatoire. De cette colonisation collective est encore issue une exploitation du sol plus intensive que dans les pays d'économie individualiste de l'Ouest. Il est vrai que le paysan de l'Est paie cet accroissement de ressources de la perte de sa liberté, tant pour la conduite de son exploitation et de sa culture que pour l'emplacement de sa maison enserrée dans l'agglomération. Ce type d'habitat et de paysage agraire n'exclut pas la forêt; mais, repoussée à la limite des champs, elle se groupe, séparant les terroirs des divers villages en massifs compacts, le plus souvent propriété communale à usages réglementés. Les régions de paysage découvert et d'habitat groupé ont donc maintenu les étendues forestières bien plus que les pays de bocage aux maisons éparses.

Habitat groupé, habitat dispersé, il est encore un type d'habitat correspondant à un troisième mode de défrichement. Le long d'une route pénétrant en forêt, les maisons s'alignent en avant de leurs champs en lanières; la campagne apparaît découpée en champs étroits, parallèles. Ici, la forêt a été défrichée selon un type de colonisation et de peuplement linéaire ; le terroir se présente, de part et d'autre de l'axe central de la route, comme en arêtes de poisson. Ce mode de défrichement, très répandu en Europe centrale, a été parfois employé dans les pays occidentaux, dans les Ardennes et surtout en Normandie, où les villages de Neuville-Champ-d'Oisel, de Saint-Nicolas-d'Aliermont ne sont qu'une longue rue de quatre et de neuf kilomètres.

A côté de ces trois types essentiels d'habitat issus de trois modes différents de défrichement, existent quelques variantes. Les pouvoirs publics du moyen âge, rois et seigneurs, pratiquèrent une politique de défrichement, cherchant à peupler les forêts désertes, afin d'augmenter le nombre de leurs sujets. A cette politique est due la fondation de véritables colonies de défrichement, au plan préconçu, *bastides* ou *villefranches* du XIIIe siècle, nombreuses particulièrement dans le Midi aquitain, et dont les maisons groupées selon un dessin régulier, plus ou moins voisin du damier, disent assez qu'elles ont été le fruit d'une volonté constructive bien déterminée. La création d'un type d'habitat nouveau, gagné sur la forêt, peut aussi avoir été le résultat d'une volonté religieuse. L'époque des défrichements médiévaux vit s'élever, loin de tout village, de tout hameau, des *granges* isolées (le mot *grange* n'avait pas alors le sens étroit d'aujourd'hui, mais désignait l'ensemble des bâtiments d'exploitation). Beaucoup d'entre elles furent l'œuvre d'associations monastiques, en particulier de l'ordre cistercien. Les granges cisterciennes fuient le voisinage des habitations paysannes, s'installant dans des « déserts », au milieu de quelques

champs gagnés sur la forêt et de vastes pâtures pour les troupeaux. Très rarement, ces granges d'origine monastique donnèrent naissance à une agglomération paysanne : mêler les laïques aux moines eût été enfreindre la règle érémitique de l'institution cistercienne. De cette origine médiévale de nombre de grandes fermes isolées dans les campagnes, à distance des villages, tel détail d'architecture est encore le témoin, mur d'une épaisseur anormale, tourelle d'angle ou linteau de porte.

Ainsi, la structure même de l'habitat et le plan des agglomérations villageoises sont conditionnées par le mode de défrichement et d'attaque de la forêt. Entreprise d'un individu ou œuvre de la communauté rurale tout entière, voulue par l'autorité politique ou obéissant à un motif d'ordre religieux, le défrichement a entraîné telle forme d'habitat, maisons dispersées au milieu des champs ou villages fortement groupés au centre des clairières culturales, parfois agglomération au plan géométrique ou grande ferme isolée. Et suivant que tel mode de défrichement et, partant, telle structure d'habitat rural ont prédominé, la forêt a été ou détruite entièrement ou repoussée soit aux limites de la grande exploitation, soit aux bornes extrêmes des terroirs cultivés.

L'ancien mode de défrichement de la forêt et la forme d'habitat qui en est résultée expliquent dans une forte mesure l'attitude des communautés villageoises à l'égard des bois communaux. Un des traits les plus nets de l'ancienne économie rurale française est l'incapacité des populations du midi de la France à entretenir et à régulièrement exploiter les forêts communales. Attaquée inexorablement par le bétail des exploitations agricoles, chèvres et moutons surtout, la forêt subit encore des outrages nombreux de la part des cultivateurs eux-mêmes, dont les procédés d'exploitation favorisent grandement l'extension des landes aux dépens des étendues boisées. Cette dégradation de la forêt a laissé des traces dans la toponymie : les populations rurales des pays de la Loire usent d'un terme qui traduit très exactement cette idée de dévastation, c'est le mot *gast* ou *gastine*. Le paysage rural offre ainsi en bien des régions les signes d'une destruction de la forêt, en particulier dans le dessein de développer l'élevage. Le peu d'intérêt des populations des pays de bocage à l'égard de la forêt s'explique de même ; sans parler des ressources que ces populations tirent, en l'absence de forêts, de leurs haies, bois nécessaires au chauffage et à la fabrication des outils. Tous ces usages, ainsi que l'indépendance de chaque exploitation au milieu de ses champs, contribuent à la dégradation de la forêt. C'est un tout autre spectacle que nous donnent les régions d'habitat concentré où le défrichement a été œuvre collective. L'esprit de discipline sociale, l'organisation de l'effort commun qui se traduit dans la structure même de l'habitat, ont porté sur l'exploitation des bois communaux, exploitation régulière et propre à assurer leur conservation ; les délégués des communautés, en Franche-Comté, en Lorraine, chaque année, ordonnent des coupes dans des secteurs déterminés ; le produit en est réparti entre chaque usager. Dès le XVIIIe siècle, des villages lorrains tirent de leurs forêts des revenus assez considérables pour n'avoir jamais à recourir à l'impôt. Les antiques usages collectifs, et particulièrement l'habitude du troupeau commun, ont beaucoup contribué à la conservation et à la bonne exploitation des bois communaux de la France de l'Est.

D'une part, étendues de rase campagne au centre desquelles les villages s'agglomèrent et que circonscrivent des masses forestières aux contours précis

et bien entretenues, de l'autre, innombrable semis de maisons entourées de terre de labour parmi d'immenses landes, des lambeaux de forêts, des boqueteaux et des haies toujours mutilées : ce contraste de paysages tient sans contredit à l'opposition d'attitude des populations rurales à l'égard de la forêt, opposition qui découle elle-même des anciens modes de défrichement. Ainsi, au terme d'une évolution millénaire, la campagne française se présente comme le résultat d'une longue recherche d'équilibre entre les régressions de la forêt et les conquêtes des surfaces bâties et cultivées ; recherche dont les solutions, sous un apparent schématisme, revêtent des aspects tout aussi variés que le sont nos bois, nos champs et nos villages.



Tout autant que sur le groupement des habitations, la forêt a marqué son empreinte sur la maison elle-même. Dès la plus haute antiquité, elle a fourni à l'homme les principaux de ses matériaux de construction ; et de nos jours encore, les techniciens modernes ne s'en sont pas complètement affranchis. Le bois a été beaucoup utilisé pour bâtir ; dans certaines régions, l'Aquitaine par exemple, n'est-il pas l'*obre*, « l'œuvre », par excellence ? Beaucoup plus maniable que la pierre, le bois offre encore de précieux avantages par sa légèreté, sa facilité de taille, sa mauvaise conductibilité de la chaleur. L'ancienne maison paysanne, au même titre que l'agriculture primitive, est liée au voisinage de la forêt ; bâtie dans les clairières culturales, elle a été à l'origine essentiellement une œuvre de bûcherons et de charpentiers. Au moyen âge, les chartes de fondation des villes neuves, les chartes de franchise des vieilles communautés villageoises accordent le plus souvent aux paysans le droit de prendre dans les forêts le bois d'œuvre nécessaire pour bâtir ou réparer leurs habitations ; « poutres et solives pour amaysoner », disent les textes.

Les habitations en bois diffèrent évidemment selon la composition des forêts et leurs essences dominantes. En particulier, forêts de résineux et forêts de feuillus ont donné deux architectures bien caractéristiques. Dans les pays de résineux aux troncs rectilignes, sapins, épicéas ou mélèzes, les pièces de bois grossièrement équarries sont posées par empilage les unes sur les autres. Ce type d'habitation correspond aux forêts résineuses des chaînes de montagnes et de l'Europe septentrionale ; il va du châlet savoyard à l'isba russe, en passant par la maison des Carpathes. Un tel mode de construction représente un progrès sur l'habitation des populations néolithiques, qui, pour éviter aux angles des entrecroisements compliqués, se contentaient de planter les troncs d'arbres verticalement, ce qui offrait le grave inconvénient de faire pourrir les parties fichées en terre et d'entraîner l'affaissement progressif de la maison.

Dans les zones de feuillus de l'Europe occidentale, la croissance plus lente des arbres ne peut fournir les matériaux nécessaires à l'élévation d'un mur par empilage ; par ailleurs, ces essences ne croissent pas en longs fûts rectilignes. Pour pallier à ces deux inconvénients, on utilisa le pan de bois, construction à claire-voie qui forme armature et soutient les matériaux de remplissage. Toute la frange océanique de la France, où le chêne, par sa solidité, est spécialement adapté à ce rôle de soutien, a construit de semblables habitations en colombage et en torchis. Du haut moyen âge au XVe siècle, le pan de bois prenait dans son armature la maison tout entière ; étaient utilisées de longues pièces de bois qui s'élevaient du fondement au sommet de la cons-

truction. Puis le manque de bois longs entraîna l'emploi de poteaux plus courts, qui correspondaient à la hauteur d'un étage. L'emploi du pan de bois, qui exigeait l'assemblage des pièces verticales et horizontales, développa l'art du charpentier qui atteignit son épanouissement au XV[e] siècle.

On ne saurait, de la naissance et du développement du pan de bois dans la zone des feuillus comme de ceux de l'habitation en troncs équarris dans les régions de résineux, conclure à la correspondance exacte des maisons de bois et des pays de forêts. Certaines régions forestières se caractérisent cependant par la maison de pierre ; le Jura, pays de forêt par excellence, la Montagne Noire, « noire » de ses vastes boisements, possèdent, le premier dès le XVI[e] siècle la maison de pierre couverte de lauzes, la seconde, depuis le moyen âge, la maison de pierre au toit de tuiles. Inversement, la maison de bois est répandue dans des pays dont la vocation forestière n'est pas particulièrement marquée ; en Limousin, si dans les campagnes la ferme est construite depuis longtemps en granit, dans les villes s'est maintenue l'habitation en colombage et torchis. Rouen fut, par excellence, la ville du pan de bois ; dans la région du Nord, Artois ou Flandres, par contre, si la maison citadine de Lille ou d'Arras est construite en pierre ou en brique, le pan de bois se maintient dans les campagnes.

Même lorsque la pierre a détrôné le bois pour les murs de la maison, le constructeur continue à faire appel à la forêt pour la couverture. Bien des régions au dense manteau forestier n'utilisent le bois que pour la toiture de leurs habitations, le Vercors, par exemple. Afin d'avoir une couverture légère et imperméable, le matériau traditionnellement le plus employé fut le *bardeau* ou *tavaillon* ou *ancelle,* planchette étroite de longueur variable. On l'utilisait jusque dans la région parisienne, où la forêt de Retz fournissait des *essils,* petites écailles de bois employées comme des tuiles. Les toits de bois ne demeurent plus aujourd'hui que dans les régions montagneuses, où ils ont cependant tendance à disparaître devant les progrès des couvertures industrielles à grands éléments, en raison des dangers d'incendie qu'ils représentent : *essandoles* des massifs alpins, Oisans, Vercors, Queyras, *ancelles* ou *essoles* du Jura, *schindel* de Bohême ou de la Forêt Noire. Ces couvertures, pour résister à l'humidité, exigent d'excellents bois ; dans les pays de montagne, on se sert de l'épicéa ; dans les régions de l'Ouest, c'était jadis le chêne. Pour être de bonne qualité, les essendoles doivent être fendues ; elles étaient autrefois fabriquées dans les villages montagnards par des artisans spécialisés ; de nos jours, faites à la scie mécanique, elles s'avèrent de moins bonne qualité et moins durables.

L'homme ne se contente pas de chercher dans la forêt les matériaux nécessaires à son habitation, il demande encore à l'arbre d'en orner les alentours. On pourrait presque caractériser divers types d'habitat par les arbres qui les accompagnent ; chaque région a ses préférences. Dans les pays bocagers, privés de forêt, quelques arbres, chênes ou ormes, plantés lors de la construction, entourent la maison ; c'est à eux que l'on demandera le matériau nécessaire aux réparations du pan de bois, en même temps qu'ils fourniront ombrage et agrément. Dans l'Agenais l'orme, en Gascogne le chêne, en pays basque ou en Provence le platane sont les compagnons ordinaires de la maison, quelques frênes plus ou moins ébranchés en Vercors. Le village tout entier demande aussi sa parure aux arbres ; il est à peine besoin de rappeler les magnifiques allées de platanes ou de pins de maints villages provençaux ou languedociens,

en Ile-de-France les places aux ormes majestueux ; en pays tchèque ou slovaque, en Allemagne du Sud, c'est le tilleul ; l'acacia en Hongrie. Tellement l'homme conserve vis-à-vis de l'arbre une attitude où se mêlent, issus d'un commerce millénaire avec la forêt, l'attachement et le respect.



La forêt a donc marqué d'une forte empreinte les faits d'habitat et de peuplement. Campagne et bocage, paysage découvert et paysage verdoyant d'arbres et de haies, maisons dispersées et villages groupés, ces contrastes sont en partie dus à l'antique attitude de l'homme vis-à-vis de la forêt, aux modes d'appropriation du sol et de défrichement. Quand le paysan a ouvert la clairière isolée où placer son exploitation, quand la multitude de telles entreprises a quasiment détruit la forêt, pour se protéger dans son isolement, pour marquer sa propriété, il clôt ses terres de haies et de lignes d'arbres. L'arbre, qui avait été éliminé quand il se pressait en denses futaies, reprend possession du paysage avec le bocage, et signale alors un mode particulier d'occupation et d'habitat. Quand le défrichement a été entreprise collective, le village groupé se tient au milieu de ses champs unis en une surface sans clôture, tandis que l'arbre se dresse encore en massifs compacts aux limites du terroir. Ce contraste fondamental entraîne à son tour des contrastes économiques et sociaux. Dans les pays de bocage, les domaines ruraux d'un seul tenant présentent plus de solidité que les domaines dispersés en nombreuses parcelles qui se morcellent beaucoup plus vite. Par ailleurs, pays de villages et pays de fermes fournissent à la vie rurale des cadres différents ; le village permet les contacts, les rapprochements et l'association ; la ferme s'isole derrière ses haies et développe un individualisme méfiant.

En Lorraine, en Bourgogne, en Champagne, en Picardie, note Vidal de la Blache dans ses *Principes de géographie humaine,* l'habitant de la campagne est surtout un villageois ; dans l'Ouest, c'est un paysan.

Ainsi, jusqu'aux différences intellectuelles et morales de la mentalité paysanne qui gardent encore la marque des antiques rapports du défricheur et de la forêt.

A PROPOS DE L'HISTOIRE DES CAMPS DE CONCENTRATION

par PIERRE DAIX

Les camps de concentration, lorsque l'écrasement militaire de l'Allemagne nazie les révéla au monde au printemps de 1945, apparurent comme la manifestation suprême de la bestialité et de la cruauté.

Les premiers témoignages des rescapés, les procès des criminels de guerre sont venus confirmer cette impression.

Il était à la fois normal et juste qu'il en fût ainsi. Mais, de même que l'histoire du fascisme ne saurait se confondre avec l'énoncé des crimes qu'il fit commettre, il serait faux d'identifier celle des camps de concentration avec une anthologie du sadisme et de la dégradation des hommes. Pour comprendre le fascisme, il faut le replacer dans les conditions historiques qui lui donnèrent naissance, il faut expliquer comment il a pu se développer, pourquoi et comment il a pu être vaincu. Pour les camps de concentration. il faut faire de même. A cette condition seulement, on peut saisir leur signification et comprendre qu'ils ont aussi constitué un échec.

Jusqu'à ces derniers temps, presque rien n'avait été publié en France à ce sujet. Le problème avait à peine été posé.

Il y a, à cela, plusieurs raisons. La plus importante sans doute est que peu de déportés français ont été à même de bien comprendre la vie des camps. Il fallait parler allemand et avoir un poste permettant d'observer. Peu d'entre nous ont rempli ces conditions. D'autre part, et cela est essentiel, l'histoire des camps est faite pour une grande part de l'histoire de la Résistance dans les camps, qui est encore très peu connue, sinon dans ses manifestations, du moins dans ses objectifs et son organisation, par suite de sa rigoureuse clandestinité.

Il est à noter cependant qu'un certain nombre des déportés qui ont laissé un témoignage sur les camps n'ont pas parlé de la Résistance, bien qu'ils aient été au courant de son existence, soit parce qu'ils ont cru bon de se limiter à l'horrible, soit parce que des raisons politiques, au premier rang desquelles il faut compter l'anticommunisme, les ont poussés à la passer sous silence.

Deux livres viennent de paraître qui comblent ces lacunes. Il s'agit des *Jours de notre mort* de David Rousset (1) et de *Ceux qui vivent* de Jean Laffitte (2).

Bien qu'ils aient le même sujet, du moins en partie, ces deux livres sont aussi différents que possible, tant dans leur forme que dans leur fond. Aussi est-il préférable de les étudier l'un après l'autre.

---

(1) Paris, éditions du Pavois.

(2) Paris, éditions Hier et aujourd'hui.



M. Rousset nous indique dans sa préface qu'il s'est proposé de faire participer ses lecteurs à l' « Univers concentrationnaire » ; c'est pourquoi il a eu recours à la technique du roman.

Les faits, les événements, les personnages, nous dit-il, sont tous authentiques.

Il ajoute :

Il arrive parfois à ces personnages de parler. Les hommes qu'ils sont ne peuvent en aucun cas porter la responsabilité de tels propos. Les mots disent des inquiétudes qui furent sans se préoccuper de la façon dont les lèvres mortelles les formulèrent alors.

M. Rousset a pris encore une autre précaution : celle de nous signaler en appendice les sources qu'il a utilisées.

L'intention est donc des plus méritoires, voire des plus sympathiques.

Le roman est construit avec les techniques de simultanéisme empruntées aux romanciers américains.

Cela permet à l'auteur de passer en revue les différents camps, les diverses catégories de détenus, leurs conditions de vie extrêmement variées, et de brosser une vaste fresque de l' « univers concentrationnaire ».

M. Rousset est le premier à avoir entrepris un travail aussi important. Par bien des points, pour le lecteur dépourvu d'éléments de comparaison, ce gros livre sera une révélation.

Est-ce à dire que M. Rousset a écrit sur les camps le grand livre que l'on attendait ? Je ne le crois pas.

En dépit d'un effort de documentation considérable, des artifices variés de présentation, de l'extrême diversité des problèmes que M. Rousset a abordés, *les Jours de notre mort* restent une œuvre limitée, fragmentaire. Quand on arrive à la fin, on a l'impression gênante que l'essentiel n'a pas été dit, ou plutôt qu'il a été, dans une certaine mesure, à la fois falsifié et escamoté.

En effet, si M. Rousset a su remarquablement rendre la psychologie des criminels des camps et de leurs acolytes, de tout ce monde bigarré et trouble de *lumpen,* de dévoyés et de déclassés, de bandits de toute profession, où les fascistes polonais et yougoslaves se trouvaient solidaires des tueurs professionnels et des escrocs internationaux dans la servilité à l'égard des S.S. et l'empressement à accomplir les plus basses besognes, les raisons profondes et les lignes essentielles de la lutte menée par les antifascistes lui échappent.

Ce n'est pas que M. Rousset accorde une place insuffisante à cette lutte. On avait pu lui faire ce reproche, à juste raison, à propos de l'*Univers concentrationnaire;* mais, cette fois-ci, près de la moitié du livre est consacrée aux combats des politiques dans les camps.

Malgré cela, M. Rousset n'a pu donner qu'un tableau confus où toutes les thèses semblent avoir été confrontées, mais où en fait les principaux problèmes ont été présentés d'une façon fausse.

De plus, M. Rousset s'est servi de l'activité des antifascistes dans les camps pour se livrer à des dissertations sur l'actualité politique qui ne brillent pas toujours par leur honnêteté, sans compter qu'il y aurait beaucoup à dire sur leur authenticité.

Le procédé, certes, ne manque pas d'habileté, qui consiste à utiliser les communistes allemands comme base d'attaque contre le Parti communiste français. Quelle aubaine de pouvoir disposer de militants enfermés depuis dix ans et plus, coupés de la vie militante, restés figés, pour la plupart, sur une ligne

politique dépassée! M. Rousset ne s'est pas fait faute de l'exploiter, en accordant une place de choix à leurs discussions.

En dosant remarquablement les dialogues, en les accrochant au moins superficiellement à la vie du camp, il peut sembler que l'objectivité est sauve. En fait, le plus souvent, il n'y a jamais qu'une thèse de défendue et, comme par hasard, elle coïncide avec celle d'un groupe suspect entre tous.

Un bon exemple de ces méthodes est fourni par le passage du roman où M. Rousset s'efforce de faire passer la création d'une direction internationale de la Résistance à Buchenwald pour la reconstitution de l'Internationale communiste.

Passer d'un camp de concentration — « univers à part, totalement clos », « monde concentrationnaire entièrement refermé sur lui-même dans sa solitude » (1) — au monde entier; laisser croire que les conclusions qui sont valables à l'échelle de l'un, le sont pour l'autre et que l'autodissolution de l'Internationale communiste est une erreur indéfendable, est déjà un assez joli tour de passe-passe. Mais faire dire certaines phrases à un communiste allemand mal informé, sans que son interlocuteur français trouve quelque chose à y répondre, ressemble beaucoup plus à de la propagande camouflée qu'à un compte rendu objectif!

Cela n'est qu'un exemple parmi d'autres. Il y aurait beaucoup à dire aussi sur la façon dont M. Rousset présente la Résistance française au camp de Buchenwald. S'il rend un hommage mérité à l'action de Marcel Paul et du colonel Manhès, s'il montre également combien fut importante la contribution des communistes français à l'organisation de la lutte clandestine et à la définition de ses objectifs et de ses méthodes, M. Rousset, en guise en quelque sorte de « contrepoison » à des résultats positifs qu'il n'a pas pu passer sous silence, reprend fidèlement par ailleurs toutes les calomnies qui ont pu être déversées sur l'activité du « comité de défense des intérêts français » de ce camp, en les donnant pour aussi valables que ses éloges.

Tous les passages qui ont trait à l'activité des politiques sont conçus de cette manière. Hommages justifiés, critiques positives, calomnies savantes, falsifications subtiles se mêlent et s'entrecroisent.



M. Rousset peut créer cette confusion irritante, d'où émergent des conclusions presque toujours défavorables pour les communistes, parce que, en fin de compte, il a laissé dans l'ombre les problèmes fondamentaux posés par la structure des camps et par la lutte antifasciste à l'intérieur de leurs murailles.

La notion vague d'univers concentrationnaire est constamment employée dans *les Jours de notre mort*. Marie-Elisa Nordmann a déjà montré ici-même (2) ce qu'elle avait d'artificiel et de contradictoire. M. Rousset continue de l'utiliser et d'insister sur la différenciation radicale et sur l'isolement complet de cet « univers à part, étrange royaume d'une fatalité singulière ». Mais, cette fois-ci, il fait dire à l'un de ses personnages, le communiste allemand Busse :

> Les camps développent des traits fondamentalement originaux qui ne peuvent cependant être véritablement compris que situés dans leur perspective historique réelle : la société concentrationnaire est un aboutissement monstrueux de la société capitaliste en dégénérescence. (P. 419.)

(1) Ces expressions sont de M. Rousset. Nous verrons plus loin ce qu'il faut en penser.

(2) Voir *la Pensée*, n° 10 (janvier-février 1947), pages 153-154.

Pourquoi alors créer de toutes pièces cette notion confuse et mystérieuse d'univers concentrationnaire, puisque les camps, bien loin de constituer un monde à part dans l'Europe soumise au joug nazi, n'étaient en somme que le concentré de ce monde ? Pourquoi ne pas employer tout simplement le mot de fascisme ? Pourquoi insister aussi lourdement sur les différences, alors que les camps n'ont offert d'autre caractéristique particulière que celle d'être soumis sans restriction ni atténuation d'aucune sorte, à la terreur hitlérienne qui pouvait se payer le luxe d'y régner sans fards ni masques ?

Pourquoi, sinon pour fausser les conditions de la lutte dans les camps et vider de leur sens les combats des antifascistes ?

Le problème capital, M. Rousset le pose de la façon suivante : le fait de prendre des responsabilités dans le fonctionnement de l'univers concentrationnaire n'avait-il pas pour conséquence inéluctable de jouer dans une certaine mesure le jeu des S.S. et d'être amené à partager avec eux « la responsabilité criminelle des camps » ? (P. 176.)

M. Rousset, pour avoir posé négativement le problème de la lutte antifasciste, pour n'avoir pas dénoncé sans ambages la mystification d'un univers des camps coupé du monde et régi par des lois différentes (c'est la thèse même des S.S. et de Himmler, — c'est le seul moyen de conférer aux camps un caractère d'expiation et de rééducation par la discipline et le travail), ne peut se prononcer sur ce point crucial pour qui veut juger des camps de concentration.

Une fois de plus, M. Rousset se borne à exposer deux points de vue opposés, mais, incidemment, c'est une fois de plus la thèse anticommuniste qui triomphe.

En fait, les nécessités de la guerre ont amené la réforme de 1942, caractérisée par l'utilisation des déportés pour les besoins de l'économie de guerre. Cette transformation conduisit les S.S. à chercher de nouveaux cadres capables d'assurer les tâches nouvelles. Ils ont été ainsi contraints de faire appel aux politiques. Cela a eu pour conséquence qu'à *l'intérieur du cadre fixé par les S.S. et sous leur contrôle étroit* les politiques ont pu disposer de certains leviers de commande. Les antifascistes se sont saisis de ceux qu'on leur offrait et ont engagé la lutte pour reprendre le plus possible des autres aux « droit-commun » (1). Ils se sont servis de leurs possibilités nouvelles pour saboter le travail pour la guerre et surtout pour *renverser, dans une proportion de plus en plus considérable, le sens de la machine d'extermination en sauvant les antifascistes.* Et c'est là le véritable problème. Les antifascistes ont-ils su trouver les formes d'organisation et d'action permettant de saboter efficacement le travail d'extermination et de dégradation poursuivi contre eux par les S.S. ? La réponse est : Oui! Parce que les antifascistes ont appliqué les enseignements et les méthodes qu'ils avaient déjà pratiqués dans le combat, dans la grande prison de l'extérieur et que, comme l'a magnifiquement montré Jean Laffitte dans *Ceux qui vivent,* c'était le même combat qui continuait. C'est pour cela que les antifascistes ont triomphé de la plus systématique des tentatives d'asservissement et de déshumanisation, en faisant que le plus grand nombre possible de leurs camarades de combat conservent la vie, leurs forces, leur moral et leur dignité d'homme, qu'ils restent capables de lutter.

Cette victoire sur les S.S. est riche de signification. M. Rousset n'en parle pas. Dans un morceau de bravoure de dernière heure, il englobe *tous les déportés sans exception aucune* dans un éloge vibrant et leur décerne un certificat collectif de bonne conduite, comme s'il voulait s'acquitter d'un geste de politesse au moment de prendre congé ; cette dernière falsification n'est pas la moindre.

(1) M. Rousset, dans son livre, retrace les premières étapes de cette évolution, mais s'arrête là.



Quand, après avoir lu *les Jours de notre mort,* on prend *Ceux qui vivent,* de Jean Laffitte, on a l'impression de passer dans un autre monde, et ce n'est pas une pure conséquence de l'opposition des titres.

Il serait facile d'opposer le style simple et direct de Jean Laffitte aux formules ampoulées et prétentieuses de M. Rousset, la présentation objective des faits à leur exposé romancé, les discussions vivantes aux dialogues intellectuels. La différence la plus importante n'est pas là. Elle n'est pas non plus dans les thèmes. Jean Laffitte nous raconte sa vie militante, de son évasion du camp de prisonniers en novembre 1940, au commando d'Ebensee en 1944 où il assura la direction de la lutte antifasciste. Dans l'intervalle, il nous fait le récit de ses combats dans la Résistance à Paris, de son arrestation et de sa vie en prison et au camp de Mauthausen.

La partie du livre consacrée aux camps a la dimension d'un roman ordinaire, mais elle suffit à nous en donner tous les aspects essentiels, sous une forme inoubliable.

On s'aperçoit alors à quel point l'œuvre de M. Rousset nous donne des camps une image déformée. L'optique de M. Rousset est celle du spectateur qui subit, mais ne participe pas, c'est celle qu'aurait pu avoir un déporté, isolé dans un bloc de quarantaine, qui aurait eu des loisirs pour réfléchir et d'abondantes informations sur ce qui se passait dans ce qu'on appelait le « camp libre », mais qui, soumis à la terreur commune, n'aurait pas été solidaire des luttes contre la mort.

Ceux qui vivent, de Jean Laffitte, est au contraire le témoignage d'un combattant, d'un homme courageux et conscient, qui nous dit ses craintes et ses espoirs, ses souffrances et ses joies; c'est le livre de la vie, c'est aussi celui de l'histoire.

La comparaison de ces deux livres est riche de leçons, et la première est, je crois, que celui des deux auteurs qui s'est tenu hors du combat, qui a voulu s'ériger, du haut de l'abstraction métaphysique, en juge et arbitre entre les défenseurs de la liberté et les sbires de la mort, n'a pas été objectif et n'a pu qu'entasser des faits (1) et non faire l'histoire.

L'expérience, en effet, nous enseigne qu'on ne peut se tenir au-dessus de telles mêlées et M. Rousset, pour ne l'avoir pas compris, a en fait, comme nous l'avons montré, pris parti et, tout naturellement, il a été amené à faire le jeu des forces du passé et de la mort.

Jean Laffitte, au contraire, parce qu'il est un partisan, parce qu'il a dirigé la lutte et qu'il a eu particulièrement conscience de son importance et de sa portée, a su la faire revivre pour nous. Il a été capable de reconstituer la dynamique des camps, toute la vie des hommes, le sens historique des combats qui s'y déroulèrent, c'est-à-dire justement être plus qu'un témoin.

Le livre partisan n'est pas celui qu'on pense.

De tous les témoignages parus sur la Résistance, celui de Jean Laffitte est, à ma connaissance, celui qui domine le plus les événements et remet le mieux les faits et les hommes à leur vraie place.

Cela a été possible d'abord parce que Jean Laffitte, de par l'importance de

---

(1) Il y a d'ailleurs de nombreuses erreurs dans le livre de M. Rousset. Les passages concernant le camp de Mauthausen fourmillent d'inexactitudes et donnent une idée fausse des conditions qui y régnèrent. Marie-Elisa Nordmann a signalé des déformations analogues à propos des épisodes qui se passent à Auschwitz.

la responsabilité qu'il assuma auprès du Comité central clandestin du Parti communiste français et du rôle dirigeant qu'il tint dans les organisations clandestines des prisons et des camps, a connu beaucoup de choses. Ce qu'il raconte de la vie clandestine d'hommes comme Jacques Duclos, Benoît Frachon, Félix Cadras, A. Dalidet, a le caractère d'une véritable révélation sur les combats de ceux qui, dans l'illégalité et sous la plus féroce des répressions, créèrent sans découragement ni faiblesse, inlassablement, les conditions de l'insurrection nationale libératrice.

Ce que Jean Laffitte écrit de la lutte ouvrière n'avait jamais non plus été exposé encore aussi précisément et avec autant de clairvoyance, de richesse de faits.

D'autre part, *Ceux qui vivent* est un document sur un type d'homme nouveau. Jean Laffitte parle bien peu de lui dans son livre, mais au travers de ce qu'il nous dit des hommes, de la guerre, du monde, on le sent vivre, on suit ses pensées, ses réactions. Et sans le vouloir, il nous a laissé un portrait de militant lucide, d'homme accompli, qui sait comprendre et aimer, mais aussi agir pour transformer et améliorer. Une image vivante qui rejoint celles qu'Aragon a réunies dans *l'Homme communiste*.

C'est pourquoi *Ceux qui vivent*, plus qu'un témoignage sur les camps et sur la Résistance, est un livre d'histoire des temps où ceux qui luttent pour la libération totale de l'homme font l'histoire et peuvent l'écrire.

L'IMPORTANCE HISTORIQUE DE A. I. HERZEN

par M. MITINE

Nous publions ci-dessous un article de l'historien soviétique M. Mitine, qui doit intéresser particulièrement le public français, à la veille de la célébration de la Révolution de 48, par l'importance qu'eurent les événements de 48 sur la pensée de Herzen.

Le mouvement de libération, dans la Russie du XIXe siècle, a fait surgir de grands hommes, qui ont laissé une trace ineffaçable dans le développement de la pensée sociale et dans la formation des idées révolutionnaires de ce pays. Alexandre Ivanovitch Herzen a été l'un de ces hommes éminents.

La biographie de Herzen, sa vie et son activité, sont liées à de nombreuses dates remarquables de l'histoire de la Russie. Herzen est né dans l'année terrible, en 1812, dans la maison d'un riche propriétaire foncier de vieille souche, sur le boulevard de Tver, à Moscou. Dès sa petite enfance, les récits qu'il entendait faire de la campagne de Napoléon, de l'incendie de Moscou, de la bataille de Borodine et du général Koutouzov, ont fortement marqué son esprit.

Herzen avait treize ans lorsque, le 14 décembre 1825, éclata sur la place du Sénat, à Pétersbourg, l'action des décembristes. De l'aveu de Herzen, ce mouvement éveilla en lui l'intérêt pour les questions sociales et dissipa le «sommeil puéril» de son âme.

> Les hommes du 14 décembre, écrivait Herzen par la suite, sont une phalange de héros, nourris, comme Rémus et Romulus, du lait d'une bête sauvage... Ce lait leur a profité ! Ce sont des sortes de héros épiques, forgés de pur acier de la tête aux pieds, des prophètes combattants, qui vont sciemment à une mort certaine, pour éveiller la jeune génération à la vie nouvelle et pour purifier les enfants, nés au milieu d'un régime de torture et de servilité. (*Œuvres*, tome XV.)

Trois ans après le soulèvement des décembristes, en 1828, un événement survint dans la vie de Herzen à dater duquel on peut faire commencer sa biographie révolutionnaire. C'est le serment célèbre et auréolé de romantisme de ces deux jeunes gens, Herzen et Ogarev, qui jurèrent au mont des Moineaux, à la face de tout Moscou, de donner leur vie à la lutte pour la cause du peuple.

> Le soleil baissait, écrivait Herzen dépeignant cet événement; le firmament brillait, la ville s'étendait à perte de vue au pied du mont, un petit vent frais soufflait sur nous; nous restâmes longtemps debout, appuyés l'un à l'autre, puis nous nous étreignîmes et jurâmes, à la vue de tout Moscou, de sacrifier notre vie à la lutte que nous avions choisie.

Tels sont les traits de Herzen adolescent.

Puis, ce sont les années d'études à l'Université de Moscou. La vie idéologique de la jeunesse universitaire d'avant-garde dans les années 1830 était riche et mouvementée; elle s'écoulait dans une atmosphère d'« exaltation civique » (expression de Herzen) : assimilation des opinions, de l'expérience et des traditions des décembristes, profonde passion pour la poésie de Pouchkine et son amour de la liberté, pour la satire de Griboïédov et les idées d'avant-garde des penseurs et des philosophes de l'Europe occidentale.

Dans *Faits et Pensées*, Herzen caractérise ainsi les cercles d'étudiants à cette époque, notamment le cercle Stankevitch-Belinski et celui qu'il dirigeait lui-même avec Ogarev :

> Il est difficile de dire avec précision ce que nous prêchions. Les idées étaient vagues; nous prêchions la révolution française, puis nous prêchions le saint-simonisme et encore cette même révolution; nous prêchions la Constitution et la République, la lecture des livres politiques et la concentration des formes dans une seule société. Mais le plus souvent, nous prêchions la haine contre toute violence, contre tout arbitraire.

Herzen s'est heurté de très bonne heure à la monarchie tsariste. Le romantisme du passé révolutionnaire des pays occidentaux, les rêves de Herzen et d'Ogarev sur la lutte pleine d'abnégation pour la liberté, le culte élevé de l'art, les disputes philosophiques, font bientôt place, pour eux, à la prose désagréable de l'activité policière. En 1834, le gouvernement tsariste condamne Herzen à la déportation pour avoir organisé un cercle

d'étudiants dont l'orientation est nuisible au pouvoir absolu. De ce moment, commence pour lui une suite d'arrestations, d'interrogatoires, de perquisitions et de déportations qui ne cesseront qu'avec son départ pour l'étranger.

Les années de déportation ont encore renforcé Herzen dans sa haine contre le despotisme et le joug du servage. Herzen déploie une activité débordante. En quelques années, entrecoupées d'arrestations et de déportations, il crée une série d'œuvres artistiques de valeur: *le Docteur Kroupov, Qui est coupable?, les Quarante Voleurs,* etc. dans lesquelles il flagelle le servage, l'arbitraire et flétrit impitoyablement le monde des Négrov, des Nozdriov, des Sobakévitch, des Skalozoubov et des Famoussov.

Belinski, qui appréciait beaucoup ces œuvres, note dans sa revue de la littérature russe de 1847 que Herzen jouit d'une faculté remarquable de transmettre fidèlement les phénomènes de l'actualité, d'en dépeindre les tableaux en couleurs vives, mais que la puissance de la pensée est la force principale de son immense talent littéraire.

Tout en écrivant des œuvres artistiques qui ont eu une grande influence sur le développement de la vie idéologique des années 1840, Herzen travaille avec ardeur à élaborer sa conception philosophique du monde. A cette époque, le cercle de ses lectures est extraordinairement étendu. Tacite et Aristote, Guizot et Louis Blanc, Schlosser et Proudhon, Bacon et Hegel, Bauer et Feuerbach, Eschyle et Gœthe, Schiller et George Sand, Pouchkine et Gogol, Barthélémy Saint-Hilaire et Cuvier, Linné et Buffon, telle est l'énumération incomplète des auteurs qu'il a étudiés. Les problèmes des sciences naturelles et de l'histoire de la philosophie, de l'esthétique et de la théorie du droit, l'histoire du socialisme et les catégories de la logique, voilà de quoi Herzen s'occupait à ce moment-là.

A la suite d'un travail intense, il accumule les vues philosophiques, les convictions matérialistes et dialectiques qu'il a exposées avec éclat dans ses ouvrages : *le Dilettantisme dans la science* et *les Lettres sur l'étude de la nature.* Dès les premières années 1840 et jusqu'à son départ à l'étranger, Herzen joue un rôle dirigeant dans la lutte idéologique des hommes d'avant-garde de la Russie de ce temps. C'est à ce moment que se situe sa lutte passionnée contre les opinions rétrogrades et réactionnaires des slavophiles, contre leur orientation vers les coutumes en usage avant Pierre le Grand; c'est là que se situent ses ardentes disputes philosophiques à propos de la dialectique de Hegel, du matérialisme de Feuerbach, des destinées du développement historique de la Russie, etc.

En 1847, une nouvelle étape commence dans la vie de Herzen. Il part à l'étranger, d'où, jusqu'à la fin de ses jours, il ne pourra revenir dans sa patrie. Cependant, à l'étranger, Herzen n'est pas du tout isolé de la Russie. Au contraire, il se donne entièrement à la lutte pour la libération de son peuple.

> L'axe directeur de notre vie, écrivait-il, c'est notre attitude envers le peuple russe, la confiance que nous lui prodiguons... et le désir de participer activement à ses destinées. Notre amour... est étroitement lié à nos aspirations et à nos idéaux, il est justifié par la confiance, la raison, et c'est pourquoi il nous est léger et correspond à l'activité de toute notre vie. (*Œuvres philosophiques choisies.*)

Herzen a déployé une grande activité révolutionnaire à l'étranger. Il a été le premier à lever le drapeau de la lutte contre le despotisme tsariste en s'adressant aux masses par la presse russe libre. Il a édité la revue *Poliarnaïa Zvezda* (*l'Etoile polaire*) de 1855 à 1869) et le journal *Kolokol* (la *Cloche*) de 1857 à 1867. Ainsi, Herzen est le fondateur de la presse russe libre à l'étranger et c'est là son grand mérite, dit Lénine. *Kolokol,* avec sa devise : « Je fais appel aux vivants ! » a été la première tribune politique russe libre et elle est tout de suite devenue une grande force. Les ennemis et les adversaires de Herzen eux-mêmes devaient reconnaître que *Kolokol* était « une force dans l'Etat russe ». Lénine, signalant l'importance historique de *Kolokol,* écrivait :

> La presse démocratique non censurée d'alors, avec *Kolokol* de Herzen en tête, a été le précurseur de la presse ouvrière (prolétarienne-démocrate ou sociale-démocrate).

Tandis que Herzen est à l'étranger, toutes ses pensées se tournent vers le pays natal, vers la Russie. La lutte contre le servage, contre la barbarie et l'état arriéré de la vie russe, la lutte du peuple pour sa libération, inspire toute son activité.

> J'appartiens au peuple russe de toutes les fibres de mon âme, écrivait Herzen en 1867; je travaille pour lui, il travaille en moi, et cela n'est pas du tout une réminiscence historique, un instinct aveugle, non plus qu'un lien du sang, mais la conséquence de ce qu'à travers l'écorce et le brouillard, à travers le sang et la lueur des incendies, à travers l'ignorance du peuple et la civilisation tsariste, je vois une force immense, un élément important, qui agit dans l'histoire à côté de la révolution sociale, vers laquelle le vieux monde ira, qu'il le veuille ou non, s'il ne veut pas périr ou s'ossifier. (*Œuvres,* t. XX.)

Cependant, Herzen ne s'occupe pas seulement de questions spécifiquement russes; il prend également une part active au mouvement démocratique de l'Europe occidentale. Il est en rapport avec un cercle très large d'hommes politiques d'avant-garde de presque toute l'Europe : avec Proudhon, Mazzini, Louis Blanc, Hugo, Michelet, Quinet, Pierre Leroux, Kossuth, les émigrés polonais et les radicaux anglais. Il prend part à leurs préoccupations, les aide, les conseille, analyse presque tous les événements européens de l'époque.

Impressionné par l'écrasement du soulèvement des ouvriers parisiens en juin et la défaite du mouvement révolutionnaire de 1848 dans les différents pays d'Europe, Herzen traverse une crise profonde. Selon l'expression de Lénine, la faillite spirituelle de Herzen n'était rien d'autre que « la faillite des illusions bourgeoises dans le socialisme ». Chez Herzen, il faut le noter à son honneur, elle a marqué le moment où il a commencé à comprendre le rôle et l'importance de la lutte de classe du prolétariat.

Dans un article consacré à la mémoire de Herzen, Lénine parle des trois étapes principales de la lutte libératrice en Russie et des trois générations de révolutionnaires russes qui y correspondent. La première période est celle de la noblesse, où les décembristes et Herzen interviennent dans l'arène de la lutte politique. La deuxième période est celle du mouvement des roturiers révolutionnaires, avec Tchernychevski comme chef idéologique; puis, la troisième période, qui est celle d'un vaste mouvement des masses populaires avec, à leur tête, l'unique classe révolutionnaire conséquente : le prolétariat.

Lénine situe la période de la noblesse dans le développement du mouvement révolutionnaire en Russie entre les années 1825 et 1861. C'est dans l'analyse des statistiques concernant les crimes d'Etat en Russie que Lénine découvre le rôle que les différentes classes ont joué dans le développement de la lutte libératrice. Il indique que, de 1827 à 1846, il y avait 76 % de nobles et 23 % de petits bourgeois et de paysans parmi les inculpés pour crimes d'Etat. Le cercle de ces révolutionnaires est encore extrêmement restreint, ils sont loin du peuple, mais leur rôle dans le développement du mouvement révolutionnaire est immense. Les meilleurs parmi les nobles, bien qu'ils fussent une infime minorité, impuissante sans l'appui du peuple, ont accompli une grande œuvre : « ils ont aidé le peuple à s'éveiller », dit Lénine. Et parmi ces hommes les meilleurs, Herzen était le meilleur.

Quand, dans les années 1860, Herzen peut déjà entrevoir le peuple révolutionnaire en Russie et l'étape suivante dans le développement du mouvement révolutionnaire, il rejette quelques-unes de ses déviations libérales et se met au côté de la démocratie révolutionnaire, contre le libéralisme.

Les célèbres lettres *A un vieux camarade*, écrites par Herzen en 1869, un an avant sa mort, prouvent qu'il avait commencé à jeter ses regards vers le mouvement ouvrier, vers l'Internationale, à la tête de laquelle se tenait Marx.

Tel est A. I. Herzen, puissant artiste de la parole et journaliste de première classe. Une haine ardente contre l'esclavage et le servage, un dévouement à l'idéal socialiste qui ne s'est jamais démenti au cours de sa vie mouvementée et pénible, une dénonciation passionnée du joug capitaliste, un amour inspiré pour la Russie, un culte fervent pour la cause de l'affranchissement du peuple à l'égard du despotisme tsariste, tout cela fait de Herzen un représentant remarquable du mouvement socialiste et un des précurseurs du marxisme en Russie.

II

Dans le développement de la philosophie classique russe, une des places les plus honorables revient à Herzen. Lénine écrivait :

> Dans la Russie féodale des années 1840, il a su s'élever à une telle hauteur, qu'il a atteint le niveau des plus grands penseurs de son temps. Il a assimilé la dialectique de Hegel. Il a compris qu'elle représente en soi l' « algèbre de la révolution ». Il a été plus loin que Hegel, vers le matérialisme, venant aussitôt après Feuerbach. La première des lettres sur l'*Etude de la nature, Empirisme et Idéalisme*, écrite en 1844, nous montre le penseur qui, même maintenant, dépasse d'une tête la masse des naturalistes-empiristes contemporains et la multitude des philosophes, des idéalistes et semi-idéalistes d'aujourd'hui. Herzen est arrivé au matérialisme dialectique et s'est arrêté devant le matérialisme historique. (*Œuvres*, t. XV.)

Herzen a surtout le grand mérite d'avoir fait la critique de la philosophie idéaliste allemande et de l'idéalisme de Hegel en particulier. Indépendamment de Marx et de Engels, et en même temps qu'eux, Herzen dévoile la contradiction entre la méthode et le système de la philosophie hegelienne. Il dénonce avec force le caractère idéaliste et

abstrait de la dialectique de Hegel, de ses opinions sociales et politiques. Herzen note que Hegel — en dépit de la méthode dialectique qui ne connaît rien d'absolument achevé et qui exige un mouvement allant sans cesse de l'avant — « a attaché la voile de sa philosophie » pour être « dans le ton du jour ». Selon l'expression spirituelle de Herzen, lorsque Hegel développait la méthode dialectique, il avançait à toute vitesse, prenant le mors aux dents, mais dans ses conclusions, il s'est arrêté « devant les portes de Brandebourg ».

Il est extrêmement intéressant de noter que, dès 1833, dans une de ses lettres de jeunesse à Ogarev, Herzen fait cette remarque : « Schelling est arrivé au catholicisme mystique et Hegel au despotisme ! » (*Œuvres*, t. I.) Herzen, qui comprenait avec une telle perspicacité le caractère réactionnaire des conclusions sociales et politiques hegeliennes, a pu naturellement dévoiler plus profondément et plus largement le caractère limité et les erreurs de la philosophie hegelienne quand, plus tard, il s'est spécialement penché sur cette étude. « La dialectique de Hegel, écrivait-il, est un terrible bélier de guerre. » Cependant, ce qui la distingue, c'est son « caractère double » et la « cocarde protestante de la Prusse ».

L'exploit de Hegel, écrivait Herzen, consiste justement dans ce fait qu'il a tellement incarné la science dans la méthode, qu'il n'y a qu'à comprendre sa méthode pour oublier presque complètement sa personnalité, qui fait voir souvent et sans aucune nécessité sa physionomie allemande et sa toge de professeur à l'Université de Berlin. (*Œuvres philosophiques choisies.*)

De l'avis de Herzen, les conclusions absolues de la philosophie de Hegel sont en contradiction avec la dialectique.

Herzen ne pouvait supporter les « abstractions mortes » de la philosophie allemande, il flagellait impitoyablement l'évasion de celle-ci dans le domaine de la spéculation, son manque de contact avec la vie réelle. Il estimait que Hegel s'en tenait aux abstractions pour ne pas être dans la nécessité d'effleurer les « applications pratiques ». Herzen indique que Hegel « prenait rarement l'air », mais alors il « laissait dans l'enchevêtrement de la dialectique les questions qui occupaient justement au plus haut point l'homme contemporain ». Par « respect pour la place et les honneurs », il « faisait consciemment planer sa philosophie au-dessus de la terre ». On peut dire vraiment que la critique de la philosophie spéculative allemande et de son caractère abstrait par Herzen, dépasse de beaucoup, par son esprit et par sa profondeur, la critique de Feuerbach.

Herzen dévoile à fond le caractère idéaliste de la dialectique de Hegel. Il écrit :

Si la méthode dialectique n'est pas le développement de la nature elle-même, la formation, pour ainsi dire, de celle-ci dans la pensée, elle devient un moyen purement extérieur de poursuivre toutes sortes de choses à travers l'édifice des catégories, une série d'exercices de gymnastique de la logique. (*Faits et pensées*, t. II.)

Herzen indique qu'en vertu de son idéalisme, Hegel essaie « d'étouffer la nature logique par l'esprit ». Et plus loin :

Hegel voulait faire de la nature et de l'histoire une logique appliquée et non pas faire de la logique l'intelligence abstraite de la nature et de l'histoire. (*Œuvres*, t. IV.)

Dans une lettre à Ogarev du début de 1845, Herzen écrit :

C'est en vain que la pensée consciente veut être avant la nature comme premier principe. C'est la transposition logique, la logique du résultat.

La logique se vante de ce que, *a priori*, c'est elle qui fait la nature et l'histoire. Mais la nature et l'histoire sont grandes du fait qu'elles n'ont pas besoin de cela : mieux encore, ce sont elles qui font la logique *a posteriori*,

a-t-il dit dans un autre article. (*Œuvres philosophiques choisies.*)

Herzen estimait que la philosophie allemande s'est habituée à son langage lourd et artificiel parce qu'elle vivait dans les « monastères de l'idéalisme ». Il a raillé avec force l'engouement démesuré de notre jeunesse d'avant-garde pour la philosophie allemande dans les années 1840. Il trouvait que, non seulement cette philosophie avait apporté une altération de la langue, mais aussi une altération dans la compréhension de la réalité, une conception scolastique et livresque de la vie chez beaucoup de jeunes gens de cette époque.

C'est de son propre chef également que Herzen répond à la question, qui a été mise en lumière dans les œuvres de Marx et d'Engels : comment expliquer le caractère spécifique du développement de la philosophie allemande et, en particulier, son évasion par delà les nuages, dans l'abstraction et la spéculation ? Et il faut noter que la réponse de Herzen est très proche de l'explication donnée par les fondateurs du marxisme. Herzen arrive presque au seuil de la découverte des racines sociales et histo-

riques de ce phénomène. Par exemple, confrontant et opposant la situation en France et en Allemagne, Herzen écrit :

> La France est en retard de deux siècles sur les Allemands dans le domaine de la spéculation, comme les Allemands sont en retard de cinq siècles sur les Français dans l'application de l'idée du droit à la réalité. (*Œuvres*, t. III.)

Il indiquait que les Allemands ont été tout à fait radicaux dans la science et dans la philosophie, tout en restant extrêmement conservateurs dans leur conduite.

Herzen a vu avec netteté les défauts de la dialectique idéaliste de Hegel. En même temps, il a bien compris toute son importance progressive pour l'époque, il a nettement compris que, sous une forme mystificatrice, elle contenait un noyau révolutionnaire.

> La philosophie de Hegel, écrivait-il, dans *Faits et Pensées*, est l'algèbre de la révolution, elle libère extraordinairement l'homme et ne laisse pas pierre sur pierre du monde de la chrétienté, d'un monde de légendes qui se sont survécu. Mais elle peut être formulée sottement avec intention.

Dans les *Traits caractéristiques de la littérature russe à la période de Gogol*, Tchernychevski notait, lui aussi, l'indépendance et l'originalité avec lesquelles les penseurs russes ont critiqué l'idéalisme hegelien :

> L'intelligence russe a montré là, pour la première fois, qu'elle est capable de participer au développement de la science humaine.

Et il poursuivait :

> Depuis le moment où les représentants de notre mouvement intellectuel ont soumis de leur propre chef le système hegelien à la critique, ce mouvement n'a plus été soumis à aucune autorité qui lui fût étrangère. (*Œuvres*, t. II.)

Dans ses œuvres philosophiques, Herzen a développé avec une force extraordinaire la thèse de l'unité de la science et de la pratique, de la science et de la philosophie. La lutte contre le dilettantisme dans la science, d'une part, et contre l'esprit de caste des savants, d'autre part, occupe une place importante dans ses œuvres et a gardé jusqu'à ce jour toute son importance.

> La question de la science, indique Herzen, s'insère dans toutes les questions sociales.

Les véritables savants, dit-il, ne se confinent pas dans leur cabinet. Les véritables savants s'élèvent

> et sortent de leur cabinet pour aller à l'humanité.

Au contraire,

> ceux qui restent désespérément dans leurs cabinets, ce sont « les spécialistes et les fervents de la scolastique », auxquels Jean-Paul faisait allusion lorsqu'il disait : « L'art culinaire sera bientôt si compliqué que celui qui cuit une truite ne saura pas cuire une carpe. » (*Œuvres philosophiques*.)

Herzen a élevé sa voix puissante contre les « philosophes mahométans » avec leur Coran d'abstractions ossifiées, contre les talmudistes dans la science, contre la secte bouddhiste des « savants ».

> Les bouddhistes de la science, écrivait-il, après s'être élevés tant bien que mal dans la sphère du général, n'en sortent plus. On ne les attirera pas pour un *kalatch* (sorte de pain blanc) dans le monde de la réalité et de la vie. Qui leur dira de changer leur immense tour d'ivoire dans laquelle il n'y a rien à faire, mais où l'on a des honneurs, pour notre vie et ses furieuses passions, où il est nécessaire de travailler, et parfois de périr ? (*Œuvres philosophiques choisies*.)

Herzen a impitoyablement flétri le dilettantisme dans la science comme un demi-savoir superficiel. Le dilettante dans la science est le plus inutile des mortels, c'est un touriste dans la science; il ne comprend pas le « pouvoir objectif tout-puissant de la science », et c'est pour cela que, le plus souvent, il se trouve soumis à l'arbitraire des opinions et des goûts subjectifs.

> Le dilettantisme superficiel et la spécialité artisanale des savants *ex officio* sont les deux rives de la science qui retiennent les grandes crues fertilisantes de ce Nil. (*Œuvres philosophiques choisies*.)

Herzen exige des savants qu'ils soient des hommes de la vie, du conseil social, des hommes du « camp de la guerre », des « grandes causes sociales ». De quelle façon merveilleuse l'idéal que Herzen se faisait du savant répond, en bien des points, aux thèses du camarade Staline sur la science d'avant-garde ! Et comme nous voyons de notre temps, dans notre pays socialiste, de quelle manière l'idéal que Herzen se faisait du savant prend corps ! Les savants soviétiques actuels, ce sont les hommes des « grandes causes sociales », les hommes du « camp de la guerre » : la guerre nationale l'a magnifiquement démontré.

L'autre idée dont sont pénétrées les œuvres philosophiques de Herzen, c'est l'idée de l'unité de la philosophie et des sciences de la nature. Il souligne à chaque occasion dans ses *Lettres sur l'étude de la nature*, le rôle de la philosophie comme de la science, qui s'occupe à définir les règles générales, afin de développer les domaines concrets de la connaissance. Anticipant dans les années 1840 sur ce que Engels a développé avec tant de précision et de profondeur dans les années 1870 dans sa *Dialectique de la nature*, Herzen écrit :

> Le fossé qui sépare les sciences de la nature et la philosophie oblige souvent à peiner pendant des années pour découvrir à peu près une loi depuis longtemps connue dans une autre sphère, pour dissiper un doute depuis longtemps évanoui : travail et effort sont dépensés pour découvrir l'Amérique une seconde fois, pour frayer un sentier là où il y a déjà un chemin de fer. (*Œuvres philosophiques choisies.*)

Développant le matérialisme aussitôt après Feuerbach, ainsi que s'exprime Lénine, Herzen fait preuve cependant d'un intérêt incomparablement grand, par rapport à Feuerbach, pour l'étude de la méthode dialectique. Il est beaucoup plus près des sciences de la nature que Feuerbach. Enfin, — et c'est là qu'il se distingue le plus de Feuerbach, — il attache une importance immense à la politique. Il voit la tâche de la philosophie dans son unité directe avec la politique. Dans tous ces problèmes, des plus importants, Herzen s'élève au-dessus du matérialisme de Feuerbach et arrive au seuil du matérialisme dialectique.

Herzen a posé avec une richesse exceptionnelle la question du développement dialectique de la nature et de la façon de penser. Herzen montre que ce qui se développe est la seule chose vraie, que le développement est la lutte de ce qui est nouveau contre ce qui est ancien, c'est l'apparition incessante de quelque chose de nouveau et la destruction de ce qui est ancien. Rien de ce qui est glacé, figé, n'est vrai. Herzen défend le point de vue du mouvement vivant en toutes choses, ou comme il dit : « de la pulsation dialectique universelle ».

Plekhanov avait raison quand il écrivait, au sujet des *Lettres sur l'étude de la nature:*

> On pourrait facilement penser qu'elles ont été écrites, non pas dans les premières années 1840, mais dans les dernières de 1870 ou plus tard, non pas par Herzen, mais par Engels, tellement la pensée du premier ressemble à la pensée du second. Et cette coïncidence étonnante montre que l'intelligence de Herzen travaillait dans la même direction que l'intelligence de Engels, et celle de Marx par conséquent. (*Œuvres*, t. XXIII.)

III

On a beaucoup écrit sur ce qu'on a appelé le drame spirituel de Herzen. On commente de différentes manières cette crise dans le développement idéologique de Herzen. Les libéraux contre-révolutionnaires, les littérateurs influencés par les cadets, les renégats et les traîtres au mouvement révolutionnaire en Russie, ont tenté d'« utiliser » à leur manière la crise spirituelle de Herzen qui apportait, prétendait-on, un nouvel argument contre le socialisme. Les traîtres, qui ont changé d'orientation après la défaite de la révolution de 1905 et ont réprouvé les avances qu'ils avaient faites précédemment à la révolution, tous ces Merjkavski, Baskakov, Ivanov-Razoumnik, Herchenson, Ovsianniko-Koulikovski, se sont mis à « cultiver » Herzen en faveur de leurs buts. Ils ont essayé d'en faire un idéaliste-mystique, un slavophile, un nationaliste. Ils ont soigneusement caché tout ce qui distingue le démocrate-révolutionnaire Herzen d'un libéral.

En quoi consiste la nature réelle de la crise spirituelle traversée par Herzen? Nous en trouvons une caractéristique classique chez Lénine.

> Le drame spirituel de Herzen a été la conséquence et le reflet de cette époque de l'histoire mondiale, où l'esprit révolutionnaire de la démocratie bourgeoise expirait déjà (en Europe) et où l'esprit révolutionnaire du prolétariat socialiste n'était pas encore mûr... Chez Herzen, le scepticisme était la forme du passage des illusions « au-dessus des classes » du démocratisme bourgeois à la lutte de classe âpre, inflexible et invincible du prolétariat. (*Œuvres*, t. XV.)

Par ces mots, Lénine a complètement mis à nu la nature et le sens de la crise qu'Herzen a traversée après la défaite de la révolution de 1848. Les *Lettres de France et d'Italie*, et *De cette rive* sont les œuvres les plus marquantes dues à la plume de Herzen. De nombreuses pages des *Lettres de France et d'Italie*, où Herzen donne l'analyse des événements tumultueux de la révolution de 1848, font écho à l'appréciation que Marx a donnée de ces événements dans la *Lutte des classes en France* et concordent parfois avec elle.

Les journées de Juin, cette première grande bataille entre les deux classes principales qui divisent la société bourgeoise, ainsi que s'exprime Marx, a fait une impression profonde sur Herzen.

On sait avec quel courage sans exemple et avec quelle fermeté, sans chefs, sans plan général d'action, sans moyens, et presque sans armes, les ouvriers de Paris ont tenu cinq jours entiers contre les forces supérieures de la garde nationale. On sait comment la bourgeoisie s'est vengée férocement de la peur mortelle que lui avaient causée les ouvriers parisiens. Elle a abattu plus de 3.000 prisonniers. Herzen a été témoin de ces événements.

Le soir du 26 juin, écrivait-il, nous avons entendu, après la victoire du *National* sur Paris, les salves régulières qui se suivaient de près... Nous nous regardions les uns les autres, et tous les visages étaient verts. « Eh bien ! on fusille », dîmes-nous d'une seule voix et nous nous détournâmes les uns des autres. J'appuyai le front à la vitre. Pour de telles minutes, on haït dix ans, on se venge toute une vie. Malheur à ceux qui pardonnent de telles minutes !

Nékrassov a raconté qu'il a pleuré amèrement en lisant le récit que Herzen a fait des journées de Juin : « Cela vous prend l'âme comme le diable », disait-il.

Méditant sur les résultats de la bataille de Juin, Herzen écrivait qu'en dépit de la défaite des ouvriers, les questions posées par ces événements ne peuvent être écartées :

On ne peut pas arrêter la guerre commencée par les journées de juin. Toute l'Europe y est entraînée. Il est difficile au vieil Adam de se régénérer, le socialisme est trop vaste pour les hommes usés et trop incompatible avec les formes caduques de la vieille vie de l'Europe occidentale.. (*Œuvres*, tome VI.)

La bourgeoisie, écrivait-il ne renoncera à aucun de ses monopoles et de ses privilèges. Elle n'a qu'une religion, la propriété de tout ce qu'elle a hérité de Rome et de la féodalité. De là, le fanatisme et la cupidité; de là, la médiocrité et l'égoïsme; de là, l'avidité en même temps que l'amour de la famille. (T. V.)

La bourgeoisie est peureuse et égoïste; d'après Herzen, elle ne peut s'élever jusqu'à l'héroïsme qu'en défendant la propriété, le gain. Mais

la lutte est commencée; il n'est pas difficile de prédire qui gagnera; tôt ou tard, *per fas et nefas*, c'est le nouveau principe qui vaincra. Tel est le chemin de l'histoire. Ici, il n'est question ni de droit ni de légitimité, mais de force et d'actualité. (Même référence.)

Dans ses *Lettres* Herzen donne une appréciation profonde des différentes étapes de la lutte révolutionnaire de 1848. Il dévoile d'une façon pénétrante les manœuvres du gouvernement bourgeois : comment, par peur des 200.000 travailleurs parisiens, sans pain, sans travail, furent créés ce qu'on a appelé les ateliers nationaux; comment, dans le but de compromettre le socialisme aux yeux des masses, on a laissé entendre que ces chantiers étaient la réalisation du socialisme; comment on a créé en même temps une commission composée des prophètes socialistes Louis Blanc et Albert, commission qu'on a envoyée au palais du Luxembourg en la privant de tout pouvoir de fait. Les remarques précises de Herzen, sa riche appréciation des événements décèlent son intelligence peu ordinaire et concordent en beaucoup de points avec l'appréciation de Marx sur les mêmes événements.

Dans les *Lettres de France et d'Italie*, et dans d'autres œuvres de Herzen se trouvent disséminées, comme des étoiles lumineuses, certaines pensées profondes sur le rôle des travailleurs, sur l'importance du facteur économique dans la vie de la société.

Nous trouvons également chez Herzen des thèses sur la contradiction fondamentale de la civilisation bourgeoise contemporaine, sur la contradiction entre le travail et le capital. Il écrit :

Le travail d'une part, le capital de l'autre...
Le travail d'une part, la machine de l'autre... Dans la mesure où le socialisme ne dévie pas de sa question, il n'y a pas d'autre solution que la rupture et le fusil. (*Œuvres*, t. X.)

Herzen comprend que la force du capital ne réside pas seulement dans ses positions économiques, mais aussi dans ses positions politiques, que la structure de la société dans les pays de l'Europe occidentale est celle

où le capital opprime, en plus de sa force, de toute la force du gouvernement...

Herzen a compris à fond les défauts et la médiocrité de la démocratie bourgeoise, les vices du système représentatif bourgeois.

Le peuple doit jouir de droits véritablement démocratiques, mais pour cela il faut transformer complètement toute la vie sociale contemporaine.

Il ne s'agit pas du tout, indiquait-il, de se réunir une fois par an et de reprendre le rôle passif d'administré...

Déjà, à la veille de la révolution de 1848, Herzen commençait à remarquer les défauts du socialisme utopique de l'Europe occidentale. Puis, il se mit à en faire la critique. La critique de quelques écoles du socialisme de l'Europe occidentale, faite par Herzen, n'a pas perdu de sa valeur. Avec l'esprit et l'éclat qui lui sont propres, Herzen ironise au sujet « du devis fouriériste du phalanstère », il raille les détails du futur régime social décrits par les socialistes utopistes. En même temps, Herzen indique avec justesse qu'en dépit de tout l'exclusivisme de ces rêveries utopiques, le fait même de poser les problèmes du socialisme était d'une grande importance sociale.

Dans un lettre à V. Petchérine, du 21 avril 1853, Herzen écrivait :

Jusqu'à présent, tous les enseignements et toutes les écoles des socialistes, de Saint-Simon à Proudhon, qui ne présente que la négation, sont pauvres. C'est un premier balbutiement. Mais quel est donc celui qui ne voit pas, dont le cœur ne sent pas le contenu immense qui perce au travers de ces tentatives restreintes ou bien quel est celui qui punirait les enfants parce que leurs dents percent difficilement ou poussent de travers ? (*Œuvres*, t. XIV.)

Herzen a accompli un énorme travail intellectuel pour prouver la nécessité du socialisme par des arguments scientifiques. Jusqu'à ce que les œuvres de Tchernychevski fassent leur apparition, les œuvres de Herzen ont marqué le sommet de l'attitude critique à l'égard de toutes les formes d'enseignement socialiste qui ont précédé Marx. Il ne restait plus à Herzen que quelques pas à faire pour arriver au marxisme; cependant, il ne put accomplir ces pas en raison de l'état arriéré de la Russie. Bien qu'au milieu du XIXe siècle la classe ouvrière eût déjà pénétré dans l'arène de la lutte historique en tant que force politique indépendante et que fût apparu le rôle de cette classe, la plus évoluée de la société moderne, en tant que fossoyeur du régime bourgeois et fondateur d'un nouvel ordre social; bien que les fondateurs du communisme scientifique eussent déjà publié le *Manifeste du Parti communiste*, Herzen, n'allant pas jusqu'au matérialisme historique, est resté dans l'orbite des conceptions utopiques.

Herzen a presque compris l'importance de la lutte de classe dans l'histoire de la société, mais il n'a pas compris que l'unique moyen de réorganiser la vie sociale sur des principes socialistes est la lutte de classe du prolétariat. Herzen a énoncé certaines pensées justes sur le rôle et l'importance du facteur économique dans la vie de la société, cependant il n'a pas atteint la conception matérialiste de l'histoire, la découverte des lois véritables de la vie sociale.

Il ne faut pas s'étonner que Herzen n'ait pas fait les pas nécessaires jusqu'au communisme scientifique. Ce qui étonne, c'est qu'un représentant d'un pays arriéré (au milieu du XIXe siècle) ait su s'élever à un tel niveau, à une telle hauteur, au point d'approcher de très près la conception du monde la plus évoluée : le matérialisme historique. C'est là le génie de Herzen, la force et la puissance merveilleuse de son esprit.

Etant arrivé à cette conclusion que ses espoirs en une progression plus ou moins rapide du socialisme en Occident étaient inutiles, Herzen a reporté toutes ses pensées vers la Russie.

La Russie, comme on le sait, est entrée plus tard que les autres pays d'Europe dans la voie du développement capitaliste. Jusque dans les années 1860, l'industrie russe était très faiblement développée; et elle ne pouvait prendre une extension appréciable, vu l'existence du régime féodal. La paysannerie, qui composait la masse principale de la population, était écrasée; les propriétaires fonciers lui suçaient tout son sang. Le caractère extrêmement arriéré de l'agriculture dans la Russie féodale provoquait fréquemment de mauvaises récoltes et des famines. Mais il y avait, dans la campagne russe, ce qu'on appelait la commune paysanne. Le tsarisme prenait des mesures pour la maintenir artificiellement, car il s'intéressait à la commune en tant qu'appareil à extirper aux paysans le maximum d'impôts au moyen de la caution solidaire.

Ne trouvant rien d'autre en Russie qui puisse devenir la « base de la vie nouvelle », Herzen reporte tous ses espoirs sur la commune paysanne. Herzen n'a pas compris la véritable nature sociale de la commune, il n'a pas remarqué qu'elle était en pleine voie de désagrégation. Rempli des intentions les plus louables, après avoir consacré sa vie entière à la cause de l'affranchissement des masses populaires du joug féodal, Herzen voit dans la commune paysanne la base sur laquelle on peut s'appuyer pour arriver, selon lui, au socialisme sans passer par le développement capitaliste.

Ainsi, tout en critiquant le socialisme utopique de l'Occident, mais sans atteindre le socialisme scientifique, Herzen lui-même en est resté aux positions du socialisme utopique. Il est devenu le fondateur du socialisme paysan « communal » en Russie, le fondateur du populisme. C'étaient là des points de vue faux et utopiques. La commune paysanne ne pouvait pas devenir la source de la réorganisation socialiste de la société :

au contraire, sous l'influence des rapports capitalistes croissants dans le pays, elle se désagrégeait d'elle-même. Lénine indique qu'en fait, dans cet enseignement de Herzen, comme dans tout le populisme qui lui a succédé, « il n'y a pas un grain de socialisme ». En fin de compte, c'était le même verbe bien intentionné mais creux, la même rêverie que le socialisme utopique d'Occident.

Violent ennemi du servage, Herzen a lutté toute sa vie pour l'affranchissement des paysans. Cependant, ses déviations au cours de cette lutte, les « appels aux sommets » qu'il a lancés à une certaine époque, ainsi que quelques autres déviations libérales, sont connus. Du moins cela est-il loin de déterminer soit le caractère général de l'activité de Herzen, soit la ligne politique de *Kolokol* dans ces questions.

Lénine a écrit :

> Si l'on va au fond des choses, sans s'arrêter aux phrases, si l'on examine la lutte de classe en tant que base de la « théorie » et des doctrines et non pas en sens inverse, nous verrons que la question des « différences d'intérêts entre la bourgeoisie libérale et la paysannerie révolutionnaire dans la révolution bourgeoise russe » fut posée par *Kolokol* de Herzen. (*Œuvres*, t. XV.)

On comprend pourquoi *Kolokol* n'a joui que très peu de temps de la sympathie des milieux libéraux. Par la suite, après la réforme de 1861 surtout, lorsque *Kolokol* prit une position sévère et commença à flétrir la réforme tsariste, les milieux libéraux s'en détachèrent complètement.

La protestation de Herzen contre la « scélératesse infinie » du gouvernement tsariste, qui avait condamné Tchernychevski au bagne, retentit ardemment dans les colonnes de *Kolokol*. Herzen a flétri par des mots puissants et acérés les représentants de la réaction et des libéraux qui se réjouissaient du caractère de la réforme accomplie en 1861. A cette époque, la lutte éclatante, que Herzen a menée contre le régime d'asservissement et d'absolutisme en Russie, s'est confondue avec le mouvement des éléments démocrates-révolutionnaires.

Lorsque la question s'est posée pour Herzen de choisir entre la barbarie de l'autocratie ou la hache du moujik, la scélératesse des propriétaires fonciers ou le spectre du « coq rouge », le choix était clair pour lui. En véritable révolutionnaire et démocrate, il a choisi la hache, le « coq rouge ».

> Que l'étrange destin qu'on n'a pas su ou qu'on n'a pas voulu prévenir s'accomplisse,

autrement dit, que frappe la hache, car

> dans le socialisme, la Russie rencontrera la révolution.

IV

Herzen était un remarquable écrivain. *Passé et Pensées* occupe une place particulière dans la littérature mondiale. C'est une véritable épopée, dans laquelle on peut trouver des peintures merveilleuses des phénomènes et des hommes influents de toute une époque de la lutte libératrice en Russie et en Occident. Herzen y flagelle nettement et énergiquement le servage, sa cruauté fanatique, sa dépravation, sa barbarie, son parasitisme. Les récits sur la propriétaire Iarypkina, qui faisait fustiger ses sujets jusqu'à ce que mort s'ensuive, sur l'ivrognerie et les crimes de l'aventurier de la capitale, Tolstoï, surnommé l' « Américain », sur l'activité du parvenu Golokhvastov, « qui a bien regardé l'Europe », et revient dans sa patrie avec les plans des fermes du Devonshire et du haras de C..., sont les meilleures pages de la littérature russe du XIX[e] siècle.

Herzen stigmatise en touches puissantes et hardies la direction bureaucratique de l'autocratie policière. Les descriptions de l'administration, des services de l'Etat, de la bureaucratie, scènes que Herzen nomme « monstrueuses, indécentes, repoussantes, sales », tout cela est rendu avec un art inimitable dans *Passé et Pensées*. Herzen montre les autorités du gouvernement de Nicolas du haut en bas, avec leur effronterie, leur ignorance.

Il ne fustigea pas moins énergiquement l'esprit mercantile, le marasme bourgeois et petit-bourgeois, la « religion de la propriété » qui régnaient en Europe occidentale. Le récit du choc d'intérêts entre le banquier Rothschild, représentant de la bourgeoisie européenne, et la police tsariste au sujet de l'argent de la mère de Herzen, la relation de la manière dont

> le marchand Nicolas Romanov, premier membre de la guilde de Saint-Pétersbourg,

a payé

> sur l'ordre de son excellence Rothschild, l'argent illégalement retenu,

la description ironique et sarcastique de la maison du banquier Rothschild : tout cela appartient aux meilleures pages de la littérature socialiste mondiale.

« Quelle franchise révoltante », « quelle naïveté insolente ! », s'écrie Herzen qui a vu, à l'entrée d'une maison, la pierre portant gravés les mots suivants : « Vive le gain ! »

Il flétrit impitoyablement la justice bourgeoise; il dévoile les contradictions du régime bourgeois, il dépeint l'existence misérable des ouvriers, des hommes en bourgeron, des tailleurs de pierre, des lazzaroni, des indigents des villes européennes, sur le fond des magnifiques villas bourgeoises et du luxe dans lequel nage la bourgeoisie.

Observant l'ascension de l'étoile de Bismarck, observant comment l'aigle pillard de la réaction prussienne étend ses serres et forge l'unité de l'Empire allemand « par le fer et par le sang », en opprimant les autres peuples et en nourrissant les plans de guerres nouvelles, Herzen élève sa voix pleine de sarcasme et de courroux contre cette réaction.

Comte Bismarck, écrivait-il, vous voici maintenant à votre affaire ! Et vous, Mazzini, Garibaldi, derniers serviteurs des dieux, derniers Mohicans, croisez-vous les bras, calmez-vous. On n'a plus besoin de vous maintenant. Vous avez fait votre part. Maintenant, faites place à la démence, à la rage de sang par lesquels périra l'Europe, ou bien la réaction... Il y aura maintenant des mares de sang, des mers de sang, des montagnes de cadavres... et ce sera le typhus, la famine, les incendies, les déserts. (*Passé et Pensées*, t. V.)

Plus loin, les paroles de Herzen stigmatisent la réaction française avec une force incroyable.

Ah ! Messieurs les conservateurs, écrit-il, vous ne vouliez même pas de cette pâle République de Février, vous ne vouliez pas de la démocratie à l'eau de rose que vous apportait le parfumeur Lamartine... Vous vouliez l'ordre. Eh bien ! à la place vous aurez la guerre de sept ans, la guerre de trente ans... (Même ouvrage, même tome.)

Dans le célèbre article, « Un million de tourments », Gontcharov a écrit de Herzen :

Nous nous souviendrons de ses flèches, lancées aux quatre coins sombres et éloignés de la Russie, où elles atteignaient le coupable. Dans ses sarcasmes, on entend l'écho du rire de Griboïedov...

Léon Tolstoï, caractérisant Herzen, a écrit de lui en son temps :

Je lis Herzen et je m'extasie beaucoup, et je souffre de l'interdiction de ses œuvres : premièrement, c'est un écrivain, un écrivain littéraire d'une valeur sinon supérieure, du moins égale à celle de nos plus grands écrivains.

Gorki a dit de Herzen, en quelques mots et d'une façon suggestive :

Son esprit est exceptionnel par la force, comme son langage est exceptionnel par la beauté et l'éclat.



A la lumière des victoires de l'Armée rouge sur la force la plus réactionnaire des temps modernes, sur l'impérialisme fasciste allemand, le grand passé de notre pays, l'activité de ses meilleurs hommes, au nombre desquels se trouve Alexandre Ivanovitch Herzen, un des précurseurs du marxisme en Russie, brillent d'un éclat encore plus vif.

L'U.R.S.S. a été la force qui a sauvé l'humanité des tueurs et des incendiaires fascistes. Notre patrie a pu remplir ce rôle parce que le socialisme y est victorieux, parce que toute notre lutte est dirigée par le grand parti de Lénine-Staline, parti du marxisme révolutionnaire.

Herzen a dit :

L'histoire appartient constamment à un parti, celui du mouvement.

Herzen a compris avec perspicacité la signification du progrès historique, la signification de l'activité des forces sociales qu vont dans la voie du progrès et qui en prennent la tête. La force de notre Parti bolchevik réside dans la grandeur de ses idées d'avant-garde, dans la justesse et le caractère progressif de sa cause. La force du Parti de Lénine-Staline réside dans le fait qu'il est justement le « Parti du mouvement », le Parti exprimant les intérêts et les espoirs du peuple, le Parti inspirant et mobilisant les masses en vue de résoudre les grands problèmes historiques, le Parti du mouvement en avant vers le communisme.

DISCONTINUITÉ ET DÉPASSEMENT

par MARCEL COHEN

> Tandis que la famille continue de vivre, le système de parenté s'ossifie, et pendant qu'il se maintient par la force de l'habitude, la famille le dépasse.
>
> ENGELS : *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* (trad. p. 14).

Comment étudier, classer et exposer les phénomènes évolutifs ? La simple note donnée ici n'a pas la prétention de traiter un si vaste sujet, mais seulement de marquer un certain point de vue.

Le désir naturel de rechercher dans les évolutions les grandes lignes continues de développement nous gouverne le plus souvent au premier chef. Le façonnement de l'ancien esprit scientifique par la géométrie de la ligne, du plan et des volumes continus y est pour beaucoup. La considération aussi des courbes générales de croissance dans l'individu, ou des développements totaux, comme le passage de l'être unicellulaire aux organismes les plus compliqués. D'autre part, la découverte encore récente de la mutation n'a pas porté tous ses fruits.

On a donc propension à considérer surtout les développements par transformations graduelles dans un ensemble donné, et à mettre bout à bout des biefs d'évolution.

Pourtant, si nous voulons nous rendre compte des processus réels, il est nécessaire de donner sa juste place au discontinu, avec les figurations graphiques appropriées. (Voir à ce propos les considérations d'étapes de croissance par G. TEISSIER : « La description mathématique de faits biologiques », dans *Revue de métaphysique et de morale*, 1936.)

Pour prendre des exemples frappants dans la biologie, il suffit de mentionner en ce qui concerne la croissance de l'individu les carapaces successives du crabe ou les peaux successives du serpent, et en ce qui concerne le développement des espèces, le gigantisme terminal des reptiles de l'époque secondaire.

Ici, très brièvement, quelques faits tirés des sciences humaines montreront des croissances discontinues, des développements en impasse et des chevauchements avec dépassement sur lignes parallèles.

En technologie comparée, l'observation des développements en impasse peut se multiplier aisément. Dans un ensemble donné, des techniques se raffinent dans un sens unique. Un exemple frappant est l'industrie de la pierre taillée, aboutissant à la « retouche » des tranchants, avec éclatement par pression d'un morceau de bois : il y a là un « tour de main » qui représente en son genre une perfection. Or, cette technique s'est perdue; elle peut bien être imitée occasionnellement par des archéologues ingénieux, elle est sortie de la pratique industrielle. C'est que d'autres ensembles humains ont développé d'autres techniques, qui présentaient des avantages plus grands, et qui se sont répandues et imposées. A. Leroi-Gourhan, dans l'*Homme et la matière*, I, p. 41, écrit : « Il y a des contradictions, de vrais « sauvages » qui ont de meilleurs outils que nous pour une besogne très circonscrite. » Contradiction si on veut, mais non fait anormal : un stade supé-

rieur doit être analysé dans tous ses éléments, dont beaucoup sont des imperfections. Ce qui est normal, c'est que chaque ensemble aboutisse à des perfections partielles et finalement s'y ankylose. Le dépassement provient généralement d'autres développements, dont le début est extérieur à la perfection antérieure et apparaît avant ce stade. Ainsi, l'opinion des préhistoriens éclairés (voir, par exemple, l'article récent de V. Gordon Childe dans *The modern Quarterly,* 1. 2, 1946) est que ce qu'on appelle l'âge de la pierre, l'âge du bronze (et du cuivre), l'âge du fer, représentent des développements de sociétés différentes, avec toutes sortes de chevauchements dans le temps. La figuration ne doit pas se faire en une ligne unique, mais peut donner quelque chose comme :

Pierre

Cuivre et bronze

Fer

Lorsqu'on examine la typologie sociale, on trouve des faits analogues à ceux de la technologie. Si certaines sociétés arrivent à des complications et à des minuties extrêmes dans certaines institutions, comme celles du totémisme ou de la classe d'âge, c'est apparemment que, restant très longtemps dans des conditions matérielles stabilisées, elles ont été jusqu'au bout d'un développement en quelque sorte clos.

La considération du développement à impasse et du dépassement à décalage peut s'appliquer aussi à des sociétés qui ne se sont pas sclérosées, mais ont continué leur développement par des transformations : si la société capitaliste est sortie de la société féodale, ce sont des éléments sociaux qui échappaient, dans son sein, à la hiérarchie féodale qui, avant même qu'elle soit arrivée à son stade le plus organisé, ont figuré les premiers linéaments de la société nouvelle; la même chose peut se formuler pour le socialisme à l'égard du capitalisme. Encore ici, lignes distinctes, chevauchements.

Le linguiste a l'occasion d'observer des faits intéressants dans l'acquisition du langage par l'enfant : celui-ci se fait par stades successifs et non continûment. Un de ces stades est celui des « quelques mots » : à un certain moment, l'enfant se sert de quelques mots, pris par lui aux adultes et plus ou moins déformés; il tire de ces quelques vocables l'usage maximum, en leur donnant des sens variés, par des associations qui lui sont propres; ainsi un enfant appelait *gon* (altération de « crayon ») tous les objets qui se trouvaient sur le bureau de son père; souvent ce vocabulaire rudimentaire est dominé par un mot passe-partout, quelquefois d'origine indiscernable. Or, ce vocabulaire restreint ne se transforme ni ne se développe au delà d'un court espace de temps. C'est un autre, plus abondant et constitué de mots moins déformés, qui se substitue à lui plus ou moins brusquement; on est bien forcé d'admettre que l'incubation en est antérieure au plein exercice du stade précédent. Evidemment, ceci est la manifestation par le langage de développements des facultés intellectuelles également successifs et en chevauchement; les psychologues étudient dès maintenant les faits sous l'aspect de l'entrée en action successive des différents centres nerveux (voir, en particulier, les travaux de H. Wallon).

Dans l'évolution des langues en général, la linguistique générale et la psychologie comparative, plus avancée, auront sans doute à tenir compte de phénomènes analogues.

Là où les faits sont suffisamment connus et étudiés, on peut, dès maintenant, trouver des exemples intéressants. Ainsi, le vocabulaire de l'ancien français a connu un riche développement en adjectifs dérivés des radicaux latins transformés au cours de l'évolution progressive; ce développement a été stoppé presque

entièrement lorsque le français écrit s'est substitué au latin dans l'usage savant. Par un choc en retour, des emprunts au latin ont alors envahi le français et l'ont truffé d'adjectifs latins francisés; c'est à cette espèce de mutation que nous devons des couples comme *œil-oculaire* (et non pas « œiller »).

L'histoire de l'écriture, que nous embrassons dans son ensemble, encore que bien des détails nous échappent, est spécialement instructive. Partout où elle s'est développée, ce développement s'est fait à partir des pictogrammes. En nous bornant au monde occidental, nous constatons que deux systèmes principaux de pictographie, en Egypte et en Mésopotamie, se sont développés en systèmes idéographiques et phonétiques mélangés, mais, embarrassés d'eux-mêmes, n'ont pu franchir ce stade. C'est un système né plus tard et ailleurs, dans la région phénicienne, qui a abouti à l'analyse phonétique complète et à l'alphabet, qui a ensuite prévalu; de sorte que le schéma simplifié est celui-ci :

écriture hiéroglyphique
écriture cunéiforme
écriture alphabétique

Le mot de « progrès » a été évité jusqu'ici. Mais enfin, c'est la notion de progrès qui est en question, surtout en tant qu'il s'agit des inventions humaines. On pourrait donc considérer les choses sous l'angle de la concurrence vitale entre les progrès humains, où les unités-progrès survivent ou disparaissent suivant les circonstances dialectiques de la vie, en raison non de leur perfection intrinsèque, mais de leur adaptation persistante ou de leur inadaptation aux circonstances ambiantes.

Dans les substitutions qui se produisent, la discontinuité avec chevauchement paraît être un processus normal.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

ASTRONOMIE

ÉMISSIONS RADIOÉLECTRIQUES DU SOLEIL

par Daniel CHALONGE

On a signalé ici même, à la fin de 1945, que le soleil peut émettre des ondes radioélectriques (1). En deux ans, de remarquables progrès ont été réalisés dans l'étude de ce phénomène nouveau qui, maintenant, apparaît surtout comme l'une des manifestations de ces tempêtes solaires dont les effets terrestres prennent une importance croissante par suite du développement scientifique de la vie moderne.

Les « tempêtes solaires »

Il existe sur le soleil des régions fortement perturbées et que l'on a parfois proposé d'appeler « tempêtes solaires ». Elles se révèlent tout d'abord par la présence de taches sombres variables dans leur forme et leurs dimensions ainsi que par leur nombre.

L'« activité solaire », qui caractérise l'importance et le nombre moyens de ces taches, varie avec le temps suivant un cycle undécennal : en onze ans, on observe successivement un maximum (grand nombre de taches) et un minimum (petit nombre de taches) d'activité solaire.

Autour des taches se voient de larges plages brillantes, les « facules » et, dans leur voisinage, des jets prodigieux de matière, les « protubérances », s'élèvent parfois à des centaines de milliers de kilomètres au-dessus de la surface solaire.

Des taches ou des régions troublées qui les avoisinent, des nuages d'électrons négatifs sont projetés dans l'espace au-dessus d'elles, si bien que, lorsqu'une tache passe au voisinage du méridien central du soleil (2), ces électrons peuvent atteindre la terre *après quelques heures de voyage :* déviés par le champ magnétique terrestre, ils frappent les couches élevées de l'atmosphère aux hautes latitudes, déterminant une aurore polaire et des perturbations magnétiques.

Mais l'un des phénomènes les plus importants par ses conséquences terrestres immédiates est celui des « éruptions chromosphériques ». Subitement, une petite région d'une plage faculaire se met à briller avec un éclat considérable. Le phénomène, une éruption chromosphérique, est très bref et ne dure guère que

(1) La *Pensée,* octobre-novembre-décembre 1945, n° 5, p. 81.

(2) Les taches tournent, avec le soleil, en 27 jours. Le méridien central est celui qui, pour nous, coupe le disque solaire en deux parties égales.

15 à 30 minutes, en moyenne, et nous allons voir que son importance ne pouvait guère être remarquée avant que l'usage de la radio se fût répandu dans le monde.

A l'instant même où les astronomes qui surveillent sans arrêt le soleil, en un point ou en un autre du globe, voient commencer l'éruption, des troubles profonds se manifestent dans la propagation des ondes radiotélégraphiques courtes terrestres, qui peut même se trouver brusquement interrompue dans tout l'hémisphère éclairé, pour ne se rétablir, peu à peu, qu'à la fin de l'éruption solaire.

Cet « évanouissement brusque » est dû à une modification subite des hautes couches ionisées (1) de l'atmosphère sous l'influence de l'intense rayonnement ultraviolet émis par l'éruption.

Examinons maintenant comment les perfectionnements de la technique de la radio ont permis de découvrir que ces régions perturbées du soleil émettaient, avec une grande intensité, des ondes radioélectriques de quelques mètres.

Les ondes radioélectriques du soleil

Après que l'on eut découvert les parasites (2) cosmiques provenant de la Voie lactée, on essaya de déterminer si le soleil n'était pas, lui aussi, une source de parasites. Il semble, en effet, résulter des travaux de Southworth que des ondes de quelques centimètres seraient émises par le soleil : elles proviendraient de l'ensemble de la surface solaire et leur intensité, extrêmement faible, correspondrait à ce que l'on peut attendre d'un corps à 6.000°.

Mais on sait maintenant qu'à cette incertaine et, en tout cas, très faible émission générale, certains points du soleil superposent parfois l'émission de larges bandes d'ondes de quelques mètres avec une intensité considérablement plus grande.

Ce sont des amateurs qui signalèrent les premiers, plusieurs années avant la guerre, que les évanouissements brusques d'ondes courtes terrestres provoqués par les grandes éruptions chromosphériques étaient précédés de sifflements dans les récepteurs : ces sifflements sont dus, ainsi qu'on l'a reconnu ensuite, à des ondes provenant du soleil.

Cette émission a été, pour la première fois, constatée avec netteté pendant la guerre d'une façon assez curieuse : dans les derniers jours de février 1942, des postes de radar de l'armée anglaise, fonctionnant dans la bande de 4 à 6 mètres et stationnés à plus de 150 milles les uns des autres sur le territoire britannique, captèrent d'assez puissantes émissions et en localisèrent la source exactement dans la direction du soleil. Ces émissions, qui commençaient au lever du soleil pour cesser à son coucher, ne pouvaient provenir que de cet astre lui-même. D'autres postes de radar opérant sur 7 et 13 mètres de longueur d'onde signalèrent le même bruit. Or un très grand groupe de taches se montrait alors sur le disque solaire et le maximum du bruit signalé par les radars coïncida avec le passage du méridien central du soleil par ce groupe, le 28 février. La traversée du disque solaire par ces taches fut accompagnée de divers phénomènes solaires — éruptions chromosphériques — et terrestres, parmi lesquels un violent orage magnétique le 1er mars.

Il fallut attendre plusieurs années avant d'observer de nouveau un phénomène semblable : l'activité solaire passait alors par un minimum.

Mais un nouveau cycle solaire de onze ans a commencé en 1944 et il se développe avec une telle violence qu'il est possible que nous observions dans

---

(1) C'est-à-dire électrisées : c'est sur ces couches, qui constituent l'« ionosphère », que se réfléchissent les ondes de radio.

(2) On appelle « parasites » des ondes susceptibles de troubler les émissions ordinaires de radio.

le cours de cette année-ci un maximum d'activité d'une intensité inaccoutumée (1).

Du 30 janvier au 14 février 1946, un énorme groupe de taches (manifestation du nouveau cycle d'activité) a de nouveau traversé le disque solaire et l'émission radioélectrique correspondante a été perçue et étudiée par de nombreux observateurs sur diverses longueurs d'ondes (de 2 m. à 12 m. environ). Comme en 1942, le bruit solaire passa par un maximum lorsque le groupe traversa le méridien central le 3 février. Ce sont les ondes de 5 mètres qui se montrèrent les plus intenses.

Appleton signale que le bruit causé par ces émissions solaires était dix mille fois plus intense que le bruit de fond du récepteur lui-même et qu'il devenait par moments plus de cent mille fois plus grand, ces renforcements de l'émission coïncidant avec des éruptions chromosphériques.

Mais les ondes solaires ont été signalées également en dehors de ces deux périodes exceptionnelles. Par exemple, un groupe d'opérateurs australiens observant pendant plusieurs semaines sur 1 m. 50 de longueur d'onde perçurent l'émission solaire et constatèrent que son intensité était d'autant plus forte que la surface des taches visibles était plus grande.

En résumé, il semble établi que les taches solaires sont la source d'ondes de quelques mètres de longueur d'onde, constituant une sorte de spectre continu radioélectrique ayant son maximum vers la longueur d'onde 5 mètres. L'intensité de cette émission est décuplée au moment d'une éruption chromosphérique.

Comment ces ondes prennent-elles naissance ? Les données d'observation sont encore assez clairsemées pour que les théoriciens aient toute latitude pour donner libre cours à leur imagination. La théorie qui semble avoir été, dès l'origine, envisagée par Appleton et qui a le plus de faveur en ce moment (2), attribue aux ondes radioélectriques solaires une origine « gyromagnétique » : les tourbillons d'électrons s'enroulant autour des lignes de force du champ magnétique des taches (dans la chromosphère ou dans la couronne intérieure) pourraient être l'origine des ondes observées. Cette théorie permet d'expliquer à la fois les longueurs d'ondes des émissions, leur intensité, leur polarisation, le fait qu'elles nous envoient leur intensité maximum lorsqu'elles traversent le méridien central du soleil, etc.

Tel est, de façon très schématique, l'état actuel du problème des ondes radioélectriques solaires. Bien des progrès sont encore à réaliser, mais il y a tout lieu de penser qu'ils seront rapides, étant donné que l'émission de ces ondes est étroitement liée aux perturbations solaires qui, par l'intermédiaire de l'ionosphère, agissent sur la propagation des ondes radioélectriques terrestres — *dont l'utilité commerciale est si grande.*

---

(1) Peut-être comparable à celui de 1870 dont l'intensité n'a jamais été égalée jusqu'ici.
(2) Divers auteurs la développent : Kiepenheuer, Denisse, Garwick.

CHRONIQUE CINÉMATOGRAPHIQUE

FILMS DE FESTIVALS...
...ET QUELQUES AUTRES

par Pol GAILLARD

Les festivals cinématographiques internationaux se multiplient, chacun avec sa physionomie très particulière : Cannes, Venise, Locarno, Bruxelles, en attendant, paraît-il, Hollywood... Malheureusement, ils s'allongent aussi beaucoup trop, et il devient tout à fait impossible de les suivre complètement. La nation invitante, pour des raisons financières et touristiques, cherche à retenir le plus longtemps possible ses visiteurs; elle autorise donc chaque nation à présenter un assez grand nombre de bandes; et la plupart des pays participants, poussés par leurs différentes maisons de production, pour lesquelles la présentation d'un film à un festival constitue presque toujours une publicité excellente (1), envoient bien entendu le nombre maximum de films permis, même s'ils n'ont pas tous la qualité requise. L'art passe après le commerce.

L'art reprend ses droits, en partie tout au moins, à la lecture du palmarès. Même au Festival de Bruxelles, où l'influence des Etats-Unis et du Vatican était particulièrement impérieuse, l'attribution des prix, bien que fort partiale encore (l'Union soviétique avait eu tout à fait raison de ne point participer à cette compétition faussée), ne correspondit nullement, il s'en faut, aux désirs formés par certains, par les magnats d'outre-Atlantique en particulier.

⁂

Décadence d'Hollywood

Elle confirma au contraire de façon éclatante, sur un terrain spécialement choisi par Hollywood (2), la décadence actuelle de la production d'Hollywood, la supériorité très nette des cinémas français, italien et britannique. Il n'est pas jusqu'aux films de Walt Disney qui ne paraissent inférieurs désormais aux charmants dessins animés tchèques comme *Rêve de Noël* ou *Révolte des poupées.*

Pourquoi ? De peur d'être accusé de partialité, je me contenterai de citer ici les propres paroles de Frank Capra, l'un des producteurs et metteurs en scène américains les plus connus, l'auteur de *New-York - Miami, l'Extravagant M. Deeds, M. Smith va au Sénat,* etc. Une telle condamnation dans sa bouche se passe de commentaire.

Capra accuse

Au moment de la guerre, toute la production cinématographique d'Hollywood ne dépendait plus que d'une demi-douzaine de grosses firmes... Les nouvelles méthodes de travail, si elles permettaient d'acquérir une perfection technique inégalable, réduisaient par contre, jusqu'à l'annihiler complètement, l'effort créateur et la personnalité des producteurs et metteurs en scène particuliers. Comme toute grosse organisation industrielle possède à sa tête un directeur sur lequel repose toute la responsabilité de l'affaire, de même chaque grand studio eut à sa tête un chef d'où dépendait toute la production. Si un film de cinéma était un produit qui demandait l'uniformité et la régularité comme but primordial, le résultat aurait été hautement satisfaisant. Mais, malheureusement, un film est un mélange de perfection mécanique et d'effort créateur. Et en

---

(1) Même si le film est mal accueilli, tous les articles parapublicitaires publiés à l'occasion du festival dans les hebdomadaires cinématographiques à gros tirage, presque tous à la solde directe ou indirecte des grandes firmes, représentent un avantage commercial appréciable.

(2) La Belgique réserve actuellement 82 % de sa projection totale aux films américains. (Avant guerre, c'était naturellement le film français qui était le plus répandu en Belgique, mais dans une proportion normale; les spectateurs ne s'en plaignaient pas, au contraire.)

appliquant la même méthode de standardisation industrielle à la fois au côté technique et au côté artistique des films, ceux-ci tombèrent bientôt dans la monotonie et la banalité. Les efforts et les réalisations des producteurs et metteurs en scène particuliers devaient recevoir l'approbation du directeur général de la production de chaque grand studio. Chaque film devait être approuvé par ce dernier avant d'être présenté au public et le directeur général de production devenait le crible où passaient les réalisations d'une cinquantaine de directeurs ou metteurs en scène individuels. Ces derniers, au lieu de s'abandonner à leurs idées et à leur imagination pour réaliser quelque chose d'original, dont le public serait le seul juge, étaient obligés de faire des films qui plaisaient avant tout à un seul homme. En conséquence, le côté purement créateur de la production, depuis le choix du scénario, du dialogue, des acteurs, des costumes et des décors, jusqu'à la mise en scène, le découpage et le montage final du film étaient soumis (consciemment ou inconsciemment) aux goûts du directeur général de production du studio. Multipliez cette situation par le nombre des grands studios et vous aurez la cause capitale de cette appellation « une production standard d'Hollywood ». (1)

... Il y avait, de plus, un autre facteur qui contribuait à donner à la production cinématographique d'Hollywood ce caractère d'uniformité et de banalité. Hollywood devint incroyablement satisfaite d'elle-même et complaisante et ces caractéristiques devinrent si évidentes que l'on eut bientôt une conception « *hollywoodienne* » de la vie, qui n'était qu'une déformation, un mirage de la vie réelle. Les réalisateurs et metteurs en scène de films ne s'inspiraient plus de la réalité, mais des films qu'ils pouvaient voir autour d'eux. Hollywood était isolée entre des murs de miroirs. (2)

Sans doute, Frank Capra voudrait-il nous faire croire que ce temps-là est fini, que désormais l'extension des maisons de production privées et des producteurs indépendants (?), en enlevant aux grands studios la centralisation de toute la production cinématographique d'Hollywood, permet aux talents particuliers et à la personnalité des metteurs en scène et scénaristes de s'exprimer librement et de donner ainsi à chaque film une individualité et un caractère propre qui en font non plus un produit standard et banal, mais une création artistique vraiment vivante. (3)

« Meet John Doe » et « It's a wonderful life »

En fait, les deux derniers films de Capra lui-même, *Meet John Doe* et *It's a wonderful life*, démontrent surabondamment que cette liberté soi-disant retrouvée est purement formelle, c'est-à-dire tout à fait illusoire. L'emprise des trusts américains, bien plus profonde encore que ne le dit notre auteur, bien plus raisonnée sans doute, bien plus nocive aussi, a tellement abaissé le niveau du cinéma américain et les exigences intellectuelles du public que les producteurs « indépendants » comme les autres sont parfaitement incapables pour la plupart d'abandonner les petites histoires bêtasses coutumières pour nous donner des histoires vraies, qu'ils restent effroyablement conformistes, volontairement ou non, jusque dans leurs œuvres d'apparence les plus anticonformistes.

Allez voir *Meet John Doe* si vous croyez que j'exagère : malgré le talent de Capra, qui reparaît dans certaines scènes, vous ne pourrez pas rester jusqu'au bout, je crois, tellement le scénario est stupide en voulant être social sans risque, tellement il donne une idée lamentable, et qui fait honte, de l'intelligence de l'Américain moyen, tellement il sert au fond les puissances d'argent, jusque dans leurs consignes les plus immédiates, en ayant l'air de lutter contre elles, tellement nous font bâiller, nous Français, heureusement, les interminables prêches politico-sentimentalo-religieux. Les deux interprètes principaux, Gary Cooper et Barbara Stanwick, ont d'ailleurs bien l'air ici de s'ennuyer autant que nous; c'est tout à leur honneur.

***It's a wonderful life*, présenté au Festival de Bruxelles, est moins mauvais. Les deux personnages centraux (interprétés de façon remarquable par James Stewart et Donna Reed) sont plus humains, et le thème initial de l'œuvre possédait même une certaine grandeur (un brave homme qui se croit acculé au suicide par la faillite pense à ce que seraient devenus tous les gens qu'il connaît s'il n'avait jamais existé; la vue du bien qu'il a accompli**

---

(1) W. Wyler déclare de même à Georges Charensol (*Nouvelles littéraires* du 10 avril 1947) :

« La plupart de nos metteurs en scène acceptent de n'être plus qu'un rouage dans l'immense organisme qui les domine. Ils ne travaillent pas au scénario et viennent sur le plateau uniquement pour diriger des acteurs qu'ils n'ont même pas choisis. »

(2) *RKO Courrier*. (« Il faut rompre la monotonie de la production standard », par Frank Capra.)

(3) Capra ne travaille-t-il pas pour la firme R. K. O. ?

lui redonne le courage de vivre). Mais l'œuvre entière reste toujours d'un simplisme affligeant, imprégnée des pires poncifs d'Hollywood... Nous y retrouvons même une fois de plus l'intervention miraculeuse, et qui se voudrait humoristique, de l'ange gardien descendant sur terre et se mêlant aux hommes. Ce « truc » a pu nous distraire une ou deux fois; il est maintenant totalement dévalué par l'utilisation abusive qui en a été faite dans je ne sais plus combien de pièces et de films récents. La seconde partie d'*It's a wonderful life* est proprement interminable.

Et, je le répète, Frank Capra est sans doute considéré aux U. S. A., il se considère sans doute lui-même, comme un metteur en scène de gauche, un metteur en scène d'avant-garde. Jugez par là du reste de la production. Il y a bien Orson Welles et surtout Charlie Chaplin, mais ils sont boycottés, et leurs œuvres ne sont pas jugées dignes de représenter l'Amérique dans les manifestations internationales! Aussi l'ensemble des films envoyés par les Etats-Unis à Bruxelles ou à Locarno était-il d'une pauvreté insigne, véritablement effrayante de la part du plus grand pays producteur du monde! (1) Même *la Poursuite infernale* (*My Darling Clementine*), essai malheureux de tragédie au Far West par John Ford, n'a guère d'intérêt que par la beauté des grands paysages aux rocs-châteaux forts déjà admirés dans *la Chevauchée fantastique*; et les seuls films américains d'une certaine valeur qui nous aient été présentés en Europe ces derniers mois demeurent assurément en fin de compte ceux de William Wyler : *Les plus belles heures de notre vie* et *la Lettre*.

De la Bibliothèque Rose supérieure : « Les plus belles heures de notre vie »

Je ne saurais mieux caractériser *Les plus belles heures de notre vie* qu'en le comparant à *Mistress Miniver*, du même auteur, que sans doute beaucoup d'entre vous ont pu voir. Bien que rien n'y soit semblable, c'est au fond exactement la même œuvre : l'une à propos de l'adaptation à la guerre de civils britanniques, l'autre de la réadaptation à la vie civile de combattants américains. Dans les deux films, William Wyler conduit son récit avec une aisance, une maîtrise réellement admirables; tout semble couler de source, et pourtant toujours est mis très adroitement en valeur le détail quotidien très simple, à la portée de tous, mais suggestif ou très légèrement symbolique, qui rappelle quelque chose à chacun. Les acteurs (Myrna Loy, Frederic March, Dana Andrews, Teresa Wright, Harold Russell, etc.) sont choisis et dirigés de façon parfaite; les « scènes à faire » sont traitées exactement comme on les attend, mieux qu'on ne les attend, juste avec la dose d'émotion et d'humour qui fait plaisir au grand public, avec la petite dose aussi de satire politique très adroite, assez juste pour satisfaire à peu de frais les sentiments, mais assez anodine pour n'entraîner aucune conséquence trop fâcheuse. Du très beau travail assurément, mais du travail d'artisan plutôt que d'artiste, car le scénario (de Robert Sherwood, d'après Mac Kinley Kantor) est malgré tout assez faible dans son habileté, et Wyler s'en contente très bien, se complaît même, semble-t-il, dans cette facilité reposante; il ne veut pas chercher plus loin.

Quand il veut s'en donner la peine pourtant, et quand le scénario ne le bride pas, comme il sait exprimer beaucoup en peu d'images, sans le besoin d'une seule phrase du dialogue! Je pense en particulier à la méditation de Fred dans l'avion qu'on démolit, les moteurs arrachés faisant déjà comme des moignons au fuselage, à son évocation des nuits où il bombardait Berlin, où il voyait tomber à côté de lui ses camarades embrasés, mais où il vivait, agissait, était utile, estimé, fier de lui... Je pense aussi à cette scène moins remarquée dans laquelle Mistress Stephenson (2), ses deux grands enfants rentrés dans leurs chambres, se retrouve enfin seule avec son mari rentré chez lui le jour même, après deux ou trois ans de guerre; elle sait qu'il l'aime, elle croit naturellement qu'ils vont rester ensemble et seuls, qu'elle va pouvoir lui donner ce soir tout l'amour amassé pendant l'absence, elle attend qu'il

---

(1) Et M. Eric Johnston, président de la Motion Picture Association of America, qui groupe toutes les grandes firmes d'Hollywood, proclamait quelques semaines avant le Festival, avant de faire au Festival lui-même des déclarations politiques d'une bêtise remarquable : « Les Etats-Unis envoient à ce Festival les meilleurs parmi leurs films récents. Lorsque vous les aurez vus, nous espérons que vous ne douterez pas que Hollywood n'a jamais réalisé de plus glorieuses productions et que, dans celles-ci, se trouve en germe une moisson plus radieuse encore pour l'art cinématographique. »

(2) Incarnée par Myrna Loy, qui a reçu pour cette interprétation le prix de la meilleure actrice.

la prenne dans ses bras, — et voici que lui, tout au contraire, déshabitué par sa vie de soldat des soirées sans alcool et sans chahut, troublé peut-être aussi parce que sa fille est maintenant plus jolie et plus attirante que sa femme, veut absolument, pour fêter son retour, les emmener toutes deux dans une boîte de nuit, « se retremper dans la civilisation », dit-il. Tout est indiqué ici avec une discrétion, une justesse, une efficacité exemplaires, et va assez loin, comme on voit. Mais l'ensemble de l'œuvre n'est aucunement de ce niveau. C'est du Delly très supérieur, de la Bibliothèque rose pour adultes portée à sa plus haute qualité possible, mais c'est tout. Comparez un seul instant avec *la Bête humaine* ou *Diable au corps*, vous sentirez la différence!

« La Lettre »

L'autre film de William Wyler récemment présenté en France, mais qui date de 1940, ne possède pas sans doute la perfection romanesque des *Plus belles heures de notre vie*, ni de *Mistress Miniver*, à plus forte raison est-il fort inférieur par son côté mélodramatique, par certaines invraisemblances, certains trucs trop visibles d'exécution, à *la Vipère*, *Rue sans issue* ou *l'Insoumise*, mais il nous offre du moins ce que nous ne trouvons pour ainsi dire jamais plus dans le cinéma américain : l'analyse très juste et très poussée d'un caractère, l'étude clinique d'un cas social.

Le classique adultère bourgeois de nos pays occidentaux prend un caractère assez particulier dans les colonies et territoires d'outre-mer : les femmes des gros colons ou planteurs, perpétuellement oisives, déchargées même du moindre travail ménager par leur très nombreux personnel de boys ou de nègres, sans distractions citadines, cherchent très souvent à se libérer de leur ennui, de leur existence inutile par des aventures sensuelles ou passionnées assez basses (1). En même temps, elles se sentent tenues de garder aux yeux de tous, des gens de couleur, des autres blancs, d'elles-mêmes aussi, pour ne pas se mépriser trop, toute leur respectabilité de grandes dames, de femmes de chefs. *La Lettre*, tirée d'une pièce célèbre de Somerset Maughan, est l'histoire pathétique d'un de ces dédoublements de personnalité chez une femme particulièrement intelligente et volontaire. Mme Crosbie vient de tuer un homme qui voulait la prendre de force, dit-elle, et tout le film n'est en somme que la découverte progressive de la vérité sur le meurtre et sur le caractère du principal personnage. W. Wyler et Bette Davis nous rendent parfaitement sensible ici chez la triste héroïne à la fois sa très sûre maîtrise d'elle-même et son total désarroi secret, le sentiment qui l'envahit de plus en plus, alors même qu'elle continue de mener sa défense avec toute sa lucidité et toute son énergie, de la double impuissance psychologique et morale où elle se trouve acculée : elle ne peut plus continuer à paraître celle qu'elle n'est pas, elle ne peut pas non plus devenir réellement celle qu'elle avait toujours réussi à paraître jusqu'ici, — elle se laissera assassiner par sa rivale...

La Lettre, je ne sais trop pourquoi, a été très mal accueillie en général par une critique généralement beaucoup trop indulgente aux inepties américaines; à la vérité, c'est un des seuls films d'Hollywood présentés récemment qui ait un contenu véritable. Il mérite d'être vu.

⁂

Redressement britannique

Les Anglais avaient envoyé à Bruxelles une sélection tout à fait honorable, qui témoigne d'un très net redressement de leur production. Mais il est pour le moins étrange qu'entre leurs divers films le prix de la meilleure réalisation soit allé à *Odd man out*, celui peut-être qui le méritait le moins. Des réminiscences continuelles et qui font plaqué, de John Ford, Fritz Lang, Marcel Carné, ne suffisent tout de même pas à conférer une valeur authentique à cette œuvre brillante et prétentieuse, mais sans vérité, sans unité réelle (les deux unités de temps et de lieu sont respectées sans doute, mais non l'unité d'action), qui n'en finit pas de finir, absolument interminable. Il faut certainement chercher d'autres raisons au couronnement d'*Odd man out*.

Un curieux premier prix : « Odd man out »

Ce film britannique traite de la résistance à la domination britannique des

(1) Quelques jours après avoir écrit ces lignes, j'en trouve confirmation singulière dans cet extrait d'un témoignage de soldat français en Indochine (Pierre C..., pas du tout anticolonaliste, je le signale, anticommuniste au contraire), recueilli par la revue *les Temps Modernes* (p. 903) :

« Des femmes de colons à la cuisse légère venaient aussi les voir... Jean-Pierre C... explique qu'en Indochine beaucoup de Françaises qui se déchargent de leur travail sur les boys annamites tuent le temps qui leur revient par l'exercice appliqué de l'adultère, avec quelque chose de provincial et de minable : des histoires de *touche-pipi*, dit-il. »

Irlandais patriotes! Voilà qui est pour le moins curieux. A la vérité, nous précise une phrase liminaire, « on n'a voulu montrer ici que les diverses réactions des hommes devant les événements qui se saisissent d'eux », c'est-à-dire qu'on nous a présenté des résistants irlandais en faisant complètement abstraction, et pour cause! des raisons pour lesquelles ils se battent. Psychologiquement et dramatiquement, c'est absurde; seulement, vous voyez tout de suite l'intérêt de la chose : des résistants dont on cache volontairement aux yeux du public les raisons d'agir ne seront bientôt plus aux yeux de ce public, espère-t-on, que des hors-la-loi comme les autres, non pas des gangsters sans doute, mais des fanatiques dangereux, des « terroristes », en fait des assassins purs et simples! Le tour est joué. Et pour que la leçon soit encore plus nette, Johny, l'homme hors jeu dont il est question dans le titre, est le premier à avoir mauvaise conscience, bien qu'il soit l'un des chefs du mouvement patriote. Il a compris dans sa prison la nocivité de la lutte par la force; il ne voudrait plus combattre que par les méthodes parlementaires! Il participe encore pourtant, par orgueil, par solidarité avec ses camarades, à une expédition dangereuse; il manque de sang-froid, il doit tirer pour se défendre, il est lui-même blessé. Le film nous raconte son agonie et sa fuite interminables à travers la ville, avec l'angoisse, puis le remords d'avoir tué. *J'ai tué, je dois payer. Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante...* etc.

Les auteurs, Green, Sheriff et Carol Reed, ont été évidemment incapables d'approfondir le personnage de Johny, puisque, je le répète, ils n'auraient pu le faire valablement qu'en parlant de son idéal, des raisons de sa résistance, ce qui allait contre le but visé. Ils ne l'ont pensé que de l'extérieur (ils ont dû marquer malgré tout que c'était un homme affaibli par l'inaction forcée, en prison puis dans sa cachette) :

Johny n'est qu'un objet, écrit dans *l'Ecran français* M. Jacques Borel qui pourtant aime le film, un objet prodigieusement intelligent et humain grâce à l'acteur qui l'incarne, James Mason (celui-ci, d'ailleurs, mime et danse l'homme traqué plus qu'il ne le joue), mais aussi passif que le chapeau de paille d'Italie ou le veston du *Million*. Tout l'accent est donc porté sur les personnages épisodiques...

Malheureusement, la plupart de ces personnages épisodiques, outre qu'ils rompent l'unité d'action, sont aussi faux dans leur conventionnel d'avant-garde que Johny dans son abstraction; comme ils prennent de plus en plus d'importance à mesure que le film avance (en particulier le traître aux oiseaux, le médecin et le peintre ratés), ils en rendent la fin insupportable. Seuls nous paraissent vrais, dans la première partie, le couple de jeunes amoureux, les gosses de la rue, la petite bourgeoise qui a suivi les cours d'infirmière, le patron du bar qui veut éviter un scandale dans son établissement, et peut-être aussi le prêtre catholique Father Tom, qu'on nous présente comme très humain, très compréhensif, ami des deux camps, mais qui en fait, consciemment ou non, joue le rôle d'un indicateur de police (sa maison est surveillée, et ceux qui en sortent sont filés; il ne l'ignore pas).

A mon avis donc, *Odd man out* n'a pu être couronné à Bruxelles que pour des raisons politiques, car, pour ne parler que des autres films anglais que j'ai vus, deux au moins méritaient bien davantage d'être distingués : *The Overlanders* et *Great expectations*.

Un documentaire épique et un superbe mélodrame illustré

The Overlanders (1), de Harry Watt, nous fait assister vraiment à la première traversée des déserts et des montagnes de l'Australie, en 1942, par quelques hommes conduisant plus d'un millier de bovins. C'est un documentaire admirable, l'opérateur Karl Kayser s'étant toujours trouvé partout exactement à l'endroit voulu, mais c'est aussi une épopée grandiose et prenante : à l'énorme force aveugle et bête du troupeau s'oppose tout le long du film la volonté constante et inflexible de l'homme, son pouvoir fondé sur sa lucidité, sur son étude des faits, sur sa décision; cela nous vaut de nombreuses scènes d'un relief admirable, d'une puissance d'émotion physique et d'une exaltante vigueur très rarement atteintes : tout le passage de l'arbre qui barre le sentier de montagne, par exemple, les bœufs qui se pressent de plus en plus derrière lui et commencent à tomber dans le précipice, le nègre qui grimpe de toute la vitesse possible le long de la paroi, la corde qui entoure l'arbre attachée au cheval de la jeune Mary, l'angoisse de la chute possible, etc..., ou encore la scène si belle dans sa simplicité où les quatre gardiens, résolus

---

(1) Titre français : *la Route est ouverte.*

à sauver coûte que coûte leur précieux bétail qui se rue pour boire au marais où il va s'enliser, descendent de cheval, sachant que les bœufs n'ont pas l'habitude de voir des hommes à pied, et seuls, fétus de paille par rapport à la masse qui accourt et qui peut les broyer, mais leur énergie farouche et leur supériorité d'hommes inscrites sur leurs visages, s'avancent lentement face au troupeau et l'arrêtent... Il y a plus de vérité et de grandeur ici que dans tout *Odd man out,* je vous assure.

Vous irez voir aussi, lorsqu'il passera dans nos salles, la très belle illustration des *Grandes Espérances* de Dickens qu'a composée David Lean, le metteur en scène de *Brève rencontre.* Même si vous n'aimez pas d'habitude les mélodrames (je vous comprends, ils sont presque toujours faux à pleurer!), vous aimerez celui-là. L'intrigue est extraordinaire et peu vraisemblable sans doute, d'autant qu'elle est ici beaucoup plus condensée que dans le roman (le film ne devant pas dépasser la longueur habituelle), mais tous les personnages sont vrais, jusqu'à ceux qui ne paraissent qu'une minute, typés de façon inoubliable, leurs réactions essentielles très simples exprimées par Dickens traduites ici avec un bonheur constant. C'est une joie esthétique et dramatique très rare que de voir si bien rendue ici cette atmosphère de lutte pour le bien si chère à tous les grands romans populaires de notre enfance (on pense naturellement beaucoup aux *Misérables*), de voir toutes ces créatures à la fois réelles et légendaires incarnées sur l'écran, sans déception aucune, telles que nous pouvions les imaginer : Magwitch, le forçat évadé, dont le cœur s'illumine de reconnaissance pour l'enfant qui l'a secouru (Finlay Curry), Jaggers le sollicitor, dur et humain, toujours exact et qui ne juge que sur preuves (F. L. Sullivan), Joë le forgeron, annihilé par sa femme et d'une naïveté si bonne (Bernard Miles), le caissier ponctuel (John Burch) et son vieux père devenu sourd qui aime qu'on lui fasse des signes de tête (O. B. Clarence), la vieille Miss Havisham (Martita Hunt), dont la vie normale s'est arrêtée le jour prévu pour ses noces, à l'heure où elle a reçu la lettre de son pseudo fiancé en fuite, et qui élève la petite Estella pour qu'elle la venge plus tard sur tous les hommes qui deviendront amoureux d'elle; Estella elle-même (Valerie Hobson), si britanniquement jolie et insolente, mais qui se rend compte de ce qu'elle fait à la fois son malheur et celui des autres, qui prévient d'avance son amant de sa dureté de cœur; et Pip, bien sûr (John Mills), le brave Pip si proche de nous par sa franchise, son humanité, son amour, ses petites lâchetés vite réparées...

Toute la première partie du film, avec Pip et Estella enfant (Anthony Wager et Jean Simmons), tient du chef-d'œuvre et doit se placer immédiatement, selon moi, à côté des séquences enfantines de *Peter Ibbetson* et des *Hauts de Hurlevent.* Après de telles scènes, l'intérêt décroît un peu, forcément, mais il reste malgré tout un excellent film très bien conduit, qui doit faire le plaisir de tous. La photographie est excellente : il y a un cri dans la salle, à chaque début du film, lorsque le forçat met la main sur la bouche de l'enfant; et le texte parlé de Dickens, si simplement suggestif, a toujours été respecté dans le dialogue (*Pourquoi serais-je bonne?* dit par exemple la vieille Miss Havisham; ou encore : *Le pire menteur est celui qui se ment à lui-même,* dit Pip; *je voulais être un gentleman, j'ai réussi à être un snob,* etc.). Oui, une œuvre très honorable.

⁂

Films pour enfants
« Une voile au loin »

Il se trouve assez curieusement que les trois meilleurs films anglais de Bruxelles (*The Overlanders, Great Expectations* et *Hue and Cry,* que je n'ai pas vu, mais que la plupart des spectateurs ont pu comparer à *Nous les gosses* ou *Emile et les détectives;* excellentes références) soient trois films qui conviennent aussi bien aux grandes personnes et aux enfants (1). Le fait est assez rare pour mériter d'être signalé. A ce propos, je m'en voudrais de ne pas saluer ici un film soviétique déjà ancien (il date de 1937), mais qui vient seulement d'être présenté au public, et encore de façon très discrète : *Une voile au loin* (car si les films soviétiques étaient interdits systématiquement avant guerre, ils sont aujourd'hui en fait boycottés commercialement).

L'histoire imaginée par Valentin Kataev possède tous les attraits de nos romans d'aventures célèbres et des exploits de cow-boys chers à tous les

(1) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici l'œuvre persévérante de Mme Sonika Bo en faveur du cinéma pour les enfants, même très jeunes (séances hebdomadaires au Club Cendrillon, Musée de l'homme, Car. 07.26) et la fondation récente du Comité français du cinéma pour la jeunesse, présidé par Henri Wallon (2, rue de Monceau, Paris-8e, Car. 14.70).

gosses : caractères très simples, figures typiques, poursuites, batailles, exaltation de la volonté et de l'adresse, etc..., mais elle possède aussi, et tout naturellement, ce dont ils sont pour la plupart dépourvus, un sens moral et social très clair et fondé sur le réel qui soulève l'œuvre entière et lui donne une véritable envolée épique. Pour quelle cause petits et grands pourraient-ils se passionner davantage que pour la chute de la tyrannie, la défense des opprimés, la conquête de la justice, la libération du peuple ? Tous les spectateurs suivent avec une admiration enthousiaste, à la fois émue et ravie, ces deux gosses d'Odessa qui, sans rien abandonner jamais de leur spontanéité enfantine et de leur passion du jeu, participent si activement à la lutte des révolutionnaires de 1905, l'un en pleine connaissance de cause, l'autre entraîné presque malgré lui dans une aventure qui le dépasse, mais où son bon cœur et l'entrain décidé de son camarade le poussent irrésistiblement.

La mise en scène de Wladimir Legotchine est à peu près parfaite pour une œuvre de ce genre. Elle possède toutes les qualités habituelles des films soviétiques, en particulier leur vérité indéniable et la beauté des images, surtout des gros plans, mais elle a su également retrouver cette rapidité de mouvements, ce sens du rythme qui étaient si remarquables dans *le Cuirassé Potemkine,* d'Eisenstein, dont *Une voile au loin* continue en somme l'histoire. Les acteurs sont tous excellents, mais il faut mettre tout à fait hors de pair les deux gosses Igor Boutt (Gavrik) et Boris Roungo (Tessia), que vous ne pourrez plus oublier.

Confirmation italienne : « Païsa » et « Sciuscia »

Bruxelles et Locarno ont confirmé l'exceptionnelle valeur du cinéma italien (bien que celui-ci ait cru devoir présenter aussi, pour faire nombre, des œuvres très médiocres comme *Elixir d'amour* ou ce *Daniele Cortis* qui n'a d'autre mérite, si c'en est un, que d'être interprété par Miss Sarah Churchill (1). *Païsa,* de Roberto Rossellini, que je n'ai malheureusement pas pu voir et qui figure aux deux palmarès, est considéré par la plupart des critiques comme l'œuvre la plus bouleversante réalisée dans le monde depuis la Libération. Il faut que l'œuvre de Rossellini soit bien belle en effet pour être préférée à celle de Vittorio de Sica, *Sciuscia,* dont la fin seule accuse quelques faiblesses (décors en carton-pâte, obscurité et invraisemblance de la façon dont le scénario amène le dénouement).

Les Sciuscias, vous le savez, sont les gosses plus ou moins abandonnés de Rome et de Naples, ceux qui gagnent leur vie à rendre brillants les souliers des soldats américains (Shoes-shine = Sciuscia, prononcez : Choucha) et surtout à faire du marché noir, à voler, à bien pire encore. La criminalité des enfants a augmenté là-bas de 60 % depuis 1938..., et le scénario de Sergio Amiréi nous raconte très simplement l'histoire de deux de ces gosses, Pascale et Giuseppe, qui acquièrent très vite 50.000 lires avec lesquelles ils s'achètent un magnifique cheval, mais sont arrêtés presque aussitôt et enfermés dans une maison de « correction ». Hélas! ce n'est pas là qu'ils pourront se corriger, bien au contraire : la séparation des deux amis, l'atmosphère générale de la prison, la vénalité qui y sévit, la promiscuité des cellules, l'influence contagieuse des plus grands, des « durs », déjà irrémédiablement corrompus, la fausse morale du « milieu » qui s'institue toujours parmi les hors-la-loi ne peuvent qu'aviver les mauvais instincts. Pascale finira par tuer Giuseppe.

Vittorio de Sica a traité ce sujet avec une vérité saisissante. Sans doute ne dit-il pas tout, il ne parle pas, par exemple, de la prostitution de beaucoup de ces jeunes ou de leurs vices sexuels; mais ce qu'il a voulu nous montrer, il nous l'a montré de la façon la plus forte, en sachant toujours choisir avec une certitude psychologique et artistique sans défaut les visages, les gestes, les attitudes caractéristiques, les images qui évoquent, les scènes qui font penser. Au-

---

(1) *Deux lettres anonymes,* de Mario Camerini, eussent bien mieux complété la sélection. Ce film relate simplement, entre l'armistice de Badoglio et la libération de l'Italie, la vie et la lutte des ouvriers et ouvrières d'une imprimerie romaine réquisitionnée, l'amour malheureux de Bruno pour Gina, la trahison de Tullio. Mais l'intrigue, les caractères, la révolte et l'élan patriotique, toutes les scènes d'intérieur ou d'extérieur dégagent ici une telle impression de réalité, une telle tension dramatique qu'il est impossible de ne pas participer à la vie des êtres qui nous sont montrés, de ne pas souffrir, espérer, de ne pas se sentir lâche ou grand avec eux.

Aucune outrance, tout est indiqué ou suggéré avec autant de discrétion que de force, tout est vrai ; l'interprétation est parfaite, en même temps que typiquement italienne (Clara Calamai, Andréa Checchi, Otello Toso, Carlo Nichi).

cune simplicité schématique dans le réquisitoire, non; un document social et humain, complexe et compréhensif, qui peint simplement ce qui est, mais sans rester impassible, qui n'accuse pas des individus, mais le régime et la guerre, qui ne conclut ni ne prêche, mais qui laisse pressentir la possibilité de changer tout cela, car le cœur de ces gosses est bon au fond, qui appelle invinciblement une solution, qui force à la vouloir.

Cette solution, je ne l'apprendrai pas aux lecteurs de *la Pensée,* elle nous a été donnée jadis par le chef-d'œuvre soviétique auquel ce film fait constamment penser, *le Chemin de la vie,* de Nicolas Ekk. Est-elle possible en Italie? en France? en régime capitaliste? De Sica ne donne pas la réponse, non plus sans doute que Prévert et Carné ne la donneront dans *la Fleur de l'âge,* mais, je le répète, il oblige à la poser en face et à voir la vérité. Comme toujours le vrai réalisme est à la fois profondément émouvant et progressif (1).

Une grande fresque violente

Il Sole sorge ancora, d'Aldo Vergano, est beaucoup plus inégal que *Sciuscia.* Est-ce à cause de la censure qui a coupé des scènes assez nombreuses, d'un mauvais découpage, d'un sous-titrage si insuffisant qu'on pourrait le croire saboté de plein gré, mais toute la première partie du film est presque incompréhensible. On suit mal les événements et les personnages, et c'est cela, je crois, qui fait paraître voulue, forcée, la satire, abusivement simplifiés les caractères. Mais dès cette première partie, toutes les scènes collectives, la vérité irréfutable du moindre des personnages secondaires (2), l'opposition féroce, et non forcée celle-là, accusatrice, entre le luxe insolent, la débauche et la lâcheté des aristocrates du château et la misère affreuse de tous les habitants de la ferme (oh! l'enterrement muet du bébé mort de faim et de froid, et dont un paysan emporte le petit cercueil sur son épaule, tout de suite après les scènes de stupre dans la serre aux ananas toujours bien chauffée avec du bois sec), nous saisissent avec une violence digne des films soviétiques. Et la fin a la grandeur farouche et simple de l'épopée : je songe en particulier à ce beau passage de l'exécution du jeune prêtre populaire et d'un de ses camarades devant les paysans rassemblés de force : tout bas d'abord, pour lui-même, le prêtre murmure les invocations des litanies à la Vierge : *Mère du bon conseil, miroir de justice...,* puis peu à peu il hausse le ton : *Reine des confesseurs..., reine des martyrs;* et de la foule une femme commence à répondre : *Priez pour nous,* une femme, puis une autre, puis une autre, puis toutes les femmes et tous les hommes, croyants ou incroyants, la prière collective devenant alors de façon évidente la protestation de tout le peuple contre l'injustice, l'affirmation criée aux Boches que leur tyrannie va être vaincue par le sacrifice et la volonté de leurs victimes toutes unies. La voix du prêtre se fait de plus en plus forte, et de plus en plus forte aussi le répons de la foule. L'officier allemand, fou de rage impuissante, se bouche les oreilles, fait tirer sur les deux condamnés avant même qu'ils aient atteint l'endroit de l'exécution, il déblaie la place à coups de mitraillette. Je le dis encore, seuls les films soviétiques nous avaient donné jusqu'ici de telles scènes. Malgré tous les défauts d'*Il Sole sorge ancora,* Aldo Vergano est un metteur en scène sur lequel le cinéma italien peut grandement compter.

Le Vatican donne son prix !

Vivere in pace, de Luigi Zampa, a reçu à Bruxelles le prix hors Festival du jury de l'Office catholique international du cinéma (3). Puisque cet Office affirme lui-même qu'il s'efforce de juger et de cataloguer chaque film *suivant les principes définis par l'encyclique pontificale « Vigilanti Cura »,* c'est-à-dire, commentent les R. P. Lunders et Morliau, *non pas d'après des critères de perfection interne,* mais *plutôt d'après l'influence morale que le film est destiné à exercer sur le spectateur,* on peut être sûr que *Vivere in pace* n'a pas été couronné simplement pour l'humour souvent très fin de son dialogue, la beauté gracieuse de ses extérieurs, ou l'interprétation magistrale d'Aldo Fabrizi, il l'a été surtout pour ses tendances générales. Or, la scène centrale du film, tout à fait invraisemblable bien qu'on nous en garantisse l'authenticité, nous montre en fait de spectacle édifiant la pitoyable réconciliation d'un noir américain et d'un soldat nazi, dans une ferme italienne, pendant la guerre, à la faveur d'une saoulerie assez ignoble. Toute la

---

(1) Je ne vous parle pas de l'interprétation (les noms des acteurs ne vous diraient absolument rien); elle est parfaite.

(2) Trois acteurs seulement d'*Il Sole sorge ancora* sont des professionnels, d'ailleurs remarquables (Elli Parvo, Vittorio Duse, Massino Serato).

(3) Le quatrième Congrès international catholique du cinéma s'est tenu à Bruxelles du 16 au 21 juin 1947.

famille du fermier participe d'ailleurs à « la fête » plus ou moins volontairement, et danse avec le nazi!...

Sans doute le film comporte-t-il d'autres passages beaucoup moins douteux, d'une humanité vraie; j'avoue pourtant ne pas comprendre ce qui le rend si particulièrement recommandable, du point de vue moral, par MM. les ecclésiastiques du cinéma (la plupart des autres œuvres présentées à Bruxelles lui étaient supérieures sur ce point). A moins que ce ne soit cette idée justement de la réconciliation aveugle entre fascistes et antifascistes, dont le Vatican s'est fait le promoteur tout de suite après la Libération, cette idée aussi que pour « vivre en paix » il vaut mieux ne pas faire de politique, que celle-ci est finalement toujours injuste et totalitaire, chez les patriotes comme chez les traîtres (1), que seuls les devoirs personnels de charité importent... Luigi Zampa, m'apprend incidemment Georges Sadoul, a beaucoup produit sous le fascisme : cela ne m'étonne guère. L'Office catholique du cinéma ne s'est pas trompé, il a choisi un film bien fait et très public sans doute, mais qui sert d'autant mieux, conformément à ses désirs, les intérêts réactionnaires.

⁂

Triomphe français :
« Le Silence est d'or »

Partout où il a été présenté, *le Silence est d'or* a donné à la France les plus hautes récompenses internationales, tous mes lecteurs le savent déjà; comme de plus la majeure partie d'entre eux ont sans doute déjà vu le film ou lu sur lui des comptes rendus dithyrambiques, je ne crois pas nécessaire de lui tresser ici, à mon tour, des lauriers quelque peu tardifs. Il me semble d'ailleurs que le nombre des couronnes risque en fin de compte de peser trop lourdement sur l'œuvre de René Clair. Je ne suis pas le dernier, bien sûr, pour admirer de tout mon cœur, de toute la joie qu'elle me donne, la délicatesse de l'humour et de l'émotion qui imprègnent tout le film, l'humanité constante des sourires qu'il provoque, sa tendre poésie un peu nostalgique, l'aisance admirable de la mise en scène, du dialogue, de l'interprétation, — mais tout de même il ne faut pas exagérer. Outre que le début du film est assez lent et que certaines redites des œuvres plus anciennes de l'auteur paraissent ici bien inutiles, on ne peut pas ne pas se dire à part soi que si l'œuvre a râflé si facilement partout les prix les plus enviés, c'est à cause de ses qualités propres assurément, mais aussi parce qu'elle ne pose aucun problème, évite avec gentillesse tout engagement quel qu'il soit, parce qu'elle est le modèle accompli de la pure comédie-divertissement. Qu'on me comprenne bien; je ne reproche rien à René Clair ni au genre qu'il a choisi, je ne crois même pas avec Jeander (2) qu'il aurait dû évoquer aussi, dans son Paris attendrissant de 1906, la fin de l'affaire Dreyfus, les luttes violentes autour de la loi de Séparation, ou la misère sociale qui allait amener les grandes grèves tragiques (toute son œuvre en eût été changée); je reverrai *le Silence est d'or* avec plaisir chaque fois que j'en aurai l'occasion et je suis fier, bien sûr, que les étrangers puissent nous considérer toujours, avec plus de raison que jamais, comme le peuple le plus spirituel de la terre... Je dis simplement qu'à Bruxelles et à Locarno bien des votants sans doute ont été trop heureux de couronner le film de René Clair pour n'avoir pas à en couronner un autre, ou plusieurs autres, aussi réussis et plus riches, mais plus dangereux. Vous m'avez compris.

Un grand film moral :
« Diable au corps »

Diable au corps était l'un de ces films. Jean Aurenche, Pierre Bost et Claude Autant-Lara ont transposé le célèbre roman de Radiguet (3) en une œuvre dramatique extrêmement belle et violente, où l'étude de caractères est poussée jusqu'au bout, où la satire de l'éducation bourgeoise, et aussi de la guerre, se montre toujours juste et impitoyable. Cela suffisait pour que se déchaînât la coalition des bien-pensants, excitée d'ail-

---

(1) Voici un passage très caractéristique, qui vous montre à la fois l'excellence du dialogue et la tendance réelle du film.

Le brave paysan revient à sa ferme; il rencontre le secrétaire du parti fasciste :

— Ne te montre pas trop avec le médecin, lui dit celui-ci, c'est un rouge; il pourrait t'en cuire; un homme avisé en vaut deux...

Mais voici précisément venir le médecin, qui, dès qu'il est seul avec lui, prévient aussitôt le paysan dans les mêmes termes :

— Ne te montre pas trop avec le secrétaire; on pourrait te le reprocher après la Libération; un homme avisé en vaut deux.

Et le brave paysan fait une mine effarée qui signifie : « Non, décidément, il est impossible de « vivre en paix » avec la politique. »

(2) Dans *Libération*.

(3) Je n'ai malheureusement pas la place de signaler et d'étudier ici les différences entre le roman et le film.

leurs, volontairement ou non, par le producteur du film, qui exigea qu'on mît du nu sur les affiches, alors que les trois auteurs, au contraire, tout en ne reculant devant aucune hardiesse utile, avaient vivement tenu à ce que toute complaisance équivoque fût absente de l'œuvre. Le film a été accueilli à Bruxelles avec des mouvements divers, et il n'a pu recevoir, sauf pour l'interprétation magistrale de Gérard Philippe, qu'un prix hors Festival, de plus grande valeur réelle, il est vrai, que tous ceux du Festival : celui de la critique internationale; à Locarno, il n'a pas été présenté, crainte de réactions trop vives; en France, on a demandé son interdiction, et il y a eu des incidents à Bordeaux le jour de la première, etc. (1)

Vous connaissez le sujet, il tient en une ligne : l'adultère d'un jeune collégien de seize ans, en 1917-1918, avec une jeune femme riche mariée à un combattant du front. C'est tout... mais rien n'est omis. Marthe et François nous sont peints absolument tels qu'ils sont, dans le bonheur réel de leur jeunesse et de leur amour d'abord, dans la puissance de leur passion, mais aussi, à mesure que le film progresse, dans leur insatisfaction, l'impossibilité où ils sont de continuer à être heureux, leur marche infaillible à la catastrophe, leur inconscience, leur faiblesse, leur lâcheté affreuses et odieuses, bien qu'elles se dissimulent encore plus ou moins sous leur charme. L'ambassadeur de France à Bruxelles est un imbécile ou un Tartuffe (2) qui a quitté la salle du Festival, paraît-il, lorsque Marthe, après avoir déchiré devant François une première lettre de son mari au front, lit tout de même quelques lignes de la seconde et s'écrie toute joyeuse : « Nous sommes récompensés de l'avoir lue. Les permissions sont supprimées dans son secteur »; car d'abord cette réflexion est vraie (et ce n'est pas en quittant la salle avec éclat qu'on la rend fausse), et ensuite il est évident qu'aucun spectateur ici ne prendra parti pour Marthe et François, leur cynisme écœure, et ce n'est pas du tout une mauvaise morale, au contraire, que de nous rendre le vice et l'égoïsme évidents là où d'habitude nous acceptons si mal de le voir, dans l'amour encore heureux! Ce qui choquait peut-être l'ambassadeur, en revanche, c'est l'une des leçons profondes du film : bien plus encore que dans *la Lettre*, il est évident, dans *Diable au corps*, que l'adultère est lié en grande partie à une condition sociale, que Marthe en tout cas, pour ne parler que d'elle (une analyse du caractère très complexe de François exigerait plusieurs pages), lui était vouée à peu près nécessairement par sa vide éducation bourgeoise. Découragée et écœurée par sa première tentative d'infirmière à l'hôpital, où elle n'était d'ailleurs venue que forcée par sa mère, elle dit à François lors de leur seconde rencontre : *Je vais faire des courses à Paris, je ne suis bonne qu'à ça.* « Je ne suis bonne qu'à ça », elle pourrait le dire aussi de l'amour, de l'amour sensuel. On n'a rien essayé de cultiver d'autre en elle. Elle n'a été élevée que pour être femme d'intérieur, comme on dit, un bel animal inutile et délicat à la disposition de son mari. Puisque le mari est loin, au front, François le remplacera pour elle avec avantage, car elle se sent tout entière portée vers lui, et elle a épousé l'autre sans amour, par obéissance familiale, par convenances.

Je n'ai pas besoin de démontrer dans cette revue qu'une œuvre vraie est nécessairement instructive, morale, du moins pour tout spectateur sensé; or, *Diable au corps* est une œuvre vraie, vous l'avez déjà senti; vous irez voir, revoir et revoir ce film dont le dialogue (3), l'interprétation (4), la mise en scène (5) sont de

(1) L'Eglise a senti maintenant qu'elle se ridiculiserait en condamnant un film qui avait obtenu l'une des plus hautes récompenses internationales, et *Témoignage chrétien* du 25 juillet a publié un article très intelligent du R. P. Pichard, qui ne se contente pas de défendre le film, mais essaie de l'annexer! En faisant naturellement silence sur ses aspects trop durs, son accusation de l'éducation bourgeoise et de la guerre en particulier.

(2) En même temps qu'un bien piètre représentant de notre pays (*Diable au corps* ayant été choisi par une commission officielle, sous couvert du sous-secrétaire d'Etat à l'information, aux arts et aux lettres).

(3) D'Aurenche et Bost. La dernière fois que j'ai vu le film, j'ai voulu en noter les phrases les plus significatives, admirablement condensées en même temps que toujours naturelles. Mais il me fallait tout noter... Et j'ai cessé bientôt, repris par le drame...

(4) Gérard Philippe d'abord, bien sûr, mais aussi Micheline Presles, parfaite de sensualité presque inconsciente, de naïveté, d'abandon, d'inintelligence bourgeoise, Debucourt (le père de François), Denise Gray (la mère de Marthe).

(5) De Claude Autant-Lara. Vous noterez, par exemple, la reprise du symbole du feu (par lequel l'auteur avait figuré les plaisirs passionnés, l'union des deux amants) au moment de la mort de Marthe. Le feu s'éteint en même temps qu'elle.

tout premier ordre. Je regrette de ne pouvoir vous en détailler ici toutes les beautés.

Je ne ferai pour ma part aux trois auteurs qu'un seul reproche : celui d'avoir utilisé une fois de plus le procédé du « retour en arrière », indéfendable ici. Tout le film est censé se dérouler dans la mémoire de François, qui suit l'enterrement de Marthe le 11 novembre 1918, et cela permet évidemment un violent contraste entre la douleur de François et la joie de tous les Français à l'annonce de la victoire. Mais le contraste entre l'intérêt égoïste des deux amants et celui des autres Français était suffisamment marqué dans tout le film sans qu'il y eût besoin d'ajouter cet effet un peu gros qui redouble interminablement (1) la scène de la fausse annonce de l'armistice quelques jours auparavant dans le bar parisien où Marthe et François n'arrivent pas à se séparer. L'emploi du retour en arrière se justifierait si le film était fait comme le roman du seul point de vue de François, mais ce n'est pas le cas, je vous l'ai dit. Bost et Aurenche ont su justement, et c'est leur mérite, créer un drame où Marthe et tous les autres personnages (sauf le mari) (2) sont vraiment vivants par eux-mêmes. Le « retour en arrière » ne peut donc plus se comprendre, en particulier dans toutes les scènes où François n'apparaît pas, dans l'image qui termine la séquence de Marthe au ponton par exemple, très belle mais dont la signification très complexe aurait été saisie sans aucune hésitation possible si le récit avait suivi tout simplement l'ordre normal.

Deux autres victoires françaises

Diable au corps et *le Silence est d'or* n'ont pas été les seules victoires de la France à Bruxelles; deux autres films de chez nous ont été couronnés.

Le grand prix du meilleur film documentaire a été donné à *Naissance du cinéma* (3), réalisé par Roger Leenhardt d'après la documentation de Georges Sadoul.

Sans rien sacrifier jamais de l'exactitude historique ou scientifique, Leenhardt a su nous retracer, de manière claire et suggestive, l'histoire d'une merveilleuse découverte collective. Il nous montre l'imagination créatrice de l'homme sans cesse inspirée par la technique et la perfectionnant sans cesse : il explique les principes et le fonctionnement des divers appareils de Plateau, Muybridge, Marey, Reynaud, Edison, Lumière; mieux, il les montre *en action*; mieux encore, il leur fait présenter sous nos yeux les premières œuvres de l'écran, en particulier la première « animation » en « technicolor », *Autour d'une cabine,* qui date de 1892 et qui conserve pour nous un charme exceptionnel.

Et le grand prix du film culturel a salué comme il convient *Assassins d'eau douce,* de Jean Painlevé, chef-d'œuvre à ce jour du documentaire à la fois scientifique et artistique (4), poème terrible et plein d'humour sur la férocité de la bonne nature créée par Dieu. Un splendide accompagnement de jazz hot souligne, moque et juge à la fois les combats des bêtes, tout en nous invitant à des comparaisons suggestives avec notre temps.

Avec ces quatre films, auxquels il aurait fallu joindre *la Rose et le Réséda,* la saisissante évocation visuelle, verbale et musicale du poème d'Aragon par Michel et Barry, Jean-Louis Barrault et Georges Auric (5), la France, comme l'an dernier à Cannes, a été finalement la grande triomphatrice de Bruxelles et de Locarno; elle a fait la preuve, une fois de plus, que ses cinéastes et metteurs en scène sont toujours les premiers du monde. Hélas! cela ne signifie pas que la situation générale de notre cinéma soit bonne, il s'en faut. Tout le monde reconnaît aujourd'hui que les accords Blum-Byrnes, dont les socialistes osèrent se glorifier, sont en train de ruiner notre production nationale. Il est caractéristique déjà que *Diable au corps* et *le Silence est d'or* aient dû être réalisés pour moitié

---

(1) Claude Autant-Lara a d'ailleurs supprimé, je crois, quelques-unes des scènes de l'église et de l'enterrement qui marquent les retours de François à la vie présente.

(2) Dont le rôle est entièrement muet. Les auteurs ont reculé ici devant la difficulté, très grande en effet, de nous montrer le mari comme un personnage réel, vivant et souffrant. Ils ont craint sans doute que le ridicule du cocu ne s'attache à lui, d'autant qu'il est responsable en partie de son malheur : il a pris et épousé Marthe sans voir, ce qui était pourtant facile, qu'elle ne l'aimait pas.

(3) Déjà couronné à Venise. *Le Six Juin à l'aube* de Jean Grémillon offrait à Bruxelles un autre exemple français très remarquable de documentaire lyrique.

(4) Les documentaires animaux de Zgouridi, *Sables de mort* et *Croc blanc,* sont d'une puissance égale mais n'ont pas la même valeur scientifique, la même résonance poétique; ce n'est d'ailleurs pas leur but : ce sont des films d'exploitation courante.

(5) *La Rose et le Réséda* iront cette année à Venise, je pense!

avec des capitaux américains! Le jour où ces capitaux auront pris toute la place, on devine ce qui restera du peu d'indépendance dont bénéficient encore nos artistes (1). La plupart de nos films courants sont très faibles, en grande partie faute d'argent (2). Il faut exiger la revision des accords Blum-Byrnes et instaurer enfin une grande politique de soutien efficace à notre seconde industrie, à notre premier art collectif. Ce n'est plus une question d'années, mais de mois. Il faut faire vite.

25 juillet 1947.

(1) Pierre Bost, Jean Aurenche et Claude Autant-Lara viennent de fonder une petite société indépendante pour n'être plus gênés dans leurs travaux par les oukases des producteurs. Cette société pourra-t-elle vivre?

(2) Voici un exemple typique de cette production courante : *les Gosses mènent l'enquête,* de Maurice Labro :

Quelques pensionnaires qui n'ont pas de famille pour les recevoir sont restés au collège François-Ier pendant les vacances de Pâques; deux meurtres sont commis et quinze millions de titres disparaissent; l'aîné des pensionnaires prend à cœur de découvrir le criminel et, avec l'aide de ses camarades, il réussit à le démasquer.

Film policier, donc, et dont le sujet rappelle un peu celui de *Nous les gosses.* Hélas! autant le film de Louis Daquin était simple, vrai, populaire, d'une bonne humeur constante extrêmement sympathique, autant celui-ci nous paraît faux, noir et simpliste. On tente successivement d'égarer nos soupçons sur tout le personnel du collège et, pour cela, on n'hésite point à charger chacun au-delà de toute mesure : un surveillant trafique en bourse, l'autre joue dans un tripot, le troisième est fou, le concierge est ivrogne, le directeur en faillite veut se suicider, etc... Sans doute s'agit-il ici, bien qu'on ne le précise pas suffisamment, d'un collège privé, d'une « boîte », comme on dit, et ces établissements ne sont jamais bien difficiles, il s'en faut, dans le choix de leurs employés; mais tout de même...

Tout le film est d'ailleurs rempli d'invraisemblances et d'obscurités; il n'est pas jusqu'au cadre lui-même qui ne soit faux, et l'on a cru bon de tourner les extérieurs dans la vénérable maison d'éducation de la Légion d'honneur des Loges, ce qui donne à la « boîte libre » un faux air de lycée d'Etat et risque ainsi de tromper très fâcheusement les spectateurs non avertis.

Même une interprétation honorable n'arrive pas à sauver des œuvres de ce genre.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LA LITTÉRATURE EXPRESSION DE LA SOCIÉTÉ

par JEAN LARNAC

BIBLIOGRAPHIE. — Léon TOLSTOI : *Œuvres inédites et posthumes,* 1850-1890, traduites et annotées par Madeleine et Michel ERISTOV, Ed. Paul Dupont, 1947 ; Vsevold IVANOV : *Rencontres avec Gorki,* trad. du russe par Madeleine et Michel ERISTOV, Ed. Paul Dupont, 1947 ; Henri TROYAT : *Tant que la terre durera,* Ed. de la Table ronde, 1947 ; T. S. STRIBLING : *la Forge,* roman traduit de l'américain par R. TRÉGLOS, Ed. Hier et aujourd'hui, 1947 ; Richard WRIGHT : *Un enfant du pays,* roman traduit de l'américain par Hélène BOKANOWSKI et Marcel DUHAMEL, Ed. Albin Michel, 1947 ; Pierre MINET : *la Défaite,* confessions, Ed. du Sagittaire, 1947 ; Henri CALET : *Trente à quarante,* nouvelles, les Editions de minuit, 1947 ; Andrée et Jean VIOLLIS : *Puycerrampion,* roman, la Bibliothèque française, 1947 ; Jean AUGER-DUVIGNAUD : *les Dents ne poussent pas sur des chicots,* roman, Ed. Raisons d'être, 1947 ; Clara MALRAUX : *la Maison ne fait pas de crédit,* nouvelles, la Bibliothèque française, 1947.

Le problème de la traduction se pose aujourd'hui avec urgence. Je ne veux point parler de la traduction dans une langue vivante des œuvres anciennes : ce fut le problème capital pour les humanistes de la Renaissance, parce qu'ils sentaient la nécessité de s'appuyer sur les civilisations antiques pour dégager la pensée du corset de fer où le catholicisme l'enfermait ; aujourd'hui, nous n'avons plus besoin de l'autorité d'Epicure, d'Epictète, de Platon, de Marc-Aurèle ou de Lucrèce pour justifier les audaces du rationalisme, puisque la science lui donne partout droit de cité. Mais, si nous abandonnons aux spécialistes de l'association Guillaume Budé le soin de rajeunir périodiquement la littérature gréco-romaine, il nous importe au plus haut point de suivre, dans la littérature étrangère, l'évolution des civilisations dont dépend notre avenir économique, politique et social.

La France de Louis XIV et de Louis XV ne connut pas cette curiosité inquiète et passionnée. La langue de Vaugelas étant alors adoptée par les cours, les ambassades et les salons de Madrid à Saint-Pétersbourg, tout penseur, qu'il fût slave, allemand ou scandinave, se trouvait inévitablement amené, un jour ou l'autre, à communiquer son message dans les termes en usage à Versailles. Depuis l'essor de la Grande-Bretagne au XIXe siècle, depuis surtout que l'U.R.S.S. et les U.S.A. se sont imposés par leur puissance, il nous faut aller puiser notre provende dans leurs œuvres philosophiques et littéraires, introduire dans nos mots et nos tournures les idées et les sentiments cachés derrière la syntaxe et les termes anglais ou russes. Ne croyons pas que l'abondance des traductions en montre dans nos librairies soit seulement une conséquence des traités de commerce signés après la guerre. Elle répond à une nécessité profonde : nous voulons entrer dans l'intimité de ceux qui, avec ou contre notre gré, préparent nos lendemains.

Il n'est malheureusement pas aisé d'arracher une pensée à la langue qui l'exprime pour l'introduire dans une autre ; trop souvent, hélas ! on abandonne ce travail délicat au premier venu qui s'imagine n'avoir à faire qu'une version, comme au collège, et ne se rend pas compte que le traducteur doit *créer* une œuvre correspondant, par la forme autant que par le fond, à l'œuvre originale. Alors que nous ne disposons pas d'un corps de spécia-

listes particulièrement avertis, il faudrait que toute traduction fût revue et mise au point par un véritable écrivain. Mais les nécessités commerciales exigent la réduction des frais, de même qu'elles imposent à chaque éditeur, pour répondre à la concurrence, d'avoir « son » Steinbeck et « son » Ilya Ehrenbourg ; si bien que les ouvrages de ces grands auteurs se trouvent éparpillés chez nous, parfois bien présentés, souvent mal, et sans la moindre unité de style. Le commerce du livre ne montre pas toujours assez de respect pour la matière première dont il tire profit ; on aimerait qu'un organisme professionnel coordonnât l'effort de ceux qui se trouvent chargés de présenter la production spirituelle de l'étranger.

Pourquoi, par exemple, les éditions Paul Dupont nous donnent-elles ces *Œuvres inédites et posthumes* de Tolstoï qui n'offrent pas grand intérêt en elles-mêmes, mais qui auraient leur place chronologique dans les œuvres complètes ? Isolées, elles ne peuvent que détourner du grand romancier le lecteur qui ne le connaît pas encore et qui ne saurait chercher, dans l'*Histoire de la journée d'hier*, écrite en 1851, certains sources de l'ultime évangile tolstoïen.

Les *Rencontres avec Gorki* de Vsevold Ivanov déçoivent aussi. Nous avons besoin en France d'une biographie de Gorki copieuse, vivante, qui nous restitue la vraie figure de l'auteur des *Vagabonds*. Or, il n'y a là que de maigres souvenirs, assez décousus, médiocrement traduits, et dont le tour lyrique, parfois même épique, gêne celui qui cherche, dans des livres de ce genre, le document : la poésie ne peut trouver accueil que dans une forme admirable. C'est le Gorki d'après la révolution qu'a connu Vsevold Ivanov, un Gorki ami des jeunes écrivains, les guidant, les tançant afin de leur donner le goût de l'art littéraire et de la correction typographique, un Gorki malade, mais qui, soit en Russie, soit à Capri où il se soigna, chanta sans se lasser les délices de vivre :

Je travaille beaucoup, confia-t-il à son interviewer venu le voir en Italie, je ne sors pas, je ne vois personne, sinon quelques hommes de lettres étrangers ; je lis, j'écris, je crache du sang et, en somme, je suis très content. (P. 55.)

Des nombreux jugements qu'il émit devant Ivanov, je voudrais retenir celui-ci, contenu dans une lettre non datée, écrite entre 1922 et 1925 ; il résume les appréciations de Gorki sur notre littérature d'après la première guerre mondiale :

Les Français ont abouti à Proust, qui écrit des futilités avec des phrases de trente lignes sans un seul point, et, actuellement, il est difficile de distinguer Duhamel de Martin du Gard ou Jules Romains de Mac Orlan. Tout cela est monotone, semblable, semblablement ennuyeux. De nouveaux thèmes ? pas un seul ; de grands talents ? non plus. (P. 66.)

Le jugement est dur, mais il est bon que l'on sache ce que pensait, de notre production littéraire, le plus grand écrivain russe contemporain. De la littérature soviétique, Gorki ne se cachait pas les insuffisances, mais il la couvait avec un attachement maternel, dans l'espoir qu'elle deviendrait un jour la grande littérature de l'humanité.

Quand on songe aux conditions dans lesquelles s'est créée la littérature russe contemporaine et combien il nous est à tous difficile de vivre, on se sent, pour vous, plein d'un respect profond. Je ne ferme pas les yeux sur les erreurs, sur les manques, sur le travail hâtif et autres péchés des écrivains, mais, sachant combien il est facile de critiquer les hommes, je me refuse à le faire ici ; et si, parfois, il m'arrive de blâmer, c'est toujours à part moi et avec un profond déplaisir. (P. 67.)

On écoute les leçons des grands hommes avec une attention soutenue lorsqu'ils parlent de leur métier. Au moment où l'œuvre des chefs de file de notre littérature entre le traité de Versailles et Munich s'enfonce irrémédiablement dans le passé, où Gide se survit sans se renouveler, où le surréalisme se meurt malgré les efforts de son pape, où des discussions farouches s'engagent entre les tenants d'une littérature d'action et les champions d'une littérature gratuite, nous pourrions méditer la formule en laquelle Gorki résuma son expérience et mit son espoir.

Il pensait, nous rapporte Ivanov, que la littérature est un pont jeté entre la science contemporaine si complexe et le peuple. (P. 160.)

A mes camarades du Comité national des écrivains qui entreprennent de discuter publiquement les grands problèmes de l'heure, je livre la formule. Après avoir régné, il y a deux millénaires, sur le champ entier de la connaissance, la littérature péricliterait si, comme certains l'exigent, elle se contentait du petit domaine non encore soumis au savoir positif. Comme Gorki, je voudrais qu'elle reprenne son rôle traditionnel de vulgarisatrice. Il n'apparut négligeable ni au poète de l'*Odyssée* ni à Lucrèce.

On pourrait s'étonner de la place infime réservée à Gorki (p. 592) par Henri Troyat dans la fresque qu'il a brossée pour nous faire vivre l'histoire de la Russie de 1888 à 1914 et dont je voudrais dire quelques mots avant de continuer à parler des traductions. Mais ce volumineux roman, dont on nous annonce que deux autres tomes, sans doute de même dimension, le compléteront, n'invite pas à chercher le secret des bouleversements politiques et sociaux qui firent, de la Russie tsariste, la Russie soviétique. Avec beaucoup plus de soin que les idéologies révolutionnaires, les grèves et les attentats, on y trouve décrites les petites manifestations de la vie mondaine dans la permanence du cadre géographique.

Tant que la terre durera, lit-on dans la *Genèse*, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront pas de s'entre-suivre.

Cette prophétie constitue l'épigraphe du livre et en justifie le titre.

Bien qu'un membre de la famille dont on nous fait la chronique, Nicolas, trahisse sa classe pour s'engager dans le terrorisme sous la direction de Zagoulaïeff, le destin du prolétariat russe retient beaucoup moins Henri Troyat que les aventures sentimentales de Tania. Son frère Nicolas est un faible, un mystique, un indécis ; loin de nous exalter, il fait pitié. Les mouvements révolutionnaires de 1905 auxquels il participe laissent une impression de sottise et de naïveté coupable. La défense de la barricade (p. 631) aussi bien que la rébellion à l'usine (p. 656) serrent le cœur, tant les acteurs de ces drames sont dépourvus de grandeur. Volontairement ou par manque de sympathie profonde, le romancier donne à ces premières manifestations de l'éveil d'un grand peuple un tour minable et quasi grotesque. C'est, au contraire, avec beaucoup de compréhension qu'il analyse l'état d'esprit d'Akim, le jeune officier confiné dans l'esprit de discipline :

Il exécrait la foule, parce qu'elle était la foule. En présence d'une armée ennemie, on était saisi d'abord par le sentiment de son organisation combative. Les hommes se déboîtaient les uns des autres avec exactitude. Il y avait les chefs, et on les reconnaissait à des signes conventionnels. Et il y avait les soldats, qui étaient dénombrés par formations. Et il y avait les bêtes, tant par escadron. Et les munitions, tant par homme. Et chacun, de l'homme à la bête, de l'officier à l'ordonnance, avait sa place et son volume, et son coefficient de responsabilité. L'armée, c'était l'ordre. La foule, c'était le désordre. On ne pouvait pas aimer l'armée et la foule à la fois. Akim devinait qu'il préférait l'armée japonaise à la foule russe. C'était absurde, révoltant peut-être, mais c'était comme ça. (P. 646.)

A l'exemple d'Akim au cours de la guerre russo-japonaise, combien de Français devaient, en 1940, préférer l'armée nazie au peuple de chez nous ? Akim nous aide à comprendre la mentalité de Pétain et de tant d'officiers de tous grades. Au cours des grandes crises nationales, la déformation professionnelle du militaire l'empêche trop souvent de participer à la vie profonde de son pays.

Que seront les deux dernières parties du roman d'Henri Troyat, dont l'une au moins, le *Sac et la cendre* (1914-1919), devra traiter de la Révolution d'octobre ? Je ne puis le prévoir. Mais la première m'a déçu. Certes, on s'enfonce dans la lecture de ses neuf cents pages sans ennui. Cependant, comme cette famille Danoff-Arapoff, en dépit de sa diversité, paraît étroite, comparée au peuple immense qu'elle a mission de symboliser ! Occupée de commerce, de fiançailles, de mariages, de naissances, d'amours ancillaires, de liaisons flatteuses, de fêtes, de danses, de soupers fins, comme elle paraît étrangère à la grande guerre et au changement profond dans la structure de l'Etat qui se préparent! Au point de vue psychologique même, l'œuvre manque d'authenticité. Volodia par sa paresse et sa lâcheté, Kisiakoff par son goût morbide du péché semblent des caricatures du Russe traditionnel. Hors de sa patrie depuis plus d'un quart de siècle, Henri Troyat a dû s'appliquer à guérir sa nostalgie du pays natal en remâchant son enfance et sa jeunesse : il n'a pas conçu une œuvre réaliste mais un conte de fées. Ce n'est point la Russie telle qu'elle fut entre 1888 et 1914 qu'il nous a présentée, pas même celle qu'il put connaître, mais celle que son souvenir a déformée à force de l'évoquer.

***

Revenons aux œuvres étrangères ; quittons l'est de l'Europe pour passer en Amérique où deux romanciers, T. S. Stribling et Richard Wright, l'un de race blanche, l'autre de race noire, nous invitent à réfléchir sur la situation faite aux noirs dans un pays qui prétend offrir au monde le modèle des démocraties.

La *Forge* de T. S. Stribling, comme le roman d'Henri Troyat, n'est que le premier volet d'un triptyque. Sans doute, le troisième représentera-t-il les Etats-Unis de notre époque ; celui-ci nous situe durant la guerre de Sécession et, pour cette raison, rappelle parfois *Autant en emporte*

le vent. Cependant l'œuvre de Margaret Mitchell n'était qu'un « best seller », une histoire romanesque destinée à distraire le plus grand nombre de lecteurs possible en évitant de choquer personne. Tandis que la *Forge* ne laisse pas ignorer les causes profondes de la guerre et ne cache pas, sous le paternalisme des blancs, la situation lamentable faite aux noirs dans les Etats du Sud. La *Forge* est l'histoire d'une famille de planteurs, la famille de James Vaiden, le vieux Jimmie comme l'appellent ses amis, le vieux Pa comme le nomment ses esclaves ; c'est aussi l'histoire de l'affranchissement des noirs ; c'est encore l'histoire de la lutte entre les Etats industriels du Nord et les Etats agricoles du Sud. Certains ressorts de l'action appartiennent au type le plus banal : hésitations de jeunes filles courtisées par plusieurs soupirants, enlèvements, mariages, naissances... ; d'autres heureusement relèvent de la vie sociale dans son sens le plus large et introduisent dans l'œuvre une rare qualité d'émotion.

Dans la demeure des Vaiden, une quarteronne fort jolie et parfaitement blanche de peau, Gracie, sert de femme de chambre à la plus jeune des Vaiden, Marcia, qui s'en est fait une amie. Gracie ne couche pas dans les cases réservées aux noirs, une soupente lui a été réservée près de la chambre de sa maîtresse. Cependant, à la moindre peccadille, elle n'en est pas moins soumise au fouet du vieux Pa, comme tous les gens de couleur sur la plantation. Lorsque James Vaiden se trouve ruiné sans l'avoir prévu, elle figure même, avec tous les esclaves, sur la liste des meubles à vendre. On comprend sa douleur, étrangement renforcée quand elle apprend le nom de son père, qui n'est autre que le vieux Pa. Au même moment, il faut que la pauvre Gracie conçoive qu'elle est la sœur de sa chère petite Marcia, qu'un père peut vendre une de ses filles et qu'un garçon ayant des chagrins d'amour peut violer une de ses sœurs si elle n'est pas de pur sang blanc. Ne pouvant supporter l'idée d'être vendue, la quarteronne profite du désordre provoqué par la guerre pour s'enfuir, guidée par Lump Mowbray, vers les armées du Nord :

Ils étaient deux nègres, se sauvant à la dérobée. Elle était un des articles en vente dans (1) l'affiche du shérif. Ce corps qui était sien, ce quelque chose d'intangible qui voyait par ses yeux et avançait sur la pointe des pieds derrière les ronces à côté des patrouilles, cette chose sensible et unique qui était elle-même, serait en vente demain au tribunal de Florence, parce que depuis vingt-sept ans les autres enfants de Pa, ses enfants blancs, avaient un compte ouvert chez les Beshears, à Crossroads. (P. 254.)

Mais la déception attend la jeune fille. D'abord prise pour une blanche par les soldats de Lincoln et accueillie avec beaucoup d'égards, elle cesse d'être appelée demoiselle dès qu'on la sait d'origine noire. Bientôt elle apprend, du lieutenant Beckman qui fera d'elle sa maîtresse, que les soldats du Nord ne sont pas des croisés en marche pour libérer les esclaves, mais des miliciens au service de l'industrie et du commerce nordiques :

— Nous envahissons ce pays, Gracie, parce que les planteurs de coton veulent acheter des marchandises anglaises à bon marché, alors que, nous, nous voulons qu'ils achètent les marchandises fabriquées dans le Nord avec une taxe ajoutée au prix de revient... Eh ! quoi, après la bataille de Fort-Saunter, Lincoln a offert de maintenir l'esclavage perpétuellement ici, si les planteurs voulaient accepter un tarif douanier... (P. 273.)

Ainsi, de déception en déception, Gracie s'apercevra que la venue des « libérateurs » n'a pas changé grand-chose. Les noirs sont libres, en droit. Pratiquement, ils demeurent à la merci des blancs. Un noir se montre-t-il assez hardi pour traduire un blanc en justice ? Quelle effervescence !

A la seule pensée qu'une telle chose pouvait exister, une sorte d'allégresse s'empara des noirs, et les blancs firent de sinistres pronostics...

Qu'un noir traduisît un blanc en justice, ce n'était pas de la démocratie, c'était de l'anarchie. C'était violer les principes de la déclaration de l'Indépendance : « Tout homme a le droit de rechercher le bonheur. » Dans cette phrase captieuse, était certainement compris le droit de fouetter les nègres insolents. Si l'on permettait de tels procès, il ne serait plus possible de vivre dans le même comté que les nègres. (P. 392.)

---

(1) Il faudrait *sur* pour traduire ici le *in* anglais. Mais on relèverait d'autres négligences. Page 112 : « *Enfer !* s'écria le garçon » ; c'est la traduction exacte du *Hell* anglais, soit ; seulement, il faudrait traduire par *merde !* ou *Bon Dieu !* pour donner un équivalent français. Et pourquoi Beshears est-il appelé *vieillard*, page 113 ? *Old man*, dit sans doute le texte : le vieux, le père. Pourquoi : un *pâté* aux pommes vertes, page 463, et non une *tarte ?...* Petites négligences, mais qui dévalorisent un roman de qualité.

Ne pouvant décemment user de deux codes, l'un à l'usage des blancs, l'autre à l'usage des noirs, les planteurs s'organisent pour faire régner leur volonté par la terreur : ils fondent le Ku-Klux-Klan.

C'était une organisation secrète dont les membres circulaient la nuit, masqués de blanc, effrayant les nègres indociles et irrespectueux, les ramenant à la soumission et redressant tout blanc récalcitrant qui s'était écarté de la respectabilité sociale ou politique. (P. 405.)

Les conséquences de cette situation mineure faite aux noirs libérés, on peut les étudier en lisant le dur roman de Richard Wright, *A native son*, traduit sous ce titre inadéquat : *Un enfant du pays*. Alors que Stribling a surtout fait œuvre d'historien, c'est une œuvre complexe de psychologue, de psychiâtre, de métaphysicien, de poète, de feuilletonniste, une œuvre trouble et troublante qu'a faite le romancier noir, sous l'apparence d'une tragédie eschylienne dont les trois actes évoquent des puissances terribles : la peur, la fuite, le destin. Dès l'adolescence, son héros Bigger apparaît voué au crime par le seul fait qu'il appartient à la race déshéritée :

Il en voulait aux siens parce qu'il savait qu'ils souffraient et qu'il était incapable de les soulager. Il savait que, dès l'instant où il consentirait à réaliser pleinement toute la honte et l'abjection de leurs existences, la terreur et le désespoir le rendraient enragé. Alors il adoptait à leur égard une attitude de réserve glaciale ; il vivait avec eux, mais derrière un mur, derrière un rideau. Et il était encore plus exigeant pour lui-même. Il savait qu'à la minute où il ouvrirait volontairement les yeux sur ce que signifiait son existence, il se tuerait ou bien il tuerait quelqu'un d'autre. Alors il se reniait et jouait les durs. (P. 14.)

Parce que lui et les siens ont la peau noire, toute une partie de la ville lui est interdite, il ne peut entrer dans le restaurant, l'hôtel ou le théâtre de son choix, postuler une place dans certaines écoles, adopter certaines professions.

— Monsieur Max, dira-t-il à son défenseur une fois le crime commis, vous savez ce que certains blancs disent que nous faisons, nous aut' noirs ? Ils disent que nous violons les blanches quand nous avons la chaude-pisse, et ils disent que nous faisons ça, parce que ça nous guérira. Voilà c' que *racontent* certains blancs, et ils le *croient*. Mais, enfin, monsieur Max, quand des gens disent des choses pareilles sur vous, on est foutu avant de venir au monde.

Dans le temps, j' voulais être aviateur. Mais ils n'ont pas voulu que j'aille à l'école où qu'on apprend à le devenir. Ils ont bâti l'école supérieure et puis ils ont tracé une ligne tout autour et ils ont dit qu'il n'y avait que ceux qui habitaient au dedans de la ligne qu'avaient le droit d'y aller. Ça éliminait tous les jeunes gens de couleur.

— Quoi encore ?

— Eh ben ! j'ai une fois eu envie d'aller dans l'armée.

— Pourquoi ne t'es-tu pas engagé ?

— Oh ! bon Dieu !... Ils ne prennent des noirs que pour leur faire creuser des latrines. Et, dans la marine, tout ce que j'aurais pu faire, c'était laver la vaisselle et récurer les planchers.

Il y aurait bien des réserves à faire sur *Un enfant du pays*. Richard Wright s'est attardé avec trop de complaisance sur la psychologie du meurtrier, si bien que, parfois, en lisant son livre, on pense au *Rocher de Brighton*, type du nouveau roman policier anglais, dont j'ai déjà parlé quand il commença de paraître dans *Poésie 46*. Le Bigger de Wright et le Gamin de Graham Greene souffrent d'un complexe d'infériorité, celui-ci en raison de sa grande jeunesse et de sa virginité, l'autre en raison de sa couleur ; aussi le meurtre devient-il pour eux un moyen de s'affirmer, de se prouver leur totale indépendance. En un sens, comme nos sartriens, ils sont fils de Gide dont on n'oublie pas qu'il préconisa l'acte gratuit alors qu'il était un adolescent nerveux, maladif, que les grandes personnes, ses parents en particulier, ne prenaient pas au sérieux.

De même que le *Rocher de Brighton*, un *Enfant du pays* est un *thriller*, un récit fait pour des gens qui s'ennuient et ont besoin d'émotions fortes pour sortir d'eux-mêmes. Il y aurait une étude à faire sur la vogue du *thriller* qui accompagne, en Amérique, celle du roman pornographique. Aux lecteurs blasés, le paroxysme des voluptés sensuelles ne suffit pas ; Miller n'apparaît pas suffisamment excitant ; aussi leur offre-t-on les plus rares voluptés du crime. Rien de comparable entre un vieux roman policier comme *Monsieur Lecoq* d'Emile Gaboriau, que l'on vient de rééditer, et le *Rocher de Brighton*. Dans le premier, l'intérêt est surtout intellectuel ; on cherche le criminel et la recherche est difficile, il y a un délicat problème à résoudre. Tandis que le roman policier nouveau fait vivre le lecteur avec le criminel, lui procure ses angoisses, son exaltation, son effroi, sa colère, son délire... Richard Wright, dont l'œuvre est, en un sens, je l'ai dit.

un roman policier, sait si bien nous communiquer les émotions de Bigger qu'il fait de nous des complices du criminel. Mais le *thrilling work* n'aboutit pas ici à une stérile métaphysique de la liberté (exprimée pourtant à la page 308 : « Ce meurtre lui avait procuré, pour la première fois de sa vie, un sentiment de liberté ») ; il ouvre le chemin aux longues plaidoiries finales, si bien que le simple amateur de *thrillers,* entraîné par l'émotion, apprendra que la révolte est sainte mais que, pour devenir efficace, au lieu de s'égarer vers le meurtre, elle doit aboutir à la révolution :

Les hommes à qui appartiennent ces maisons ont peur, dit Max au condamné en lui désignant les immeubles voisins. Ils veulent conserver leurs biens, même au prix de la souffrance des autres. Et, pour les conserver, ils jettent d'autres hommes dans la boue en les traitant de bêtes. Mais ces hommes, des hommes comme toi, Bigger, se fâchent et luttent pour réintégrer ces bâtiments, pour vivre encore. Tu as tué, Bigger. C'était une erreur. Ce n'était pas comme cela qu'il fallait t'y prendre. Il est trop tard maintenant pour que tu... travailles avec... d'autres qui essaient de... croire et de rendre la vie au monde... Mais il n'est pas trop tard pour croire en ce que tu ressentais, pour comprendre ce que tu ressentais...

***

J'aurais aimé rapprocher de Bigger le poète surréaliste Pierre Minet qui, l'an dernier, publia la *Porte noire* et nous offre aujourd'hui ses confessions sous ce titre désespéré : la *Défaite ;* mais la place me manque et je le regrette, car, quelle que soit la valeur intrinsèque de la *Défaite,* le récit retient celui qui étudie les rapports de l'artiste et de la société. Un collégien rétif se rebelle contre son père, contre ses professeurs, ses camarades, devient camelot du roi, mendiant, trimardeur, poète... Sa révolte n'aboutit pas au meurtre, pas même au suicide ; pourtant, n'est-ce pas le pire des crimes — crime contre l'humanité, crime contre l'esprit — que de refuser le moindre rôle social, de refuser tout travail, toutes relations, et d'en arriver à nier toute valeur aux catégories traditionnelles de la connaissance ?

Il y a, dans la *Défaite,* un document de premier ordre qui permet de comprendre que la révolte pour la révolte, la révolte sans but conduit à la pire des morts : mort de la raison, mort du cœur. Après avoir applaudi aux ruades de Rimbaud, on prend en pitié ces gamins qui prétendent jouer, à leur tour, la tragédie rimbaldienne et ne sont, en somme, que des histrions. Pourquoi, d'ailleurs, ne poursuivent-ils pas le jeu jusqu'au dernier acte et ne reconnaissent-ils pas, avec le Rimbaud mûri, âgé de vingt ans, que l'art bourgeois est une mystification et qu'au delà des rythmes et des images, il y a l'action, la vie? Je n'ironiserai pas, car Minet fut rongé par une maladie terriblement pugnace qui s'attaque à la jeunesse la plus ardente, la plus exigeante, la plus pure, et qui se caractérise par l'impossibilité d'accepter la société telle qu'elle est, en même temps que par le refus de travailler à sa refonte. Encore que le travail demanderait beaucoup de délicatesse et de soin, il ne serait pas difficile de découvrir, dans l'auteur de *Stello* et de *Chatterton,* celui qui contamina Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, les surréalistes... Il serait plus utile de procéder à l'étude clinique de la maladie et d'en établir l'étiologie. Relisant Rimbaud dans la belle édition de la Pléiade, j'ai été frappé par le fait que ce gamin vécut, au collège, dans une atmosphère factice. Que lui apprit-on, sinon à rythmer des vers latins et à placer la poésie au-dessus de tout ? Le cancre ne risque rien à imiter Horace et Virgile, car il ne s'intéresse pas profondément à ces exercices et, en les préparant, il pense à la route, au ruisseau, à la petite amie, au manège de la foire... Un élève très doué, lui, se prend au jeu et bientôt, étranger à toute réalité, il s'isole dans un rêve qu'il essaie de traduire par des mots, des sons, des tropes. Pour peu qu'il trouve des Isambard, des Verlaine ou des René Daumal pour l'encourager, il ambitionne de devenir voyant. « Délire signifiant vie, signifiant lumière » : ces mots concluent la *Défaite.*

***

Au sortir des confessions de Minet, on ne trouvera pas de réconfort dans les treize nouvelles qu'Henri Calet a réunies sous ce titre : *Trente à quarante* (elles furent écrites entre les années Trente et Quarante). Quelle lamentable réalité découvre ce conteur narquois et sombre ! Misère, ignorance, véroles, tuberculoses, pères qui couchent avec leurs filles dans des taudis... Et personne pour s'indigner. Aucun ressort chez ces misérables, aucun espoir d'une vie meilleure ; une atroce fatalité pèse sur tous. « La petite famille » fait penser aux cyniques confidences de Paul Léautaud ; « Temps pris » rappelle Mouloudji, un Mouloudji qui conserverait sur son sein une petite fleur bleue fanée. Mais c'est dans « A la rigolade » qu'on trouve exprimée sans ambages la philosophie d'Henri Calet :

A ceux qui sont mal nés au début de ce

siècle de progrès, à ceux qui ont le front bombé, la mauvaise mine, un sale caractère, à ceux-là qui, en grandissant, se sont entendu appeler la pisseuse, du côté des filles, ou le merdeux, côté garçon, ou têtard, chiard, moutard, mignard, au lieu de baby ou bébé, à tous ceux qui ont été ainsi nommés, on peut prédire, au berceau, une de ces petites histoires ni courtes ni longues et qui finissent comme elles commencent. (P. 76.)

Quel besoin d'air pur, de soleil, de bonne humeur et de santé après cette plongée dans les enfers de la misère économique, physique, intellectuelle ! On trouvera tout cela dans les vingt-cinq chapitres de *Puycerrampion,* qui forment comme des contes où l'on peut suivre les mêmes personnages, et dans le roman de Jean Auger-Duvignaud, les *Dents ne poussent pas sur des chicots.*

L'ouvrage d'Andrée et Jean Viollis évoque *Mon oncle Benjamin* par sa truculence, le *Compagnon du tour de France* par le passé plus ou moins légendaire du héros, la *Naissance du jour* de Colette par le rôle accordé au soleil méditerranéen. Mais, sur ce fond de réminiscences (il ne faudrait pas, non plus, oublier Paul Arène), se dresse un ouvrage bien particulier, tournant autour d'un curieux bonhomme : Puycerrampion. Et quelle tranquillité dans ce petit village de Syssaud, perché sur la côte devant les îles d'Hyères ! On y hume la bouillabaisse, le mimosa, le poisson frais sorti de l'eau, on y vit des querelles de boutique et des histoires d'élection qui tournent à la galéjade. Ce n'est pas un roman, mais une journée de vacances.

Jean Auger-Duvignaud s'est attaqué à un plus grand sujet. Son Lasco, qui a bourlingué avant de s'installer sur les bords du golfe du Lion pour y faire du commerce maritime, arrive à l'âge où il sent décliner ses forces, et il se demande, non sans angoisse, ce qu'il fera de la vie quand diminuera son ardeur. Après d'innombrables passades, il croit avoir trouvé l'amour et se livre aux joies de la paternité. Mais bientôt il s'aperçoit qu'il lui faut autre chose : sa virilité n'est point endormie, le commerce n'épuise pas son besoin d'activité, de risques, de dévouement. A la faveur de la guerre civile en Espagne, il réussit à s'épanouir... Il est dommage qu'Auger-Duvignaud n'ait pas poursuivi son étude au-delà de l'étendue d'une bonne nouvelle. Il tenait là un thème passionnant : l'homme peut-il vivre enfermé dans la sensualité ou dans les petites joies familiales ? Ne doit-il pas chercher son expansion dans la défense d'une grande cause ? Le roman s'achève trop vite et un peu à la manière d'un conte de fées. Quoi qu'il en soit, Jean Auger-Duvignaud a du talent : il a su camper deux caractères bien à lui, Couderc et Lasco ; on peut attendre beaucoup de ce jeune romancier s'il prend le temps de se réaliser.

Pour finir, je voudrais dire le bien que je pense de Clara Malraux nouvelliste.

Ce qui m'intéresse avant tout, écrit-elle dans la préface de *la Maison ne fait pas de crédit,* c'est la modification que peut créer dans l'homme sa participation à une action ou les répercussions sur lui des actions d'autrui.

On peut découvrir les aspects de ce problème de l'action dans les dix récits qui composent son volume. « Le danseur viennois » me paraît un peu systématique; « Le mari de Jeanne » est simple, véridique, très humain ; avec « Le cadeau » nous possédons un drame émouvant, parfaitement conté : je défie bien quiconque de lire cette nouvelle sans avoir la gorge serrée. On reprochera peut-être à Clara Malraux de se montrer trop féminine, une femme occupe toujours le premier plan dans ses contes ; mais n'a-t-on pas fait le même reproche à Colette ? Elle s'impose parmi les conteurs probes, attentifs à observer la vie, la vie dont elle nous dit que c'est

une maison qui ne fait pas crédit et où la seule originalité consiste à payer comptant sans essayer de tricher.

CHRONIQUE POLITIQUE

DU CONGRÈS SOCIALISTE, CE SONT LES LENDEMAINS QUI COMPTENT

par Georges COGNIOT

Deux faits dominent le bilan du congrès du parti socialiste qui s'est achevé à Lyon le 17 août: *le mécontentement créé à la base de l'organisation, chez les travailleurs socialistes, par l'action du gouvernement Ramadier s'est manifesté par l'échec des partisans du soutien inconditionnel de sa politique.* Mais, d'autre part, *le congrès n'a pas été suivi des mesures nécessaires,* — avant tout, la mise en route de l'unité d'action, — *pour « mettre fin à une expérience qui est en train de liquider le parti ».*

Justification de la critique communiste

Non seulement les pressants appels de Daniel Mayer n'ont pas réussi à obtenir en conclusion des débats l'adoption de la motion de « synthèse », habituelle dans les congrès socialistes, mais dans le vote de division qui est intervenu, c'est une résolution classée à gauche par les militants, la résolution Guy Mollet, qui a reçu la majorité absolue des suffrages, avec 2.443 voix.

Les auteurs de cette résolution avaient repris notamment une des idées maîtresses développées par Maurice Thorez dans son discours au XIe Congrès du Parti communiste français, le 25 juin, à Strasbourg. Maurice Thorez avait indiqué :

> Par rapport à 1938, les prix ont été multipliés par 8 et demi, les salaires par 4 seulement : le pouvoir d'achat des salariés a baissé de 50 %. Telle est la réalité sociale. Elle suffit à expliquer le mécontentement des travailleurs, qui se considèrent, non sans raison, bien mal récompensés de leur admirable effort de production. (*Au service du peuple de France,* p. 14.)

Or, on lit dans la motion Guy Mollet :

> L'accroissement du revenu national au cours de l'année 1946 ne s'est pas accompagné d'un accroissement correspondant du pouvoir d'achat des travailleurs. Le pouvoir d'achat des salariés s'est réduit de moitié par rapport à l'avant-guerre. Cette diminution n'est pas due seulement à l'appauvrissement provoqué par la guerre, mais aussi à l'inacceptable répartition du revenu national.

La résolution continue en condamnant les dépenses militaires « de plus en plus hors de proportion avec les ressources réelles de la France », ainsi que « les mesures financières du plan Schuman ». Ici encore, la coïncidence avec la critique communiste antérieure est frappante. Même convergence quand le texte qui est devenu la Charte officielle du parti socialiste reproche au gouvernement actuel les méthodes « d'impuissance à l'égard des féodalités économiques, des trafiquants, des fraudeurs du fisc » et « l'incompétence d'une bureaucratie coûteuse », qui placent la France au seuil de la faillite monétaire.

Lorsque sous la pression des travailleurs le gouvernement se résigne à leur

accorder quelques avantages, il leur retire d'une main ce qu'il leur accorde de l'autre, accroissant ainsi leur hostilité à son égard. Ce gouvernement, présidé par un socialiste, fait endosser au parti socialiste des responsabilités qui ne sont pas les siennes, l'entraînant ainsi dans un discrédit croissant.

La motion conclut en déclarant que le parti « doit obliger le gouvernement à un renversement complet de sa politique ».

Aux 2.443 voix qu'elle a obtenues, il faut ajouter les 274 suffrages de la résolution du Rhône, qui demandait ouvertement la rupture de la coalition gouvernementale et « l'unité d'action avec les organisations ouvrières sur des points précis et limités », après avoir donné aux chapitres successifs de sa critique des titres comme ceux-ci : « Le parti contre les revendications ouvrières », « Le parti cède aux militaires », « Le parti cède aux colonialistes », « Le parti cède au capital », « Le parti vers un travaillisme sans travailleurs ».

En regard de ces deux résolutions, qui ont totalisé 2.717 voix, la motion Daniel Mayer-Jaquet-Verdier n'a obtenu que 2.002 mandats. Le nouveau comité directeur est composé pour les deux tiers de partisans de Guy Mollet. On comprend la déception des journaux réactionnaires français, qui ont parlé, avec *le Monde,* de « rêve doctrinal », voire de « nostalgie révolutionnaire ». Les pronostics de la presse anglaise n'avaient pas été moins aventureux et le *Times* a bien dû regretter d'avoir prédit que Ramadier retirerait du congrès de Lyon une approbation encore plus nette que celle qu'il avait reçue depuis huit mois dans les deux occasions où les instances régulières du parti socialiste avaient eu à juger sa politique.

Des voix favorables à l'unité d'action

Ramadier a dû entendre, de la bouche de beaucoup de ses camarades de parti, des reproches qui prolongeaient, en les aggravant, les critiques contenues dans les résolutions majoritaires.

Un délégué de Seine-et-Oise a retracé l'inquiétude des socialistes quand ils voient leurs ministres faire le jeu de la réaction. Un délégué de la Gironde a déploré la non-épuration, la protection des profiteurs laissés en liberté, la politique de sabotage de l'Union française, en montrant les dangers du gaullisme et la nécessité de la coalition des forces qui se réclament de la classe ouvrière pour sauver la démocratie. Un délégué des Alpes-Maritimes a regretté que les socialistes soient restés au gouvernement après qu'on en eut chassé les communistes.

Un représentant de la fédération du Rhône s'est écrié :

— Nous sommes obligés de dire à la classe ouvrière que le socialisme, ce n'est pas la politique de Ramadier et de Moutet... Les travailleurs n'accepteront pas le glissement à droite.

Les mêmes idées furent exprimées par une déléguée des Bouches-du-Rhône, qui condamna l'anticommunisme, les efforts orientés vers une scission syndicale, et demanda un coup d'arrêt à la politique gouvernementale, en disant :

— On ne fait pas une politique ouvrière avec ceux qui sont les ennemis classiques de la classe ouvrière... Nous nous refusons à céder à une équivoque, en particulier sur le plan de la défense laïque.

Le porte-parole de la tendance dite de *la Bataille socialiste,* Bloncourt, déplora en termes énergiques l'application du parti socialiste à gérer loyalement les intérêts capitalistes et demanda, pour changer la situation, un gouvernement s'appuyant sur la classe ouvrière, sur l'union des socialistes avec le parti communiste :

— Vous restez dans un gouvernement d'où sont exclus les représentants les plus authentiques de la classe ouvrière, car nous affirmons qu'il y a des millions et des millions de travailleurs qui répondent au Parti communiste. C'est la réalité, et le reste

est mensonge. Staliniens, disent les calomniateurs. Allons donc! Votre anticommunisme et votre misérable colère consistent à influencer le Congrès en vue d'obtenir des mandats et des sièges... L'unité de la classe ouvrière m'apparaît comme la condition du redressement.

Yves Dechézelles, le secrétaire général adjoint du parti, qui a démissionné de son poste le 12 juin 1947 pour protester contre le glissement à droite de la politique gouvernementale et contre la discipline à sens unique (dissolution du bureau national des jeunesses socialistes), devait à son tour soutenir l'idée qu'en continuant dans la voie de Ramadier le parti socialiste « n'aurait plus rien de commun avec la classe ouvrière » :

— Nous pensons que chaque fois que l'unité d'action est possible avec le Parti communiste, elle devrait être appliquée.

Le statut de l'Algérie

Il y a lieu d'insister en particulier sur deux des résultats du congrès. Retenons en premier lieu la décision sur le statut de l'Algérie.

On sait quel est l'enjeu des discussions qui se déroulent en cette fin d'août à l'Assemblée nationale. Les Algériens musulmans veulent participer au gouvernement de leur pays. Les résultats de la politique colonialiste sont bien connus, et la situation dans le domaine de l'enseignement suffirait au besoin à en donner une idée juste. Alors que les 200.000 enfants européens qui vivent dans le pays sont entièrement scolarisés, 160.000 enfants musulmans seulement reçoivent l'instruction, 1.500.000 en sont privés. Sans doute un plan dit de scolarisation totale est en cours, mais il ne prévoit qu'un enseignement de mauvaise qualité, assuré par des classes de demi-temps à faible rendement.

En 1939, 210 bourses d'études ont été accordées à des musulmans, contre 615 à la population d'origine européenne. La même année, les Délégations financières refusèrent d'accepter un crédit de 150 millions offert par la métropole pour les constructions d'écoles, et cela sous le prétexte que la France n'avait pas à porter atteinte à l'autonomie financière de l'Algérie en précisant l'usage de sa contribution et de ses libéralités!

Après cent dix-sept ans de politique colonialiste, on trouve parmi les musulmans 50 médecins, 30 pharmaciens, 15 chirurgiens-dentistes, 5 ingénieurs, 10 professeurs de l'enseignement secondaire, 500 instituteurs.

Il existe, pour une superficie grande comme celle de la France, 128 médecins de colonisation, 64 hôpitaux *auxiliaires,* avec une moyenne de quinze lits. Le paludisme et le trachome déciment la population. La tuberculose a fait 400.000 victimes musulmanes en 1945. La mortalité infantile oscille entre 60 et 70 % et, malgré la vitalité de la population africaine, l'excédent des naissances sur les décès est en diminution.

1.300 gros propriétaires, dont une cinquantaine de musulmans, exploitent 3.300.000 hectares; certains domaines atteignent 15.000 et 18.000 hectares. Les 400.000 hectares de vignoble appartiennent à une centaine de gros producteurs. Le tarif officiel pour le salaire de l'ouvrier agricole (4e catégorie) est de 130 francs par jour. Pas de lois sociales, pas d'allocations familiales, pas d'organisation du travail dans l'agriculture. Dans les mines du trust Rotschild (Ouenza), des Peyerimhoff (Kouif), de la Banque Mirabeaud (Béni-Saf), le manœuvre de fond gagne à peine plus de 3.000 francs par mois. Les « cent seigneurs » de la colonisation ont d'ailleurs impunément collaboré pendant la guerre avec les envahisseurs de la France, et aujourd'hui leurs journaux impriment en manchette : « L'espoir est américain. »

Au moment de la réunion du congrès socialiste, le choix se posait pratiquement devant l'Assemblée nationale entre le projet gouvernemental de statut et le projet de la commission de l'intérieur, relativement plus démocratique, notamment en ce qui concerne l'accession des anciens combattants musulmans

au premier collège et la validité de la majorité simple pour les votes de la future assemblée algérienne.

Le Congrès, à une forte majorité, décida de « mandater expressément le groupe parlementaire et les ministres socialistes pour faire aboutir ce projet [de la commission] devant le Parlement ».

Le Congrès suivait ainsi le rapporteur socialiste do l'Assemblée, Rabier, lequel avait flétri les méthodes gouvernementales en disant de Paul Ramadier :

— On a troqué l'avenir de l'Algérie contre une loi municipale.

« Battre la réaction »

L'autre décision essentielle du Congrès a trait aux possibilités d'union contre la réaction et pour la laïcité lors du deuxième tour des élections municipales. Pour le second tour est recommandée « toute coalition de nature à faire échec à la réaction ».

Battre la réaction, ce sera en effet le grand problème de la prochaine consultation, dont personne ne peut ignorer qu'elle va prendre un caractère politique très net.

Le Congrès a ajouté, à la demande du délégué de la Loire-Inférieure, que les dirigeants du parti essayèrent vainement de faire renoncer à son adjonction :

En aucun cas, le Parti socialiste ne saurait accepter des alliances dans lesquelles ne soit pas garantie la défense de la laïcité et convenue la sauvegarde de la suppression des subventions aux écoles libres.

Pareille décision constitue un refus de suivre les appels du M. R. P., retransmis sans trêve par Léon Blum et ses amis depuis la Libération.

On se souvient de l'observation profonde de Maurice Thorez dans son rapport au XI[e] Congrès du Parti communiste. Il disait :

On comprend que la réaction ait accueilli avec transport les thèses idéalistes de Léon Blum. La répudiation du matérialisme obtient toujours un succès certain auprès de philistins très attachés à leur *intérêt matériel,* elle flatte agréablement les préjugés de leurs idéologues.

De l'abandon du matérialisme philosophique découle le rapprochement politique des dirigeants socialistes avec d'autres groupements qui professent l'idéalisme philosophique, le déisme, la croyance à une religion révélée.

De là l'alliance de certains socialistes avec les adversaires de la laïcité... (*Au service du peuple de France,* pp. 68-69.)

Le mécontentement provoqué à la base du parti, depuis qu'il y a deux ans Léon Blum proposa d'abandonner dans les statuts du parti l'expression de « lutte de classe » et de répudier le matérialisme philosophique au profit d'un soi-disant néo-socialisme « humaniste », s'est traduit dans la résolution sur la laïcité, qui peut, si elle est appliquée, empêcher une victoire de la réaction aux élections municipales.

Aussi bien l'appel à l'unité ouvrière pour battre la réaction avait-il été lancé d'une voix puissante dans le Congrès par les délégués fraternels des partis socialistes d'Europe centrale.

L'un après l'autre, les représentants des partis socialistes de Hongrie, de Bulgarie, de Roumanie, de Tchécoslovaquie, de Grèce, d'Italie, etc., étaient venus insister sur les bons résultats de la collaboration étroite entre socialistes et communistes. Ils avaient montré comment cette coopération est nécessaire non seulement pour la défaite d'une réaction dont la menace n'est que trop réelle, mais pour le renforcement des effectifs et de l'autorité des partis socialistes eux-mêmes. « Nous avons quatre fois plus de forces au parti socialiste qu'en 1939 », disait le délégué bulgare, en ironisant sur les secrets du fameux *rideau de fer.*

Inquiétudes sur la politique étrangère

Aux deux grandes décisions qui concernent le statut de l'Algérie et la défense laïque, il convient d'ajouter d'autres manifestations symptomatiques du Congrès.

L'une d'elles fut la non-réélection de Salomon Grumbach au comité directeur à la suite du soutien qu'il avait apporté dans le Congrès même au leader de la social-démocratie allemande, Schumacher.

On sait que du 6 au 9 juin s'est réunie à Zurich une conférence internationale rassemblant les délégués de vingt-trois partis socialistes. La journée du 8 fut consacrée à la question allemande, et la conférence entendit un long exposé du président du parti social-démocrate, Kurt Schumacher, qui demanda à être admis dans la « communauté de travail ». Alors que certains délégués, comme le Polonais Hochfeld, stigmatisaient justement l'agitation criminelle que la social-démocratie conduit déjà pour la revision des frontières allemandes, Salomon Grumbach, au nom du Parti socialiste français, demanda le rétablissement d'un « maximum de relations étroites ». Bien que la proposition d'admission immédiate de la social-démocratie n'eût pas obtenu la majorité requise des deux tiers, une « commission de contact » fut nommée, et avec elle Salomon Grumbach s'en fut saluer à Nuremberg le Congrès du parti social-démocrate allemand, symboliquement réuni sous une tente de cirque.

Ce congrès entendit un rapport insolent du docteur Schumacher, rapport dans lequel, d'après les comptes rendus de l'agence Reuter, il imputa aux occupants la responsabilité des malheurs économiques et sociaux de l'Allemagne! Schumacher fit un éloge dithyrambique du plan Marshall, mais en exigeant pour l'Allemagne une place égale à la table des négociations. L'orateur eut enfin toute licence, de la part de la puissance occupante, d'attaquer grossièrement l'Union soviétique en l'accusant de vouloir soviétiser l'Allemagne et l'Europe.

Personne n'ignore ce qu'en réalité Schumacher et ses pareils reprochent à l'U. R. S. S. ILS LUI FONT GRIEF TOUT SIMPLEMENT DE DEMANDER DES RÉPARATIONS. On lit dans les *Informations internationales,* publiées par la fédération socialiste de la Seine, numéro de juillet-août 1947, page 8, l'éloge de cette position en termes sans équivoque. Ce bulletin nous annonce qu'en Autriche les Russes ont confisqué deux cent neuf entreprises qui étaient propriété allemande. Le bulletin ajoute que la thèse russe est inadmissible :

> Les socialistes autrichiens proposent... que les biens reconnus allemands, *après examen loyal des conditions d'acquisition* (souligné dans le texte), soient nationalisés. Et que l'Etat autrichien s'engage à ne jamais les céder à un Etat étranger ou à une personnalité étrangère.

En somme, pas de réparations, et un tour de passe-passe qui comporterait même la possibilité pour les anciens propriétaires allemands de reprendre leurs biens *à l'aide de prête-noms.*

On comprend que les thèses de ce genre suscitent de l'inquiétude chez les travailleurs socialistes!

A Lyon, certains délégués ont rappelé comment les chefs de la social-démocratie allemande avaient eu une attitude plus que douteuse sous le régime nazi. Ils ont cité le cas de Kutzow, ancien kapo au camp d'extermination de Dora, qui est aujourd'hui l'un des principaux leaders du parti social-démocrate.

Grumbach, qui, à Zurich, avait déjà voté pour l'admission de Schumacher en exprimant sa confiance dans la social-démocratie « consciente de sa haute et lourde mission », devait défendre bien haut, à Lyon, et l'innocence de Schumacher et la nécessité de faire participer l'Allemagne à ce qu'il appela « refaire l'Europe ».

C'est dans ces conditions que la défaite de sa candidature au Comité directeur prend tout son sens.

On se félicitera de la vive réaction des militants socialistes à la continuation de la guerre au Viet-Nam.

Une motion fut lue au Congrès pour demander la dissolution du gouvernement fantoche de Cochinchine et la paix avec le gouvernement de Ho Chi Minh. Paul Rivet regretta qu'on eût déjà attendu un an pour mettre un terme à la guerre, et quand le président de séance, sous prétexte de faire respecter le temps de parole, voulut interdire les interventions anticolonialistes des délégués d'outre-mer, le Congrès approuva leurs vives protestations.

Tels sont les points positifs dans les échanges de vues sur la politique extérieure. Ils ne peuvent malheureusement faire oublier quelle confusion règne encore dans les rangs du Parti socialiste, en particulier à propos de l'idéologie du cosmopolitisme bourgeois, dont le masque sert à recouvrir la figure pas très belle de l'impérialisme américain. Déjà Engels a montré comment le cosmopolitisme bourgeois exprime l'expansion de la domination capitaliste sur la terre entière : c'est quand un capitaliste veut évincer son concurrent étranger qu'il se met à faire des phrases sur le cosmopolitisme. De même, aujourd'hui, tous les bavardages sur la conscience nationale des peuples comme obstacle à l'amitié sur la terre ont leur source dans l'aspiration des nations de langue anglaise à dominer le monde. Le socialisme est contre le cosmopolitisme parce qu'il est contre l'esclavage des peuples, pour le libre développement de la culture de chaque peuple, dont il veut ennoblir le contenu en enrichissant sa forme nationale.

Un des meilleurs interprètes français de la pensée capitaliste, M. Louis Marlio, membre de l'Institut, dans sa conférence du 16 novembre 1946 à la Société d'économie politique (*le Libéralisme social,* Paris, Forbin, 1947, pp. 6 et 7), a fort bien éclairé la question :

> ... Lorsque M. Léon Blum réussit à obtenir en juin 1946 un prêt important des Etats-Unis pour la France, il accepta de signer une déclaration d'après laquelle le gouvernement s'engageait à *réintégrer aussi rapidement que possible l'économie française dans la circulation économique mondiale* (souligné dans le texte).
>
> Nous aurons besoin d'autres prêts de l'Amérique; cette déclaration nous sera rappelée à ce moment. Comment pourrons-nous espérer trouver auprès des Etats-Unis les crédits indispensables à notre reconstruction économique si nous continuons à pratiquer la politique de *nationalisme économique et d'autarcie* (souligné dans le texte) que M. Léon Blum reprochait au Parti communiste français dans un article du *Populaire* du début de novembre 1946 ?

Singulier mariage du « socialisme » de Léon Blum et de l'impérialisme, sous le drapeau du cosmopolitisme!

Politique agricole

Rien, par conséquent, ne serait plus funeste qu'une exagération du redressement amorcé par le Congrès socialiste, ou une confiance aveugle dans l'application des quelques décisions positives qui ont été prises.

Avant tout, il convient de faire de graves réserves sur la résolution qui a été adoptée concernant les problèmes économiques et financiers. Le programme qui a été voté exprime une volonté de dirigisme forcené et prévoit en particulier, pour la campagne, des mesures de contrainte qui ne peuvent qu'aggraver la situation du ravitaillement.

Ce genre de problèmes a été parfaitement étudié dans le rapport de Maurice Thorez au Congrès de Strasbourg.

Le secrétaire général du Parti communiste a montré que « l'on conçoit une

politique de crédits et de prix s'appuyant sur la nationalisation des banques et des grands moyens de production », politique susceptible, sous certaines conditions, « de faire progresser l'économie nationale dans le sens du socialisme ». Mais « peut-on songer à diriger tout, à contrôler tout? On oublie, encore une fois, que nous vivons dans une société capitaliste »... C'est une illusion que ce *socialisme distributaire* qui prétend s'attacher au problème de la répartition en traitant la répartition comme quelque chose d'indépendant de la production.

Pareille remarque prend évidemment une vive valeur d'actualité quand on l'applique à l'état où se trouve l'agriculture française. Maurice Thorez insistait dans son rapport sur les contradictions inhérentes au monde capitaliste. Il est bien évident que la lutte contre les contradictions auxquelles l'agriculture française risque de succomber, la lutte contre les théories d'abandon des branches fondamentales de l'agriculture française pour faire place nette à la concurrence américaine, est la seule façon d'assurer vraiment le pain des Français. Les gendarmes et les agents de réquisition du Parti socialiste en seront bien incapables!

La politique du Parti communiste en ces matières a été définie en juin au Congrès de Strasbourg en des termes empreints de bon sens, de volonté d'union entre les villes et les campagnes, de souci d'efficacité immédiate et d'esprit pratique.

Il faut relire ces pages, riches de substance, sur le prix convenable du blé, cette protestation contre le conseil américain de remplacer nos champs de blé par des cultures florales, ce rappel des responsabilités de la réaction, au nom de laquelle le journal *le Monde* écrivait en juin 1946, alors que la C. G. T. soutenait le prix de 1.200 francs par quintal de blé demandé par les paysans :

Le gouvernement ne doit pas dépasser le prix de 900 francs.

Aucune invocation du dirigisme ne saurait fournir d'alibi au ministre socialiste de l'Agriculture, qui, depuis trois ans en fonctions, n'a pas été capable d'élaborer et de faire appliquer une politique agricole juste.

Politique ouvrière

Les calomnies anticommunistes n'y peuvent rien non plus. Elles n'ont pas manqué dans le congrès et les partisans de Guy Mollet n'ont pas plus hésité que leurs adversaires à en proférer. Guy Mollet a parlé lui-même le langage des anticommunistes sectaires et bornés.

Les attaques antisoviétiques, elles aussi, n'ont que trop souvent retenti à la tribune de Lyon.

Celles-ci, on le comprend, devaient servir à masquer l'abandon des réparations et l'attachement à un Bloc occidental très éloigné des vrais intérêts de la France. Celles-là dispensaient, croyait-on, de prendre une vue plus exacte des besoins et des revendications de la classe ouvrière et des fonctionnaires. Les unes et les autres n'étaient que de pauvres diversions.

Bien surprenant, en particulier, le silence des délégués sur l'accord intervenu entre la C. G. T. et la Confédération nationale du patronat français. On connaît l'économie générale de cet accord, signé après que l'expérience désastreuse des derniers mois eut fait comprendre au patronat l'impossibilité de développer la production en l'absence de certaines garanties pour les ouvriers. Les salaires devaient être relevés de 11 % sans qu'il se produisît une augmentation générale des prix; les prix devaient faire l'objet d'une revision, en hausse ou en baisse, qui s'opérerait en septembre, suivant les particularités concrètes de chaque production. Il n'était admis de mesures de prix immédiates, — à

déterminer par le ministère de l'Economie nationale, — que dans des cas d'exception, pour « les industries et commerces dont il serait établi qu'ils ne peuvent supporter les charges nouvelles et qui n'ont bénéficié d'aucune revision récente ».

Etrange destin que celui de ces accords!

A peine publiés, *la Croix* les condamnait solennellement, au nom... de la théorie du cycle infernal des prix et des salaires. Il vaut la peine de lire, dans le numéro du 8 août du journal de l'épiscopat, tout l'article que M. Jean Navier consacre à soutenir les fameuses démonstrations de Léon Blum en la matière. Mais ce qui est plus curieux encore, c'est la subite passion de *la Croix* pour le dirigisme :

> Ce qu'il faut retenir de l'accord C. G. T.-Patronat, c'est qu'il montre, de part et d'autre, la volonté de porter un coup mortel au dirigisme. Or, qu'on le veuille ou non, le temps est passé où l'on pouvait croire aux vertus de la libre concurrence.

Et de citer, pour montrer « toutes les erreurs de la science économique individualiste », l'Encyclique *Quadragesimo anno.*

Léon Blum, dans le même temps, défendait la même thèse. En deux articles donnés au *Populaire* le 5 et le 12 août, il a « expliqué », comme *la Croix* et l'Encyclique :

1° *Que toute augmentation des salaires devait entraîner une hausse des prix,* ce que les patrons eux-mêmes ne prétendaient pas;

2° *Qu'en effet les profits sont tellement réduits qu'on ne peut plus les comprimer,* assertion démentie par tous les bilans des grosses sociétés;

3° *Qu'au surplus la France est complètement incapable d'augmenter sa production,* thèse bien commode en ce qu'elle évite de poser la question du coke et celle du charbon de la Ruhr;

4° *Que la liberté dans les rapports entre patrons et ouvriers « serait une catastrophe à conséquences illimitées ».*

On ne saurait trop regretter que ces théories communes au leader socialiste et aux propagandistes des Encycliques n'aient pas trouvé une seule réfutation dans l'enceinte du Congrès de Lyon.

Même application des délégués à se taire sur les œuvres de la commission de la guillotine et l'insoutenable méthode employée pour le dégagement des cadres dans la fonction publique. Une loi qui permet d'exclure 300.000 fonctionnaires sans garanties suffisantes pour eux et pour leurs organisations, sans respect des droits acquis et, bien mieux, en violation flagrante du statut de la fonction publique dont Maurice Thorez fut l'auteur, n'aurait dû en aucun cas passer inaperçue d'une assemblée socialiste.

Et maintenant ?

Tel est le bilan contrasté du Congrès de Lyon.

Il en reste le refus de ratifier le glissement à droite du gouvernement Ramadier. Mais ce refus, précisément, demeure théorique et platonique tant qu'il n'est pas accompagné de la décision positive de changer effectivement le cours des choses.

Cette décision positive ne pourrait que porter réalisation de l'unité d'action avec le Parti communiste, de façon à mettre un terme à la division ouvrière, dans le meilleur des cas à cet éparpillement des efforts et à ces méthodes de combat en ordre dispersé grâce auxquels se créent les conditions requises pour

les entreprises de la réaction. Maurice Thorez a écrit au congrès socialiste une lettre où on lit :

> Aujourd'hui comme hier, l'anticommunisme est le mot d'ordre de la réaction, mais l'expérience a montré que l'anticommunisme sert toujours de base de départ à des attaques contre l'ensemble de la classe ouvrière et contre la démocratie.
>
> C'est pourquoi nous pensons que militants communistes et socialistes pourraient et devraient, chaque fois que les circonstances l'exigent, réaliser l'unité d'action contre l'ennemi commun.

Quatre jours après la clôture du congrès, l'unité d'action s'est faite à l'Assemblée nationale entre les députés des deux partis quand ils ont mêlé leurs bulletins pour le projet de statut de l'Algérie dû à la commission de l'intérieur. Paul Ramadier, pour qui la discipline du Parti socialiste n'a jamais beaucoup compté, a enfreint au contraire la discipline du Congrès de Lyon dès cette première épreuve, et les ministres socialistes ont agi comme lui.

A l'heure où nous traçons ces lignes, nous avons malheureusement des raisons de croire que les décisions du Congrès de Lyon vont rester lettre morte; qu'après bien des feintes, on imposera à l'Algérie un statut non satisfaisant; qu'il n'y aura rien de changé au Viet-Nam; que le sabotage gouvernemental de l'école laïque continuera; que la tactique officielle du Parti socialiste pour les élections municipales sera équivoque.

Les assises de Lyon n'ont rien résolu. Ce sont les lendemains qui comptent.

POLÉMIQUES

POUR S'AMUSER UN PEU...

L'Argus de la Presse m'a apporté une plaisante coupure, dont je tiens à faire profiter nos lecteurs. Elle est tirée d'une revue catholique, *l'Union* (N° de juillet-août 1947), qui semble être destinée spécialement au clergé. C'est une appréciation sur le n° 11 de *la Pensée ;* je la recopie entièrement :

Un grand article de A. Langevin sur les *Radars*. C'est une suite. Bon à lire et à utiliser... puisque, après tout, l'invention n'est pas un monopole proprement marxiste ou soviétique ! Il serait dommage que le clergé se révélât étranger à ces préoccupations qui intéressent tout le monde et dont certains « partisans » exploitent la célébrité comme une propagande.

Inutile de signaler longuement les coups de patte de J. Gaucheron contre le R.P. Beirnaert à propos des *Etudes* d'octobre 1946 (Crise du catholicisme français) et contre Emmanuel Mounier à propos du n° 8 d'*Esprit* (Monde chrétien, monde moderne). Il y a une façon de tronquer les citations qui est une splendeur de polémique marxiste... Les chrétiens ne sauraient se permettre ces procédés ; ils n'en ont d'ailleurs nulle envie. Très significatif pour éclairer les polémiques nationales ou les discussions de village.

Le moins qu'on puisse dire de ce petit compte rendu est qu'il ne resplendit ni d'exactitude ni de bonne foi. Il appelle en effet au moins les rectifications suivantes :

1. Dans l'article d'André Langevin, je défie quiconque de trouver une ligne où l'invention des radars soit présentée comme un « monopole proprement marxiste ou soviétique ». Les seuls noms qui y soient cités sont ceux de savants anglais.

2. Les critiques d'*Etudes* et d'*Esprit* sont de Pol Gaillard et non de J. Gaucheron.

3. Les citations du père Beirnaert (p. 127) sont assez nombreuses et longues pour que sa pensée ne fasse aucun doute. Des points de suspension marquent les coupures, selon la règle d'une critique loyale. Je voudrais bien savoir quelles sont les citations perfidement tronquées dont se plaint *l'Union*.

4. Dans la critique d'*Esprit* (p. 128-131), je défie quiconque de trouver le moindre « coup de patte » contre Emmanuel Mounier. Le nom de Mounier ne figure qu'une fois, à la première ligne, et sous cette forme :

Emmanuel Mounier publie dans le n° 8 d'*Esprit* de très nombreuses réponses à son enquête...

La suite du commentaire est des plus sympathiques à cette enquête d'*Esprit*, où Pol Gaillard relève que bien des catholiques, parmi les meilleurs, se défient aujourd'hui de l'Eglise et de la hiérarchie.

Voilà, en quelques lignes, un peu trop d'inexactitudes, et l'on sourit en lisant que « les chrétiens ne sauraient se permettre ces procédés » qui constituent « une splendeur de polémique marxiste ». Cela m'a fait penser à un petit texte qui n'a pas perdu toute actualité :

> La calomnie est inutile, si elle n'est jointe à une grande réputation de sincérité. Un médisant ne peut réussir, s'il n'est en estime d'abhorrer la médisance, comme un crime dont il est incapable.

C'est de Pascal, dans la *Lettre* XVI à un provincial de ses amis.

René MAUBLANC.

EN GRECE

par JEAN VARLOOT

BIBLIOGRAPHIE. — *Bulletin analytique de bibliographie hellénique,* année 1946, fascicules I et II-III. Collection de l'Institut français d'Athènes. Athènes, 1947. — Octave MERLIER : *le Serment sur le Styx,* cinq poèmes de SIKÉLIANOS. Collection de l'Institut français d'Athènes. Ed. Icaros, Athènes, 1946. — *Antaios.* Périodique mensuel consacré à l'étude des problèmes de la reconstruction. Juin 1947, n° 41-42, 2e année, Athènes.

A le lire de près, le *Bulletin analytique de bibliographie hellénique* se montre beaucoup plus riche qu'une simple nomenclature. Non seulement par la précision des notices (dues pour la plupart à N. Coutouzis), mais parce que, comme l'écrit Octave Merlier, directeur de l'Institut français d'Athènes : « La préparation de ce simple bulletin nous a révélé une vie beaucoup plus intense que celle que nous imaginions. »

Il permet en effet une vue impartiale sur les problèmes de la Grèce. Et d'abord sur la vie intellectuelle, telle qu'elle se reflète dans les nombreuses publications helléniques, et bien que l'essentiel en soit composé de brochures.

La littérature grecque semble avoir à peu près résolu le problème linguistique. Malgré quelques ultimes efforts en faveur d'un grec « savant », la poussée populaire qui a marqué les années de guerre et de résistance doit assurer le triomphe de la langue démotique (1). Les écrivains gagneront à abandonner l'usage d'une langue artificielle et la xénomanie (2).

Les circonstances les ont tournés vers le peuple, d'une façon qui semble définitive. Les romans parus en 1945 et 1946 retracent presque tous des épisodes de la guerre et de la résistance et tendent à la chronique ou à la nouvelle (3). Les thèmes en sont traditionnels dans un pays dont la destinée n'a cessé d'être tragique depuis l'occupation turque, et surtout depuis la guerre d'indépendance. Et ils sont, par la force des choses, très proches de notre littérature de « Résistance » : la Grèce a eu son Oradour (4), comme ses collaborateurs. Un romancier

(1) Langue populaire. On en réclame l'emploi dans les traductions. Pour la première fois, un ouvrage de physique (atomique et nucléaire), comme celui de A. Papapétrou, professeur à l'Ecole polytechnique, est écrit en démotique. Voir la grande grammaire du grec moderne de M. Triandaphyllidis ou celle, plus maniable, de J. Thomopoulos, et la grande syntaxe de A. Tzartzanos. Dans *l'Anthologie de la prose démotique*, de G. Valetas (tome I, de 1340 à 1827), près de la moitié des auteurs cités « étaient jusqu'ici complètement ignorés par l'histoire littéraire ».

(2) Dans son ouvrage *les Langues étrangères et l'éducation*, M. Triandaphyllidis s'élève contre les altérations linguistiques dues à l'étude prématurée des langues étrangères.

(3) Voir les *Quinze récits de la résistance,* œuvre collective des écrivains de gauche; *les Raisins d'hiver,* de Kimon Lolos. *Vingtième siècle,* de Melpo Axioti, nous présente l'héroïne Polyxène à la veille de son exécution, et l'on songe à l'héroïne réelle que fut Electre Apostolou, tuée par la Gestapo, et dont la vie a été racontée par Ph. Kémériotis.

(4) Voir *l'Holocauste de Comméno,* par St. Pappas.

célèbre comme Ilias Vénézis (1), qui « prit largement sa part du risque commun », évoque le *Temps de guerre,* titre de sa dernière œuvre. Et l'on songe avec douleur que la *Vie d'un groupe de déportés à Anafi* (par G. Zarkos) ne sera pas le dernier récit de ce genre.

Mais c'est la poésie qui exprime le mieux de tels thèmes. Sous la clandestinité, on réédita Solomos et Kavafis, et la gloire de Palamas, mort pendant la guerre, s'accrut encore quand N. Zachariadès, secrétaire général du Parti communiste grec, montra en lui, dans une étude fameuse, le démolisseur d'idoles et le guide.

Depuis, il y eut une floraison de plaquettes de vers consacrés aux sentiments patriotiques les plus ardents (2). Mais un grand nom nous a été révélé : Angelos Sikélianos. « D'admirables vers, d'admirables images, une langue admirable ont fait de Sikélianos le poète national de la Grèce d'aujourd'hui (3). » Nous pouvons vérifier ce jugement en lisant les cinq poèmes, traduits et publiés sous le titre du premier d'entre eux, *le Serment sur le Styx,* par Octave Merlier, dans la collection de l'Institut français d'Athènes. Réédition attendue, depuis la publication clandestine de 1943, de ces poèmes d'un « grand poète » qui avait « donné une voix à notre nuit » (Paul Eluard) (4).

L'hellénisme de Sikélianos est celui de la Grèce moderne. Le traducteur le définit comme l'union, dans la mentalité populaire, du classicisme antique, de l'esprit héroïque et mystique (très sensible aux souvenirs orphiques et dionysiaques) et du christianisme « orthodoxe » (5). Il en résulte une mythologie vivante grâce à laquelle le poète, tout en utilisant des symboles antiques, demeure toujours en contact avec l'âme populaire. Sikélianos associe le Christ et Dionysos dans une personnification qui est aussi bien celle de tout un peuple martyr.

Car « le sacrifice et la douleur d'un peuple, telles sont l'atmosphère et l'occasion de son message actuel ». Après les nouvelles Thermopyles que fut la campagne d'Albanie, la terrible famine de l'hiver 1941-1942 ne brisa point la fierté de ceux qui sont maintenant les « andartes ». Octave Merlier, qui les connaît bien, admire « chez les plus humbles cette étonnante capacité de découvrir... la règle sûre de conduite et l'exact sentiment des devoirs, civiques et humains », et d'apercevoir dans l'avenir le plus ténébreux, suivant l'expression de Sikélianos,

l'éclair brutal du Droit et de l'espérance.

---

(1) *Terre éolienne* a été traduit en français (Gallimard) par P. et L. Amandry, et *Sérénité* vient de l'être par R. Milliex, secrétaire général de l'Institut français d'Athènes. Ilias Vénézis a aussi porté le thème de la Résistance au théâtre dans *Block C,* dont la situation est la même que celle des *Morts sans sépulture,* de Sartre, mais dont l'esprit n'a rien d'existentialiste. On voudrait pouvoir faire une comparaison certainement instructive.

(2) Le *Bulletin* nous recommande les *Flammèches sur l'objectif* de St. Alimissis, les poètes militants Phosteris Astéris et Stratis Tsirkas; ou encore les *Chants patriotiques* de Sophie Mavroïdi-Papadaki, comme *En avant Elas!* chanté par les partisans.

(3) Sa tragédie *le Christ à Rome* est, nous dit-on, l'œuvre la plus importante de l'année 1946. En même temps sont parues une bibliographie de ses œuvres par G. Katsimbalis, et les deux premiers tomes de ses *Œuvres complètes.* Un choix de poèmes a été publié, avec un avant-propos de Paul Eluard, par Robert Levesque, qui prépare un gros ouvrage sur le poète.

(4) Octave Merlier était alors en résidence surveillée à Aurillac, après avoir été arrêté par la Gestapo d'Athènes, puis « ramené » en France par Benoist-Méchin, Carcopino et Darlan. Rappelons qu'il a été à nouveau inquiété par le gouvernement Tsaldaris pour sa sympathie à l'égard des démocrates grecs.

(5) « La conscience grecque orthodoxe a su s'assimiler, comme des symboles de pensée, et non point seulement comme un trésor d'images poétiques, les divinités anciennes et les héros... L'âme orthodoxe est demeurée sensible à tout ce qui, au travers des siècles, a ému l'âme hellénique. » (O. Merlier.)

Dans son grandiose *Serment sur le Styx,* le poète s'adresse à tous ceux qui ont lutté et qui luttent pour la Grèce nouvelle.

Eh bien! je vous le dis, c'est vous qui m'avez indiqué le chemin,
avançant en dansant vers l'Erèbe,
chers guerriers immortels.
Près de vous,
les ténèbres de la mort sont comme l'ombre
d'un grand arbre, sous lequel étendus
nous devisons de la Grèce, telle que vous la voyiez à l'heure
où vos yeux se fermaient sur ce monde,
monde qui s'écroulait pour qu'elle eût son aurore,
illuminée par l'éclat de votre âme.
Et je m'entretiens avec vous,
ô morts, mes frères,
hommes de la montagne, de la mer, de la plaine,
des formes que façonnera la vie nouvelle, qui viendra
dans la lumière de votre sacrifice, mes frères!



L'essor, dû à l'exaltation patriotique, qui se manifeste dans la vie littéraire (1) se retrouve dans le domaine de la pensée (2). Nous nous intéressons en particulier au développement des études marxistes. A côté des traductions (3) et de deux ouvrages sur l'art (4) qui font état avant tout des phénomènes sociaux, on relève dans le *Bulletin* des travaux historiques importants : l'*Histoire de la philosophie grecque antique* de J. Kordatos, les ouvrages de P. Lekatsas sur la lutte de classes dans la Grèce antique, la première partie de l'*Histoire de la Grèce moderne* de Spyros Manouras, l'*Abrégé de l'histoire néo-grecque* de Jean Zergos, membre du Parti communiste, enfin, de J. Kordatos encore, sa brochure significative sur les *Interventions anglaises en Grèce* de 1770 à 1946, et surtout la réédition de *la Signification sociale de la Révolution grecque de 1821,* ouvrage dont 60.000 exemplaires ont été vendus depuis 1944.

La pensée marxiste grecque se réclame de la grande personnalité que fut Dimitris Glinos (1822-1943).

Professeur de philosophie, traducteur de Platon, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, directeur de l'Institut pédagogique, élu député communiste au Parlement en 1936, D. Glinos est une des figures les plus fortes de la Grèce contemporaine. Il fut un des champions les plus ardents du démoticisme. Engagé à fond dans la lutte politique, il fut à plusieurs reprises arrêté, détenu en prison et envoyé en exil.

Les intellectuels grecs ont publié en 1946 un volume de *Mélanges* dédié à sa mémoire; on a réédité sa brochure fondamentale : *les Problèmes actuels de l'hellénisme,* et G. Soulis a retracé son œuvre dans le domaine de l'enseignement.

Sans avoir la portée de celle de Paul Langevin, la personnalité de D. Glinos a joué un rôle analogue dans la pensée grecque, qui, en dépit des chaînes dont on a voulu successivement la garrotter, se libère et s'élève de façon digne de respect autant que d'admiration.

---

(1) Signalons la revue *Lettres libres,* analogue à nos *Lettres françaises.*

(2) Les études médicales se traduisent par des publications consacrées aux maux causés par la guerre, en particulier à la famine. Voir les documents photographiques contenus dans la brochure du docteur de Loverdo : *Dicté par les événements* (avec texte en français).

(3) Les textes fondamentaux du marxisme ont été traduits ou retraduits. De même *Biologie et marxisme,* de M. Prenant, et *l'Origine des mondes,* de P. Labérenne.

(4) De Solon Makris et Tassis Livéris.

☆

Mais un bulletin bibliographique bien fait n'offre pas seulement l'image de la vie intellectuelle. Celui-ci nous renseigne abondamment sur la vie économique, sociale et politique du peuple grec :

Peuple de meurt-de-faim, gourmands de leur patrie (Paul Eluard).

Il permet de compléter par des précisions nouvelles le livre de Roger Milliex, *A l'école du peuple grec.*

Dès avant la Libération, des études ont prouvé que les Grecs s'inquiétaient de l'avenir d'un pays pauvre, surpeuplé et ravagé. La population, estimée (par A. Papaevyéniou) à 7.335.000 habitants (1), ne peut être nourrie par la production agricole. C'est que l'étendue des surfaces cultivables est restreinte, et surtout que la situation des paysans est misérable (2). Ceux-ci, en Grèce comme à Chypre, sont souvent obligés de contracter des emprunts usuraires, qui maintiennent à un niveau archaïque l'économie rurale (3). De plus, la main-d'œuvre agricole est surtout féminine, et les salaires des femmes sont très inférieurs à ceux des hommes (4).

Une autre conséquence est le nombre considérable d'illettrés (69 % des femmes). Malgré les efforts de Glinos, l'enseignement est encore peu répandu (5).

Cette situation, déjà aggravée pendant les quatre ans de la dictature de Metaxas, est devenue tragique depuis la guerre. Les pertes subies de 1940 à 1944 sont considérables. Les estimations diffèrent : la population a diminué d'au moins 7 % (6). D'après C. Doxiadis, les destructions économiques doivent être évaluées à : 50 à 80 % du cheptel, 25 % des forêts, 75 à 98 % des locomotives et wagons, 90 % des automobiles, 75 % de la flotte marchande; la production est réduite à 4 % de celle de 1938, la production du tabac à 11 %.

Ajoutons-y 5.000 écoles en ruines, sans compter les dommages causés aux antiquités (7). Et nous n'aurons qu'une petite idée de la situation de la Grèce en 1944.

L'E. A. M. avait préparé dès la clandestinité un programme de renaissance nationale. Mais il ne pouvait être appliqué que par une « laocratie », un gouvernement du peuple par et pour le peuple (8). La réaction en a décidé autre-

---

(1) Dont 3,5 % seraient constitués par les nationalités minoritaires, 8,54 % dans la Grèce du Nord. On connaît l'acuité du problème macédonien : les nationalistes grecs demeurent « irrédentistes ».

(2) Voir à ce sujet un livre de G. Kalydopoulos.

(3) N. Lanitis a étudié ce problème pour l'île de Chypre. La concentration bancaire est très accentuée en Grèce (voir le livre de Th. Galanis).

(4) Chryssa Hadjivassiliou : *le Parti communiste grec et la question féminine.* Editions du Comité central, 1946.

(5) Voici, d'après le *Bulletin*, l'analyse de la brochure de K. Sotiriou, *Situation actuelle de notre enseignement* : « L'auteur dénonce l'insuffisance du nombre des écoles maternelles. Sur 300.000 enfants d'âge pré-scolaire, moins de 34.000 ont trouvé place en 1938 (date de la dernière statistique officielle) dans les établissements existants. L'enseignement primaire est encore très insuffisamment répandu. L'analphabétisme atteignait encore en 1938 un pourcentage de 30. De plus, les deux tiers des enfants abandonnent l'école avant d'achever leur instruction primaire. Les classes sont surchargées (60 élèves en moyenne par classe), tant en raison du manque de personnel que de l'insuffisance des bâtiments scolaires. Observation et chiffres du même ordre pour l'enseignement secondaire et technique. L'auteur insiste sur l'aggravation de la situation à la suite des destructions de guerre. »

(6) Chiffre de N. Papadimitriou et G. Botsis. E. Siotis dit 12 % et ajoute : 1.700 villages détruits, 1.200.000 sans abri.

(7) Voir l'inventaire provisoire du ministère de l'Education nationale, qui dénonce « l'attitude, pendant l'occupation, des archéologues allemands Schœnebeck et Kraiker, dont tout le rôle fut de couvrir les vols commis et d'excuser les dégâts causés ».

(8) Voir les *Essais politiques* de C. Despotopoulos, professeur de philosophie du droit, président de l'Union gréco-soviétique des jeunes.

ment, malgré quelques mesures spectaculaires comme la lutte de l'U.N.R.R.A. contre la malaria. Elle cherche même à revenir sur toutes les mesures démocratiques et progressistes qui furent prises lors de la Libération : retour au Code civil Metaxas (1), menaces contre les contrats collectifs arrachés péniblement (2). Comme toujours, l'anticommunisme a préludé à un régime préfasciste, que seuls les démocrates grecs peuvent distinguer du fascisme dictatorial qu'ils ont connu (3).

Dans ce chaos politique et social, il est surprenant et combien réconfortant de voir les savants grecs se pencher obstinément sur les problèmes de la reconstruction. Il s'agit d'une reconstruction moins immobilière qu'économique : amélioration du réseau routier, extension des terres cultivables par irrigation, développement industriel à l'aide de la houille blanche (4).



C'est à ces problèmes que se consacre la revue athénienne *Antaios*, dont nous avons reçu un numéro récent (juin 1947). Il contient un article sur l'agriculture par A. Kriaris, une critique des mesures financières gouvernementales par J.-T. Evanghelidis, une étude du professeur N. Kitsikis, ancien recteur de l'Ecole polytechnique, sur « la signification de la physique pour la philosophie ». Ce dernier article conclut, d'un résumé des acquisitions de la physique depuis cinquante ans, au triomphe de la méthode dialectique. Le même professeur Kitsikis, dans une conférence dont il est rendu compte par ailleurs, montre l'esprit humain passant du matérialisme métaphysique au matérialisme dialectique, qui est la « juste conception ».

Cette conférence fut faite pour l'association Science-Reconstruction, dont *Antaios* publie les communiqués et les études. Dans un pays économiquement en retard comme la Grèce, les savants peuvent avoir une influence féconde pour éviter toutes les erreurs dans le développement agricole et industriel. *Antaios* annonce la publication d'un ouvrage sur l'industrie lourde en Grèce, dû à D. Batsis, secrétaire de rédaction de la revue.

Mais D. Batsis reconnaît dans son éditorial que la question de la reconstruction est maintenant dans une impasse, en raison des circonstances politiques (5). Le problème économique grec a été faussé complètement par l'intrusion étrangère : anglaise, puis américaine, celle-ci d'abord sous le couvert de l'U. N. R. R. A., enfin ouvertement depuis l'« aide » Truman, sous la forme d'une mission économique nombreuse et permanente. D. Batsis analyse très

---

(1) « L'élaboration du code civil grec fut achevée en 1940, sous le gouvernement de Metaxas. Ce code devait entrer en vigueur en 1941 et mettre fin à tout particularisme. En raison de l'occupation, l'application du nouveau code a été remise *sine die*. Le code a fait l'objet d'une revision en 1945 et un nouveau texte a été publié, par décret qui fixait au 23 février 1946 sa date d'entrée en vigueur. En mai 1946, le nouveau texte a été abrogé, et c'est le code rédigé sous la dictature de Metaxas qui a été retenu. Cette décision a été prise par décret, malgré l'existence en 1946 d'un parlement. » (Compte rendu d'un ouvrage du professeur Const. Triandaphyllopoulos.)

(2) L'Union des armateurs grecs réclame leur suppression.

(3) Relevons la réédition, en 1946 (preuve d'actualité), de la célèbre satire antifasciste de Kostas Varnalis, *la Véritable Apologie de Socrate*, qui date de 1931 et fut traduite en russe avec succès.

(4) Voir les brochures de la Fédération des techniciens et spécialistes, dues à Th. Despotopoulos pour la première question, à N. Chorafas pour la seconde, à Ant. Deliyannis pour la dernière (*l'Exploitation industrielle et minière de l'Achcloos et de l'Aliacmon*).

(5) Comme le remarquaient en 1946, dans leurs livres, les professeurs Pan. Dertilis et A. Arghelopoulos, et comme le montrait avec force la brochure de l'E. A. M., *l'Asservissement économique de la Grèce*.

lucidement la situation : la guerre civile domine tout, le gouvernement Tsaldaris ne peut faire face aux dépenses militaires; il maintient « les salaires à un niveau de famine, tandis que les prix, incoercibles, suivent une ascension rapide... Il n'y a plus aucune perspective d'augmentation de la production, au moment où le grand capital développe plus que jamais la politique de production au compte-gouttes ». La distribution des subsides américains entraîne un contrôle économique dictatorial, un accroissement sans limites du pouvoir du grand capital, et surtout du capital étranger dans le commerce et la grande industrie, qui deviennent la « proie de sa vorace boulimie ».

Bref, « la discussion sur des plans est risible dans les conditions actuelles » et ne sert au gouvernement qu'à camoufler sa politique. « Le pays est mené à une catastrophe économique ..., la seule perspective est donc l'abîme. »

On imagine que sous un tel régime les savants démocrates soient suspects. Comme *Antaios* l'indique dans sa revue du mois, ils sont « congédiés des plus hauts établissements d'éducation, écartés de tous les services scientifiques, soit par licenciement et exil, soit par la mise en disponibilité... Ainsi l'Etat sabote tout travail scientifique ».

La revue grecque cite les noms de savants qui ont émigré volontairement ou sont sur le point de quitter un pays que dirigent les « émules de Goering ». Il faut à plus forte raison admirer le courage des intellectuels qui, restés à Athènes, ont défendu coûte que coûte, avec leurs idées, l'intérêt de leur pays. Nous voulons seulement espérer qu'ils ont échappé à la récente déportation de milliers de démocrates, et qu'ils ont pu rejoindre les patriotes, ces magnifiques « andartes » exaltés par Sikélianos, et dont le modèle fut le grand Siantos, secrétaire du Parti communiste, mort le 20 mai 1947. *Antaios* salue sa mémoire en termes émus : les savants grecs ressentent la perte de cet autodidacte, qui n'alla à l'école que pendant quatre ans, qui travailla dès l'âge de treize ans, mais qui « se forma en exil et en prison », comme la perte « d'un guide et d'un camarade inestimable ».

LES REVUES

EN FRANCE

Journal mensuel de la vie régionale française. Paris, numéros 1 *et* 2, 1947

Il peut paraître étonnant qu'un journal régionaliste soit rédigé et publié à Paris. Mais celui-ci ne veut être qu'un organe de liaison et de coordination, Paris devant jouer le rôle, nous dit-on, « de commanditaire des mérites, au lieu d'en être le conservateur ».

Le régionalisme a été galvaudé par l'usage qu'en ont fait les vichyssois. Trop de dirigeants de sociétés prétendues régionalistes collaborèrent avec l'occupant : tel le chanoine Looten, chef du mouvement flamingant, tels les autonomistes bretons et alsaciens. Il faut donc se méfier des « mouvements » de ce genre.

Mais, si l'on entend par régionalisme le respect, l'étude et la protection des traditions populaires locales, il est loin d'être l'apanage des conservateurs. En Bretagne, par exemple, les vrais « traditionalistes » ne sont pas les hobereaux du cru, qui exaltent les vieux costumes, mais s'habillent à la mode de Paris. Tout au contraire, lorsqu'un représentant authentique des masses bretonnes comme Pierre Hervé, député communiste du Finistère, dépose un projet de résolution (en mai 1947) en faveur de l'enseignement de la langue bretonne, qui s'y oppose ? la représentante M.R.P. des Côtes-du-Nord ! Le seul régionalisme authentique et sérieux ne peut être que celui du peuple.

Or, c'est un fait que nos provinces tiennent à leurs coutumes. Non pas celles qui attirent les amateurs de pittoresque banal, comme le costume ou le patois (lorsqu'il n'est plus une seconde langue) ; mais celles, plus profondes, qui tiennent au rythme et au contenu de la vie suivant les heures et les saisons. Les vieilles habitudes, imposées à l'homme par les conditions techniques de son travail, ont modelé jusqu'à sa façon de réagir et de penser. Il en résulte des différences géographiques appréciables qui méritent l'attention et le respect.

Aussi, n'en déplaise à André Billy, qui, dans le *Littéraire* de juin 1946, avait cru bon de sonner son glas, le régionalisme reste bien vivant. Si le snobisme actuel ne lui est pas favorable, il s'en soucie aussi peu que de l'existentialisme. N'est-il pas significatif que *Huis clos* ait rencontré si peu de succès en province, où l'on siffle souvent les cabotins dont Paris fait ses idoles ? Le goût esthétique, lui aussi, dépend de la manière de vivre. Les jeunes troupes théâtrales ne l'ignorent pas, qui mettent au programme de leurs tournées des œuvres saines, et le plus souvent du Molière : les paysans du Bas-Rhin, pourtant catholiques, renâclèrent violemment devant une pièce de Claudel, après avoir applaudi *Georges Dandin*.

Mais, pour que les traditions ne se perdent ou ne s'avilissent, il faut protéger ceux qui les maintiennent intelligemment. Non pas les érudits locaux, livrés à une innocente et utile passion, mais isolés de la vie. Nous voulons parler des instituteurs. Le n° 2 de *En France* contient quelques articles, pleins de bonnes intentions, consacrés à ceux qu'on appelait autrefois du beau nom de « maîtres d'école » ; on y rappelle le dur métier de l'instituteur de campagne au XIXe siècle. Mais comment peut-on parler d'eux sans rappeler la néfaste loi Falloux ? Dire que leur situation s'améliora à la fin du siècle sans en mentionner les raisons, n'est-ce pas enlever à leur carrière son autre signification, qui fut d'être, en même temps qu'un maître pour les enfants et un conseiller local, le propagandiste et le défenseur des idées démocratiques ?

Jean VARLOOT.

OPHRYS

Revue éditée à Gap. Nouvelle série, n° 1, *mars* 1947

Voici l'exemple d'une revue faussement régionale, qui sert à quelques littérateurs parisiens pour placer leur copie, et qui, comme par hasard, donne dans la propa-

gande « occidentale ». On y fait dire à un « philosophe » américain :

Le salut vous viendra des seuls Anglo-Saxons, qui feront plus volontiers crédit à un pays libéral qu'à un pays totalitaire et divisé... Mais comment ne pas faire confiance à une nation qui prépare une eau-de-vie de cette qualité ?

Il n'est pire régionalisme, quelquefois, que celui des gastronomes.

Jean VARLOOT.

FIEVRES

Revue du sanatorium universitaire français en Allemagne. N° 3, 1946

Bien que plus luxueusement éditée qu'*Existences*, la déjà vieille revue du sanatorium des étudiants de Saint-Hilaire-du-Touvet, *Fièvres* lui est très inférieure en qualité. Relevons seulement deux articles.

Vladimir Brett, étudiant tchèque, se refuse à la fois au nationalisme entendu comme une « passion » à l'allemande, et à l'internationalisme. Il cherche sa solution dans un humanisme qui serait la synthèse du christianisme et du communisme : « Il est possible que ce ne soit pas un paradoxe, puisque l'un et l'autre ont un but commun : le meilleur avenir de tous les hommes. » Le communisme se passe aisément d'une doctrine morale qui prêche la soumission et n'a jamais montré d'efficacité sociale. Mais l'important est de constater que pour la jeunesse tchèque, qui suit l'école du grand Masaryk, l'« humanisme » ne se conçoit plus au dehors ou en face du communisme. Est-ce l'annonce du climat intellectuel des démocraties nouvelles ?

Jacques Pernet étudie le mouvement d'indépendance en Tunisie, le Destour. Bien que son analyse pêche par une insuffisance de documentation, et surtout par une faiblesse de vues politiques, elle n'en révèle pas moins l'intérêt pris par les jeunes à des problèmes vitaux, et un souci louable de les poser en dehors de toute phraséologie colonialiste et impérialiste.

Jean VARLOOT.

CAHIERS DE PARIS

Numéro 41

Voici une revue de jeunes écrivains qui ont quelque chose à dire. Ce numéro, le seul que nous ayons reçu, contient d'abord un poème de René Ménard, plein d'émotion discrète, qui révèle un vrai talent. Une étude de Dorothy Ball sur Virginia Woolf, d'autre part, permet de prendre une vue d'ensemble sur le monde de la romancière anglaise. C'est celui de la multiplicité, du mouvant, du rêve flou qui se croit net. Virginia Woolf est hantée par le souci de trouver sa *propre* vérité :

Une vie modelée sur le jet d'eau, l'élan de la fontaine jaillissante... Ne pas marcher derrière des chefs en troupeaux... Ajouter un nouvel ondoiement à la conscience humaine, être la bulle d'eau et le fleuve, le fleuve et la bulle d'eau, moi-même et le monde à la fois.

Ces lignes sont caractéristiques de l'esprit du roman féminin anglais en général, dans la période qui sépare les deux guerres. L'excès de sensibilité conduit à prendre pour une réalité distincte du monde le reflet pathétique qu'en reçoit la conscience. Celle-ci, par un mouvement inverse, « éprouve une libération de bien-être à se confondre dans la foule anonyme ». Toute parée qu'elle soit par Virginia Woolf des charmes d'une analyse complexe, qui ne voit l'étroitesse et le danger de cette double mystique ?

Nous extrairons enfin quelques lignes de la conclusion d'une intéressante étude de Pham Van Ky intitulée : « Y a-t-il une poésie annamite d'influence ou d'expression française ? »

La poésie annamite avait déjà atteint sa maturité quand la France vint. Qu'elle ait accompli quelques transformations de forme dues aux nouvelles façons de penser et de sentir, son symbolisme est demeuré intact... Quant à la poésie d'expression française, elle est encore à la phase des tâtonnements, sinon à celle des travaux d'écolier... Mais c'est parmi les jeunes poètes annamites d'expression française qu'on attend la révélation d'une humanité originale qui percerait sous le placage européen, et d'une vérité qu'eux seuls détiennent. Et c'est alors qu'on s'apercevrait combien de littérateurs « de paquebot » ont assombri ou idéalisé à l'excès un pays qui demeure encore inconnu.

Ne peut-on en dire autant de toutes les « littératures » de l'Union française ?

Jean VARLOOT.

CALIBAN

Bi-mensuel. Paris, numéros 1, 2, 3, 4

La formule de cette nouvelle revue consiste à « faire paraître en une seule livraison, outre des chroniques, le texte intégral d'un chef-d'œuvre authentique ». Jusqu'à présent, elle a publié surtout des « best sellers » américains, d'ailleurs intéressants, et souvent bien traduits. Nous ignorons quels titres sont au programme futur de *Caliban*, mais *a priori* nous ne pouvons qu'approuver cette idée « d'opposer au flot menaçant des lectures vaines cet arrêt, ce moment de recueillement particulier que constitue la lecture de grands romans français et internationaux ».

Mais pourquoi opposer ce recueillement, cette distraction à l' « engagement » auquel nous invitent les temps nouveaux ?

Pour se fuir, écrit J. Daniel dans le n° 3, l'homme s'engage. A l'intérieur du bloc, il ne se connaît plus... Inquiets, déracinés, nous recherchons des préjugés confortables auxquels nous nous efforçons de croire.

Quelle erreur, ou quelle vanité ! Vous voulez provoquer chez le lecteur une « fissure de réflexion ». Mais à quoi servirait la réflexion si elle n'aboutissait pas, un jour ou l'autre, non pas à une position confortable, mais à une orientation motrice, où elle se prolonge par l'action ? Le cercle perpétuel où tourne la réflexion insatisfaite, la vacuité d'une contemplation détachée du réel, voilà au contraire le mal dont souffrent nos « attentistes », moins soucieux de réserver leur liberté qu'incapables de croire à eux-mêmes.

Le même numéro de *Caliban* fait une place plus grande que les précédents aux articles et chroniques. Relevons surtout les « Souvenirs du procès de Nuremberg », d'Albert-Paul Lentin, ancien chargé de mission auprès du tribunal international. Cette série d'instantanés pour l'histoire a d'abord le mérite d'évoquer avec précision, pittoresque et humour l'atmosphère de ces longs mois de débats très officiels. Quelle leçon nous donne la physionomie de ces « grands criminels »,

qui n'étaient que de petits hommes, avec leurs tares et leurs faiblesses, de pauvres hommes qui luttaient, qui souffraient, et qui avaient peur de la mort.

Troupeau misérable, ridicule ou odieux, que domine quelquefois le grotesque Goering. Mais, ajoute A.-P. Lentin,

le procès de Nuremberg, très critiquable dans son aspect répressif, vaut moins par ceux qu'il a jugés que par ce qu'il a établi. A travers des hommes et des organisations, au-delà même du nazisme, il a psychanalysé la masse allemande. Aujourd'hui, le caméléon germanique prend dans chaque zone le visage de son occupant. Caliban est devenu Protée, mais le Caliban allemand reste toujours le même, à la fois très semblable et très différent de tous les Caliban du monde, très semblable par sa force et sa psychologie de géant, très dissemblable parce qu'il est tourné vers la mort au lieu d'être ouvert à la vie. Les autres peuvent déjà vivre, lui doit d'abord être rééduqué avant de s'aventurer dans le monde moderne.

Nous aurions aimé que A.-P. Lentin ne se bornât pas à ces considérations générales et dégageât en juriste toute la portée d'un procès d'un type absolument nouveau. Mais la revue *Caliban* ne lui a pas laissé cette possibilité, semble-t-il. Une note liminaire avoue en effet qu'on lui a interdit d'amener le lecteur à une « déduction subjective et partant partiale » ! *Caliban* ne serait-il qu'un Procuste ?

Jean VARLOOT.

CAHIERS DE L'INSTITUT D'ETUDES DE L'ECONOMIE BRESILIENNE

(*Librairie de Médicis*)

On ne peut que se féliciter de voir paraître toute nouvelle publication destinée à mieux faire connaître dans notre pays les puissances politiques et économiques qui prennent place désormais parmi les grandes nations. Que le Brésil soit de celles-ci, nul ne saurait le contester. Nous nous devons donc de suivre attentivement les progrès rapides de ce pays neuf, seize fois grand comme la France, aux richesses comparables à celles des U.S.A. ou de l'U.R.S.S., et dont la population, évaluée à près de 47 millions, s'accroît de près de 900.000 âmes chaque année.

Dans la préface du n° 1 des *Cahiers*, M. René Courtin souligne les affinités spirituelles multiples qui lient le Brésil à la France. Sans accepter le tableau par trop sombre qu'il brosse de notre pays, nous conviendrons sans doute que le Brésil

n'est pas devant les mêmes difficultés que la France ravagée par deux guerres terribles.

L'étude, fort détaillée, présentée par J. Romeuf sur la structure économique et humaine du Brésil, tout en nous montrant ses immenses possibilités, nous garde de toute vue par trop idyllique. Possibilité ne veut pas dire réalité présente et si le voyageur peut être charmé par l'exotisme du pays et les beaux quartiers résidentiels, il ne doit pas ignorer les difficultés inhérentes à cette situation même du Brésil.

L'influence de l'impérialisme américain donne au Brésil une physionomie semi-féodale et coloniale : une classe extrêmement riche à côté d'un prolétariat agricole et urbain durement exploité.

La lutte sociale qui en découle est illustrée par la force du mouvement syndical et par les grèves qui, depuis 1945, se sont succédé. L'interdiction du Parti communiste brésilien et des syndicats constitue la riposte de la classe dirigeante, avec à sa tête le président Dutra.

Le Brésil reste bien un pays essentiellement agricole :

Sur les 47 millions d'habitants du Brésil, plus de 40 millions vivent directement de la terre ou de l'artisanat rural.

Et pourtant le Brésil est obligé d'importer 80 % de son blé !...

Ces *Cahiers* sont d'une lecture fort instructive et ne peuvent qu'accroître la sympathie et la compréhension entre les peuples du Brésil et de France.

L'étude de M. Romeuf, par son objectivité, préserve des illusions et des évasions faciles auxquelles trop de jeunes Français, peu courageux et peu patriotes, devant les difficultés de la France, risqueraient d'être poussés.

Léon LAVALLÉE.

LES REVUES ÉTRANGÈRES

DEMAIN

Revue d'études politiques, sociales et économiques. (Mons - Belgique.)

Cette revue est publiée par des socialistes belges qui pensent que :

... le socialisme belge manque d'une revue de doctrine appliquée.

Cette lacune devait être particulièrement sensible depuis que le Parti communiste belge publie l'excellente revue *Rénovation,* dont on a déjà rendu compte ici.

Demain débute par une enquête sur le niveau de la culture des étudiants à la lueur de l'expérience des derniers concours, et sur la spécialisation caractéristique de notre époque en évolution accélérée.

C'est ainsi qu'on s'aperçut un jour qu'à la suite de ces transformations il existait désormais des savants manquant à la fois de « culture générale » et même de « culture » tout court.

Ces critiques qui ne sont pas nouvelles peuvent prêter à des interprétations intéressées d'adversaires qui ne sont que les faux amis de la culture.

Nous passerons rapidement sur des articles concernant la qualité des vivres, les lendemains du traité de Versailles, pour arriver à l'étude : « Le socialisme face au matérialisme dialectique », de Luc Somerhausen.

Somerhausen apprécie ainsi l'*Au-delà du marxisme* du collaborateur H. de Man :

La voie qui mène à l'antimarxisme ou à l'amarxisme mène généralement directement à la négation du socialisme le plus modéré.

Cela posé, il aborde l'examen des thèses revisionnistes de Blum-Izard (*A l'échelle humaine*).

Je ne partage nullement quant à moi l'hommage fleuri — de précaution, pourrait-on dire — rendu au « credo révolutionnaire » de Léon Blum! Passons...

Mais empressons-nous de relever ces constatations :

... J'ai nommé le matérialisme dialectique, dont il n'a jamais été beaucoup question *chez les socialistes.* Pour être très nettement formulé par Marx et surtout par Engels, il en est rarement question dans les travaux doctrinaux du passé,

qui s'inscrivent en faux contre les tentatives de Blum ainsi exprimées :

... essayé de distinguer entre le matérialisme historique de Marx et *ce* matérialisme dialectique de Lénine et de Staline...

et L. Somerhausen n'hésite pas à qualifier le matérialisme dialectique de « conception monumentale » :

Aujourd'hui pourtant, en France par exemple, toute une école de philosophes, de normaliens, de biologistes, de mathématiciens et même d'esthètes répandent la conception dialectique...

Après avoir montré le ton de passion qui domine Blum dans son ouvrage (1), l'auteur, abordant des constatations moins théoriques, en vient à noter :

Nous pensons, cependant, que le souci extrême manifesté par le leader français correspond à un désir latent de *maintenir des contacts avec la démocratie chrétienne* et à une propension de plus en plus arrêtée de *marquer avec éclat une opposition doctrinale avec les communistes.*

Ce que M. Thorez, dans son rapport au XIe Congrès (2) du Parti communiste, appelait : « De L. Blum au cardinal Suhard. »

Parlant d'une des lois du matérialisme dialectique concernant la transformation des accumulations de quantités en changements qualitatifs, qui entraîne sur le plan politique la condamnation du réformisme, Somerhausen dit :

Je vois dans l'opposition de Léon Blum au matérialisme dialectique le *souci d'affirmer l'aspect politiquement réformiste* et évolutionniste pur du socialisme...

Arrivons en guise de conclusion à ces citations de Léon Blum :

Nos difficultés tiennent au fait que le Parti socialiste, par une conséquence de son

(1) *A l'échelle humaine.*
(2) M. Thorez, « Au service du peuple de France », p. 63 à 74.

action politique, peut devenir, en tout ou en partie, le représentant, *le gérant de cette même société capitaliste* qu'il condamne, qu'il veut détruire et qu'il veut remplacer.

... Quand nous partageons le pouvoir, dans le cadre de la société capitaliste, *nous le faisons de bonne foi.* Nous le faisons dans l'intérêt de la classe ouvrière, mais aussi dans l'intérêt général de la Nation. *Nous sommes des gérants honnêtes, loyaux.*

Evidemment, la politique de Ramadier est un exemple de cette « gestion loyale » !

Somerhausen, socialiste, juge en ces termes qui se passent de commentaires toute la triste besogne de Blum :

Jamais, au cours de vingt-cinq ans de vie militante, nous n'avons éprouvé une telle sensation de *désespérance spirituelle* qu'en lisant ce discours...

... Nous savons pas mal de socialistes qui n'aiment ni la dynamite ni le cheval de Troie évoqués par Léon Blum (au sujet des communistes). *Mais ils les préféreront toujours au titre méprisable et dégradant de « gérant loyal et honnête du régime capitaliste ».*

Ne serait-ce que par cet article, sur un sujet dont l'importance n'est plus à souligner, ce numéro de la revue *Demain* présente un intérêt certain.

Léon LAVALLÉE.

TARSADALMI SZEMLE

(*La Revue sociale, Budapest.*)

La revue *Tarsadalmi Szemle* paraît en Hongrie depuis la libération du pays par l'Armée rouge. C'est une publication mensuelle de 80 pages. Elle porte en sous-titre : « Revue scientifique du Parti communiste hongrois. » Nous relevons, parmi les membres du comité de rédaction, les noms de Georges Lukacs, ancien professeur de l'Université de Léningrad, Joseph Révai, directeur de *Szabad Nep*, organe central du Parti communiste. Il est à remarquer que la revue constitue un type intermédiaire entre *la Pensée* et *les Cahiers du communisme*; les problèmes théoriques voisinent avec les questions d'actualité politique.

Le numéro du mois de mai 1947 publie l'éditorial du directeur de la revue, Béla Fogarasi, sur la situation internationale. Une étude de Béla Szanto est consacrée à l'histoire du mouvement ouvrier hongrois.

Martin Horvath examine dans un article documenté (il a représenté, au récent congrès du Parti communiste britannique, le Parti hongrois) la situation de l'Empire britannique.

La revue publie également la première partie d'une importante étude du professeur Lukacs sur « La gnoséologie léniniste et les problèmes de la philosophie moderne » :

Le développement prodigieux des sciences exactes et sociales au cours du XIXe siècle a rendu intenable la position de l'idéalisme. Cependant, les classes dirigeantes ne pouvant pas se passer du concours philosophique de l'idéalisme, la crise se manifeste dans des tentatives de trouver une « troisième route » entre matérialisme et idéalisme. Bien entendu, ces tentatives ne font que rééditer, sous une forme camouflée, le vieil idéalisme. Déjà, au début de l'époque de l'impérialisme, Lénine a pris position contre ces tentatives. Sa critique reste toujours valable, car elle est basée sur la question fondamentale de toute théorie de la connaissance : primauté de l'être ou de la connaissance. L'existentialisme, issu de la phénoménologie de Husserl, se situe également dans cette « troisième route » et aboutit à une mythologie : l'existence des catégories de la connaissance sans existence indépendante de la connaissance même.

Lukacs réfute les critiques contre le matérialisme qui se basent sur les découvertes récentes en physique. Ce n'est pas la matière qui « s'est évanouie », mais le vieux matérialisme mécanique, car il n'est plus capable d'exprimer d'une manière adéquate les acquisitions de la science moderne. Mais le matérialisme dialectique reste toujours valable, il est même le seul capable d'apprécier les découvertes de la physique nucléaire.

Dans la troisième partie de son étude, Lukacs traite de l'importance dialectique du caractère approximatif de la connaissance. En effet, seule la conception dialectique peut éviter les difficultés du fatalisme et du libre arbitre. La gnoséologie léniniste devient ainsi l'école de l'action pratique.

André LAZAR.

VALOSAG (BUDAPEST)

Une revue de la jeunesse intellectuelle de Hongrie.

Nous nous proposons, dans le cadre de ce modeste compte rendu, de présenter quelques problèmes essentiels de la Hongrie nouvelle, tels qu'ils se reflètent dans la revue d'un groupe de jeunes intellectuels hongrois. En effet, nous devons souligner le caractère jeune de cette revue, qui s'intitule *Valosâg* (Réalité) : ses collaborateurs et ses rédacteurs, âgés de moins de trente ans, se recrutent parmi les membres et anciens membres du Collège Eötvös (Ecole normale supérieure de Hongrie) et parmi ceux des collèges populaires. Se heurtant à des problèmes nouveaux produits par les grandes transformations d'après guerre, ces jeunes gens, à peine sortis des universités ou encore étudiants, se fixent comme but d'examiner ces problèmes sous l'angle d'un réalisme fondé sur une documentation très riche. Profondément convaincus de la nécessité des réformes sociales et décidés à sauvegarder les réalisations de la jeune démocratie, qui est loin d'être parfaite, les jeunes intellectuels hongrois cherchent à se rendre compte de la situation réelle du pays et à contribuer à l'œuvre de redressement dans tous les domaines de la vie. C'est ce qui explique le fait que les articles, les études parus dans cette revue témoignent d'un honorable souci de documentation et en même temps d'un optimisme hardi qui ne veut pas dire l'adoption d'un esprit conformiste et le manque de tout esprit critique.

Pour donner une idée des problèmes qui préoccupent ces jeunes intellectuels, je vais présenter quelques articles importants publiés dans les derniers numéros de la revue. Une étude très bien documentée esquisse les résultats de la réforme agraire, qui a contribué le plus à changer la structure sociale de la Hongrie. C'est à la réforme agraire que se rattache le mouvement coopératif, qui constitue le sujet d'un autre article remarquable. Deux études sociographiques nous donnent un tableau vivant, l'une de la vie d'un petit village après la Libération et l'autre de celle des ouvriers d'une briqueterie. Il faut remarquer que ces études ne cherchent pas à cacher les difficultés auxquelles on se heurte à l'heure actuelle, mais leurs auteurs considèrent que ces difficultés ne sont pas insurmontables.

Cependant, le problème central de la revue est celui de la reconstruction culturelle. Plusieurs articles sont consacrés à la réforme de l'enseignement, et surtout aux questions des collèges populaires destinés à recevoir des jeunes gens issus de la paysanerie et de la classe ouvrière. Les jeunes intellectuels envisagent des initiatives de grande envergure : ainsi on projette l'organisation d'une académie politique, la création d'une école secondaire expérimentale qui, tout en se proposant d'introduire de nouvelles méthodes pédagogiques, se fixerait comme but d'élever une élite intellectuelle composée d'éléments populaires.

Comme partout dans le monde, en Hongrie aussi une discussion véhémente s'est engagée autour des problèmes du dirigisme en matière littéraire. Un écrivain hongrois de Transylvanie essaie de faire connaître sa position, déterminée par ses expériences personnelles et par ses souvenirs de la vie dure des ouvriers. Une étude soumet à un examen sévère la revue des écrivains populistes qui sont accusés d'hésitation et d'incohérence, tant dans le domaine littéraire que sur le terrain politique, social et économique.

Outre les articles de fond traitant des sujets semblables à ceux mentionnés ci-dessus, la revue *Valosâg* publie des comptes rendus sur certains problèmes de l'étranger. Etant donné qu'un des plus vifs désirs des jeunes intellectuels hongrois est de contribuer au rapprochement des pays danubiens, la revue consacre une place spéciale aux articles abordant les problèmes de ces pays. Préparant la digne commémoration de la guerre d'indépendance hongroise de 1848-1849, de jeunes historiens y publient des documents intéressants concernant les événements et la mentalité de cette époque. Poésies, nouvelles, dessins complètent chaque numéro de la revue.

En terminant, soulignons que la revue *Valosâg* essaie de regrouper autour d'elle des éléments de gauche appartenant à différents partis politiques, mais qui tous sont pénétrés d'un sentiment de responsabilité pour l'avenir de la démocratie et dont les méthodes de recherche sont en grande partie fortement imprégnées de l'esprit marxiste.

Béla KÖPECZI.

LES LIVRES

Albert DEMOLON : membre de l'Académie des Sciences, ancien président de l'Académie d'Agriculture : **l'Evolution scientifique et l'agriculture française.** Bibliothèque de philosophie scientifique, 325 p. in-8, Flammarion éditeur, Paris, 1946, prix 155 fr.

M. Demolon, qui fut pendant longtemps directeur du Centre national de la recherche agronomique, est particulièrement qualifié pour donner un aperçu de l'influence qu'a eue sur l'évolution de l'agriculture le progrès de nos connaissances scientifiques et pour indiquer ce qu'on peut attendre de l'avenir à cet égard.

Bien qu'il sache qu'il est impossible « de se limiter au côté technique sans prendre en considération le point de vue politique ou économique », il réussit, grâce à sa connaissance approfondie de l'ensemble des techniques agronomiques, à donner sous une forme très résumée un tableau suffisamment complet et suggestif de l'un des domaines les plus vastes et les plus complexes qui soient. L'ouvrage est divisé en treize chapitres : l'évolution de l'agriculture, les institutions, la recherche agronomique, climatologie et milieu cultural, pédologie et prospection des sols, les colloïdes et la dynamique du sol, la technique de la fertilisation, la fertilité, travail du sol et machinisme, la phytotechnie, protection des cultures, l'agriculture aux colonies, zootechnie.

Peu de personnes, même parmi le public cultivé, se rendent compte du bénéfice que l'agriculture peut tirer des travaux du laboratoire de recherches et de l'application à ses techniques de la méthode scientifique. Il n'est pas excessif de dire que cette application est encore dans l'enfance, surtout si on la compare à ce qui a été fait dans le domaine industriel.

La maîtrise de l'homme sur la nature s'est affirmée dans le domaine de la culture et de l'élevage avant même qu'il existât un embryon d'industrie, mais on était arrivé à un véritable point mort dès avant la période historique : le rendement à l'hectare obtenu par les Chaldéens pour le blé diffère fort peu du rendement moderne ; le traité d'agriculture de Petrus Cressentius rédigé en 1214 était réédité et faisait encore autorité jusqu'au début du XVIe siècle.

Lorsque, avec la période moderne, le progrès a commencé à s'accélérer dans le domaine industriel, puis qu'il a atteint la vitesse foudroyante qu'on lui connaît à présent, le progrès dans le domaine agricole n'a suivi que faiblement et avec beaucoup de retard. Sans doute, les terres sont-elles cultivées à présent avec moins d'effort humain que jadis. D'immenses régions, considérées autrefois comme impropres à la culture, contribuent aujourd'hui à assurer un minimum d'aliments à une population largement accrue. Mais la population du globe ne cesse de croître ; tant bien que mal son niveau de vie moyen s'élève. La libération de l'homme de ses servitudes ancestrales devient une nécessité de plus en plus pressante.

Il importe de faire bénéficier au plus tôt la culture et l'élevage, qui absorbent sans doute plus des trois quarts du travail total dépensé par l'homme, de tout ce qui peut les améliorer et les faciliter. Cela ne peut être obtenu qu'en traitant ces disciplines traditionnelles comme de véritables industries, comme les autres industries, et en mettant à leur disposition toutes les ressources de la science et de la technique d'organisation modernes. On peut atteindre ainsi non seulement des améliorations de détail, par le choix des variétés et des

races les mieux appropriées, par le perfectionnement des procédés et l'économie de la main-d'œuvre, mais également la transformation des principes mêmes de la production des matières premières biologiques, en réduisant, par exemple, leur subordination à l'aléa des conditions météorologiques. (Pour ne citer qu'un chiffre, les gelées de printemps font perdre en moyenne le quart des récoltes de fruits.)

Bien que nous soyons à l'aurore de l'ère atomique, l'agriculture, cette industrie dont le soleil est le moteur, reste la source essentielle de nos matières premières. En dépit de quelques succès de détail dans la chimie de synthèse, elle est la source exclusive de nos aliments. En dépit du développement des textiles artificiels, elle regagne sur d'autres terrains ce qu'elle perd sur celui du vêtement : l'extension des usages des matières plastiques à base de caséine est telle que l'on a pu voir un Ford abandonner certaines de ses positions sidérurgiques pour s'intéresser à la culture du soja ; l'extension des plantes alcooligènes et le perfectionnement des gazogènes inquiètent les trusts des carburants, qui font de leur mieux pour les entraver.

Certes, l'énergie solaire est utilisée avec un rendement infime, mais les progrès de la photochimie permettront, sans nul doute, de le multiplier dans des proportions considérables. Il ne faut pas oublier par surcroît que le rendement du travail de l'homme, ce capital le plus précieux, est plus élevé en agriculture que dans tout autre domaine.

L'agriculture, dont le rôle essentiel est l'adaptation des cultures et des techniques au milieu, n'a pas encore fait une place suffisante à l'étude du sol.

L'idée que l'on se faisait autrefois du sol était celle d'un simple support. Les efforts de Boussingault et de Liebig ont ensuite montré, dans la première moitié du XIXe siècle, la nécessité de lui restituer les éléments qui lui étaient continuellement soustraits par la culture. A présent, les efforts sont orientés vers la structure physico-chimique des sols, dont les uns sont « avares » et les autres « prodigues », et dont la connaissance exige la contribution des géologues, des physiciens, des chimistes et des biologistes. De plus, « l'influence de l'homme est indéniable dans l'évolution des sols », dont la fertilité est subordonnée à toute leur histoire culturale. Certains procédés de culture intensive des terres vierges aboutissent à une dégradation irrémédiable de la terre arable, qui a déjà exercé ses ravages notamment en Afrique du Nord.

La France a joué un rôle important à l'origine de l'application de la méthode scientifique en agriculture. Lavoisier, qui exploitait un domaine de 144 hectares de terres médiocres en Touraine, réussit par des efforts méthodiques à doubler sa production de blé et à quintupler son troupeau. Bella fonda en 1826 la première école d'agriculture du monde, celle de Grignon ; Boussingault, en 1836, la première station de recherches agronomiques. Bien que l'agriculture reste la première des industries françaises (le blé vient avant les industries métallurgiques, l'avoine avant l'automobile), que plus du tiers du sol soit consacré en France à la culture, plus du quart aux herbages et le cinquième aux forêts, bien qu'un accroissement minime du rendement agricole puisse se traduire par une économie considérable de nos importations, l'application de la science à l'agriculture est encore négligée. Un sérieux effort dans ce sens porterait rapidement des fruits et contribuerait puissamment à la prospérité du pays.

L'ouvrage de M. Demolon, en attirant l'attention sur la pressante nécessité de développer et de vivifier la recherche agronomique, de moderniser les procédés de culture et d'élevage, d'adopter un plan cohérent d'équipement agricole, doit intéresser un large public à l'une des conditions et à l'un des moyens, trop ignorés, du relèvement de la France.

Ernest KAHANE.

Auguste CHEVALIER : **Révolution en agriculture.** Paris, Presses universitaires de France, 1946, un vol., 360 p.

L'ouvrage de M. Auguste Chevalier comprend deux parties bien distinctes. La première offre comme une vue cavalière de l'évolution de l'agriculture depuis ses origines jusqu'à l'époque actuelle. Précisons que l'auteur ne se contente pas de passer en revue les transformations des techniques agricoles, mais qu'il indique aussi à chaque étape les diverses structures sociales fondées sur le travail de la terre et leur évolution. L'histoire de l'agriculture ne saurait se concevoir sans celle de la paysannerie.

Dans une seconde partie, le propos de l'auteur est tout différent. Il restreint son champ d'études à la France et à son « empire », dont il examine les grands problèmes actuels, principalement en ce qui concerne l'enseignement de l'agriculture et les recherches agronomiques, la vulgarisation des résultats, les améliorations agricoles et les transformations sociales qui doivent s'accomplir dans les divers groupes de colonies.

L'on ne saurait trop souligner l'intérêt de ce livre pour tous ceux qu'intéresse la science de l'homme. Si l'on met à part les deux volumes de Savoy, sur l'*Agriculture à travers les âges* (1935), nous ne possédions pas de précis de l'histoire générale de l'agriculture. A ce titre, l'ouvrage de M. Chevalier rendra d'éminents services, non seulement à l'historien des techniques-agricoles, mais aussi à celui des classes sociales qui vivent de la terre. L'auteur a souligné l'importance de la Révolution dans l'évolution de l'agriculture française ; la Révolution, en affranchissant le paysan, en libérant la terre, en proclamant la libre disposition du sol, a imprimé à l'agriculture un essor sans précédent. En liant ainsi l'évolution de l'agriculture à l'histoire générale et à l'histoire sociale, Auguste Chevalier a employé la seule méthode possible en la matière : l'étude d'une technique de production ne peut aller, comme on l'a fait trop longtemps, sans l'étude de la classe sociale qui l'emploie.

La seconde partie de l'ouvrage, pour être d'une autre veine, n'en est pas moins passionnante. L'auteur insiste sur l'état arriéré (le mot n'est pas trop fort) de notre économie agricole ; il souligne la nécessité de réformes dans l'enseignement de l'agriculture et dans la recherche en sciences agronomiques. Cette tâche de rénovation, il est urgent de l'accomplir, non seulement en France même, mais encore dans nos « colonies ». Qu'il s'agisse de l'Afrique du Nord, de l'Afrique noire ou de l'Indochine, Auguste Chevalier n'oublie pas de traiter des questions sociales si intimement liées à l'agriculture. Notons en passant son avertissement :

> Bientôt, si nous n'y prenons pas garde et si nous n'accomplissons pas des réformes profondes dans la structure de ces contrées d'outre-mer et si nous ne modifions pas notre comportement à l'égard des autochtones des pays colonisés, cet Empire ira en se dissociant progressivement.

Le livre d'Auguste Chevalier est à méditer non seulement par les divers spécialistes des sciences de l'homme, mais aussi par les dirigeants de notre économie et de notre politique.

Albert SOBOUL.

René DUMONT : **le Problème agricole français. Esquisse d'un plan d'orientation et d'équipement.** Paris, les Editions nouvelles, 1946, un vol., 382 pages.

Le manuscrit de ce livre a servi de document de base à la section agricole du Commissariat général du plan, section plus particulièrement chargée d'établir un programme d'orientation et d'équipement de l'agriculture française. C'est dire assez le sérieux de la documentation. L'auteur est l'un des meilleurs spécialistes des choses de l'agriculture Tous les aspects du problème agricole français sont passés en revue avec la plus grande maîtrise : production, équipement intellectuel (organisation de la recherche agronomique), remembrement et modernisa-

tion des bâtiments, motorisation, améliorations foncières... L'auteur met à notre disposition une documentation de premier ordre.

Ce livre, s'il n'entraîne ici, grâce à la sûreté de ses données, aucune discussion, appelle quelques réflexions. L'auteur les amorce, d'ailleurs, dans sa courte introduction : le plan d'équipement et de modernisation aura pour conséquence un accroissement de la production, et « peu après le retour à la productivité d'avant-guerre, surgira la surproduction... » On saisit ici l'une des contradictions du système économique actuel, qui n'est plus celui du capitalisme libéral de la libre concurrence, mais qui est loin d'être celui de la socialisation des moyens de production. C'est dans une économie socialisée seulement que la planification porte tous ses fruits et se développe sans contradictions.

Nous ne faisons ces quelques réflexions, qui n'enlèvent d'ailleurs rien à la solidité de l'ouvrage de M. René Dumont, que pour souligner l'insuffisance et les contradictions des solutions envisagées pour résoudre les problèmes économiques actuels.

Nous croyons intéressant de citer les conclusions de l'auteur sur un point de détail, mais qui a son importance :

En France, l'économie rurale classique a longtemps nié la concentration agricole ; elle en tirait une démonstration de l'« erreur » marxiste. On ne nie cependant plus, depuis l'enquête de 1929, la disparition des trop petites exploitations : 1.700.000 de moins qu'en 1882, peut-être 3 millions de moins qu'au début du XIXe siècle. Mais on enseigne couramment le recul parallèle des grandes exploitations, le tout au profit de la ferme moyenne, à l'échelle de la famille paysanne. Effectivement, surtout dans le Centre et l'Est, une série de grands domaines ont été morcelés. On note cependant en 1929, par rapport à 1882, et pour l'ensemble de la France, une augmentation de plus de 23.000 du nombre des exploitations de 50 à 100 hectares, et de plus de 3.500 de celui des grandes fermes supérieures à 100 hectares.

L'auteur donne de nombreux exemples de ce mouvement de concentration agraire, sensible surtout dans les régions de grande culture. Et il note à propos du propriétaire exploitant d'une de ces fermes géantes :

Jamais seigneur féodal n'eut un pouvoir réel aussi fort.

Albert Soboul.

Pierre George : **les Régions polaires.** Collection A. Colin, Paris, A. Colin, 1946, in-16, 207 p., 16 cartes et graphiques.

La géographie est une science jeune qui a conservé un vocable hérité de la Grèce. Mais les géographes de l'antiquité évoquent pour notre génération ce que les astrologues représentent aux yeux des astronomes. En fait, les titres de noblesse de la géographie moderne ne remontent guère qu'à un demi-siècle; les premières thèses, celles d'Emm. de Martonne, d'A. Demangeon, de R. Blanchard et de J. Sion, ainsi que le magistral *Tableau* de P. Vidal de la Blache, n'ont paru qu'après 1900. La géographie est donc encore au stade de la recherche, et ses publications ne sont généralement accessibles qu'aux seuls initiés. Les ouvrages de vulgarisation sont rares, parce que trop souvent les géographes les jugent prématurés et grevés d'hypothèses.

Il convient donc de « remercier et grandement louer » George d'avoir tenté et réalisé une synthèse de nos connaissances des régions polaires. J'ajoute aussitôt que cet essai est une réussite; il satisfait à la fois la curiosité du grand public, qui y trouvera une lecture agréable, et les exigences des spécialistes, qui auront désormais à leur usage une remarquable mise au point des travaux sur ces régions.

Les régions polaires demeurèrent pendant des siècles murées à toute pénétration humaine; c'est seulement au XIXe siècle que les explorateurs forcent leur barrière de glace et au XXe siècle qu'une information précise, servie par de puissants moyens techniques, fait entrer ces régions dans le circuit scientifique et économique du monde moderne, voire

dans son emprise stratégique, comme l'amorce l'expédition américaine en cours.

C'est donc à un véritable voyage de découverte que nous entraîne George, et le premier chapitre du livre est une vivante narration des explorations qui furent trop souvent des drames hallucinants à jamais dénoués dans le linceul des glaces polaires : telles sont les tragiques expéditions de l'*Erebus* et du *Terror* en 1846-1848, de la *Jeannette* en 1879, d'Andrée en 1897, de Scott en 1912, sans oublier Charcot et le naufrage du *Pourquoi pas?* en 1936.

Le sacrifice de ces hommes ne répond pas à une simple vanité sportive; il a étendu le champ d'action de l'humanité, avide de nouvelles routes et de nouvelles ressources; il a aidé jusqu'à la connaissance du climat de nos régions.

Le climat demeure le trait le plus original du milieu polaire : un hiver, ou mieux une nuit glacée de huit mois, drapée d'aurores boréales, agitée de violentes tempêtes avec des minimums de — 60°; un ensoleillement estival de quatre mois sans entraîner le réchauffement de l'atmosphère qui fait ainsi figure, en toute saison, d'aire anticyclonale sans que les pressions y soient trop élevées. Le vent souffle fréquemment avec rage, tel le *purga* qui jette par terre hommes et bêtes :

Les indigènes attachent solidement leurs animaux avec des courroies et se couchent, la tête du côté où souffle le vent ; les animaux font de même. Ils restent couchés ainsi souvent un, deux, parfois même quatre jours sans pouvoir prendre aucune nourriture (p. 56).

Ce climat réagit sur celui de nos latitudes par les *fronts* polaire et arctique, qui sont une des révélations récentes de la météorologie dynamique; en des pages excellentes (p. 56-61), George met au point ces notions.

La sévérité de ce climat exprime vraiment la nature polaire tant arctique qu'antarctique. Par ailleurs, les deux régions polaires sont radicalement différentes l'une de l'autre.

L'Arctique est un bassin maritime cerné par le Groenland et les continents eurasiatique et américain, qui s'avancent au-delà du cercle polaire; d'où deux séries de problèmes : 1° l'étude de la mer, c'est-à-dire des glaces, de la banquise, de son évolution saisonnière, de ses dérives; 2° la géographie de la bordure continentale, si instructive au triple point de vue morphologique, biologique et humain.

Au contraire, les régions polaires australes sont un immense continent cuirassé de glaces, presque azoïque, isolé par un anneau de mers hostiles.

On ne saurait analyser la riche moisson de faits que nous livre l'auteur; on ne peut cependant passer sous silence la solidité de l'information sur l'Arctique, le cycle des glaces de mer, la morphologie, le modelé glaciaire, son évolution actuelle, les genres de vie, celui des Esquimaux en particulier, phénomènes qui se transposent automatiquement sur le plan de la géographie générale.

En conclusion, George esquisse les possibilités économiques des régions boréales : pêche, mines, circulation.

Au total, un bon livre qui sert la cause de la géographie.

René Clozier.

Jacques Politis : **l'Avenir de l'Europe.** Neuchâtel, Ed. la Baconnière, 1946, in-12, 148 p. — Renaud de Jouvenel : **Vingt années d'erreurs politiques.** Paris, Ed. Hier et aujourd'hui, 1947, in-12, 405 p. — Henry Morgenthau : **l'Allemagne est notre problème.** Paris, Plon, 1947, in-12, 239 p. — Georges Soria : **l'Allemagne a-t-elle perdu la guerre?** Paris, la Bibliothèque française, 1947, in-12, 287 p. — Ilya Ehrenbourg : **Sur les routes de l'Europe.** Paris, Ed. Hier et aujourd'hui, 1946, in-12, 179 p.

Au moment où j'écris ces notes, la presse quotidienne et hebdomadaire est pleine à refus de discussions sur le plan Marshall, le problème allemand, le relè-

vement de l'Europe, la conférence à trois de Paris. Une fois de plus, deux ans après l'écrasement du nazisme, les peuples, si longtemps inquiets, maintenant angoissés, qui voient de jour en jour s'accroître leurs difficultés matérielles d'existence, été comme hiver, se demandent si d'aventure il sera plus difficile de bâtir la paix que de terminer la guerre.

L'édition, à son tour, ne chôme pas, et voici une série d'ouvrages récents qui tous traitent plus ou moins de ce même problème : l'avenir de l'Europe. Ils sont loin de présenter le même intérêt.

Jacques Politis a utilisé les notes que son père Nicolas Politis, juriste et diplomate réputé, avait rédigées en 1940. Cette date fournit l'explication du double caractère de ce volume : il est à la fois décevant et périmé. Décevant, parce qu'il se fonde pour son argumentation sur un état de guerre qui n'intéresse encore que l'Europe occidentale : Nicolas Politis, grand admirateur de la défunte S.D.N., imaginait volontiers qu'on pourrait facilement rebâtir la paix sur une nouvelle formule, corrigée et améliorée, de l'organisation genevoise. Périmé, parce que l'extension mondiale du conflit dans les années 41-45 a mis au premier rang des bâtisseurs de la paix les Etats-Unis et l'U.R.S.S., dont l'auteur, au moment où il écrivait, n'a pas pu ou su discerner l'importance décisive. Ajoutons qu'on est frappé de la timidité, pour ne pas dire de la pauvreté, des réflexions et suggestions présentées. Le vocabulaire, étroitement politique, juridique, moral, ignore les mots — et donc la réalité — capitalisme, impérialisme, trusts, cartels, etc..., et la méconnaissance des réalités économiques et sociales de l'entre-deux-guerres est totale. Et quand il s'agit de présenter des formules concrètes pour l'aménagement de la paix future, on ne trouve que ceci :

> Il est dans la logique des choses que, quoi qu'il arrive, les solutions extrêmes soient exclues. La vie trouvera son équilibre dans une moyenne qu'il faut savoir accepter. (P. 138.)

Renaud de Jouvenel apporte une note singulièrement plus énergique. Sa thèse est simple : l'histoire de l'entre-deux-guerres est faite de vingt ans d'erreurs politiques ; voici la série complète de ces erreurs ; ne les commettons pas une seconde fois. Nous lisons effectivement le procès vigoureux de la paix de Versailles, de la diplomatie européenne et particulièrement de l'impuissance de la S.D.N. Jean Baby, dans une substantielle préface, a fait du livre un si grand compliment que j'éprouve quelque scrupule à présenter mes réserves. Pourtant... R. de Jouvenel nous donne de nombreux, de longs extraits d'hommes politiques, de journalistes, d'historiens qui ont écrit sur cette période ; mais ces citations, fort pertinentes d'ailleurs, remplissent environ les trois quarts du volume, si bien que l'auteur se trouve ne disposer que d'un quart pour ses réflexions personnelles : en raison du plaisir que je prends à le lire, j'aurais préféré une proportion inverse. En second lieu, invoquer le témoignage d'hommes politiques tels que Lloyd George, Nitti, Mac Donald, etc... pour dénoncer les faiblesses de principe et les défauts d'application de la paix de Versailles me paraît inquiétant : ces prétendus défenseurs d'une paix juste et durable se sont révélés à l'expérience des fauteurs d'une nouvelle guerre et, loin de les citer comme témoins, c'est comme accusés qu'il faut les traduire au tribunal de l'histoire. Enfin, je conçois que les responsabilités anglaises en cette affaire sont particulièrement lourdes, mais R. de Jouvenel, et avec lui Baby, ont trop tendance à minimiser le rôle des dirigeants français; ceux-ci apparaissent un peu trop comme « un pion que le capitalisme anglais poussait au moment favorable ». Je pense tout net que nous avons surtout, nous Français, à balayer devant notre porte : il y reste encore trop d'immondices.

Le volume de Morgenthau restera à coup sûr comme le témoignage d'un Américain de bonne volonté. Ecrit en 1945, au lendemain même de la victoire des Alliés, il est fâcheusement dépassé par la réalité présente. Or la thèse de Mor-

genthau est toute de bon sens et elle était faite pour rencontrer l'adhésion unanime des Français : c'est la puissance de son industrie lourde qui a fait de l'Allemagne une nation belliqueuse et redoutable ; pour supprimer le danger allemand, il n'est que d'éliminer de son économie toute industrie pouvant servir à la production de guerre ; il restera de toute façon en Allemagne suffisamment d'industrie légère de consommation et d'activité agricole pour lui permettre de figurer honorablement, après une expiation trop justifiée, parmi les grandes puissances européennes. Sans doute, dans le détail, l'auteur nous surprend quelquefois par la facilité de certaines de ses solutions. Le problème de la Ruhr notamment est résolu par le déplacement total de la population allemande et un nouveau peuplement de travailleurs français, belges, hollandais. Mais, par contre, que d'affirmations raisonnables, comme par exemple:

L'idée que l'industrie lourde allemande est indispensable au bien-être de l'Europe est un mythe soigneusement entretenu par la propagande allemande durant des années. Parmi ceux qui essayent, aujourd'hui, de le garder intact, se trouvent les hommes qui firent des affaires avec les cartels allemands dans le passé, pour leur propre bénéfice et pour la ruine (ou presque) de leurs patries. (P. 29.)

Tout le chapitre VII (L'Allemagne écran de fumée contre la Russie) est une leçon de sagesse, anticipée, à l'adresse du président Truman : rarement un Américain a fait avec autant de perspicacité le procès de la politique criminelle qui prétend faire de l'Allemagne un rempart contre le communisme et, par conséquent, contre l'U.R.S.S. Et qui n'approuverait la justesse psychologique de cette suggestion :

Ce n'est pas calomnier le soldat américain que de juger qu'il a trop peu l'expérience du banditisme international pour servir de gardien dans la maison de correction allemande. Les malheurs de l'Europe ont donné à ses soldats le plus cruel et le plus amer des entraînements qui les rend particulièrement aptes à surveiller l'Allemagne : ils veulent et peuvent le faire. Que les Américains se contentent de l'honneur qu'ont acquis leurs hommes dans les combats éclatants qu'ils ont gagnés — et qu'ils les fassent revenir chez eux. (P. 203.)

Ce qui ne signifie pas, bien sûr, que l'occupation de l'Allemagne soit inutile, mais seulement qu'elle doit être faite par les plus aptes et les mieux qualifiés.

Mais, à cette heure, nous sommes loin de ces sages propositions : Roosevelt est bien mort et le plan Morgenthau se trouve relégué au magasin des accessoires diplomatiques. Le président Truman a défini une nouvelle politique, le bloc occidental tente de s'organiser, la bizone existe en Allemagne et les autorités américaines ne dissimulent plus leur dessein de dominer au moins économiquement l'activité industrielle de la Ruhr. A l'ère des bons sentiments entre alliés a succédé le temps de la méfiance et de l'hostilité à l'égard de l'U.R.S.S. et les fâcheux effets s'en font sentir tous les jours, particulièrement en Allemagne occupée.

Le volume de Georges Soria est à cet égard d'une terrible éloquence. Fruit d'un long séjour dans les quatre zones d'occupation, il constitue un précieux témoignage en même temps qu'un grave avertissement : il nous invite à ne pas oublier que

si les Alliés ont gagné militairement la guerre, l'Allemagne que l'on voudrait faire renaître en exhumant son passé pourrait bien nous prouver, dans un avenir plus ou moins lointain, qu'elle ne l'a pas perdue. (P. 10.)

Or il apparaît nettement que l'œuvre de dénazification et de démocratisation, dont les Alliés avaient convenu à Potsdam, est loin d'être réalisée dans les trois zones de l'Allemagne occidentale. Bien au contraire, G. Soria nous fournit un riche répertoire, navrant hélas !, des faiblesses, des complaisances et aussi des complicités qu'il a pu noter au cours de son enquête auprès des autorités américaines, anglaises, françaises d'occupation. Leur principe paraît être en toutes circonstances : confiance et appui aux éléments conservateurs et réactionnaires de la vieille Allemagne, défiance et hostilité à l'égard des forces populaires et résolument démocratiques. Le résultat est clair :

Dans les zones occidentales de l'Allemagne, les villes sont détruites, mais les aciéries, les mines, les hauts-fourneaux, les usines sont à peu près intacts. Ils sont de nouveau aux mains de ceux qui préparèrent hier l'agression. C'est enfoncer des portes ouvertes que de parler aujourd'hui de l'échec de la dénazification et de la démocratisation dans les zones anglaise et américaine. Les cartels se reconstruisent, les nazis sont aux postes de commande dans l'industrie, dans l'administration. C'est tout juste si les démocrates ne sont pas pourchassés. En ce sens, l'Allemagne hitlérienne n'a pas perdu la guerre dans les zones occidentales, et c'est pour cette raison même qu'elle relève si rapidement la tête et trouble à nouveau les rapports entre nations. La vérité est comme elle est, et il faut la voir en face. (P. 283.)

Il est vrai que le contraste est total, et grand le réconfort, quand on pénètre avec Soria dans la zone soviétique. Ici vraiment l'Allemagne est vaincue : une sérieuse réforme agraire a anéanti la puissance des Junkers, l'industrie de guerre a été éliminée en même temps qu'ont disparu trusts, cartels, konzern ; la démocratisation de l'appareil d'Etat a été réalisée, enfin la jeunesse allemande est formée à une nouvelle école. On regrette que cette zone ne représente qu'un tiers de l'Allemagne actuelle et le tiers le moins décisif sur le plan économique. Mais la conclusion s'impose d'elle-même : l'Allemagne ne cessera d'être un danger de guerre et de désunion européenne que par l'établissement d'une vraie démocratie.

La démocratie allemande doit être une démocratie sans ces forces occultes qui financèrent le mouvement hitlérien sous la République de Weimar. La démocratie allemande sera ou ne sera pas, suivant que son régime social aura su ou non s'affranchir de l'emprise des forces économiques qui l'asservirent dans le passé et la menèrent à la guerre. Dans ce domaine, l'avenir dépend de l'unité des quatre Grands. (P. 286.)

Elle paraît bien difficile à remplir, cette dernière condition posée par Soria à la solution du problème allemand, et nous pourrions, comme au début de cette chronique, douter d'un facile et proche renouveau d'une Europe libérée.

Mais Ilya Ehrenbourg nous rapporte de ses voyages en Europe danubienne et balkanique la seule réponse qui vaille : les peuples sont sortis sur les places des villes pour se porter garants du salut de l'Europe. Son récit est un chant d'allégresse, un splendide poème d'espoir et de confiance qui jaillit comme un torrent impétueux. Je renonce à analyser ou à raconter. Il faut l'entendre de la bouche même de l'auteur et participer avec lui à ce grand courant de joie fraternelle qui vous entraîne à chaque page, qui vous donne cette certitude qu'il y a déjà, en quelques pays, un aujourd'hui qui chante :

J'ai vu les terribles blessures de l'Europe, mais derrière les débris, les herbes folles, les bombes, j'ai vu se lever l'aube d'un jour nouveau. A l'aube, les contours des objets sont difficiles à distinguer et, pour un appareil photographique, l'aube diffère peu du crépuscule. L'écrivain doit se rendre compte de l'heure. La mairie de Prague possédait une horloge remarquable : à midi, les battants s'ouvraient et une longue procession chantait la louange du jour. Les bombes l'ont détruite. Mais, sur la place même de Prague, devant les ruines de l'ancienne mairie, j'ai compris : c'est une nouvelle aurore qui se lève sur l'Europe. Midi, c'est l'heure des fruits mûrs, des romans classiques, du bonheur illimité ; et maintenant c'est l'aube froide et pâle. Ne nous trompons pas d'heure — ne prenons pas l'aube pour le crépuscule. (P. 166.)

Je me dirigeais vers l'Est. Il faisait froid, un froid pénétrant. Nous partîmes de bonne heure, et en décembre le jour se fait attendre. Dans l'épais brouillard on devinait plutôt qu'on ne voyait les ruines d'une ville quelconque. Mais le jour vint quand même. Le disque rouge du soleil se montra, ayant percé le brouillard. Des enfants jouaient près d'une baraque ; ils étaient venus à l'école, et bien que la baraque fût pitoyable et les enfants mal chaussés, ils jouaient gaiement à des jeux puérils qui sont partout les mêmes. Et ce fut de nouveau la route, brisée par la guerre, mais déjà elle me paraissait différente — c'était la route de la vie ; ces enfants verront l'Europe nouvelle. (P. 177.)

Lisez ce livre. Vous ne pourrez pas le ranger sur un rayon de bibliothèque : vous le garderez sur votre table de travail. Et quand le jour vous paraîtra gris, que vous sentirez votre pensée devenir amère, vous en relirez quelque page : alors vous entendrez à nouveau en vous la chanson de l'espoir.

Sylvain MOLINIER.

Georges Deromieu : **l'Inquisition.** (Collection « Mythes et religions », 16). — Francis Bar : **les Routes de l'autre monde** (id., 17). — Alexis Rygaloff : **Confucius** (id., 18). Paris, Presses universitaires, 1946.

L'an dernier, dans un article de *la Pensée* (1), Prosper Alfaric attirait fort utilement l'attention sur l'intérêt aussi bien pratique que théorique que présente l'histoire des religions, particulièrement au pays de Voltaire et de Renan. Parmi les collections qui permettent au grand public de satisfaire sa curiosité, au moins dans une certaine mesure, se trouve la collection « Mythes et religions » dirigée par P.-L. Couchoud. En 1946, trois volumes y ont paru, dont les sujets très variés suivent plusieurs des voies différentes dans lesquelles s'est engagée l'histoire des religions. Avec *Confucius*, nous avons un fondateur de religion ; avec *les Routes de l'autre monde*, un groupe particulier de mythes ; avec *l'Inquisition*, non plus seulement la mystique, mais la politique terrestre de l'Eglise.

⁂

Le livre d'A. Rygaloff fournit une introduction commode, claire et pratique à l'étude du confucéisme. Il s'efforce d'utiliser les résultats récemment acquis par les sinologues et la bibliographie nous conduit jusqu'en 1939.

Une très longue introduction est consacrée aux classiques confucéens : ceux d'abord que Confucius, qui se posait simplement en transmetteur des doctrines de l'antiquité, avait pris comme base de son enseignement, puis ceux dont la rédaction est traditionnellement attribuée à Confucius lui-même. Un premier chapitre s'occupe de la biographie — traditionnelle — de Confucius : la critique historique s'est montrée impuissante à en dégager avec sûreté le fond historique et à vérifier les dates de la naissance et de la mort (dates traditionnelles : 551-479 avant notre ère).

Le second chapitre s'efforce de reconstituer, pour en former un système cohérent, l'enseignement personnel du fondateur de la religion officielle de la Chine ; il n'y a cependant aucun moyen de distinguer ce qui appartient au maître lui-même de ce qu'il faut attribuer aux premières générations de ses disciples. C'est aux principaux de ceux-ci, toujours sur des données purement traditionnelles, qu'est consacré le troisième chapitre. Après deux petits chapitres où de brèves indications sont données sur la vie et l'œuvre de Mencius et de Siun-Tseu, un dernier chapitre montre comment s'est constituée la classe des lettrés et comment la doctrine de Confucius s'est érigée en orthodoxie.

Mais si le livre d'A. Rygaloff nous procure des connaissances, peut-on dire qu'il nous fasse entrer dans la compréhension profonde du confucéisme ? On n'en est encore qu'à un travail d'approche, à moins de considérer que l'histoire doit seulement se proposer d'établir des faits, non pas de les enchaîner et de les expliquer.

Les milieux sociaux où la doctrine est née, ceux où l'orthodoxie s'est constituée, sont indiqués très rapidement, avec des formules trop sommaires, comme celles de régime féodal ou de régime impérial.

Si le confucéisme réussit à s'imposer comme religion officielle à la classe des lettrés, nous dit-on après d'autres, il fut, par contre, supplanté dans le peuple par le taoïsme comme par le bouddhisme, plus à même de satisfaire les aspirations religieuses de la masse.

Mais le lien n'est pas solidement établi entre l'évolution de la société et l'évolution de la pensée religieuse. On aimerait connaître la signification sociale d'interprétations confucéennes aussi opposées que celles de Mencius et de Siun-Tseu : l'un pensant que la nature humaine est originellement bonne et qu'il faut aux gens du commun une existence matérielle assurée pour qu'ils soient à même de devenir vertueux, l'autre affirmant que la nature humaine est mauvaise, que la vérité

(1) *La Pensée*, n° 9, octobre-novembre-décembre 1946, p. 50 à 54.

n'est pas à la portée du vulgaire et que cette vérité ne peut être atteinte que par une méditation profonde. Il est permis de penser que là où les procédés étroits de la critique historique ont échoué, une analyse d'ensemble à l'aide de la méthode du matérialisme historique donnerait des résultats inattendus.

⁂

Par *Routes de l'autre monde*, Francis Bar entend les voyages, les descentes dans le monde des morts. Après un coup d'œil sur le folklore universel où il examine rapidement les traditions plus générales concernant les voyages dans l'au-delà, dans des mondes merveilleux, il passe successivement en revue, en les résumant plus longuement, les mythes d'Asie et d'Amérique, les mythes égyptiens, mésopotamiens, perses, germaniques et celtiques ; il y joint les « descentes » philosophiques d'Er le Pamphylien, de Pythagore et de Thespesios, les apocryphes juifs et chrétiens, les « descentes » littéraires du moyen âge, en particulier celle de Dante et les textes qui lui sont postérieurs. On est un peu surpris de ce mélange de récits, de portée et de signification très différentes : mythes véritables et créations individuelles. Mais l'auteur semble s'être contenté de dresser un répertoire de récits traitant un même thème, plutôt avec des curiosités littéraires qu'avec une solide méthode sociologique. De là ce qu'il y a de très superficiel dans le classement qu'il propose avec ses deux grands groupes de *descentes* : d'une part, celles dont le héros triomphe, plus ou moins violemment, du monde des enfers ; de l'autre, celles dont le héros va chercher dans l'au-delà des révélations qui ont ordinairement pour objet la vie future et la conduite à tenir dans la vie présente. Le classement aurait comporté une plus grande signification si l'auteur s'était efforcé de dégager le passage de la pensée magique, si sensible dans son premier groupe, à la pensée philosophique. Un autre intérêt de ces récits, à peine signalé au passage, c'est que dans le monde surnaturel sont transposées les réalités matérielles et les structures sociales du monde des vivants ; mais alors c'est le détail concret qui importe et l'auteur s'est borné à un résumé squelettique des légendes. La bibliographie n'est pas toujours au point : ainsi pour l'Egypte. Dans *le Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*, Erman avait fort justement distingué le produit de l'imagination maladive de quelques esprits isolés : des textes de ce genre aident peu à comprendre le véritable caractère de la religion funéraire des Egyptiens.

⁂

Avec *l'Inquisition*, nous tombons sur un sujet beaucoup plus brûlant. L'auteur se défend d'apporter au lecteur une histoire complète ou des précisions nouvelles, s'étant contenté d'étudier d'une manière générale l'Inquisition dans son fonctionnement et dans les principaux faits de son existence. Même ainsi réduite, l'entreprise demandait à être conduite avec un sens juste des proportions, afin que l'essentiel apparût clairement et l'on doit féliciter l'auteur d'y avoir assez bien réussi. Dès le début, il nous apporte une définition saisissante de l'Inquisition, donnée au XVIe siècle par l'un de ses membres, Bernard Gui :

> Le but de l'office de l'Inquisition est la destruction de l'hérésie ; celle-ci ne peut être détruite si les hérétiques ne le sont ; ceux-ci ne peuvent être détruits, si les recéleurs, fauteurs et défenseurs ne le sont aussi.

Après avoir rapidement signalé les premières ébauches du système, l'auteur en arrive aux actes fondamentaux de 1231 et 1233 auxquels le pape fut conduit par les nécessités de la lutte contre l'hérésie cathare : l'Inquisition est confiée, pour des sentences sans appel, aux dominicains et aux franciscains, entièrement dévoués au souverain pontife et inaccessibles à la corruption (ils font volontairement vœu de pauvreté). L'Inquisition est donc bien pontificale par son inspiration et par son personnel. Et comme elle a besoin des souverains temporels pour faire exécuter d'impitoyables sentences, elle leur

offre des territoires à conquérir, des biens à confisquer.

Ainsi est détruite l'hérésie dans le feu de bûchers sans nombre par d'implacables inquisiteurs; Robert le Bougre ou Pierre de Vérone, dont l'auteur trace des portraits nuancés. Il décrit ensuite les moyens employés pour dépister l'hérésie et la procédure suivie dans les jugements.

Au XIVe siècle, l'Inquisition « cesse d'être une force pontificale pour devenir l'instrument du pouvoir temporel ». Au procès de Jeanne d'Arc, le Saint-Office, comme l'Université de Paris, la grande législatrice médiévale en matière de foi, se mettent au service d'intérêts séculiers. En 1478, Sixte IV, en créant l'Inquisition espagnole, la remet entièrement aux mains du pouvoir laïque. Mais, ajoute l'auteur, le pape s'est volontairement démis de ses prérogatives dans une question de foi.

Au XVIe siècle, nous assistons à une véritable renaissance du terrible tribunal : à la fin du siècle, l'Italie est débarrassée de toute hérésie ; mais pour réussir, le pape et le grand inquisiteur ont dû persécuter jusqu'aux tièdes et aux modérés, notamment les savants presque tous convertis aux doctrines d'Erasme. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'est le déclin, sans que cependant, en Italie et en Espagne, la pensée cesse d'être étroitement surveillée :

Le contrôle exercé sur l'enseignement, sur le livre, sur la pensée, a ruiné l'existence et brisé au départ l'essor de toute conception indépendante.

Enfin, en 1820, l'Inquisition est définitivement abolie sous l'influence des idées nouvelles répandues par la Révolution française.

Que, pour conclure, l'auteur tente de justifier l'Inquisition au nom des principes d'ordre, cela ne change rien aux faits dont le langage est suffisamment clair. L'Inquisition ne fut pas autre chose qu'un système de terreur savamment combiné et fort efficace. La terreur est une arme ; on peut juger une arme, mais on doit aussi juger ceux qui l'utilisent, plus encore ceux dans l'intérêt de qui elle est utilisée. L'auteur n'a pu dissimuler que dans les hérésies si férocement réprimées se manifestaient ordinairement de vigoureuses protestations contre la structure féodale de l'Eglise, solidaire d'une société laïque pareillement féodale.

Charles PARAIN.

Emmanuel MOUNIER : **Traité du caractère.** Paris, aux Editions du Seuil, 1946, 800 p. in-8.

A sa notion de personne, qui restait jusqu'ici philosophique, E. Mounier a voulu donner la vie et le fondement que confèrent les faits. Ce n'est pas qu'il leur demande de lui fournir une image de l'homme : « Personne ne traite objectivement de l'homme. » Son *Traité du caractère* « affirme une philosophie de l'homme et une volonté sur l'homme ». A l'origine se trouve l'idée telle que la façonne l'action; les faits viendront l'illustrer. C'est cette méfiance à l'égard de l'objectivité qui lui fait condamner la psychologie analytique au profit de la psychologie des profondeurs. Il reprend, en effet, à son compte la fameuse distinction entre explication et compréhension qu'ont proposée des psychologues allemands comme Klages. Quand on aura « expliqué » une action par la considération des milieux, on ne l'aura pas comprise, car elle peut provenir de sentiments divers. L'affrontement du danger se présente — objectivement — de même façon chez celui qui craint le mépris public et chez l'orgueilleux; il n'est pourtant pas le même. Celui qui ignore le subjectif méconnaît ce fond de la personne, cette structure que l'on doit prendre « existentiellement comme un tout, agissant d'un seul geste à ses divers niveaux d'organisation » (P. 51), cette visée, cet effort vers l'avenir qui en définitive se révèle volonté et liberté : « L'unité synthétique du caractère n'est pas une résultante, elle est un effort vivant. » (P. 62.)

Le milieu social ou biologique ne détermine donc pas le caractère. Il crée une

« ambiance », à laquelle le moi réagit sous sa propre responsabilité. Pour définir cette réaction, E. Mounier a composé des catégories nouvelles : c'est l'accueil vital, par lequel nous insérons dans le monde nos rythmes de vie, la lutte pour le réel, l'élan au sein de l'action, l'action sur les autres, l'affirmation du moi, l'intelligence à l'œuvre, l'acte moral. Tout dans cette classification indique la prédominance du point de vue du moraliste — aussi bien, dans chaque catégorie, la division dichotomique des conduites qui s'inspire de l'opposition du bien et du mal : avarice et générosité, action et inaction, etc., que la hiérarchie globale qui va depuis les ébranlements semi-organiques de l'émotion jusqu'à la communion religieuse. S'il n'y avait pas un appel venu d'en haut, l'élévation de la personne à l'aide ou en dépit du donné social et biologique ne se comprendrait pas. C'est une psychologie de la vocation — au sens mystique du mot — qui nous est présentée, avec son drame, ses élans et ses chutes, à travers le monde très concret des caractères.

Mais nous sommes loin de l'esprit scientifique. Sans doute E. Mounier utilise-t-il abondamment les travaux scientifiques. Conscience ouverte, il repense Janet, Freud, Jung, Heymans, Wallon aussi bien que Jaensch ou Klages. Mais la meilleure documentation ne remplace pas les observations précises. Comme les moralistes classiques, E. Mounier se réfère à des faits généraux, aux remarques du bon sens. Or, ils ont été perçus à travers le langage et ne sauraient nous faire pénétrer aux couches les plus profondes du moi. Quand, en psychologie, on s'éloigne des faits que fournissent la pathologie ou la psychologie génétique, il n'y a plus que les mots et les métaphores qu'ils suggèrent pour soutenir la pensée. C'est le langage, par exemple, qui permet de distinguer les catégories de la lutte pour le réel, de l'affrontement de l'obstacle et de l'affirmation du moi, comme si ce n'était pas trois aspects indissolubles d'un seul et même acte, sur l'objet, par le verbe, à partir du sujet. C'est le langage aussi qui inspire la distinction entre compréhension et explication causale. Bien sûr, le mécanisme d'un Taine ne saurait nous satisfaire, mais de quel droit interdire au psychologue de chercher les conditions de ces sentiments — orgueil ou crainte du blâme — qui forment, nous dit-on, le fond de la personne, sinon parce qu'on substantialise des facultés ? Ces sentiments ont une histoire, ils sont nés en interdépendance avec d'autres, dans la lutte du sujet contre son milieu. Le psychologue ne s'en tiendra ni à l'analyse cartésienne ni à l'intuition bergsonienne pour les comprendre. C'est bien à partir de la totalité de la personne qu'il les éclairera, mais cette totalité, il montrera comment elle se constitue dans les interactions, où le moi et le monde — corps et société — jouent tour à tour le rôle d'agent et de patient. Du même coup, il est possible de transposer en termes rationnels cette métaphysique de la vocation chargée par E. Mounier d'expliquer le progrès : ce qui appelle l'individu à se dépasser, c'est l'œuvre de chacun et de tous, l'humanité qui est au-delà de chacun et de tous.

En réalité, le *Traité du caractère* de Mounier relève de la métaphysique de la substance, avec tout ce qu'elle a d'incompatible avec la notion d'un devenir véritable, parce qu'il postule qu'il n'y a que deux psychologies possibles, celle du laboratoire et celle des profondeurs. Il passe à côté de la psychologie scientifique, analytique et synthétique à la fois, sans doute parce qu'il ne s'est pas mis à l'école des faits, et qu'il a joué avec eux le jeu de beaucoup de philosophes...

Cette orientation n'enlève pas au livre ses mérites profonds. Il suppose une érudition considérable et constitue à certains égards une initiation aux théories psychologiques du XXe siècle. Sur le plan scientifique, des notions inspirées de la psychopathologie — constitutions schézoïde, cycloïde, émotive, primaire, secondaire... — lui fournissent une charpente solide. Les cent vingt-cinq pages qui sont consa-

crées à l'influence des structures biologiques, ce qui est dit de la dualité de l'émotion, facteur de désordre, mais aussi de disponibilité, le rappel constant de l'influence corporelle dans les démarches les plus élevées — intellectuelles ou morales — montrent assez le souci de Mounier d'échapper au reproche de spiritualisme désincarné. Chaque chapitre fait appel à des notions de psychologie de l'enfant, afin d'insérer chaque attitude dans le devenir individuel. Le chapitre 9 contient des notations de psychologie sociale, sur la fuite du contact interpersonnel, ou les attitudes en face de la hiérarchie, qui sont riches de suggestions... On aurait pu concevoir un autre plan, analogue par exemple à celui de Lefrancq et Brunfaut, montrant comment d'un donné héréditaire l'action sur le monde fait naître des attitudes multiples, sur lesquelles la méditation personnelle peut agir à son tour; l'œuvre ainsi construite aurait sans doute été plus dynamique dans la mesure même où elle serait restée plus près du devenir psychologique. Mais on ne peut nier qu'E. Mounier ne nous offre un des premiers traités de psychologie comparée que nous possédions. Et il faudrait ajouter aussi combien l'esprit de finesse de l'écrivain, très proche du romancier, est apte à saisir une multitude d'attitudes caractéristiques : chacun pourra s'y reconnaître.

Enfin, on aime trouver derrière le psychologue le moraliste qui conseille, l'homme plein de mesure qui ne veut rien abandonner, ni son idéal, ni celui des autres, l'intellectuel qui veut servir et qui se décrit sans doute lorsqu'il dit :

> Il doit perpétuellement courir de l'un à l'autre [de la vérité à l'action], accusé par ici de trahir la discipline de combat, par là de blesser la vérité, déchiré dans sa propre conscience et par chacune de ses décisions...

Ajouterons-nous pourtant que si l'intellectuel savait ne pas blesser la vérité, il serait sans doute moins tourmenté dans son engagement, mais qu'il faudrait pour cela, au cours de l'action, se forger une méthode scientifique qui nous délivre des postulats métaphysiques ? Les meilleures intentions, quand elles ne possèdent pas cette méthode, à tout coup nous déçoivent.

Philippe MALRIEU.

René HUBERT : **Traité de pédagogie générale.** Paris, Presses universitaires de France. Collection *Logos*. 1946.

Cet ouvrage, au titre alléchant, est bien à sa place dans la collection *Logos* des Presses universitaires : il porte en effet les signes (devrait-on dire les stigmates ?) de cet éclectisme spiritualiste cher à M. Le Senne, qui dirige la collection. M. Hubert, sous couleur d'objectivité, oriente très vite son traité dans le sens d'un spiritualisme à la Hamelin (on se souviendra qu'il a consacré, il y a un certain temps, un ouvrage à Hamelin, dont il est plus ou moins un disciple dans l'« opposition » — l'opposition de Sa Majesté) et ne dissimule pas ses penchants fidéistes. Le résultat est que son livre est proprement inutilisable à tous points de vue, même en ce qui concerne l'histoire des doctrines, présentée de façon tendancieuse. Je voudrais simplement signaler quelques points qui montreront qu'il n'est point toujours nécessaire de porter soutane pour rabaisser la philosophie et la pédagogie au rang d'un catéchisme verbeux et échevelé.

Dans son « Esquisse d'une classification critique des caractères », M. Hubert consacre un long développement aux « défauts » qui relèvent d'un « refus de synthèse ». Or, le défaut le plus impardonnable, le mal le plus laid est, pour M. Hubert, l'« impiété ». Il faut dire que son contraire, la piété, est « l'atmosphère affective dont s'entoure la représentation du divin, ... la conviction d'être Esprit et que toutes les choses réelles et possibles sont Esprit ». Et l'auteur reprend l'antienne connue : l'athéisme lui-même est une piété, donc un recours au divin. L'impiété, elle,

> est la suite du mensonge et du vice... la rupture du contact avec l'existence (?)... la vo-

lonté créatrice du mal métaphysique... la négation des valeurs... de la beauté, de l'amour, de l'esprit en un mot... volonté de la mort, etc...

Ne croirait-on pas entendre parler le R. P. Panici aux beaux jours des sermons de Carême ? Du coup, le devoir de la pédagogie est tout tracé :

La fonction de l'éducation est d'aider le caractère à se faire, c'est-à-dire d'aider la conscience à répondre à l'appel de l'esprit, par le savoir, par la moralité, par la beauté et par l'amour, et à extirper d'elle-même tout ce qui l'incline vers le mensonge, le vice, la laideur et la haine Au terme de ce progrès est le sens du divin, au-delà duquel il n'est plus d'action rationnelle possible d'une conscience sur une autre. L'effort philosophique et, du même coup, l'effort pédagogique prennent fin. Il n'est plus que l'expérience individuelle, qui décide de l'ultime signification à donner au divin, et à laquelle ni la raison pure ni l'éducation n'ont de part.

On voit que l'irrationalisme ne perd pas ses droits chez M. Hubert. Aussi bien la conclusion de ce magnifique morceau de catéchisme spiritualiste n'est-elle pas que la pédagogie doit se transformer en conversion religieuse ?

Il est d'autres passages qui témoignent d'une candeur si naïve qu'on en sourit. Tel celui-ci :

Une conception matérialiste de la société est un non-sens évident... L'école sociologique française est pleinement fondée à penser que la science sociologique doit être idéaliste ou n'être pas.

Quelles raisons M. Hubert donne-t-il à cette affirmation catégorique ?

La société n'est pas une matière, ni dominée par une matière.

Mais quel matérialiste historique a jamais employé ce jargon incompréhensible selon lequel « la société est une matière ou dominée par une matière » ? Que veut dire cette phrase ? Rien, sinon que le mot « matière » constitue pour nos spiritualistes le *vade retro, Satanas* de la philosophie. Et puis, qu'est-ce que cette « école sociologique française » dont on fait état ? Avouons que cette expression manque un peu de nuances...

Enfin, sous couleur de combattre une philosophie de l'enseignement de l'Etat totalitaire, M. Hubert prend soin de faire de nombreuses recommandations à l'enseignement public et défend l'enseignement libre avec fougue.

Mais, en vérité, que pouvions-nous attendre d'un *Traité de pédagogie* dont le pivot est une « Esquisse d'une philosophie de l'Esprit comme fondement de la pédagogie » ?

Jean KANAPA.

Léon LEMONNIER : **Dickens.** Paris, Albin Michel, 1946, in-8, 512 p., 16 pl., 330 fr.

La vie de Dickens présente le triple intérêt de constituer une attachante aventure, d'être intimement liée à ses œuvres et d'illustrer remarquablement, par la façon dont il y a été mêlé, toute la société victorienne. C'est-à-dire qu'elle pouvait prêter à une étude ou purement biographique, ou critique, ou historique.

Angliciste et romancier, Léon Lemonnier s'est surtout appliqué à retracer fidèlement et de façon attrayante la figure et l'existence de Dickens. Il a mis en œuvre des documents inédits, il a exploité des anecdotes, il a analysé la personnalité de Dickens à travers ses écrits et ses actes, et il en a dressé une image cohérente, de « joyeux drille égaré au milieu de bourgeois solennels », d'« homme moyen sur qui brusquement est tombée la foudre du génie », curieusement tourmenté par la sexualité et l'angoisse. Dans ce sens, il a fait une substantielle et intéressante biographie romancée.

Cependant, il se défend d'avoir « romancé la vie » de Dickens et il prétend n'avoir que « déromancé l'œuvre ». Cela veut dire que l'auteur a eu le mérite d'éclairer la biographie de Dickens par certains détails ou certaines tendances de ses romans, mais aussi, inversement, que sur ces mêmes romans le lecteur y trouve un rappel et un éclaircissement de ses souvenirs. Un rappel quelquefois même trop net pour qu'il ne soupçonne pas Léon Lemonnier de transpositions osées,

comme d'attribuer à Dickens enfant une expérience propre à David Copperfield ou à Olivier Twist.

Enfin, Léon Lemonnier a su évoquer l'atmosphère victorienne et les différents milieux où a évolué Dickens. Mais en restant fidèle à son point de vue purement biographique, c'est-à-dire en ne dépeignant les rouages ou les couches de la société qu'autant que Dickens avait pu s'y intéresser — ainsi les bas-fonds de Londres à l'occasion d'une enquête de Dickens et comme les voyait Dickens. Cela ne manque pas d'intérêt. Mais peut-être aurait-il été plus utile d'éclairer la mentalité du romancier par une analyse objective de sa société que de représenter incidemment sa société dans le reflet qu'il en donne — ce qui aurait permis, par exemple, au lecteur de savoir dans quelle mesure, entre les deux voyages en Amérique, avant et après la guerre de Sécession, c'était l'Amérique ou c'était Dickens qui avait changé.

C'est d'ailleurs là une critique adressée au genre même du livre. Un ouvrage purement biographique, qui s'interdit tout écart de son sujet, ne peut guère avoir qu'un intérêt essentiellement anecdotique; il est déjà remarquable qu'il manifeste, comme celui-ci, quelque vertu explicative et critique; mais il est impossible qu'il ait un véritable intérêt historique, et même qu'il rende pleinement compte de son personnage, faute de le placer d'abord sur le terrain historique et de recréer le milieu où il surgira. Et c'est une critique que seule autorisait la parfaite tenue dans son genre de l'ouvrage de Léon Lemonnier.

Jean-Pierre KAHANE.

Henri GUILLEMIN : **Histoire des catholiques français au XIXe siècle (1815-1905).** Editions du Milieu du monde. Genève, 1947.

M. Henri Guillemin était connu jusqu'à présent par ses études d'histoire littéraire sur Rousseau et Lamartine ; son nouvel ouvrage est appelé à un plus grand retentissement.

A le lire, on pourrait croire que la papauté a représenté, pendant tout le XIXe siècle, les tendances les plus libérales, tandis que le courant gallican aurait été d'inspiration exclusivement réactionnaire. Pour notre part, nous ne souscrivons ni à cette idéalisation du Vatican, ni à cette condamnation sans réserves du gallicanisme.

Les espoirs que Pie IX suscita au début de son pontificat ne doivent pas faire oublier la politique réactionnaire qu'il pratiqua à partir de 1850 ; et, s'il songea peut-être en 1848 à des mesures susceptibles d'assurer chez nous l'indépendance réciproque de l'Eglise catholique et de l'Etat, peut-on passer sous silence le fait qu'à plusieurs reprises le même Pie IX a formellement condamné le principe de la séparation ? (Alloc. *Acerbissimum* en 1852, *Syllabus* en 1864.) De même, malgré tout son talent, l'auteur ne réussit pas à atténuer, autant qu'il le souhaiterait, la portée de la condamnation prononcée par le Saint-Siège contre l'*Avenir* et Lamennais.

Quant à la formule *Omnis Potestas a Deo,* M. Guillemin a beau accuser les gallicans d'en avoir déformé le véritable sens — qui serait, selon lui, « que toute puissance doit être un service, qu'elle ne tire que de Dieu et de son obéissance à ses lois son privilège de souveraineté » : ce n'est pas là le sens que lui attribue l'encyclique *Mirari vos,* par exemple, où Grégoire XVI donne de la célèbre formule un commentaire en tout point conforme à l'interprétation traditionnelle, et qui en fait bien consister l'essentiel dans la « soumission due aux princes... »

Le gallicanisme ne saurait donc, à notre sens, être chargé de tous les péchés. S'il est vrai qu'il a été utilisé par Louis XIV ou Napoléon pour soumettre le clergé français à son autorité personnelle, nous ne saurions oublier qu'après l'échec de la Réforme à constituer une Eglise nationale française, c'est le gallicanisme qui, pendant plus de deux siècles, a exprimé

les aspirations d'indépendance du peuple français (et non pas seulement de quelques aristocrates, comme le pense M. Guillemin) et sa répugnance à tolérer une intervention étrangère dans les affaires de notre pays.

Ces réserves faites — et il est indispensable de les faire — nous n'en sommes que plus à l'aise pour signaler tout ce que l'ouvrage apporte de positif et de solide.

On saura gré à M. Guillemin d'avoir mis en vue, sans complaisance aucune, les motifs de conservation et de régression sociale qui, à de rares exceptions près, ont inspiré la hiérarchie de l'Eglise et le parti clérical, de 1815 à 1905.

En 1830, les évêques s'associent « ouvertement, pour la plupart, aux manœuvres de Polignac et à la préparation du coup de force de juillet ». Sous le second Empire, c'est le journal *l'Univers*, prodigieux de « bassesse » à l'égard du pouvoir impérial, qui règne sur la pensée des catholiques français : il est lu « par la presque totalité du clergé ». Sous l' « ordre moral » de Mac-Mahon, le clergé se dépense « à peu près partout » pour les candidats monarchistes. Et pendant l'affaire Dreyfus, les assomptionnistes de *la Croix* et les jésuites de la *Civitta catholica* apportent la contribution de l'Eglise au déchaînement des haines antisémites.

Mais c'est peut-être sous la monarchie de juillet et en 1848 que la liaison entre le parti catholique et les intérêts du grand capital s'affirme avec le plus de clarté. Les chefs catholiques s'opposent alors à toute réforme sérieuse, au nom de la « liberté » — une liberté qui était « la licence pour eux d'établir à leur guise salaires et prix de vente ».

Et si Lamartine déclare :

> Soixante ou quatre-vingts fabricants de fer tyrannisent impunément tout le pays...

par contre, en 1848, un catholique « libéral » comme Montalembert « vient défendre une liberté en péril »,

> ...celle des grandes compagnies de chemins de fer que le gouvernement songeait à nationaliser.

Le double rôle du comte de Falloux est aussi très significatif. M. Guillemin réagit contre la tendance, trop fréquente, à ne voir en lui que l'inspirateur de la loi célèbre à laquelle il a donné son nom, alors qu'il fut également (et pour les mêmes raisons) « l'agent provocateur » des journées de juin.

M. Guillemin montre que la coalition antilaïque ne comprend pas seulement des catholiques, mais aussi des protestants comme Guizot, qui voient dans la religion un moyen efficace de lutter contre le « péril social », et qui répondent à l'appel du catholique *Correspondant* :

> Il est temps que les conservateurs catholiques et protestants apprennent à s'entendre et à proclamer que leurs droits et leurs intérêts sont les mêmes.

Et le voltairien Thiers qui fut sous la seconde République, l'animateur de la coalition antilaïque, déclare (le 2 mai 1848) :

> Quant à la liberté d'enseignement, je suis changé. Je le suis, non par une révolution dans mes convictions, mais par une révolution dans l'état social...

La coalition antilaïque est donc mue, non par des convictions religieuses, mais par la haine et la peur du peuple. C'est sans doute le principal mérite de M. Guillemin que d'avoir ainsi mis en lumière le caractère politique et social, le caractère de *lutte de classes*, de ces luttes qui se prétendaient religieuses.

De toute cette histoire, M. Guillemin dégage la leçon suivante : les croyants n'ont rien gagné à lier leur cause à celle des forces réactionnaires, et l'Eglise a toujours fait les frais, tôt ou tard, de son alliance avec le pouvoir personnel.

Au contraire, les gouvernements démocratiques ont constamment respecté la liberté de conscience des catholiques, — qu'il s'agisse du gouvernement provisoire de 1848 ou de la Commune de 1871, qui, M. Guillemin le rappelle utilement, n'exerça pas de persécutions religieuses. La mort des otages fut la conséquence non seulement du massacre des prisonniers par les Versaillais, mais aussi de la volonté de Thiers, qui refusa obstinément

leur échange contre la libération de Blanqui. Après que la séparation des Eglises et de l'Etat eut été prononcée par la Commune, le culte continua librement dans les églises parisiennes, qui restèrent accessibles aux fidèles, au cours même de l'insurrection, tandis que les religieux continuaient à tenir ouvertes leurs écoles.

Et M. Guillemin conclut que les croyants sincères, s'ils doivent craindre les dictateurs, n'ont à redouter des régimes populaires aucune atteinte à leur conscience.

Certes, son livre appelle des réserves. Nous en avons formulé quelques-unes plus haut. Il en est d'autres. La liaison que M. Guillemin constate, au cours du XIXe siècle, entre la politique de l'Eglise et celle du grand capital, est-elle fortuite ? N'est-elle vraiment imputable qu'à l' « aveuglement » des chefs catholiques ? N'est-ce pas plutôt que la structure même de l'Eglise romaine, si peu démocratique, la dispose particulièrement à servir les forces réactionnaires ? Autant de questions que M. Guillemin ne se pose pas.

Reconnaissons qu'il lui était malaisé de le faire, puisque l'auteur est un croyant, dont on discerne sans peine la ferveur à travers ses jugements sur les hommes et les choses. Loin de nous l'idée de lui faire un grief de sa franchise, qu'on appréciera. Mais cela nous imposait de lui dire avec une égale et amicale franchise les réserves que nous venons de formuler.

Par ailleurs, on sait que M. Guillemin est notre attaché culturel en Suisse, où il n'a pas craint de faire entendre, à la triste époque où l'amiral Bard était censé représenter la France auprès de ce pays, le message français de liberté. *L'Histoire des catholiques français,* lors même que nous n'en acceptons pas toutes les thèses, ne peut qu'accroître notre estime pour son auteur, car c'est un livre courageux et de bonne foi.

André PARREAUX.

Anna SEGHERS : **Transit.** Paris, la Bibliothèque française, 1947.

La trame romanesque repose sur la personnalité d'un écrivain allemand, qui a fui le nazisme, et qui, lors de l'approche des troupes hitlériennes sur Paris, désespéré, se tue. Dès les premières pages du roman, est mort l'homme sur lequel s'articule l'intrigue, le véritable héros. L'angoisse qui va peser sur des milliers d'hommes et de femmes, réunis à Marseille, par une immense et longue fuite devant la botte nazie, n'est autre que celle de cet écrivain, celui qui a mis fin à sa hantise par le suicide. Mais la porte de sortie d'un monde sur lequel s'étend le spectre hideux de la barbarie, d'autres espèrent la trouver, en essayant de s'embarquer et d'abandonner la France, peu à peu ravagée. L'angoisse est la même, seuls les moyens d'y échapper diffèrent. Ces fuyards, rassemblés en longues files d'attente au seuil des consulats étrangers pour y obtenir des visas, sont pris entre deux sortes d'irrémédiables, celui de la menace hitlérienne qui s'étend implacable, et l'inertie des barrières administratives, avec leurs exigences inconcevables, avec leurs tracasseries policières : Anna Seghers trace avec *Transit* la fresque d'un exode dramatique, qui fait suite à l'exode sur les routes de France, mais qui se heurte au seuil de la mer, ce seuil pour lequel il faut des papiers, pour lequel il faut se réintégrer dans un mécanisme.

Ici, tout un monde de fait, détraqué, tente de garder une sorte de splendeur bureaucratique, alors qu'il n'est plus déjà qu'un squelette.

Une femme, dans ce tourbillon angoissé, tente de retrouver son mari, l'écrivain mort au début du livre, et qui n'a plus qu'une existence fantomatique à travers l'apparence sans cesse fuyante de celui qui, par un jeu absurde de circonstances, a été conduit à prendre son identité. C'est un mort qui mène l'amour de cette femme, de la même façon que c'est un monde mort qui suscite toute l'impérieuse légalité des bureaux. En ce sens, il y a une profonde unité entre le drame personnel qui se joue dans le roman et les mille drames des fuyards,

qui composent tout un monde, un monde stérile et absurde, où les habitudes et les routines font loi, alors que la terre brûle.

Transit est un roman où le drame se noue de lui-même à l'histoire, et quelquefois même le texte prend l'allure d'un reportage, d'un document pour servir à l'histoire de notre temps. *Transit* est d'une grande romancière, par l'emprise qu'il exerce, montrant des hommes qui veulent s'échapper, indemnes, d'un conflit dans lequel, malgré eux, ils sont inclus. C'est une peinture âpre, et le témoignage dépasse peut-être le lieu de l'action, les quais de Marseille, pour peindre l'angoisse de toute époque de transition. Mais on s'étonne cependant qu'à côté des figures dramatiques de ceux qui veulent s'échapper ne se dressent point quelques autres visages qui ont aussi existé, non point les fuyards, mais les êtres résolus à combattre et à gagner leur liberté.

Jacques GAUCHERON.

Théâtre complet de Marivaux. Tome I. « Les Classiques verts ». Les Editions nationales, Paris, 1946, 370 p. in-8.

C'est un très beau livre de bibliothèque, de typographie soignée, fort bien illustré. L'édition comporte deux tomes ; je n'ai encore que le premier entre les mains ; il contient un précieux texte de Jean Giraudoux, une introduction de MM. Jean Fournier et Maurice Bastide et dix-sept pièces de Marivaux.

Le texte de Giraudoux a été écrit pour la commémoration du 255e anniversaire de la naissance de Marivaux, et il a été lu à la Comédie française le 4 février 1943, en pleine occupation nazie. Il est ingénieux, pénétrant et courageux. Giraudoux exalte, en face de la bestialité hitlérienne, « le mérite des mœurs et de l'âme françaises » :

> Marivaux est ce que sont tous les écrivains dignes de ce nom. Tous, dans les jours heureux de leur patrie, gardent leur vertu originale, leur signification spéciale. C'est dans les jours heureux que Racine est féroce, Boileau pédant, Musset frivole. Leur anniversaire est alors la fête d'un talent ou d'un don poussé à son extrême. Mais que vienne le malheur, tout change. La littérature n'est plus que la légende dorée des saints de notre langue. Dans une patrie souffrante et incertaine, ce Racine déguisé en Racine, ce Nerval affublé en Nerval, rejettent au vestiaire leur costume. Ils ne sont plus que des aînés qui nous apportent pure une vertu de notre race. Ce n'est plus pour celui-là l'anniversaire de la cruauté, mais de la noblesse ; pour celui-ci de la folie, mais de la pureté. Essayez sur Stendhal, essayez sur Verlaine. Pas un qui se récuse et qui ne nous apporte, au lieu de ce cadeau habituel qui était lui, une de nos raisons mêmes d'espérer et de vivre. L'anniversaire de Marivaux, qui était hier celui de notre fantaisie, est aujourd'hui l'anniversaire de l'honnêteté française. (P. 6.)

L'introduction et les notes de MM. Fournier et Bastide sont un modèle d'érudition et de conscience ; elles nous apportent sur les sources et les conditions du théâtre de Marivaux, sur les comédiens italiens et français, sur les représentations et les éditions de ses pièces, des renseignements précis et complets. Mais si le travail des deux commentateurs présente toutes les qualités des constructions universitaires les plus scrupuleuses, il en a aussi le défaut ordinaire, qui est de se complaire à certains poncifs et de donner de leur auteur une image un peu trop scolaire.

MM. Fournier et Bastide tiennent absolument à prouver que Marivaux a créé, selon la définition traditionnelle du classicisme, des hommes et des femmes d'une vérité universelle et éternelle, découvrant une prétendue âme humaine indépendante des temps et des lieux :

> Le monde de Marivaux est... psychologiquement trop vrai pour être lié dans le temps à une époque donnée... Ses personnages sont *timeless*, diraient les Anglais, c'est-à-dire qu'ils ne sont d'aucun temps, ou plutôt qu'ils vivent à toutes les époques. (P. 20.)

Pour mieux en convaincre leurs lecteurs, ils s'appliquent à diminuer l'importance des pièces sociales de Marivaux, auxquelles ils dénient toute valeur de critique révolutionnaire et, dans leur amour d'un théâtre détaché de toute pré-

tention à corriger les mœurs et à faire réfléchir sur les réalités actuelles, ils vont jusqu'à écrire :

Il n'est pas étonnant que Marivaux, qui se piquait plus d'être un homme du monde qu'auteur, se soit défié des théories sociales et politiques et qu'il ait évité de moraliser et de raisonner sur la scène, ce que n'avait pas toujours su faire Molière. (P. 16.)

Ce reproche fait à Molière (que diraient-ils alors de Beaumarchais ?) est assez surprenant ; mais l'éloge inverse qu'ils font de Marivaux est heureusement injustifié. Je ne pense pas qu'on puisse comprendre vraiment Marivaux quand on s'acharne à le détacher de ce XVIIIe siècle dont il traduit à sa façon les doutes, les aspirations, les besoins et les crises. Il suffirait pour s'en rendre compte de voir avec quelle méchanceté Brunetière s'efforce de dénigrer Marivaux dans son *Manuel de l'histoire de la littérature française*. Mais Giraudoux lui-même, dans le texte qui ouvre ce livre, montre avec finesse que Marivaux représente et décrit à la fois une société en mouvement, où la classe féodale avait perdu sa raison d'être et ses privilèges et où l'amour tendait à se dégager des traditions de caste et d'intérêt pour se fonder sur la liberté et l'égalité des individus :

De tous les sentiments humains, l'amour, comprimé entre les protocoles et les concupiscences, était celui qui se dégageait le moins de la barbarie et de la sorcellerie. C'est la grandeur de certains âges, au lieu de le traiter en esclave ou en mage, de l'avoir admis dans la vie quotidienne comme l'invité le plus libre, le plus fréquent et le plus naturel. Le témoignage de Marivaux nous rend évident que son époque était peut-être le plus parfait de ces âges. Il nous montre, et la description en est trop sensible pour ne pas correspondre à une réalité, une société où l'amour est repris aux dieux brutaux de l'amour et rendu en toute propriété à l'amoureux et à l'amoureuse. (P. 7.)

Réserve faite sur la « perfection » de cette société du XVIIIe siècle, qui était au contraire si fragile et pourrissante qu'elle devait bientôt crouler dans la Révolution, et compte tenu de l'optimisme souriant de Marivaux, qui resta toujours en marge des conflits économiques et sociaux de son époque, il y a du moins dans ce texte de Giraudoux une esquisse ingénieuse qui permet de mieux situer l'œuvre du dramaturge que les commentaires de MM. Fournier et Bastide.

Une dernière remarque : dans leur intéressante chronologie, les éditeurs donnent le nombre des représentations qu'eurent à leur création les pièces de Marivaux : 16 pour *la Surprise de l'amour* et *le Prince travesti*, 14 pour *la Seconde surprise de l'amour* et *le Jeu de l'amour et du hasard*, 17 pour *l'Epreuve* On eût aimé que ces chiffres fussent commentés et expliqués : l'exiguïté du public auquel pouvait s'adresser Marivaux, en ce début du XVIIIe siècle, est un légitime sujet d'étonnement pour des hommes du XXe, et l'on voudrait quelques éclaircissements sur la composition de ce public. Ces remarques faites, il reste une très remarquable entreprise qui fait grand honneur à ses éditeurs. Je souhaite que cette collection des Classiques verts, dirigée par M. René Groos, s'enrichisse rapidement d'ouvrages de la même qualité.

René MAUBLANC.

Léon MOUSSINAC : **les Statues de sel.** Paris, éditions Hier et Aujourd'hui, 1947. In-16, 235 p.

Dans sa préface, Moussinac nous avertit que ce livre est le premier d'une série, qu'il ne doit donc pas être jugé à part et qu'il faut en attendre la suite pour en comprendre tout le sens. En effet, le lecteur non averti y verrait seulement quatre portraits de femmes et quatre récits d'expériences amoureuses; mais l'ambition de l'auteur est plus haute. Il veut faire le portrait d'un homme de sa génération, d'un de ceux qui avaient vingt ans avant 1914, qui firent la guerre et en revinrent avec la douloureuse certitude d'une jeunesse sacrifiée et ratée, et qui se heurtèrent après 1918 à une réalité à laquelle ils avaient peine à s'adapter.

Le héros de Moussinac, Eloi-Jean Couderc (qui lui ressemble bien souvent comme un frère), était déjà celui de son

premier roman, *la Tête la première* ; en présentant aujourd'hui *les Statues de sel* comme le premier des *Cahiers de E.-J. Couderc*, Moussinac entend nous faire suivre, de l'une à l'autre guerre, l'évolution d'un homme représentatif de la « génération sacrifiée », dont l'« idéalisme anarchisant », le « sentimentalisme romantique », après avoir failli céder « à la fatigue, au dégoût et à l'ennui », retrouvent à grand peine le goût de la vie et du travail enthousiaste. Il nous avertit d'avance que son héros mourra en martyr de la Résistance.

Nous pouvons attendre beaucoup de ce témoignage et nous comptons qu'il sera, selon le vœu de l'auteur, « représentatif et valable pour ceux de sa génération et pour d'autres ».

En attendant de pouvoir porter sur l'œuvre un jugement d'ensemble, nous avons donc ici quatre longues nouvelles, mettant chacune en scène une femme : Hélène, la servante d'auberge du Lot, mariée plus tard à un instituteur ; Tamara, la tragédienne russe ; Laurence, la fille adoptive d'une maîtresse d'hôtel de la Lozère, mariée à un ingénieur suisse, qui devient une chanteuse célèbre ; Gertrude, la veuve de Nuremberg, décoratrice de théâtre.

Quatre femmes, quatre conquêtes d'E.-J. Couderc, quatre échecs et quatre drames. Les péripéties en sembleraient parfois d'un sentimentalisme un peu facile et toucheraient presque au mélo, certains passages aussi pourraient sembler gâtés par un excès de littérature si l'honnêteté de Moussinac ne venait rétablir la situation. Et de même ce que le caractère du héros peut avoir d'agaçant, avec sa fatuité d'homme à femmes et son érotisme, est corrigé par la sincérité de l'auteur : ainsi cet émouvant désir de paternité, toujours déçu par l'événement, qui donne à ses aventures les plus frivoles un accent d'humanité et d'authenticité.

Je crois que les rapports entre les hommes et les femmes ont bien changé de caractère depuis vingt ans, et je ne sais ce que les jeunes gens d'aujourd'hui pourront retrouver de leurs propres émois dans *les Statues de sel*. Mais je suis sûr que pour tous ceux de ma génération ce livre éveillera les échos d'une époque qui, si décevante et ratée qu'elle ait pu être, n'en fut pas moins celle de leur jeunesse. Tous ceux qui ont tant soit peu vécu à Paris, entre 1920 et 1930, dans les concerts, les théâtres et les expositions de peinture, y retrouveront l'atmosphère si particulière de cette époque, les séductions comme les ridicules d'un snobisme qui laissera sans doute sa trace dans l'histoire.

On y retrouve aussi l'extrême sensibilité de Moussinac, son amour de la beauté, de la beauté des êtres, de la beauté des villes, de la beauté de la nature. Les pages les plus évocatrices peut-être des *Statues de sel* sont des paysages : paysages parisiens, paysages des montagnes pyrénéennes et paysages du Quercy, ces *Champs de Moë* auxquels Moussinac a consacré un des plus beaux romans paysans de notre littérature.

René MAUBLANC.

Denis DIDEROT : **Jacques le Fataliste et son maître.** Paris, la Bibliothèque française, 1947. In-16, 276 p.

La Bibliothèque française a fort bien fait de rééditer *Jacques le Fataliste et son maître*, le roman posthume de Diderot, et Lucien Scheler a raison dans sa préface de dire qu'on y trouve déjà, utilisés avec bonheur, certains procédés dits modernes dont on fait gloire au roman américain : la multiplicité et l'enchevêtrement des actions et des épisodes, le mélange constant des temps et des lieux. Peut-être aurait-il pu marquer davantage certaines différences : l'intervention constante de l'auteur qui ne cesse de s'adresser à son lecteur, en lui signalant au passage toutes les directions où il aurait pu orienter son récit, tous les romans qu'il aurait pu faire et qu'il a volontairement négligés, et cette impression qui en résulte d'un jeu d'imagination et de raison auquel l'auteur convie son lecteur, au lieu de prétendre, comme les romanciers des XIXe et XXe siè-

cles, le forcer à croire ce qu'il lui raconte : le lecteur n'étant pas la victime ou la dupe du talent d'évocation et de suggestion de l'auteur, mais son associé ou son complice dans un divertissement intellectuel de haute qualité. De là vient que le récit est fait presque exclusivement de dialogues ; il n'y a pas un seul paysage, pas une seule description des lieux, pas un seul portrait physique des personnages ; et lorsque Diderot se laisse aller à esquisser de l'un d'eux un portrait moral (p. 246), il s'en accuse comme d'un manquement à la règle du jeu. De là vient aussi l'extraordinaire richesse d'invention de *Jacques le Fataliste* : là où Diderot a écrit un livre de 250 pages, un de nos romanciers contemporains aurait trouvé la matière d'un roman-fleuve en une dizaine de volumes.

Est-il utile de signaler la valeur documentaire de l'ouvrage ? Derrière le badinage, on trouve une critique impitoyable de la société féodale en décomposition, de la corruption des classes dirigeantes et du clergé ; et le signe du déclin irrémédiable de ce régime est, chez Diderot comme chez son ennemi Marivaux, que dans leurs œuvres les serviteurs sont à la fois plus intelligents et plus moraux que leurs maîtres.

Quant au sens philosophique de l'œuvre, il n'est pas d'une parfaite clarté ; et il y aurait fort à dire sur la confusion du fatalisme et du déterminisme à laquelle sémble se laisser aller Diderot : un signe de plus de l'insuffisance du matérialisme mécaniste. On y trouve cependant une critique pertinente de la vieille illusion du libre arbitre. Le maître de Jacques croit au libre arbitre; et s'abritant derrière l'autorité de son capitaine, le serviteur discute avec lui :

Le maître. — Mais il me semble que je sens au-dedans de moi-même que je suis libre, comme je sens que je pense.

Jacques. — Mon capitaine disait : « Oui, à présent que vous ne voulez rien; mais veuillez vous précipiter de votre cheval? »

Le maître. — Eh bien! je me précipiterai.

Jacques. — Gaiement, sans répugnance, sans effort, comme lorsqu'il vous plaît d'en descendre à la porte d'une auberge?

Le maître. — Pas tout à fait; mais qu'importe, pourvu que je me précipite, et que je prouve que je suis libre?

Jacques. — Mon capitaine disait : « Quoi! vous ne voyez pas que sans ma contradiction il ne vous serait jamais venu en fantaisie de vous rompre le cou? C'est donc moi qui vous prends par le pied et qui vous jette hors de selle. Si votre chute prouve quelque chose, ce n'est donc pas que vous soyez libre, mais que vous êtes fou. » Mon capitaine disait encore que la jouissance d'une liberté qui pourrait s'exercer sans motif serait le vrai caractère d'un maniaque. (P. 254.)

Le capitaine de Jacques pourrait encore répondre de même à nos existentialistes, qui réclament la liberté de l'acte absurde.

Par ailleurs, je ne sais qui a eu l'idée saugrenue de demander à André François d'illustrer *Jacques le Fataliste*. Je ne conteste pas le talent du dessinateur (bien que j'y sois personnellement tout à fait rebelle) ; mais il me semble nécessaire qu'il y ait un minimum d'accord entre l'esprit d'un auteur et celui de son illustrateur. Or, le dessin d'André François, qui veut rappeler à la fois le dessin des enfants et celui des fous, n'a vraiment aucun rapport avec la fantaisie mesurée, essentiellement raisonnable et réaliste, de Diderot. Jacques et son maître, l'hôtesse, Mme de la Pommeraye, le chevalier de Saint-Ouin, M. Desglands, Denise, le père Hudson et le petit vicaire au bout de sa fourche n'ont vraiment rien à voir avec les larves informes et fantastiques que nous propose André François ; et la gourde où Jacques puise son inspiration, cette « espèce de Pythie portative, silencieuse aussitôt qu'elle était vide » (p. 216), n'a point, à mon sens, cette allure démoniaque, inquiétante et grimaçante. Toute la belle humeur, tout l'équilibre de Diderot me semblent disparaître dans l'interprétation de son illustrateur. C'est qu'entre Denis Diderot et le surréalisme, il y a, je pense, une totale incompatibilité d'humeur.

René Maublanc.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Justin JOLLY : **le Sang dans la vie de l'organisme.** Un volume de la Bibliothèque de philosophie scientifique. Editions Flammarion.

Dans ce livre, à mi-chemin d'un résumé destiné à la vulgarisation et d'une mise au point complète, l'auteur fait la synthèse de nos connaissances actuelles sur le sang et son rôle dans l'organisme : il s'est efforcé, dit-il, avant tout de répondre à ces questions : Que fait le sang ? A quoi sert-il ? D'où vient-il ? D'où le plan du livre, avant tout physiologique : composition du sang, circulation du sang, rôle du sang comme vecteur de l'oxygène et des matières nutritives, étude des phénomènes physiologiques (oxydation tissulaire, thermogénèse) où intervient le sang, coagulation du sang, formation du sang dans l'embryon et chez l'adulte.

M. Jolly a montré l'importance médicale des fonctions physiologiques du liquide sanguin, et c'est ainsi qu'il traite des hémorragies, de l'hémostase, de la transfusion du sang, de son analyse en vue du diagnostic médical, ainsi que des parasites du sang et de son rôle dans l'immunité.

L'auteur, comme il le dit lui-même dans sa préface, « s'est efforcé d'être clair et s'est abstenu avec soin de tout terme savant et inutile, de toute expression trop spéciale ou trop jeune ». C'est pourquoi son livre intéressera tout esprit cultivé et sérieux et, si les physiologistes et les médecins peuvent le trouver trop élémentaire, il leur fera cependant passer quelques moments agréables et utiles, en raison de l'insistance avec laquelle l'auteur a rappelé l'histoire des découvertes successives, en raison aussi du plan qu'il a suivi et du coup d'œil d'ensemble que, grâce à lui, il leur sera possible de jeter sur un sujet lié à beaucoup de leurs préoccupations Peut-être éveillera-t-il aussi dans l'esprit des plus jeunes l'idée de nouvelles recherches.

P. REY.

Gustave L.-S. MERCIER : **la Vie dans l'univers,** essai de philosophie scientifique. Paris, 1946, Charlot.

Nous avons déjà parlé, au sujet du recueil *Qu'est-ce que la matière ?* publié par le Centre de synthèse (1), des théories de M. Mercier sur l'évolution de l'univers. Il nous était apparu que son article sur *Matière et esprit* était bien loin d'apporter au recueil la conclusion que l'on pouvait espérer après tant d'études et de discussions d'une si haute tenue. Le livre que M. Mercier a récemment publié nous confirme, hélas ! dans notre opinion. L'auteur y reprend et y développe la même thèse assez confuse d'un *dynamisme ascensionnel* de l'univers vers une spiritualité de plus en plus grande. Et l'on retrouve aussi — ce qui est vraiment regrettable — les mêmes affirmations surprenantes au point de vue scientifique, généralement mal fondées et parfois contradictoires (la quantité d'énergie contenue dans l'univers est constamment « en cours d'accroissement », p. 303. Selon la p. 104, « il n'y a pas de commencements absolus », mais selon la p. 148, il est certain que « le monde a commencé »). M. Mercier paraît, en somme, avoir, sur bien des points, plus d'imagination que de science, alors que le contraire eût été plus favorable à la réalisation de son ambitieux dessein.

P. LABÉRENNE.

(1) *La Pensée*, n° 9, p. 128.

Fred VLÈS : **Introduction à la photochimie biologique. Les sources naturelles de radiations.** Vigot frères, édit., Paris, 1946.

Cet ouvrage posthume fait suite à un premier fascicule de la même série, publié en 1942 sous le titre : *Radiations, analyse spectrale, photochimie.* Il devait être complété par un troisième, consacré aux actions biologiques des radiations et à leurs effets pathologiques et thérapeutiques. Ce dernier ne paraîtra pas, car Vlès venait tout juste d'achever la rédaction du deuxième fascicule lorsqu'il fut arrêté en mars 1944. Comme tant d'autres, Vlès devait périr misérablement dans le train qui le menait en déportation, victime des conditions inhumaines de transport par lesquelles les Allemands préludaient au régime des camps d'extermination.

On lit avec émotion cet ouvrage, dans lequel on est tenté de voir le testament scientifique d'un chercheur dont l'originalité peu commune et le talent de synthèse ont contribué à éclairer un des domaines les plus délicats et les plus controversés de la science, celui qui est placé au carrefour de la physico-chimie et de la biologie.

E. KAHANE.

Edith THOMAS : **Jeanne d'Arc.** Editions Hier et Aujourd'hui, 270 p., in-16, 1947.

La *Jeanne d'Arc* d'Edith Thomas, elle permettra bien de le dire à un vieux camarade, est aussi sympathique que son auteur. Par touches bien choisies, sans longueurs, avec le parfait mélange d'objectivité stricte et de sympathie discrète où l'on sent l'historien, elle nous présente une Jeanne d'Arc qui, pour en suivre quelques milliers d'autres, ne s'en lit pas moins avec charme, et pour le public non spécialiste, certainement avec profit.

Me pardonnera-t-elle cependant un regret ? Ou deux, qui s'apparentent ?

Edith Thomas a voulu nous restituer Jeanne d'Arc telle qu'elle fut, débarrassée des interprétations anachroniques, des idées d'autres siècles qu'on lui a fait incarner et qu'elle ne pouvait concevoir. Dans une deuxième partie fort intéressante, elle nous a ensuite exposé le développement de la légende, puis du mythe de Jeanne d'Arc, et nous la présente ainsi finalement utilisée aussi bien par le communiste Vermorel que par le collaborateur Brasillach. Je pense qu'il y a là un détachement qui n'est pas tout à fait marxiste, qui n'est pas tout à fait conforme à ce que doit être la vraie objectivité historique. Assurément, Jeanne ne concevait pas le peuple et la patrie comme nous. Elle n'en est pas moins dans la ligne d'un développement qui aboutit au peuple et à la patrie d'aujourd'hui, et cela est fort important. Peut-être cela fût-il mieux apparu si Edith Thomas, attachée, avec raison, à la personne de son héroïne, se fût un peu plus largement appliquée à nous la montrer dans le milieu humain du temps, le dépassant certes mais aussi l'incarnant pleinement. Et pareillement l'on ne peut aujourd'hui, même en apparence (car je sais bien qu'il n'en est pas ainsi au fond), donner l'impression que l'on met sur le même plan l'utilisation à des fins partisanes d'une Jeanne qu'ils ne pensent ni ne vivent par des Maurras ou des Brasillach, ou tout simplement la continuation grandie, pensée, vécue, de ce que fut Jeanne, réexprimée en mots de notre vie, par Vermorel ou par Péguy.

Je connais les scrupules de l'historien. Il n'en faut pas pousser l'expression au point où le lecteur ne les reconnaîtrait plus.

Cl. CAHEN.

Emmanuel BERL : **Histoire de l'Europe.** 2 volumes. Paris, Gallimard, 1946-1947.

Après avoir, dans une introduction détaillée, passé en revue les théories les plus usées sur les lois de l'histoire (en négligeant le matérialisme historique, pour n'avoir pas à le réfuter sans doute !) M. E. Berl conclut : il n'y a guère « de loi historique que le fait ne démente ».

Son *Histoire de l'Europe* est un cadre docile où il a choisi de déverser les longues réflexions que lui inspirèrent les événements de la période 1938-1945. Mais comme ces réflexions ne sont pas tenues en bride par un déterminisme rigoureux, elles s'évadent vers le lieu commun. Au passage, on reconnaît une compilation d'ouvrages disparates, pris parmi les meilleurs (les thèses de Pirenne) et les plus contestables (comme le *Louis XV* de Gaxotte) ; entre eux une synthèse était impossible ; au nom de quoi, d'ailleurs, M. Berl l'eût-il tentée ? Cependant, il esquisse — car il faut bien, enfin, se raccrocher à quelque chose — une explication de l'histoire par la psychologie des personnages dirigeants, ce qui nous vaut quelques portraits bien venus, mais d'un intérêt purement anecdotique.

En dépit d'une certaine recherche de style, cette grosse synthèse ne se recommande ni par son agrément, ni par son utilité. Quelques réflexions ingénieuses, sur la Renaissance en particulier, eussent facilement trouvé place dans un essai de vingt-cinq pages.

Jeanne GAILLARD.

Bertrand FLORNOY : **Découverte des sources (Des Andes à la forêt amazonienne).** Paris, édit. Je sers, 1946, in-8, 272 pages.

Sur la foi du titre et fort de l'assurance que me donnait une préface entraînante, j'étais parti à la découverte des « choses belles et rares... et jamais vues », comme dit P. Valéry, en l'espèce les sources de l'Amazone.

Et j'ai d'abord fait un paisible voyage qui m'a mené de capitale en capitale : Rio de Janeiro, Buenos Aires, Montevideo, La Paz, Lima. Puis, après un bref itinéraire de montagne, je suis arrivé à la page 166 et j'ai lu :

Nous n'attendions pas la rencontre d'un homme. Or il paraît devant nous, sortant d'une hutte de pierres grossièrement amassées, devant laquelle nous avons arrêté le convoi... Je voudrais trouver un lien entre lui et moi. Mais alors que je cherche des mots simples, pleins de sens, nos péons discutent avec lui pour le décider de nous conduire aux sources.

— Je veux bien, dit-il, mais il faut me donner un sol.

Un sol pour découvrir les sources de l'Amazone ? Il n'y a pas si longtemps j'aurais souri de mépris...

Moi, j'ai souri de ma méprise. J'ai refermé le livre, craignant de trouver, au bout du sentier qu'empruntait le guide, une barrière, un tourniquet et la pancarte : « Ici, les sources de l'Amazone ».

S. MOLINIER.

Fernand AUBERJONOIS : **Mon village U.S.A.** New-York, Editions méditerranéennes, 1946, in-12, 227 pages.

Voulez-vous connaître des Etats-Unis un horizon qui ne soit pas encombré de gratte-ciels, un ciel qui ne soit pas enfumé par les hautes cheminées des usines géantes ? Voulez-vous prendre contact avec des Américains qui ne soient pas des mécaniciens, des acteurs, des financiers, des blondes beautés ? Voulez-vous découvrir la vraie « province », la vraie campagne américaine ?

Point n'est besoin de faire un long voyage. Accompagnez Auberjonois : il vous emmènera tout juste à quatre-vingts kilomètres de New-York, vous présentera son village, ses habitants, ses animaux, ses champs, ses prés, ses arbres, son ciel pur tout plein le soir d'étoiles innombrables. Vous prendrez contact avec des gens solides, sympathiques, excentriques parfois, souvent rudimentaires, toujours traditionalistes, et vous engagerez avec eux de savoureuses conversations, aux champs, dans la boutique de l'épicier, chez l'imprimeur-éditeur de l'hebdomadaire local ou à la réunion des *Grangers* (association des cultivateurs).

Quand, à la fin de votre séjour, vous prendrez congé de votre hôte, désormais votre ami, ne marquez pas votre étonnement d'apprendre que pour que fût écrit sur la campagne américaine ce livre plein d'inattendu et de poésie, il a fallu qu'un

Suisse, élevé en Europe et nourri de culture française, émigrât aux Etats-Unis et y découvrît sa seconde patrie.

S. MOLINIER.

Georges MAGNANE : **le Bon Lait d'Amérique.** Paris, la Bibliothèque française, 1946, in-12, 253 pages.

Ceci est un autre voyage, mais toujours en Amérique. Vous prenez un jeune Français, frais émoulu de la série des concours universitaires qui l'ont sacré professeur distingué et... agrégé (il est, d'ailleurs, déjà pourvu d'une bonne réputation d'écrivain et de romancier). Vous l'expédiez à l'improviste en Californie dans une université féminine, où il est convié à présenter, en six semaines et soixante conférences, le tableau de la littérature française contemporaine devant un public de quelque 300 étudiantes âgées de dix-huit à vingt-cinq ans, et recrutées parmi les riches héritières du monde de la finance et des affaires. Vous attendez à Paris la fin de cette expédition à coup sûr originale, terminée par un bref séjour à Hollywood, et quand le conférencier, riche d'expériences nouvelles, mais un peu « *groggy* », a enfin (« il faut que je m'en aille, il est temps ») retrouvé son bon vieux pays de France, vous refaites avec lui son voyage à travers ses souvenirs. Le récit tient en 252 pages. Si vous n'êtes pas tourmenté par le problème du minimum vital et les soucis quotidiens d'une existence difficile, vous pouvez vous distraire à loisir : les occasions pittoresques ne font pas défaut. Mais si, comme l'auteur, vous estimez que « l'Amérique a de la chance de n'avoir vu la guerre que de loin », vous sentirez quelque impatience vous gagner et, délaissant votre compagnon de voyage, vous relirez, dans la *Pensée*, tel article de Paul Langevin ou d'Henri Wallon sur les vrais principes d'une réforme de l'enseignement à réaliser en France.

S. MOLINIER.

Jean-Richard BLOCH : **Moscou-Paris.** Editions Raisons d'être, Paris 1947, in-12, 192 pages.

Voici le dernier volume de Jean-Richard Bloch paru de son vivant, quelques jours à peine avant sa mort si douloureusement ressentie par ses amis et ses admirateurs. Il tire son titre du récit fait par l'auteur du voyage en avion qui le ramena à Paris en janvier 1945. Ces pages se trouvent ainsi renfermer le message suprême qu'au lendemain de notre libération J.-R. Bloch nous a apporté de Russie :

Ne demeure pas hypnotisé par le passé : fixe les yeux sur l'avenir. Sens en toi la fierté, non seulement de ce passé, mais aussi, mais surtout de cet avenir. Il est grand, il est dégagé : il est ce que tu le feras. Au travail ! Et bon courage ! (P. 59.)

A ce récit se trouvent joints d'une part le texte de deux allocutions prononcées en 1946, la première en l'honneur d'Ilya Ehrenbourg lors de son passage à Paris, la seconde en commémoration du dixième anniversaire de la mort de Gorki ; d'autre part, la réédition partielle de la série des chroniques que J.-R. Bloch avait publiées dans la revue *Europe* après un séjour de dix-neuf semaines en U.R.S.S., à l'occasion du premier congrès de l'Union des écrivains soviétiques en 1934.

Les dernières pages « En manière d'épilogue », écrites au lendemain de Munich, prennent encore plus de sens à l'heure actuelle, et nous y retrouvons avec émotion — comme d'ailleurs dans tout le volume — la générosité du cœur, la noblesse de la pensée, surtout la vaillance et la fermeté de ce grand écrivain, qui sut être un homme d'action infatigable et un défenseur acharné des causes les plus hautes. Son idéal était celui qu'il propose encore au peuple français dans ses dernières lignes :

Là où se rencontrent la volonté de vivre, la libéralité de soi-même dans la création, l'avenir envisagé sans effroi, la virilité paisible, l'horizon purgé de fantômes, c'est là qu'est le peuple français, et qu'il attend les siens. (P. 189.)

S. MOLINIER.

Claude MORGAN : **Chroniques des « Lettres françaises » : I. A l'aube de la IVe ; II. la Fin d'un monde.** Paris, Ed. Raisons d'être, 1946-1947, 2 vol. in-12, 198 et 156 pages.

Claude Morgan a réuni dans ces deux volumes les éditoriaux qu'il a publiés, mensuels d'abord, hebdomadaires ensuite, dans les *Lettres françaises*, de septembre 1942 à février 1946.

C'est toujours une entreprise délicate pour un chroniqueur, et particulièrement pour un chroniqueur politique, que de proposer au public, en une lecture continue, des pages fragmentées dont l'intérêt premier résidait dans la variété des thèmes et l'opportunité des prises de position. Ou bien le lecteur, trop sensible aux impressions dominantes d'une vie quotidienne, se désintéresse d'une rétrospective faite pour lui rappeler sa participation à un passé révolu ; ou bien il a gardé sa passion de mieux connaître, mieux comprendre des événements auxquels il a été mêlé, et, dans ce cas, il est devenu fervent amateur de mémoires et de livres d'histoire.

Or j'ai « relu » et j'ai retrouvé, avec un plaisir que je ne saurais dissimuler, toute la fraîcheur et toute la force de mes impressions premières : émotion des lectures clandestines de 1942-1943, joie profonde des chroniques exaltantes du temps de la libération, sympathie et gratitude pour la force et la justesse des revendications et des exigences formulées dans les chroniques de 1945, première année de la reconstruction. J'ai même éprouvé une satisfaction toute nouvelle en vérifiant après coup la sûreté de vue et la lucidité de diagnostic qui avaient permis à Claude Morgan de porter sur les événements et les hommes du jour — notamment sur un homme — des jugements que la suite des événements n'a fait que confirmer. Ce n'est pas un mince mérite pour un chroniqueur témoin que de se révéler, à l'expérience, historien perspicace.

Pour témoigner de l'attention passionnée avec laquelle je l'ai « relu », je veux signaler à l'auteur, pour l'éventualité d'un nouveau tirage, le lapsus de date, doublement fâcheux, qui s'est glissé à la dernière ligne de son avertissement, et la répétition, dans le second volume, de la chronique déjà utilisée dans le premier, intitulée « Sur des silences ».

S. MOLINIER.

André ARMENGAUD : **Villes sans lumières.** Paris, Calmann-Lévy.

J'ai le sentiment que M. André Armengaud est nourri des meilleures intentions. Il est comme beaucoup d'esprits en quête d'un plan de redressement de la France, et il croit que l'essentiel réside dans une réforme intérieure de l'homme.

> Quel est donc, écrit-il, le problème français ? C'est d'abord un problème métaphysique. (Page 93.)

J'avoue ne pas aimer ce transfert des responsabilités. Qu'il y ait eu un déclin de la production française avant la guerre, on ne peut le nier. Mais ce déclin s'explique. Il s'explique par le malthusianisme économique de ceux qui tenaient en mains la direction de l'économie. Qu'on le veuille ou non, expliquer cela par une déviation de l'individualisme, c'est fournir un alibi à un capitalisme de monopole qui a fait faillite. La solution de nos difficultés, M. Armengaud la voit dans « *l'économie socialiste moderne* ». C'est, à ses yeux, « *une économie de distribution* » — et il nous appartient de « *l'adapter, de la spiritualiser et de l'humaniser* ». Le socialisme est avant tout un mode d'organisation de la production. Quant à la spiritualisation du socialisme et à son humanisation, ce sont là de bien grands mots avec lesquels on a couvert beaucoup d'abandons et bien des trahisons du socialisme.

J. BRUHAT.

Walter VON WARTBURG : **Problèmes et méthodes de la linguistique**, traduit de l'allemand par Pierre MAILLARD. Paris, Presses universitaires de France, 1946, in-8, VII-214 pages.

Ce livre, destiné à donner à un large public une idée des problèmes linguistiques, emprunte la plupart de ses exemples au français et aux parlers gallo-romans dont l'auteur a fait l'objet de ses autres ouvrages, et un moindre nombre au germanique, spécialement à des patois suisses dont il a l'expérience depuis l'enfance. Il sera donc spécialement accessible aux lecteurs français, dans cette claire traduction.

W. von Wartburg aborde les questions à l'ordre du jour de l' « histoire structurelle des langues » ; il est spécialement préoccupé d'accorder les points de vue de descriptions « synchroniques » qui examinent les systèmes linguistiques et de recherches « diachroniques » qui en suivent les évolutions.

En montrant comment les faits se pénètrent et s'anastomosent, il vise à prouver que les deux points de vue doivent être constamment unis dans l'esprit du linguiste, muni de tous les moyens modernes de la recherche historique et de la géographie linguistique.

Ses développements nourris et nuancés serviront à ses confrères pour les garder de certaines constructions trop schématiques ou abstraites et on y goûtera une érudition armée de finesse.

L'inconvénient d'un pareil exposé est que les grandes lignes sont quelque peu estompées et qu'on ne voit pas clairement le jeu des forces qui font la cohésion momentanée d'un système d'expression et de celles qui conditionnent le passage d'un système à un autre. L'auteur tend à expliquer la plupart des faits qui ont donné au français sa physionomie propre par l'influence du langage germanique des Francs. Si tous les historiens du français sont d'accord pour attribuer divers phénomènes à cette influence, on hésitera sans doute à suivre W. von Wartburg jusqu'au bout. Mais l'excès même de sa thèse devra provoquer des études utiles, si on entreprend de le réfuter.

Ce sera reconnaître le nombre et la valeur des idées émises que d'exprimer le regret qu'un pareil ouvrage ne soit pas pourvu d'un index des notions traitées.

Marcel Cohen.

Paul Lebel : **les Noms de personnes en France.** Paris, 1946, Presses universitaires, Collection *Que sais-je ?* in-12, 135 pages.

L'étude des noms de personnes et des noms de lieux, d'un grand intérêt linguistique et social, a été trop longtemps sans recevoir sa juste place en France.

Le petit ouvrage de Paul Lebel constitue une introduction maniable, qui donne un aperçu des principales questions.

On regrettera, pour le grand public auquel il s'adresse, qu'il ait, malgré le petit espace dont il disposait, trop versé dans l'érudition. Les chapitres sur la constitution des noms gaulois et germaniques auraient pu être réduits, et ce n'est pas dans un ouvrage de vulgarisation qu'on attendrait des dépouillements nouveaux d'archives (région bourguignonne).

En revanche, on ne trouve pas ici les perspectives qu'on désirerait sur l'importance et le caractère des noms (noms individuels et de famille) dans les différentes classes de la population aux différentes époques.

Voir d'autre part, pour plus de détails, l'ouvrage d'Albert Dauzat, *les Noms de famille en France* (Paris, Payot, 1945, 454 pages), et les comptes rendus des congrès de toponymie et d'anthroponymie (le premier en 1938, le second en 1947) ; la revue *Onomastica*, consacrée à cette matière, a commencé à paraître.

Marcel Cohen.

L'activité intellectuelle en Palestine.

Nous avons reçu des témoins de l'activité intellectuelle d'extrême-gauche en Palestine :

Un volume composite, portant le titre de *Entre la guerre et la paix*, publié par la librairie ouvrière de l'organisation

Hachomer hatsaïr (la jeune garde), à Merhavia, 1945, 320 pages :

A. — *Entre la guerre et la paix.* Etudes sur la Palestine et diverses questions internationales ;

B. — *La littérature moderne.* Nouvelles originales en hébreu, traductions du russe;

C. — *A la lumière du marxisme.* (Education socialiste en Palestine. Humanisme et socialisme scientifique. Lénine. La physique moderne et le matérialisme dialectique) ;

D. — *Notes diverses.*

Une plaquette illustrée de la collection *Peintres juifs* (A. Modigliani, J. Pascin, Ch. Soutine). Même librairie. Tel-Aviv, 1944.

Un numéro de la revue scientifique *Hateva* (la Nature), n° 3, mai 1946. Librairie ouvrière et Société Ig. (Rédaction à Jérusalem, Boîte postale 620.)

Articles de sciences diverses ; rapports sur les travaux en cours des chercheurs de l'Université de Jérusalem, bibliographie, index des termes rares employés dans les articles.

Marcel COHEN.

Claude DE FRÉMINVILLE : **Bunoz.** Paris, Charlot, 1946.

C'est bien du courage que de prendre encore pour personnage central d'un roman, un bourgeois, fils de parvenu, médiocre et veule comme tant d'autres, après tant d'autres, et qui traîne un incurable ennui, tout au long d'une vie insignifiante.

Quels que soient l'effort et les recherches de l'auteur dans l'emploi des procédés techniques de composition (y compris la prétention si arbitraire à la reconstitution exacte du déroulement de la pensée par succession d'images discontinues) et malgré l'utilisation des plus orthodoxes slogans existentialistes (« c'est la mort qui nous donne un visage et non pas la vie »), le fait est que J.-B. Bunoz n'apporte guère de lumière nouvelle sur le genre de vermines que nous voyons grouiller depuis quelques décades, en littérature comme dans la vie, sur la charogne capitaliste.

Il n'est peut-être pas impossible, toutefois, que ce type d'homme atteigne un plus haut degré d'inconsistance et d'absurde dans la faune humaine d'Afrique du Nord, où l'aventure de l'individu ne s'inscrit dans aucun cadre social traditionnel susceptible d'en faire plus nettement apparaître la signification réelle.

Tout au moins cela nous vaut-il, suggérés ou exprimés dans une langue vivante et colorée, l'odeur nocturne des beignets et des piments frits dans les petites rues des villes algériennes, la silhouette inquiétante de Bunoz père, l'ancien ouvrier espagnol chaussé d'espadrilles, dont la ruse et l'obstination ont fait un industriel parvenu, despote sadique aux cheveux blancs des jeunes ouvrières de son usine, et surtout les très étonnants monologues où la femme de J.-B. Bunoz se raconte avec une verve toute oranaise, dont la vulgarité savoureuse est un des plus sûrs attraits de ce livre.

J. BELLON.

LIVRES REÇUS

(*du 16 juin au 15 août 1947*)

POESIE

Federico Garcia Lorca. Une étude par Louis PARROT. Collection « Poètes d'aujourd'hui ». Paris, Pierre Seghers.

SIKELIANOS : *le Serment sur le Styx.* Cinq poèmes traduits par Octave MERLIER. Collection de l'Institut français d'Athènes. Icaros.

N. PASCAULT : *Au temps des légendes. Les filles de pierre.* Paris, Messein.

ROMANS

Léon MOUSSINAC : *les Statues de sel.* Paris, Hier et Aujourd'hui.

Richard WRIGHT : *Un enfant du pays* (*Native Son*). Traduit de l'américain par Hélène BOKANOWSKI et Marcel DUHAMEL. Paris, Albin Michel.

Ramon SENDER : *Noces rouges.* Traduit de l'espagnol par Raymond LANTIER. Paris, Pierre Seghers.

Richard DEWIZE : *Tramontane.* Genève-Paris, Trois Collines.

Denis DIDEROT : *Jacques le Fataliste et son Maître.* Illustré par André FRANÇOIS. Paris, la Bibliothèque française.

Emile DANOËN : *Lignes blanches.* Paris, la Bibliothèque française.

A. KAVAN : *l'Adversaire céleste.* Traduit de l'anglais par Alette et Jacques HAVET. Paris, Sagittaire.

Anna SEGHERS : *Transit.* Traduit de l'allemand par Jeanne STERN. Paris, la Bibliothèque française.

Sinclair LEWIS : *Bethel Merriday.* Texte français de Mme Luce WEILL-KINSBOURG. Paris, Bordas.

Ethel MANNIN : *la Jeune Sorcière.* Traduit de l'anglais par Jacques LIGHT. Paris, Bordas.

Henri BORDEAUX : *le Double Aveu.* Paris, Plon.

CONTES ET NOUVELLES

Jean-Jacques BERNARD : *le Pain rouge.* Paris, Albin Michel.

THEATRE

Jules ROMAINS : *Grâce encore pour la terre!* Paris, Gallimard.

ESSAIS

Géo VALLIS : *Au soleil couchant. Journal intime.* Paris, éditions Reflets du temps.

HISTOIRE LITTERAIRE

Jacques SCHERER : *l'Expression littéraire dans l'œuvre de Mallarmé.* Paris, librairie E. Droz.

Louis-Philippe MAY : *Un fondateur de la libre pensée, Cervantès.* Collection Descartes. Paris, Albin Michel.

Marcel JEAN et Arpad MEZEI : *Maldoror.* Paris, le Pavois.

Les plus beaux écrits de l'Union française et du Maghreb. Paris, la Colombe.

Claudine CHONEZ : *Introduction à Paul Claudel.* Paris, Albin Michel.

Joseph BOLLERY : *Léon Bloy.* Paris, Albin Michel.

Marc BEIGBEDER : *l'Homme Sartre.* Collection « Hommes du jour ». Paris, Bordas.

HISTOIRE DE L'ART

Georges BESSON : *Marquet.* Collection des Maîtres. Paris, Braun et Cie.

Agnès HUMBERT : *David.* Même collection.

HISTOIRE

M. SAYERS et A. KAHN : *la Grande conspiration. La guerre secrète contre la Russie soviétique.* Paris, Hier et Aujourd'hui.

Henri BRUNSCHWIG : *la Crise de l'Etat prussien à la fin du XVIIIe siècle et la genèse de la mentalité romantique.* Paris, Presses universitaires de France.

Louis SAUREL : *Hoche.* Préface de Pierre VILLON. Paris, Hier et Aujourd'hui.

Franz MAREK : *Frankreich von der dritten zur vierten Republik.* Wien, Stern-Verlag.

Lieutenant-colonel Henri CARRÉ: *le Grand Carnot,* 1753-1823. Paris, la Table ronde.

Jean VIGNAUD : *Notre enfant l'Algérie.* Paris, Flammarion.

Albert MOUSSET : *Histoire d'Espagne.* Paris, Sefi.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Jacques BACOT : *le Bouddha.* Collection Mythes et Religions. Paris, P. U. F.

Les Pages immortelles de Confucius, choisies et expliquées par Alfred DOEBLIN. Paris, Corrêa.

GEOGRAPHIE

K. KLIMENKO : *la Région de l'Oural.* Paris, Editions sociales.

ESSAIS POLITIQUES

Ernst von SCHENK : *l'Europe devant le problème allemand.* Traduit par Jeanne HERSCH. Cahiers de « Traits ». Genève-Paris, Trois Collines.

Edgar MORIN : *Allemagne, notre souci.* Collection « Essais et documents ». Paris, Hier et Aujourd'hui.

Léopold SCHWARZCHILD : *Introduction au monde nouveau.* Collection « Comprendre pour construire ». Paris, Calmann-Lévy.

V. I. LÉNINE : *Que faire? Les questions brûlantes de notre mouvement.* Paris, Editions sociales.

Jacques DUCLOS : *Batailles pour la République.* Préface de Marcel CACHIN. Paris, Editions sociales.

Léo HAMON : *Vers une réforme municipale.* Collection « Options ». Paris, Société d'éditions républicaines populaires.

P. PFLIMLIN : *Perspectives sur notre économie.* Même collection.

Docteur AUJOULAT : *la Vie et l'Avenir de l'Union française.* Même collection.

Paul BACON : *la Réforme de l'entreprise capitaliste.* Même collection.

A. GORTAIS : *Démocratie et Libération.* Même collection.

C. VIATTE : *la Sécurité sociale.* Même collection.

J. STALINE : *les Questions du léninisme,* t. II. Paris, Editions sociales.

DOCUMENTS ET TEMOIGNAGES

Charles VILDRAC : *Russie neuve.* Nouvelle édition. Collection « Explication de notre temps ». Paris, Raisons d'être.

Le Ghetto de Varsovie. Journal de Mary BERG, recueilli par S. L. SHNEIDERMAN, traduit par L. BAILLON DE WAILLY, Paris, Albin Michel.

Marc DVORJETSKI : *le Ghetto de Vilna* (rapport sanitaire). Préface du professeur L. HERSCH. Genève, Union O. S. E.

Joseph CAILLAUX : *Mes mémoires,* t. III. *Clairvoyance et force d'âme dans les épreuves.* 1912-1930. Paris, Plon.

La Frontière occidentale de la Pologne. Bruxelles, Amitiés belgo-polonaises.

Les étrangers sur la Pologne. I. Varsovie, ministère des Affaires étrangères.

Louis PASTEUR : *Pour l'avenir de la science française.* Préface de Jacques NICOLLE. Collection « A la lumière des textes oubliés ». Paris, Raisons d'être.

A. DENISSOV : *les Organes centraux et locaux en U. R. S. S.* Paris, Editions sociales.

Ilya VATENBERG : *le Mouvement coopératif en U. R. S. S.* Paris, Editions sociales.

PHILOSOPHIE

Henri MOUGIN : *la Sainte famille existentialiste.* Paris, Editions sociales.

Georges POLITZER : *la Crise de la psychologie contemporaine.* Paris, Editions sociales.

Alexandre KOJÈVE : *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la phénoménologie de l'esprit,* réunies et publiées par Raymond QUENEAU. Paris, Gallimard.

Dagobert D. RUNES : *The Dictionary of Philosophy.* New-York, Philosophical Library.

M. DOROLLE et H. DREYFUS LE FOYER : *Traité de dissertation philosophique.* Paris, Delagrave.

Armand ABEL : *l'Homme et son Dieu.* Bruxelles, la Société humaine.

Etienne de GREEFF : *les Instincts de défense et de sympathie.* Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, P. U. F.

Karl MARX et Friedrich ENGELS : *Etudes philosophiques. Ludwig Feuerbach. Le*

matérialisme historique. Lettres philosophiques. Paris, Editions sociales.

Paul SANDOR : *Histoire de la dialectique.* Collection Pensées. Paris, Nagel.

Arnost KOLMAN : *Prednasky o zakladech vedecké filosofie.* Praha, Svoboda.

Jean FRÉVILLE : *Lénine.* Collection « les Classiques de la liberté ». Cahiers de Traits. Genève-Paris, Trois Collines.

Henri LEFEBVRE : *Marx.* Même collection.

Jacques SOLOMON : *la Pensée française, des origines à la Révolution.* Avec un texte de Paul LANGEVIN. Paris, Union française universitaire.

ESTHETIQUE

Arte Madi. Buenos-Aires.

Marcel MARIËN : *les Corrections naturelles.* Bruxelles, librairie Sélection.

LINGUISTIQUE

Marcel COHEN : *Histoire d'une langue : le français.* Collection « Civilisation française ». Paris, Hier et Aujourd'hui.

SCIENCES PHYSICO-CHIMIQUES

André BERTHELOT : *De l'atome à l'énergie nucléaire.* Préface de F. JOLIOT-CURIE. Collection « les Grandes découvertes scientifiques ». Paris, Corrêa.

Louis de BROGLIE : *Physique et microphysique.* Collection « Sciences d'aujourd'hui ». Paris, Albin Michel.

Henri MURAOUR : *Poudres et explosifs.* Collection « Que sais-je ? ». Paris, P. U. F.

Fred VLÈS : *Introduction à la photochimie biologique. Les sources naturelles de radiation.* Paris, Vigot frères.

G. CHAMPETIER : *Dérivés cellulosiques.* Collection « Matériaux de synthèse ». Paris, Dunod.

P. MONTHÉARD : *Phénoplastes, bakélites.* Même collection.

SCIENCES MEDICALES

Docteur Paul CHAUCHARD : *le Sommeil et les états de sommeil.* Bibliothèque de philosophie scientifique. Paris, Flammarion.

PEDAGOGIE

Cadres nouveaux, méthodes nouvelles. Centre d'éducation contemporaine. Paris, les Presses d'Ile-de-France.

DIVERS

Bulletin analytique de bibliographie hellénique. 1946, fasc. I, II, III. Athènes, collection de l'Institut français d'Athènes.

Jose Maria ARGUEDAS : *Cusco.* Lima-Peru, ediciones « Contur ».

Polska. Varsovie, édition du ministère des Communications et B. P. O. « Orbis ».

Pologne 1947. Paris, édité par le Bureau d'Informations polonaises.

REVUES

(en plus des revues signalées précédemment)

L'Ecole laïque.
Journal de psychologie.
Chemins du monde. Civilisations.
Informations roumaines.
Le Parthénon.
Bulletin de l'Université de Toulouse.
Le Cheval de Troie (Saint-Maximin-Var).
L'Educateur (Cannes).
La Kahena (écrivains français d'Afrique du Nord. Tunis).
Changing Epoch (London).
La Littérature soviétique (Moscou).
L'Ultima (Firenze).
Letteratura (Firenze).
L'Hellénisme contemporain (Athènes).
Antaios (Athènes).
Agence « Pologne occidentale » (Poznan-Varsovie).

N° d'éditeur : 4. Dépôt légal 4e trimestre 1947
6478-10-47. — Imprimerie CRÉTÉ, Corbeil (Seine-et-Oise). — C. O. L. 31-1631.

Le Gérant : LOUIS PROVOST.